



NOUVELLE

APPROCHE

# Grimm

## Contes merveilleux



Tome I

Tome II

# **Tome I**

# Chapitre 1

## L'Apprenti meunier et la petite chatte

Il était une fois un meunier qui avait ni femme ni enfant, mais qui avait à son service trois jeunes apprentis.

Cela faisait quelques années que les apprentis travaillaient auprès de lui et, un jour, il les fit venir et leur dit : « Je suis vieux et je veux maintenant prendre ma retraite au coin du feu. Allez ! Parcourez le monde. Et celui qui me rapportera le meilleur des chevaux devra s'occuper de moi jusqu'à mes derniers jours, et à celui-là je donnerai mon moulin. »

Le troisième apprenti, Hans, était plus jeune que les autres ; et ces derniers, le tenant pour idiot, ne lui confiaient jamais le moulin. Lorsque que tous trois se furent retirés, les deux plus vieux dirent à Hans : « Tu peux bien rester ici, jamais de toute ta vie tu ne trouveras de cheval. » Mais Hans alla quand même avec eux. Alors que la nuit tombait, ils arrivèrent à une grotte et rampèrent à l'intérieur pour y dormir. Les deux plus vieux attendirent que Hans se fut endormi, puis ils se levèrent et partirent en secret. Ils laissèrent là le petit Hans et se dirent qu'ils avaient été rusés. Mais la suite n'allait pas se dérouler comme ils l'avaient prévue !

Quand le soleil se leva, Hans se réveilla et constata qu'il n'y voyait goutte. Il regarda partout autour de lui et s'exclama : « Mon Dieu ! Où suis-je ? » Puis, il rampa hors de la grotte, alla dans la forêt et se dit : « Maintenant, je suis tout seul et je me suis égaré. Comment vais-je donc faire pour trouver un cheval ? » Alors qu'il allait, comme ça, perdu dans ses pensées, il rencontra une petite chatte bigarrée. Celle-ci lui dit gentiment : « Hans, où vas-tu donc comme cela ? » « Hélas, tu ne peux pas m'aider », répondit Hans. « Je connais ton désir, dit la chatte, tu aimerais trouver un beau cheval. Viens avec moi et sois mon fidèle serviteur sept années durant. Ensuite, je te donnerai un magnifique cheval, un cheval comme tu en n'as jamais vu. » « C'est une chatte étonnante, pensa Hans, mais je vais tout de même la suivre pour voir si ce qu'elle dit est vrai. »

Ainsi, la chatte multicolore l'emmena dans son palais enchanté. Là, se trouvaient d'autres petits chats bruyants qui étaient ses serviteurs. Ils montaient et descendaient l'escalier agilement, étaient gais et joyeux. Le soir venu, lorsqu'ils s'assirent à la table, trois des chats durent faire de la musique : l'un joua de la contrebasse, l'autre du violon, le troisième, les joues toutes gonflées, souffla dans la trompette aussi fort qu'il le pouvait. Quand le repas fut terminé, la table fut poussée dans un coin, et la chatte bigarrée dit : « Maintenant viens, Hans, et danse avec moi ! » « Non, répondit Hans, avec une chatte, je ne danserai pas ; cela, je ne l'ai jamais fait. » « Alors, allez le coucher. », dit la chatte à ses serviteurs. L'un d'eux prit une chandelle et le conduisit à sa chambre. Là, un autre serviteur lui ôta ses souliers, un autre les bas, et finalement, un autre souffla la chandelle.

Le lendemain matin, les serviteurs revinrent et l'aidèrent à se lever. L'un d'eux lui enfila ses bas, un autre lui mit ses jarretières, un autre le chaussa, un autre le lava, tandis qu'un autre lui nettoyait le visage avec sa queue. « Hé bien ! On fait la belle vie, ici », se dit Hans réjoui de son nouveau travail. Mais il dut travailler et fendre du bois à longueur de journée pour la chatte. Pour cela, il reçut une hache d'argent, un coin d'argent, une scie d'argent et une cognée de cuivre.

Hans s'appliqua à son travail et demeura au palais enchanté. Il mangeait toujours de bon repas, mais jamais, à part la chatte bigarrée et ses serviteurs, il ne voyait quelqu'un. Un jour, la chatte lui dit : « Va ! Fauche mon champ et met le foin à sécher. » Aussi, lui donna-t-elle une faux d'argent et une pierre à aiguiser d'or, lui ordonnant de tout rapporter en état. Hans partit et fit ce qu'elle lui avait ordonné de faire.

Lorsque son travail fut terminé, il rapporta au palais la faux, la pierre à aiguiser et le foin. Et comme les sept années étaient maintenant écoulées, il demanda à la chatte s'il n'était pas le temps de lui donner sa récompense. « Non, répondit la chatte, tu dois encore accomplir un dernier travail pour moi : voici des matériaux d'argent, une égoïne, une équerre, et tout ce qui peut être utile ; tout cela, fait d'argent. Avec cela, tu dois maintenant me construire une petite maison ! »

Hans lui construisit une jolie petite maison et lorsque tout fut prêt, il dit à la chatte que, bien qu'il ait maintenant fait tout ce qu'on lui avait demandé, il n'avait toujours pas reçu de cheval. « Peut-être voudrais-tu voir mon cheval ? », rétorqua la chatte. « Oui », répondit Hans. Alors la chatte sortit de la maisonnette – là se trouvaient douze magnifiques chevaux, si polis et

si blancs qu'on pouvait presque se mirer dedans. En les voyant, Hans sentit son cœur sautiller dans sa poitrine. La chatte lui offrit encore un repas et lui dit : « Maintenant, retourne chez toi. Mais je ne te donnerai pas le cheval tout de suite : dans trois jours, je viendrai et te l'apporterai. »

Alors la chatte lui montra le chemin du retour et Hans se mit en route. Depuis sept ans, Hans n'avait jamais reçu de nouveaux vêtements ; il dut donc retourner chez lui vêtu de ses mêmes vieilles guenilles, devenues beaucoup trop petites avec le temps. Lorsqu'il arriva au moulin, les deux autres apprentis étaient déjà de retour. Chacun d'eux avait rapporté un cheval, mais l'un était aveugle, l'autre paralysé. Ils demandèrent à Hans : « Alors Hans, où donc as-tu mis ton cheval ? » « Dans trois jours il sera ici », répondit Hans. Les deux autres apprentis s'esclaffèrent et le traitèrent d'idiot.

Hans entra et alla dans la salle à manger. Mais le meunier lui dit qu'il ne pouvait pas s'asseoir à la table, qu'il était trop déguenillé et qu'ils auraient honte de sa présence. Il lui donna un peu de nourriture et l'envoya manger dehors. Lorsque le soir fut venu et qu'il fut temps d'aller se coucher, les deux autres apprentis ne voulurent pas lui donner un lit. Hans dut se faufiler dans la basse-cour et dormir sur la paille.

Quand il se leva le troisième jour, un carrosse arriva, tiré par un attelage de six chevaux. Un domestique en apportait un septième, celui-ci était pour Hans. À ce moment, une princesse, qui n'était nul autre que la petite chatte bigarrée que Hans avait servie sept années durant, descendit du carrosse. Elle entra dans le moulin, et demanda au meunier où se trouvait Hans. « Hé bien ! dit le meunier, nous ne pouvons pas lui permettre de rester à l'intérieur. Il est si déguenillé qu'il a dû s'installer dans la basse-cour ! » Alors, la princesse demanda à ce qu'on aille le chercher immédiatement.

On alla donc le chercher, et Hans se présenta devant elle vêtu de ses vieilles guenilles. Là, le domestique sortit de magnifiques vêtements ; Hans dut se laver et s'habiller. Lorsqu'il eut terminé, il ne pouvait y avoir plus beau prince que lui. Là-dessus, la princesse exigea qu'on lui fasse voir les chevaux que les autres apprentis avaient rapportés. Mais l'un était aveugle, et l'autre paralysé. Elle fit apporter le septième cheval par l'un de ses valets, et lorsqu'il le vit, le meunier s'écria : « Mille tonnerres ! Jamais je n'ai vu un tel cheval ! » « Il est pour Hans », dit la princesse. « Si c'est son cheval, alors c'est à lui que je donnerai mon moulin », dit le meunier. Mais la princesse lui répondit qu'il pouvait garder son moulin.

Elle prit son cher Hans par la main, le fit monter avec elle dans son carrosse et, ensemble, ils s'éloignèrent. Ils se dirigèrent d'abord vers la maisonnette que Hans avait construite avec les outils d'argent. Mais la maisonnette s'était transformée en un immense château, couvert, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, d'or et d'argent. Puis, ils célébrèrent un grand mariage et vécurent riches et heureux pour le reste de leur vie.

# Chapitre 2

## La Belle Catrinelle et Pif – Paf le Lutin

– Bien le bonjour, père Latisane Desureau ! – Salut et grand merci, Pif Paf Lelutin. – Si je vous le demande, est-ce que je pourrais épouser votre fille ?

– Oui, bien sûr, cela se peut si la mère Traitlavache, son frère Hautorgueil, sa sœur Fromagemou et la belle Catrinelle sont d'accord, cela se peut vraiment. La mère Traitlavache, où est-elle à cette heure ?

– A l'étable, elle trait peur nous faire le beurre.

– Bien le bonjour, la mère Traitlavache ! – Salut et grand merci, Pif Paf Lelutin. – Si je vous le demande, est-ce que je pourrais épouser votre fille ?

– Oui, cela peut se faire si le père Latisane Desureau et le frère Hautorgueil et la sœur Fromagemou et Catrinelle elle-même sont d'accord. Mais le frère Hautorgueil, où est-il à présent ?

– C'est au bûcher qu'il est, et notre bois, qu'il fend.

– Bien le bonjour, frère Hautorgueil ! – Salut et grand merci, Pif Paf Lelutin. – Si je vous le demande, est-ce que je pourrais épouser votre sœur ?

– Oui, bien sûr, si le père Latisane Desureau, la mère Traitlavache et la belle Catrinelle sont d'accord, la chose pourrait se faire. Mais où se trouve donc la sœur Fromagemou ?

– Dans le jardin qu'elle est, à nous couper des choux. Bien le bonjour, sœur Fromagemou ! – Salut et grand merci, Pif Paf Lelutin. – Si je vous le demande, est-ce que je pourrais épouser votre sœur ? – Oui, bien sûr, c'est tout à fait possible si le père Latisane Desureau, la mère Traitlavache, le frère Hautorgueil et la belle Catrinelle elle-même sont d'accord. Mais où puis-je trouver la belle Catrinelle ?

– Dans la chambre, à compter ses sous dans l'escarcelle.

– Bien le bonjour, Catrinelle ! – Salut et grand merci, Pif Paf Lelutin. – Si je te le demande, veux-tu être ma chérie ? – Mais bien sûr, si le père Latisane Desureau, la mère Traitlavache, le frère Hautorgueil et la sœur Fromagemou sont d'accord, cela pourrait bien arriver.

- Belle Catrinelle, combien as-tu pour faire la dot ?
- Quatorze sous de capital, trois francs cinquante de dettes, une demi-livre de poires sèches, une main de prunes, une poignée de carottes. Et si je ne suis pas trop sotté, Cela fait une belle dot !
- Mais toi, cher Lelutin, quel métier est le tien Serais-tu artisan tailleur ?
- Quelque chose de meilleur ! – Serais-tu cordonnier ?
- J’ai un meilleur métier ! – Serais-tu forgeron ?
- Mais c’est bien mieux, voyons ! – Serais-tu donc meunier ?
- C’est beaucoup mieux, ce que je fais !
- Peut-être alors que tu fais des balais ?
- Exactement, voilà ce que je fais. Un aussi beau métier, est-ce que tu en connais ?

# Chapitre 3

## La Betterave

Il était une fois deux frères qui faisaient tous deux le métier de soldats, mais l'un demeurait pauvre tandis que l'autre était riche. Alors le pauvre voulut sortir de sa misère et quitta l'uniforme pour se faire paysan ; il défricha et laboura son bout de terre et y sema des betteraves. Le grain germa, poussa, et il y eut une betterave qui devint forte et grande, continuant sans cesse à grossir sans vouloir jamais s'arrêter, et encore, et encore, de sorte qu'on pouvait bien la nommer la reine des betteraves, car jamais on n'en avait vu de pareille et jamais on n'en verra plus. Elle était si grosse, à la fin, qu'elle emplissait à elle seule un gros tombereau, auquel il fallut atteler deux bœufs ; et le paysan ne savait trop qu'en faire, se demandant si c'était un bonheur ou un malheur que ce géant d'entre les betteraves. « Si je la vends, se disait-il, elle ne va guère me rapporter ; et si je la consomme moi-même, les betteraves ordinaires me feront autant d'usage. Le mieux serait encore d'en faire présent d'honneur au roi. » Aussitôt dit, aussitôt fait : piquant ses bœufs, il mena son tombereau jusque dans la cour royale, et il offrit sa betterave en présent au roi.

– L'étrange chose ! s'exclama le roi. J'ai déjà vu pourtant bon nombre de merveilles, mais un tel monstre, jamais ! Quelle sorte de graine as-tu, pour qu'elle ait donné ce géant ? Ou bien est-ce à toi seul que cela est dû, parce que tu as la main heureuse ?

– Oh non ! protesta le paysan, ce n'est pas que j'aie la main heureuse, ni la chance avec moi : je ne suis qu'un pauvre soldat que la misère et la faim ont forcé à accrocher l'uniforme à un clou pour se mettre à travailler la terre. J'ai bien un frère qui est soldat aussi, mais il est riche, lui, et Votre Majesté doit sûrement le connaître. Mais moi, parce que j'étais si pauvre, personne ne me connaissait. Le roi eut compassion et lui dit :

– Oublie à présent ta pauvreté, mon ami : avec ce que je vais te donner, tu seras au moins aussi riche que ton frère. Et en effet, il lui donne d'abord de

l'or en quantité, et puis des champs, des prés, des bois, et des troupeaux, qui firent de lui un riche entre les riches, à côté duquel la richesse de son frère n'était rien. En apprenant ce qu'il avait obtenu d'une seule betterave, le frère se prit à l'envier et se mit à réfléchir en long et en large au bon moyen d'en faire autant : une pareille chance, n'est-ce pas, il n'y avait aucune raison qu'il ne la connût pas ! Mais comme il tenait à se montrer plus adroit, ce fut de l'or et ce furent des chevaux qu'il offrit en présent au roi. Le roi, en recevant ce cadeau, lui dit qu'il ne voyait rien de mieux à lui donner en échange, rien de plus rare et de plus extraordinaire que la betterave géante, si bien qu'il fallut que le riche chargeât sur un gros tombereau la betterave de son frère et la rapportât dans sa maison. Il en rageait, à vrai dire, et son dépit, sa fureur se calmèrent si peu, quand il se retrouva chez lui, qu'il en vint aux mauvaises pensées et résolut de tuer ce frère abhorré. Il s'aboucha avec des bandits meurtriers qui se chargèrent de lui dresser un guet-apens pour lui ôter la vie, puis il alla trouver son frère et lui dit : « Mon cher frère, je connais un trésor caché. Viens avec moi, que nous allions le prendre ! » Sans méfiance, le frère le suivit ; mais quand ils furent en rase campagne, les bandits lui tombèrent dessus, le ligotèrent et le tirèrent au pied d'un arbre, auquel ils voulaient le pendre. A cet instant, la mâle peur les saisit en entendant résonner le pas d'un cheval qui approchait, et le chant à tue-tête du cavalier. Vite, vite, ils jetèrent, cul par-dessus tête, leur prisonnier dans un sac qu'ils nouèrent, le hissèrent jusqu'aux hautes branches de l'arbre et prirent la fuite à toutes jambes. Celui qui arrivait si gaiement sur la route n'était autre qu'un écolier errant, joyeux drille qui chantait en chemin pour se tenir compagnie. Là-haut, dans son sac, le prisonnier s'était employé à faire un trou pour y voir, et quand il vit qui passait au-dessous de lui, il lui cria son salut : « A la bonne heure, et Dieu te garde ! » L'étudiant regarda de droite et de gauche, ne sachant pas d'où venait cette voix. « Qui m'appelle ? » finit-il par demander ; et l'autre, au plus haut de l'arbre, lui répondit par un vrai discours.

– Lève un peu tes regards ! cria-t-il. Je suis ici en haut, installé dans le sac de la sagesse. J'y ai appris quantité de grandes choses en peu de temps. Les universités, avec tout ce qu'on peut y apprendre, ne sont que du vent à côté ! Dans un petit moment, j'en aurai fini et je descendrai, sage entre tous les sages, et savant plus que tous les savants du monde. Je connais les étoiles et les signes du ciel, le souffle de tous les vents, les sables dans la mer, la guérison des maladies, les vertus des plantes, le langage des oiseaux

et les secrets des pierres. Si tu y entrais une seule fois, tu sentirais et tu éprouverais la magnificence qui se répand hors du sac de la sagesse !

– Bénie soit l'heure qui m'a fait te rencontrer ! s'exclama l'étudiant, tout émerveillé de ce qu'il venait d'entendre. Est-ce que je ne pourrais pas, moi aussi, tâter un peu du sac de la sagesse ? Rien qu'un tout petit peu... Là-haut, l'homme du sac feignit de ne pas y consentir bien volontiers, montra de l'hésitation et finit par dire :

– Pour un petit moment, oui, mais contre récompense et gracieux remerciements. Et puis, il te faudra attendre encore une heure.- il me reste quelques petites choses à recevoir pour compléter mon enseignement. Impatient, l'étudiant attendit sans rien dire un court moment, puis, n'y tenant plus, il supplia l'autre de le laisser se mettre dans le sac : sa soif de sagesse le torturait tellement ! Là-haut, l'homme du sac fit mine de se laisser toucher et convaincre.

– C'est entendu, dit-il, mais pour que je puisse sortir du temple de la connaissance, il faut que tu fasses descendre le sac au bout de sa corde, et alors tu pourras y entrer à ton tour ! L'étudiant le fit descendre, dénoua le lien du sac et libéra le prisonnier.

– A moi, maintenant ! cria-t-il aussitôt, tout enthousiaste. Vite, hisse-moi là-haut ! Déjà il était prêt à se fourrer dans le sac, mais l'autre l'arrêta : « Halte ! Pas comme cela ! » Et il l'attrapa par la tête et le fourra tête en bas dans le sac, noua la corde sur ses pieds et hissa, ainsi empaqueté, le digne disciple de la sagesse, jusqu'au sommet de l'arbre où il resta à se balancer, la tête en bas.

– Comment te sens-tu, mon cher confrère ? lui cria-t-il d'en bas. Commences-tu à sentir déjà l'infusion de la sagesse en toi ? Pour mieux apprendre, tiens-toi tranquille et ne parle pas, surtout pas, jusqu'à ce que tu sois devenu pleinement sage ! Et sur ces bonnes paroles, il monta le cheval de l'étudiant et s'en alla, mais non sans avoir averti quelqu'un au passage, pour qu'il vienne une heure plus tard le descendre de là.

# Chapitre 4

## Blanche Neige

C'était l'hiver.

Une reine cousait, assise auprès d'une fenêtre dont le cadre était en bois d'ébène, tandis que la neige tombait à gros flocons.

En cousant, la reine se piqua le doigt et quelques gouttes de sang tombèrent sur la neige. Le contraste entre le rouge du sang, la couleur de la fenêtre et la blancheur de la neige était si beau, qu'elle se dit :

– Je voudrais avoir une petite fille qui ait la peau blanche comme cette neige, les lèvres rouges comme ce sang, les yeux et les cheveux noirs comme les montants de cette fenêtre.

Peu de temps après, elle eut une petite fille à la peau blanche comme la neige, aux lèvres rouges comme le sang, aux yeux et aux cheveux noirs comme l'ébène. On l'appela Blanche neige. Mais la reine mourut le jour de sa naissance.

Un an plus tard le roi se remaria. Sa femme était très belle et très jalouse. Elle possédait un miroir magique, don d'une fée, qui répondait à toutes les questions. Chaque matin, tandis que la reine se coiffait, elle lui demandait :

– Miroir, miroir en bois d'ébène, dis-moi, dis-moi que je suis la plus belle. Et, invariablement, le miroir répondait :

– En cherchant à la ronde, dans tout le vaste monde, on ne trouve pas plus belle que toi.

Cependant, Blanche neige grandissait et devenait de plus en plus gracieuse.

Un jour où, comme de coutume, la reine interrogeait son miroir, celui-ci répondit :

– Reine, tu étais la plus belle, mais aujourd'hui Blanche neige est une merveille.

A partir de ce moment, la reine se mit à haïr Blanche neige. Enfin, n'y tenant plus, elle fit venir un de ses gardes et lui dit :

– Emmène cette enfant dans la forêt et tue-la.

Le garde conduisit Blanche neige dans la forêt, mais, comme il levait son couteau pour la tuer, il fut si ému par ses larmes et sa beauté qu'il n'acheva pas son geste. En s'éloignant, il pensa qu'elle serait bientôt la victime des bêtes sauvages.

La pauvre Blanche neige demeurée seule dans la forêt se mit à courir, trébuchant sur les cailloux. Vers le soir, alors que ses petits pieds ne pouvaient plus la porter, elle arriva auprès d'une jolie maisonnette et entra se reposer.

Elle y trouva une petite table dressée, avec sept petites assiettes et sept petits couverts. Contre le mur, il y avait sept petits lits, aux draps bien tirés, blancs comme neige. Blanche neige, qui avait très faim et très soif, mangea un peu de la nourriture préparée dans chaque assiette et but une gorgée de vin dans chaque verre. Puis, comme elle était très fatiguée, elle se coucha et s'endormit immédiatement.

Le soir, les habitants de la maisonnette arrivèrent. C'étaient sept nains qui cherchaient dans la montagne de l'or et des diamants.

Le premier nain, regardant autour de lui, vit une petite fille qui dormait couchée dans son lit. Il appela ses compagnons qui se précipitèrent, élevant leurs lanternes pour mieux la voir.

– Oh, la jolie petite fille ! s'écrièrent-ils.

Ils la laissèrent dormir, la veillant avec amour.

Quand Blanche neige se réveilla et qu'elle vit les sept nains, elle eut d'abord peur. Mais ils étaient si doux et si souriants qu'elle se rassura bientôt. Ils lui demandèrent son nom et comment elle était parvenue dans leur demeure.

La petite fille leur raconta son aventure. Les nains lui proposèrent de rester avec eux.

– Tu t'occuperas de la maison, tu feras la cuisine, et tu raccommoieras notre linge...

Blanche neige remercia et accepta, toute heureuse.

Dans la journée, pendant que les nains étaient partis extraire l'or et les pierres précieuses de la montagne, la fillette restait seule. Mais ils lui avaient bien recommandé de n'ouvrir à personne.

– Méfie-toi de ta belle-mère. Elle ne tardera pas à apprendre que tu es vivante, et viendra te rechercher jusqu'ici.

La reine croyait être de nouveau la plus belle femme du monde. Un jour, elle voulut se le faire confirmer par son miroir. Le miroir répondit :

– Reine, tu étais la plus belle, mais Blanche neige au pays des sept nains, au-delà des monts, bien loin, est aujourd’hui une merveille.

La reine savait que son miroir ne mentait pas. Furieuse, elle comprit que le garde l’avait trompée et que Blanche neige vivait encore.

Elle réfléchit longtemps au moyen de s’en débarrasser, et décida de se rendre chez les sept nains. Après s’être bruni le visage et habillée en marchande, elle frappa à la porte de la maisonnette en criant :

– Belle marchandise à vendre, belle marchandise !

Blanche neige se pencha à la fenêtre et demanda :

– Bonjour brave femme. Que vendez-vous ?

– Des corsets, des rubans, et toutes sortes de colifichets.

« Je peux bien laisser entrer cette brave femme », pensa Blanche neige, et elle ouvrit la porte pour acheter quelques rubans pour son corselet...

– Comme ils vous vont bien ! s’exclama la marchande avec admiration. Mais laissez-moi vous lacer, vous jugerez mieux de l’effet. Blanche neige, qui ne se doutait de rien, la laissa faire. La vieille serra si vite et si fort que la jeune fille tomba à terre comme morte.

– Et maintenant, ricana la reine, je suis de nouveau la plus belle femme au monde. Et elle quitta rapidement la maisonnette.

Le soir, en rentrant, les sept nains furent épouvantés à la vue de Blanche neige gisant à terre, sans vie. Apercevant le corselet tellement serré, ils coupèrent immédiatement les lacets. Blanche neige peu à peu revint à la vie.

Elle leur raconta ce qui s’était passé. Les nains lui dirent alors :

– Cette vieille marchande devait être ta belle-mère. Fais bien attention désormais et ne laisse entrer absolument personne.

Cependant, la reine, revenue dans son palais, prit son miroir et le consulta. Elle apprit ainsi que Blanche neige était toujours en vie, et entra dans une violente fureur. « Il faut pourtant qu’elle disparaisse » pensa-t-elle. Elle enduisit un peigne de poison, prit un autre déguisement, partit à travers la montagne et arriva à la maison des sept nains. Elle frappa à la porte et cria :

– Belle marchandise à vendre, belle marchandise !

Blanche neige se pencha à la fenêtre, mais ne voulut pas la laisser entrer.

– Vous pouvez toujours regarder, lui dit-elle. Cela ne vous engage à rien. Et elle tendit le peigne empoisonné à la jeune fille. Il était si beau que Blanche neige ne put résister à la tentation. Elle entrebâilla la porte et acheta le peigne.

– Laissez-moi donc vous coiffer joliment, lui dit la marchande. Mais à peine avait-elle passé le peigne dans les cheveux de la jeune fille que le poison commença à agir et que Blanche neige tomba à terre sans connaissance.

Par bonheur, ce jour-là, les nains revinrent plus tôt que de coutume. En voyant Blanche neige étendue à terre, pâle comme une morte, ils comprirent que sa belle-mère était encore venue. Ils découvrirent le peigne empoisonné, l'arrachèrent, rendant ainsi la vie à la jeune fille.

Puis ils lui firent promettre de ne plus ouvrir la porte sous aucun prétexte.

La reine, arrivée au palais, demanda à son miroir :

– Miroir, miroir en bois d'ébène, dis-moi que je suis la plus belle. Et le miroir répondit à nouveau que Blanche neige était une merveille.

Cette réponse fit trembler la reine de rage et de jalousie. Elle jura que Blanche neige mourrait, dut-elle mourir elle-même. Elle alla dans son cabinet secret et prépara une pomme empoisonnée. Celle-ci était belle et appétissante. Cependant, il suffisait d'en manger un petit morceau pour mourir. La reine se maquilla, s'habilla en paysanne et partit pour le pays des sept nains. Arrivée à la maisonnette, elle frappa à la porte.

– Je ne peux laisser entrer personne, on me l'a défendu, dit Blanche neige.

– J'aurais pourtant bien aimé ne pas remporter mes pommes, dit la paysanne. Regarde comme elles sont belles. Goûtes-en une.

– Non, répondit Blanche neige, je n'ose pas.

– Aurais-tu peur ? Tiens, nous allons la partager...

La reine n'avait empoisonné la pomme que d'un seul côté, le côté rouge, le plus appétissant : Elle la coupa en deux et tendit la partie empoisonnée à Blanche neige, tout en mordant dans l'autre. Rassurée, la jeune fille la porta à sa bouche. Elle ne l'eut pas plutôt mordue qu'elle tomba comme morte. La reine eut alors un rire diabolique.

– Blanche comme la neige, rouge comme le sang, noire comme l'ébène, tu es bien morte cette fois et les nains ne pourront pas te redonner la vie.

De retour au palais, elle interrogea son miroir qui lui répondit :

– En cherchant à la ronde, dans tout le vaste monde, on ne trouve pas de plus belle que toi.

Et son cœur jaloux fut apaisé.

Quand les sept nains revinrent à leur demeure, ils trouvèrent Blanche neige étendue sur le sol. Cette fois, elle semblait bien morte. Désespérés, ils la pleurèrent sans arrêt pendant trois jours et trois nuits. Ils voulurent l’enterrer, mais comme ses joues demeuraient roses et ses lèvres fraîches, ils décidèrent de ne pas la mettre sous terre, mais de lui fabriquer un cercueil de cristal et de la garder près d’eux.

Ils placèrent le cercueil sur un rocher, à côté de la maisonnette, et ils montèrent la garde à tour de rôle. Les années passèrent. Blanche neige semblait toujours dormir tranquillement dans son cercueil de cristal, fraîche et rose.

Un jour, un prince jeune et beau traversa la forêt et s’arrêta chez les sept nains pour y passer la nuit. Quand il vit le cercueil de cristal et la belle jeune fille endormie, il fut pris d’un tel amour pour elle, qu’il dit aux nains :

– Faites m’en cadeau ! Je ne peux plus vivre sans voir Blanche neige.

Les nains, émus, lui donnèrent le cercueil de cristal. Le prince le fit porter à dos d’homme jusqu’à son palais. Chemin faisant, un des porteurs trébucha et la secousse fut telle que le morceau de pomme resté dans la gorge de la jeune fille en sortit. Elle ouvrit les yeux, souleva le couvercle du cercueil, et regardant autour d’elle, dit :

– Où suis-je ?

Tout joyeux, le prince lui répondit :

– Tu es en sécurité avec moi. Je t’aime plus que tout au monde, viens au palais du roi, mon père et je t’épouserai.

Blanche neige consentit avec joie. Leurs noces furent célébrées avec une splendeur et une magnificence dignes de leur bonheur.

On invita tous les rois et toutes les reines. Quand la belle-mère se fut parée de ses plus beaux atours, elle posa à son miroir l’éternelle question.

Hélas, le miroir lui répondit :

– Reine tu étais la plus belle, mais la fiancée brille d’une splendeur sans pareille.

A ces mots, la reine entra dans une violente fureur. Tout d’abord, elle ne voulut plus aller aux noces. Puis elle ne put résister au désir de voir cette jeune princesse qui était si belle. Quand elle reconnut Blanche neige, elle fut prise d’une telle rage qu’elle tomba terrassée par sa propre jalousie.

# Chapitre 5

## La Bonne bouillie

Il était une fois une pieuse et pauvre fille qui vivait seule avec sa mère. Elles n'avaient plus rien à manger, et la fillette s'en alla dans la forêt, où elle fit la rencontre d'une vieille femme qui connaissait sa misère et qui lui fit cadeau d'un petit pot, auquel il suffisait de dire. « Petit pot, cuis ! », pour qu'il vous cuise une excellente et douce bouillie de millet ; et quand on lui disait. « Petit pot, cesse ! », il s'arrêtait aussitôt de faire la bouillie. La fillette rapporta le pot chez sa mère, et c'en fut terminé pour elles et de la pauvreté et de la faim, car elles mangeaient de la bonne bouillie aussi souvent et tout autant qu'elles le voulaient. Une fois, la fille était sortie et la mère dit : « Petit pot, cuis ! » Alors il cuisina, et la mère mangea jusqu'à n'avoir plus faim ; mais comme elle voulait maintenant que le petit pot s'arrêtât, elle ne savait pas ce qu'il fallait dire, et alors il continua et continua, et voilà que la bouillie déborda ; et il continua, et la bouillie envahit la cuisine, la remplit, envahit la maison, puis la maison voisine, puis la rue, continuant toujours et continuant encore comme si le monde entier devait se remplir de bouillie que personne n'eût plus faim. Oui, mais alors commence la tragédie, et personne ne sait comment y remédier. La rue entière, les autres rues, tout est plein ; et quand il ne reste plus, en tout et pour tout, qu'une seule maison qui ne soit pas remplie, la fillette rentre à la maison et dit tout simplement. « Petit pot, cesse ! » Et il s'arrête et ne répand plus de bouillie. Mais celui qui voulait rentrer en ville, il lui fallait manger son chemin.

# Chapitre 6

## Les Bottes en cuir de buffle

Un soldat qui n'a peur de rien se doit aussi de ne se tracasser de rien. Tel était le soldat de cette histoire, qui venait d'être démobilisé ; comme il ne savait rien et n'avait rien appris qui pût lui servir à gagner son pain, il s'en alla tout simplement et se mit à mendier. Il possédait un vieux manteau de drap contre les intempéries, et il était aussi chaussé de hautes bottes en cuir de buffle, qu'il avait pu garder. Un jour, il s'en alla, coupant à travers champs, sans s'occuper le moins du monde des chemins ou des routes, des carrefours ou des ponts, et il finit par se trouver dans une grande forêt sans trop savoir où il était. En cherchant à se repérer, il vit, assis sur une souche d'arbre, quelqu'un de bien vêtu qui portait le costume vert des chasseurs. Le soldat vint et lui serra la main, puis s'assit familièrement dans l'herbe à côté de lui, les jambes allongées.

– Je vois, dit-il au chasseur, que tu portes de fines bottes fameusement cirées ; mais si tu étais toujours par monts et par vaux comme moi, elles ne résisteraient pas longtemps, c'est moi qui te le dis ! Regarde un peu les miennes : c'est du buffle et cela tient le coup, même s'il y a longtemps qu'elles servent ! Au bout d'un moment, le soldat se remit debout.

– J'ai trop faim pour rester là plus longtemps, dit-il. Mais toi, mon vieux Bellesbottes, quelle est ta direction ?

– Je n'en sais trop rien, répondit le chasseur, je me suis égaré dans la forêt.

– Tu es dans le même cas que moi, alors, reprit le soldat. Qui se ressemble s'assemble, comme on dit. On ne va pas se quitter, mais chercher le bon chemin ensemble ! Le chasseur eut un léger sourire et ils cheminèrent de conserve jusqu'à la tombée de la nuit. On n'en sortira pas, de cette forêt ! s'exclama le soldat. Mais j'aperçois là-bas une lumière, on y trouvera de quoi manger sans doute. Allons-y ! Ils arrivèrent à une solide maison de pierre et frappèrent à la porte. Une vieille femme vint ouvrir.

– Nous cherchons un campement pour la nuit et quelque chose à nous mettre sous la dent, dit le soldat ; mon estomac est aussi vide qu’un vieux tambour.

– Ne restez pas là ! leur conseilla la vieille femme. C’est une maison de voleurs, un repaire de bandits, et ce que vous avez de mieux à faire, c’est de vous en aller avant leur retour. S’ils vous trouvent ici, vous êtes perdus ! – Oh ! les choses ne sont pas si terribles que cela, répondit le soldat. Cela fait deux jours que je n’ai rien mangé, pas une miette. Périr ici ou aller crever de faim dans la forêt, cela ne change rien pour moi. Je préfère entrer ! Le chasseur ne voulait pas le suivre, mais le soldat l’attrapa par la manche et le tira en lui disant : « Allez, viens, vieux frère, on n’est pas encore mort pour autant ! » Compatissante, la vieille femme leur dit.- « Allez vous cacher derrière le poêle, je vous ferai passer les restes, s’il y en a, quand ils seront endormis. » Ils venaient à peine de se glisser dans leur coin quand les bandits, au nombre de douze, firent irruption dans la maison et se précipitèrent à table en réclamant à corps et à cris leur souper. La table était déjà mise et la vieille leur apporta un rôti énorme, dont les bandits se régalèrent. Mais quand la délicieuse odeur du plat vint chatouiller les narines du soldat, il n’y put plus tenir. – J’y vais ! dit-il au chasseur. Je me mets à table avec eux et je mange ! Impossible d’attendre.

– Tu vas nous faire tuer ! dit le chasseur en le retenant par le bras.

Mais le soldat fit exprès de tousser bien fort et les bandits, en l’entendant lâchèrent couteaux et fourchettes pour se précipiter derrière le poêle, où ils les trouvèrent tous les deux. – Ha ha ! mes beaux messieurs, on se cache dans les coins ? et qu’est-ce que vous fichez ici ? on vous a envoyé espionner ? C’est bon, vous allez bientôt savoir comment on plane sous une bonne branche nue !

– Eh là ! un peu plus de manières, que diable ! s’exclama le soldat. Je crève de faim, alors donnez-moi d’abord à manger ! Après, vous ferez ce qu’il vous plaira. Les bandits en furent stupéfaits et le chef parla – Au moins, toi, tu n’as pas froid aux yeux ! C’est bon, on va te donner à manger d’abord et tu mourras après.

– On verra bien, fit le soldat avec insouciance, tout en allant se mettre à table pour travailler hardiment du couteau dans le rôti. Viens manger, mon vieux Bellesbottes ! lança-t-il à son compagnon. Tu dois être aussi affamé que moi. Le rôti est fameux, je t’assure ! Même chez toi, tu n’en mangerais pas de meilleur ! Mais le chasseur resta à l’écart et ne voulut pas manger, et

le soldat y alla de bon appétit, observé avec stupéfaction par les bandits qui se disaient « Il ne manque pas de culot, celui-là ! »

– C'est joliment bon ! déclara le soldat quand il eut vidé son assiette. Maintenant, il faudrait aussi boire un bon coup, et la bonne bouteille se fait attendre ! Le chef se sentait d'assez bonne humeur pour lui faire encore ce plaisir et il cria à la vieille femme : « Monte-nous une bonne bouteille de la cave ! Mais du bon, hein, tu as compris ? » Ce fut le soldat lui-même qui déboucha la bouteille, en faisant péter le bouchon de façon retentissante, puis il passa, bouteille en main, près du chasseur, auquel il chuchota. « Prends garde, vieux frère, tu vas maintenant en voir de belles ! Regarde bien : je vais lever mon verre à la santé de toute la sacrée clique ! » Sur quoi il se retourna, leva son verre au-dessus de sa tête et déclama – « A votre bonne santé à tous, mais la gueule grande ouverte et le bras droit levé ! » Et il but une solide lampée. Il avait à peine dit ces mots que les bandits restaient tous figés comme des statues, la bouche ouverte et le bras droit dressé en l'air. Je suis sûr que tu as encore bien d'autres tours dans ton sac, lui dit le chasseur en voyant cela, mais c'est très bien. A présent, viens, allons-nous-en !

– Holà, mon vieux frère, ce serait une retraite prématurée ! répondit le soldat. L'ennemi est vaincu, il nous faut encore cueillir notre butin. Tu vois, ils sont tous figés solidement, et la stupéfaction leur tient la gueule ouverte ; mais ils ne peuvent pas bouger sans ma permission. Alors viens, mangeons et buvons tranquillement, puisque la table est servie. La vieille femme dut leur monter une autre bouteille de la cave, et le soldat ne consentit à se lever de table qu'après avoir mangé au moins pour trois jours. L'aube s'annonçait déjà. Voilà, dit-il, le moment est venu de lever le camp ; mais pour n'avoir pas à s'épuiser en marches et contremarches, on va se faire indiquer par la vieille le chemin le plus court pour aller à la ville. Une fois là-bas, le soldat s'en fut trouver ses anciens camarades et leur dit :

– J'ai découvert là-bas, dans la forêt, tout un terrier de gibier de potence. Vous allez venir avec moi, qu'on les cueille au gîte ! Puis il se tourna vers son ami le chasseur et lui dit – Tu viens aussi avec nous.- il faut que tu les voies battre des ailes, nos oiseaux, quand on les aura faits aux pattes ! Après avoir disposé ses hommes tout autour des bandits, le soldat prit la bouteille, but un bon coup, puis leva son verre en disant joyeusement. « A votre bonne santé à tous ! » Instantanément, les bandits retrouvèrent l'usage de leurs membres et purent bouger, mais les soldats eurent tôt fait de les jeter à

terre et de leur lier pieds et mains avec de bonnes cordes. Ensuite, le soldat leur commanda de les jeter tous comme des sacs dans une charrette et leur dit : « Et maintenant, tout droit à la prison ! » Avant leur départ, toutefois, le chasseur prit un des hommes de l'escorte à part et lui fit encore une recommandation particulière.

– Mon vieux Bellesbottes, lui dit le soldat, nous avons pu heureusement prendre l'ennemi par surprise et bien nous nourrir sur son dos. Maintenant, il ne nous reste plus qu'à nous reposer à l'arrière-garde et à suivre le train tout tranquillement. En approchant de la ville, le soldat s'aperçut qu'il y avait foule aux portes et que tout le monde poussait des cris de joie en agitant de verts rameaux ; il vit ensuite que toute la garde, en grand uniforme et en ordre de marche, s'avancait à leur rencontre.

– Qu'est-ce que cela veut dire ? s'étonna-t-il en se tournant vers le chasseur.

– Tu ne sais donc pas que le roi, longtemps absent de son royaume, y fait retour aujourd'hui ? lui répondit-il. Et ils sont tous venus pour l'accueillir.

– Mais le roi, où est-il ? Je ne le vois pas, dit le soldat. – Ici, répondit le chasseur. Je suis le roi et j'ai fait annoncer mon retour. Il ouvrit alors sa veste verte de chasseur pour que tout le monde pût voir son vêtement royal, qu'elle cachait. Pour le coup, le soldat sursauta, tomba à genoux et le supplia de lui pardonner de s'être conduit comme il l'avait fait, dans son ignorance, en le traitant d'égal à égal, et en l'affublant de tous ces surnoms irrespectueux. Le roi lui tendit la main en lui disant :

– Tu es un brave soldat et tu m'as sauvé la vie. Jamais plus tu ne seras dans la misère, je vais m'en occuper. Et s'il te prend parfois envie de déguster une tranche de rôti aussi appréciable que celui du repaire des bandits, tu n'auras tout simplement qu'à venir aux cuisines du palais. Mais avant de lever ton verre à la santé de qui que ce soit, il faudra tout de même que tu viennes me demander d'abord la permission !

# Chapitre 7

## Bout de paille, braise et haricot

Dans un petit village vivait une pauvre vieille femme, qui s'était ramassé un plat de haricots et voulait les faire cuire. Elle dressa son feu dans la cheminée et l'alluma avec une bonne poignée de paille pour qu'il brûle plus vite. Quand elle mit ses haricots dans la marmite, il y en eut un qui lui échappa par mégarde, et qui vint choir sur le sol juste à côté d'un brin de paille ; l'instant d'après, c'était un bout de braise qui sautait du foyer et qui venait tomber auprès des autres. Le bout de paille entama la conversation :

– Chers amis, d'où arrivez-vous comme cela ?

– La chance m'a permis de sauter hors du feu, répondit la braise et sans la force de cet élan, c'était pour moi la mort certaine : je serais maintenant réduite en cendres.

– Je l'ai échappé belle aussi, répondit le haricot à son tour, car si la vieille femme m'avait jeté dans la marmite, irrémisiblement c'en était fait de moi et j'étais cuit avec les autres.

– Croyez-vous peut-être que le j'aurais eu un destin plus clément ? reprit le bout de paille. Tous mes frères, la vieille les a fait passer en feu et en fumée : soixante d'un coup, qu'elle avait pris, auquel elle a ôté la vie ! Moi, par bonheur, je lui ai filé entre les doigts.

– Et maintenant, qu'est-ce que nous allons faire ? demanda la braise.

– A mon avis, dit le haricot, puisque nous avons tous les trois sites miraculeusement échappé à la mort, nous devrions nous unir en bons camarades et partir tous d'ici pour gagner un autre pays, afin d'éviter quelque nouveau malheur.

La proposition convint aux deux autres, et tous ensemble ils se mirent en chemin. Ils arrivèrent bientôt devant un ruisseau qui n'avait pas le moindre pont, ni-même une passerelle, et ils ne savaient pas comment passer de l'autre côté. Le fétu eut alors une bonne idée et dit : « Je vais me coucher en travers, et vous pourrez ainsi passer sur moi comme sur un pont. »

La paille, donc, se suspendit entre une rive et l'autre, et sur ce pont improvisé, la braise, avec son naturel ardent, s'avança hardiment, mais à tout petits pas pour ne pas renverser le fragile édifice. Arrivée au milieu, toutefois, en entendant le bruit que faisait le courant au-dessous d'elle, la peur la prit et elle s'immobilisa, n'osant pas se risquer plus avant ; aussi le bout de paille commença-t-il à prendre feu, se rompant net par le milieu et tombant dans l'eau, entraînant dans sa perte la braise, qui chuinta en touchant l'eau et rendit aussitôt l'esprit.

Le haricot, demeuré prudemment sur la rive, partit d'un tel fou rire en voyant cette histoire, et s'en tordit tellement sans pouvoir s'arrêter, que, pour finir, il éclata. C'en eût été fini de lui pareillement, si par bonheur un compagnon tailleur qui faisait son tour d'Allemagne ne s'était arrêté au bord de ce ruisseau pour se reposer. Par ce qu'il avait bon cœur et l'âme secourable, le tailleur prit du fil et une aiguille et se mit aussitôt à le recoudre. Le haricot lui en fit ses remerciements chaleureux et choisis comme on l'imagine ; mais comme il avait utilisé du fil noir, c'est pour cela que, depuis ce temps-là, tous les haricots ont une couture noire.

# Chapitre 8

## Cendrillon

Un homme riche avait une femme qui tomba malade ; et quand celle-ci sentit sa fin prochaine, elle appela à son chevet son unique fille et lui dit :

– Chère enfant, reste bonne et pieuse, et le bon Dieu t’aidera toujours, et moi, du haut du ciel, je te regarderai et te protégerai.

Puis elle ferma les yeux et mourut. La fillette se rendit chaque jour sur la tombe de sa mère, pleura et resta bonne et pieuse. L’hiver venu, la neige recouvrit la tombe d’un tapis blanc. Mais au printemps, quand le soleil l’eut fait fondre, l’homme prit une autre femme.

La femme avait amené avec elle ses deux filles qui étaient jolies et blanches de visage, mais laides et noires de cœur. Alors de bien mauvais jours commencèrent pour la pauvre belle-fille.

Faut-il que cette petite oie reste avec nous dans la salle ? dirent-elles. Qui veut manger du pain, doit le gagner. Allez ouste, souillon !

Elles lui enlevèrent ses beaux habits, la vêtirent d’un vieux tablier gris et lui donnèrent des sabots de bois. « Voyez un peu la fière princesse, comme elle est accoutrée ! », s’écrièrent-elles en riant et elles la conduisirent à la cuisine. Alors il lui fallut faire du matin au soir de durs travaux, se lever bien avant le jour, porter de l’eau, allumer le feu, faire la cuisine et la lessive. En outre, les deux sœurs lui faisaient toutes les misères imaginables, se moquaient d’elle, lui renversaient les pois et les lentilles dans la cendre, de sorte qu’elle devait recommencer à les trier. Le soir, lorsqu’elle était épuisée de travail, elle ne se couchait pas dans un lit, mais devait s’étendre près du foyer dans les cendres. Et parce que cela lui donnait toujours un air poussiéreux et sale, elles l’appelèrent « Cendrillon ».

Il arriva que le père voulut un jour se rendre à la foire ; il demanda à ses deux belles-filles ce qu’il devait leur rapporter.

– De beaux habits, dit l’une. – Des perles et des pierres précieuses, dit la seconde.

– Et toi, Cendrillon, demanda-t-il, que veux-tu ?

– Père, le premier rameau qui heurtera votre chapeau sur le chemin du retour, cueillez-le pour moi.

Il acheta donc de beaux habits, des perles et des pierres précieuses pour les deux sœurs, et, sur le chemin du retour, en traversant à cheval un vert bosquet, une branche de noisetier l'effleura et fit tomber son chapeau. Alors il cueillit le rameau et l'emporta. Arrivé à la maison, il donna à ses belles-filles ce qu'elles avaient souhaité et à Cendrillon le rameau de noisetier. Cendrillon le remercia, s'en alla sur la tombe de sa mère et y planta le rameau, en pleurant si fort que les larmes tombèrent dessus et l'arrosèrent. Il grandit cependant et devint un bel arbre. Cendrillon allait trois fois par jour pleurer et prier sous ses branches, et chaque fois un petit oiseau blanc venait se poser sur l'arbre. Quand elle exprimait un souhait, le petit oiseau lui lançait à terre ce qu'elle avait souhaité.

Or il arriva que le roi donna une fête qui devait durer trois jours et à laquelle furent invitées toutes les jolies filles du pays, afin que son fils pût se choisir une fiancée. Quand elles apprirent qu'elles allaient aussi y assister, les deux sœurs furent toutes contentes ; elles appelèrent Cendrillon et lui dirent -

– Peigne nos cheveux, brosse nos souliers et ajuste les boucles, nous allons au château du roi pour la noce.

Cendrillon obéit, mais en pleurant, car elle aurait bien voulu les accompagner, et elle pria sa belle-mère de bien vouloir le lui permettre.

– Toi, Cendrillon, dit-elle, mais tu es pleine de poussière et de crasse, et tu veux aller à la noce ? Tu n'as ni habits, ni souliers, et tu veux aller danser ?

Mais comme Cendrillon ne cessait de la supplier, elle finit par lui dire :

– J'ai renversé un plat de lentilles dans les cendres ; si dans deux heures tu les as de nouveau triées, tu pourras venir avec nous.

La jeune fille alla au jardin par la porte de derrière et appela :

« *Petits pigeons dociles, petites tourterelles et vous tous les petits oiseaux du ciel, venez m'aider à trier les graines :*

*les bonnes dans le petit pot,*

*les mauvaises dans votre jabot. »*

Alors deux pigeons blancs entrèrent par la fenêtre de la cuisine, puis les tourterelles, et enfin, par nuées, tous les petits oiseaux du ciel vinrent en voletant se poser autour des cendres. Et baissant leurs petites têtes, tous les

pigeons commencèrent à picorer : pic, pic, pic, pic, et les autres s’y mirent aussi : pic, pic, pic, pic, et ils amassèrent toutes les bonnes graines dans le plat. Au bout d’une heure à peine, ils avaient déjà terminé et s’envolèrent tous de nouveau. Alors la jeune fille, toute joyeuse à l’idée qu’elle aurait maintenant la permission d’aller à la noce avec les autres, porta le plat à sa marâtre. Mais celle-ci lui dit :

– Non, Cendrillon, tu n’as pas d’habits et tu ne sais pas danser : on ne ferait que rire de toi.

Comme Cendrillon se mettait à pleurer, elle lui dit :

– Si tu peux, en une heure de temps, me trier des cendres deux grands plats de lentilles, tu nous accompagneras. – Car elle se disait qu’au grand jamais elle n’y parviendrait.

Quand elle eut jeté le contenu des deux plats de lentilles dans la cendre, la jeune fille alla dans le jardin par la porte de derrière et appela :

*« Petits pigeons dociles, petites tourterelles et vous tous les petits oiseaux du ciel, venez m’aider à trier les graines :*

*les bonnes dans le petit pot,*

*les mauvaises dans votre jabot. »*

Alors deux pigeons blancs entrèrent par la fenêtre de la cuisine, puis les tourterelles, et enfin, par nuées, tous les petits oiseaux du ciel vinrent en voletant se poser autour des cendres. Et baissant leurs petites têtes, tous les pigeons commencèrent -à picorer : pic, pic, pic, pic, et les autres s’y mirent aussi : pic, pic, pic, pic, et ils ramassèrent toutes les bonnes graines dans les plats. Et en moins d’une demi-heure, ils avaient déjà terminé, et s’envolèrent tous à nouveau. Alors la jeune fille, toute joyeuse à l’idée que maintenant elle aurait la permission d’aller à la noce avec les autres, porta les deux plats à sa marâtre. Mais celle-ci lui dit :

– C’est peine perdue, tu ne viendras pas avec nous, car tu n’as pas d’habits et tu ne sais pas danser ; nous aurions honte de toi.

Là-dessus, elle lui tourna le dos et partit à la hâte avec ses deux filles superbement parées.

Lorsqu’il n’y eut plus personne à la maison, Cendrillon alla sous le noisetier planté sur la tombe de sa mère et cria

*« Petit arbre, ébranle-toi, agite-toi,*

*jette de l’or et de l’argent sur moi. »*

Alors l’oiseau lui lança une robe d’or et d’argent, ainsi que des pantoufles brodées de soie et d’argent. Elle mit la robe en toute hâte et partit

à la fête. Ni ses sœurs, ni sa marâtre ne la reconnurent, et pensèrent que ce devait être la fille d'un roi étranger, tant elle était belle dans cette robe d'or. Elles ne songeaient pas le moins du monde à Cendrillon et la croyaient au logis, assise dans la saleté, à retirer les lentilles de la cendre. Le fils du roi vint à sa rencontre, a prit par la main et dansa avec elle. Il ne voulut même danser avec nulle autre, si bien qu'il ne lui lâcha plus la main et lorsqu'un autre danseur venait l'inviter, il lui disait : « C'est ma cavalière ».

Elle dansa jusqu'au soir, et voulut alors rentrer. Le fils du roi lui dit : « je m'en vais avec toi et t'accompagne », car il voulait voir à quelle famille appartenait cette belle jeune fille. Mais elle lui échappa et sauta dans le pigeonnier. Alors le prince attendit l'arrivée du père et lui dit que la jeune inconnue avait sauté dans le pigeonnier. « Serait-ce Cendrillon ? » se demanda le vieillard et il fallut lui apporter une hache et une pioche pour qu'il pût démolir le pigeonnier. Mais il n'y avait personne dedans. Et lorsqu'ils entrèrent dans la maison. Cendrillon était couchée dans la cendre avec ses vêtements sales, et une petite lampe à huile brûlait faiblement dans la cheminée ; car Cendrillon avait prestement sauté du pigeonnier par derrière et couru jusqu'au noisetier ; là, elle avait retiré ses beaux habits, les avait posés sur la tombe, et l'oiseau les avait remportés ; puis elle était allée avec son vilain tablier gris se mettre dans les cendres de la cuisine.

Le jour suivant, comme la fête recommençait et que ses parents et ses sœurs étaient de nouveau partis, Cendrillon alla sous le noisetier et dit :

*« Petit arbre, ébranle-toi, agite-toi,  
jette de l'or et de l'argent sur moi. »*

Alors l'oiseau lui lança une robe encore plus splendide que celle de la veille. Et quand elle parut à la fête dans cette toilette, tous furent frappés de sa beauté. Le fils du roi, qui avait attendu sa venue, la prit aussitôt par la main et ne dansa qu'avec elle. Quand d'autres venaient l'inviter, il leur disait : « C'est ma cavalière. » Le soir venu, elle voulut partir, et le fils du roi la suivit, pour voir dans quelle maison elle entrait, mais elle lui échappa et sauta dans le jardin derrière sa maison. Il y avait là un grand et bel arbre qui portait les poires les plus exquises, elle grimpa entre ses branches aussi agilement qu'un écureuil, et le prince ne sut pas où elle était passée. Cependant il attendit l'arrivée du père et lui dit :

– La jeune fille inconnue m'a échappé, et je crois qu'elle a sauté sur le poirier.

« Serait-ce Cendrillon ? » pensa le père qui envoya chercher la hache et abattit l'arbre, mais il n'y avait personne dessus. Et quand ils entrèrent dans la cuisine, Cendrillon était couchée dans la cendre, tout comme d'habitude, car elle avait sauté en bas de l'arbre par l'autre côté, rapporté les beaux habits à l'oiseau du noisetier et revêtu son vilain tablier gris. Le troisième jour, quand ses parents et ses sœurs furent partis, Cendrillon retourna sur la tombe de sa mère et dit au noisetier :

*« Petit arbre, ébranle-toi, agite-toi,  
jette de l'or et de l'argent sur moi. »*

Alors l'oiseau lui lança une robe qui était si somptueuse et si éclatante qu'elle n'en avait encore jamais vue de pareille, et les pantoufles étaient tout en or. Quand elle arriva à la noce dans cette parure, tout le monde fut interdit d'admiration. Seul le fils du roi dansa avec elle, et si quelqu'un l'invitait, il disait : « C'est ma cavalière. »

Quand ce fut le soir, Cendrillon voulut partir, et le prince voulut l'accompagner, mais elle lui échappa si vite qu'il ne put la suivre. Or le fils du roi avait eu recours à une ruse : il avait fait enduire de poix tout l'escalier, de sorte qu'en sautant pour descendre, la jeune fille y avait laissé sa pantoufle gauche engluée. Le prince la ramassa, elle était petite et mignonne et tout en or.

Le lendemain matin, il vint trouver le vieil homme avec la pantoufle et lui dit :

– Nulle ne sera mon épouse que celle dont le pied chaussera ce soulier d'or.

Alors les deux sœurs se réjouirent, car elles avaient le pied joli. L'aînée alla dans sa chambre pour essayer le soulier en compagnie de sa mère. Mais elle ne put y faire entrer le gros orteil, car la chaussure était trop petite pour elle ; alors sa mère lui tendit un couteau en lui disant :

– Coupe-toi ce doigt ; quand tu seras reine, tu n'auras plus besoin d'aller à pied.

Alors la jeune fille se coupa l'orteil, fit entrer de force son pied dans le soulier et, contenant sa douleur, s'en alla trouver le fils du roi. Il la prit pour fiancée, la mit sur son cheval et partit avec elle. Mais il leur fallut passer devant la tombe ; les deux petits pigeons s'y trouvaient, perchés sur le noisetier, et ils crièrent :

*« Roucou-cou, roucou-cou et voyez là,  
Dans la pantoufle, du sang il y a :*

*Bien trop petit était le soulier ;  
Encore au logis la vraie fiancée. »*

Alors il regarda le pied et vit que le sang en coulait. Il fit faire demi-tour à son cheval, ramena la fausse fiancée chez elle, dit que ce n'était pas la véritable jeune fille et que l'autre sœur devait essayer le soulier. Celle-ci alla dans sa chambre, fit entrer l'orteil, mais son talon était trop grand. Alors sa mère lui tendit un couteau en disant :

– Coupe-toi un bout de talon ; quand tu seras reine, tu n'auras plus besoin d'aller à pied.

La jeune fille se coupa un bout de talon, fit entrer de force son pied dans le soulier et, contenant sa douleur, s'en alla trouver le fils du roi. Il la prit alors pour fiancée, la mit sur son cheval et partit avec elle. Quand ils passèrent devant le noisetier, les deux petits pigeons s'y trouvaient perchés et crièrent :

*« Roucou-cou, roucou-cou et voyez là,  
Dans la pantoufle, du sang il y a :  
Bien trop petit était le soulier ;  
Encore au logis la vraie fiancée. »*

Le prince regarda le pied et vit que le sang coulait de la chaussure et teintait tout de rouge les bas blancs. Alors il fit faire demi-tour à son cheval, et ramena la fausse fiancée chez elle.

– Ce n'est toujours pas la bonne, dit-il, n'avez-vous point d'autre fille ?

– Non, dit le père, il n'y a plus que la fille de ma défunte femme, une misérable, Cendrillon, malpropre, c'est impossible qu'elle soit la fiancée que vous cherchez.

Le fils du roi dit qu'il fallait la faire venir, mais la mère répondit :

– Oh non ! la pauvre est bien trop sale pour se montrer.

Mais il y tenait absolument et on dut appeler Cendrillon. Alors elle se lava d'abord les mains et le visage, puis elle vint s'incliner devant le fils du roi, qui lui tendit le soulier d'or. Elle s'assit sur un escabeau, retira son pied du lourd sabot de bois et le mit dans la pantoufle qui lui allait comme un gant. Et quand elle se redressa et que le fils du roi vit sa figure, il reconnut la belle jeune fille avec laquelle il avait dansé et s'écria :

– Voilà la vraie fiancée !

La belle-mère et les deux sœurs furent prises de peur et devinrent blêmes de rage. Quant au prince, il prit Cendrillon sur son cheval et partit avec elle.

Lorsqu'ils passèrent devant le noisetier, les deux petits pigeons blancs crièrent :

*« Roucou-cou, Roucou-cou et voyez là,  
Dans la pantoufle, du sang plus ne verra  
Point trop petit était le soulier,  
Chez lui, il mène la vraie fiancée. »*

Et après ce roucoulement, ils s'envolèrent tous deux et descendirent se poser sur les épaules de Cendrillon, l'un à droite, l'autre à gauche et y restèrent perchés.

Le jour où l'on devait célébrer son mariage avec le fils du roi, ses deux perfides sœurs s'y rendirent avec l'intention de s'insinuer dans ses bonnes grâces et d'avoir part à son bonheur. Tandis que les fiancés se rendaient à l'église, l'aînée marchait à leur droite et la cadette à leur gauche : alors les pigeons crevèrent un œil à chacune d'elles. Puis, quand ils s'en revinrent de l'église, l'aînée marchait à leur gauche et la cadette à leur droite : alors les pigeons crevèrent l'autre œil à chacune d'elles. Et c'est ainsi qu'en punition de leur méchanceté et de leur perfidie, elles furent aveugles pour le restant de leurs jours.

# Chapitre 9

## Chat et souris associés

– Il nous faudra faire nos réserves de nourriture pour l’hiver, dit le chat, sinon nous risquons de mourir de faim. Toi, ma petite souris, tu ne peux pas aller partout, tu pourrais te faire prendre dans un piège. C’était une bonne idée. Ils achetèrent alors un petit pot de saindoux mais ne savaient pas où le cacher. Ils réfléchirent longtemps et, finalement, le chat décida : – Sais-tu ce que nous allons faire ? Nous le cachons dans l’église ; on ne peut imaginer meilleure cachette ! Personne n’oserait emporter quelque chose d’une église. Nous poserons le pot sous l’autel et nous ne l’entamerons qu’en cas de nécessité absolue. Ils portèrent donc le pot en ce lieu sûr, mais très vite le chat eut envie de saindoux. Il dit à la souris : – Je voulais te dire, ma petite souris, ma cousine m’a demandé d’être le parrain de leur petit dernier. Ils ont eu un petit, blanc avec des taches marron et je dois le tenir pendant le baptême. Laisse-moi y aller, et occupe-toi aujourd’hui de la maison toute seule, veux-tu ? – Bien sûr, sans problème, acquiesça la souris, vas-y, si tu veux, et pense à moi quand tu mangeras des bonnes choses. J’aurais bien voulu, moi aussi, goûter de ce bon vin doux qu’on donne aux jeunes mamans. Mais tout cela était faux ; le chat n’avait pas de cousine et personne ne lui avait demandé d’être parrain. Il s’empressa d’aller à l’église, rampa jusqu’au petit pot de saindoux et lécha jusqu’à avoir mangé toute la graisse du dessus. Ensuite, il partit se promener sur les toits pour voir ce qui se passait dans le monde, et puis surtout pour trouver encore quelque chose de bon à manger. Puis il s’allongea au soleil. Et chaque fois qu’il se souvenait du petit pot de saindoux, il se léchait les babines et se caressait la moustache. Il ne rentra à la maison que dans la soirée. – Te voilà enfin de retour ! l’accueillit la petite souris. T’es-tu bien amusé ? Vous avez dû bien rire. – Oui, ce n’était pas mal, répondit le chat. – Et quel nom avez-vous donné à ce chaton ? demanda la souris. – Sanledessu, répondit sèchement le chat. – Sanledessu ? chicota la souris, quel drôle de nom !

Assez rare, dirais-je. Est-il courant dans votre famille ? – Tu peux dire ce que tu veux, rétorqua le chat, mais ce n'est pas pire que Volemiettes, le nom de tes filleuls. Peu de temps après, le chat se sentit de nouveau l'eau venir à la bouche. – Sois gentille, supplia-t-il, occupe-toi encore une fois de la maison toute seule. Fais cela pour moi, petite souris ; on m'a encore demandé d'être le parrain. Le chaton a une collerette blanche au cou, je ne peux pas refuser. La gentille souris fut d'accord. Et le chat se glissa à travers le mur de la ville, s'introduisit dans l'église et vida la moitié du pot de saindoux. – Rien à faire, se dit-il, c'est bien meilleur quand on mange tout seul. Et il se félicita de son exploit. Lorsqu'il arriva à la maison, la petite souris demanda : – Comment avez-vous baptisé le bébé ? – Miparti, répondit le chat. – Miparti ? Pas possible ! je n'ai jamais entendu un nom pareil. Je parie qu'il n'est même pas dans le calendrier. Le chat ne tarda pas à se sentir de nouveau l'eau à la bouche en pensant au pot de saindoux. – Jamais deux sans trois, dit-il à la souris. On me demande de nouveau d'être le parrain. L'enfant est tout noir, seules les pattes sont blanches, elles mis à part, il n'a pas un seul poil blanc. Un enfant comme ça ne naît qu'une fois par siècle ! Tu me laisseras y aller, n'est-ce pas ? – Sanledessu ! Miparti ! répondit la souris, ce sont des noms si étranges. Cela ne s'est jamais vu. Ils me trottent dans la tête sans arrêt. – C'est parce que tu restes tout le temps ici, avec ta vilaine robe gris foncé à longue natte, tu passes toutes tes journées enfermée ici, pas étonnant que tout se brouille dans ta tête, dit le chat. Voilà ce qui arrive quand on passe sa vie dans ses pantoufles. Le chat parti, la petite souris fit le ménage dans toute la maison. Pendant ce temps-là, le chat gourmand vida entièrement le pot de saindoux. – Et voilà, pensa-t-il, maintenant que j'ai tout mangé, je ne serai plus tenté. Si repu qu'il s'essoufflait en marchant, il ne rentra à la maison que la nuit, mais serein. La petite souris lui demanda aussitôt le nom du troisième chaton. – Je suis sûr que tu n'aimeras pas, répondit le chat. Il s'appelle Toufini. – Toufini ! chicota la souris. Cela paraît suspect, ce nom ne me dit rien qui vaille. Je ne l'ai jamais vu imprimé quelque part. Toufini ! Qu'est ce que cela veut dire, en fait ? Elle hocha la tête, se roula en boule et s'endormit. Depuis ce jour, plus personne n'invita le chat à un baptême. L'hiver arriva, et dehors, il n'y avait rien à manger. La petite souris se rappela qu'ils avaient quelque chose en réserve. – Viens, mon chat, allons chercher notre pot de saindoux que nous avons caché pour les temps durs. On va se régaler. – Tu te régaleras, tu te régaleras, marmonna le chat, cela sera comme si tu sortais ta petite

langue fine par la fenêtre. Ils s'en allèrent et lorsqu'ils arrivèrent dans l'église, le pot était toujours à sa place mais vide. – « Ça y est, dit la souris, je comprends tout, j'y vois clair à présent. Tu parles d'un ami ! Tu as tout mangé quand tu allais « faire le parrain » : d'abord « Sanledessu », puis « Miparti » et pour finir... – Tais-toi, coupa le chat, encore un mot et je te mange ! » Mais la petite souris avait le « Toufini » sur la langue, et à peine l'eut-elle prononcé que le chat lui sauta dessus, l'attrapa et la dévora. Eh oui, ainsi va le monde.

## Chapitre

### **Chat et souris emménagent**

Il est bien connu que chat et souris ne font pas bon ménage ; en voici la preuve.

Un chat avait fait la connaissance d'une souris et lui avait tellement conté fleurette qu'elle avait finalement accepté d'habiter dans la même maison que lui et de partager les dépenses. « Avant que l'hiver arrive, nous devons faire des préparatifs si nous ne voulons pas mourir de faim », dit le chat à la souris. Le bon conseil fut observé et un petit pot de beurre fut acheté. Mais ils ne savaient pas où il serait mieux de l'entreposer. Finalement, après de longues réflexions, le chat dit : « Je ne connais aucun endroit qui soit plus sûr que l'église ; là, personne n'osera venir l'y chercher. Nous placerons le petit pot de beurre sous l'autel, et nous n'y toucherons plus. »

C'est ainsi que le petit pot fut mis en sûreté. Mais il fallut peu de temps avant que l'envie prenne au chat d'en manger. Il alla donc voir la souris et lui dit : « Ce que je veux te dire, petite souris, c'est que j'ai été demandé comme témoin par ma cousine. Elle vient de mettre au monde un petit, tout blanc avec des taches brunes. Laisse-moi aller à son baptême et occupe-toi toute seule de la maison ! » « Bien sûr, répondit la souris, va ! Et si tu fais un bon repas, pense un peu à moi ! Je boirais bien volontiers une goutte de bon vin ! »

Mais tout cela n'était que mensonge. Le chat n'avait pas de cousine et nul ne lui avait demandé d'être témoin. Il se dirigea tout droit vers l'église, se faufila jusqu'au petit pot de beurre et en dégusta un peu. Puis, il alla faire une promenade sur les toits de la ville et prit un bain de soleil, tout en se pourléchant les babines à chaque fois qu'il songeait au petit pot de beurre. Il revint à la maison seulement lorsque le soir fut tombé. « Ah, te voilà enfin de retour ! », dit la souris. « Tu as sûrement passé une belle journée. » « Ça pouvait aller », répondit le chat. « Et quel nom a-t-on donné au chaton ? », demanda la souris. « Un peu », répondit sèchement le chat. « Un peu,

s'exclama la souris, voilà un nom assez singulier ! Est-ce courant dans ta famille ? » « Que trouves-tu donc à ce nom ! », dit le chat. « Il n'est pas pire que Breuseldip, le nom de ton parrain. »

Peu de temps après, le chat eut encore une autre fringale. Il alla voir la souris et lui dit : « Tu dois me rendre un service et t'occuper encore une fois du ménage toute seule ; on m'a encore demandé comme témoin. Le petit a un collet tout blanc ; je ne puis refuser ». La bonne souris acquiesça, mais le chat, longeant les murs de la ville, se faufila plutôt jusqu'à l'église et mangea, cette fois-ci, la moitié du beurre. « Comme c'est bon ! », se dit le chat.

Lorsqu'il revint à la maison, la souris lui demanda : « Quel nom a-t-on donné à ce chaton ? » « La moitié », répondit le chat. « La moitié ! Mais que me dis-tu là ! Jamais de toute ma vie je n'ai entendu de nom pareil. Je parie qu'il n'existe même pas. » Il ne tarda pas avant que le chat songe encore à sa friandise et que l'eau lui vienne à la bouche. « Jamais deux sans trois », dit-il à la souris. « Je dois encore assister à un baptême. Le petit est tout noir et avec du blanc au bout de ses pattes, mais il n'a pas un seul poil blanc sur tout le reste du corps. Cela n'arrive qu'une fois aux deux ans. Alors, tu me laisses y aller encore ? » « Un peu, La moitié », répondit la souris, « ce sont là des noms bien étranges, des noms qui me rendent soucieuse. » « C'est que tu restes là, coiffée d'une tresse et vêtue de ta jupe gris foncé, à attraper des grillons », dit le chat. « Voilà ce qui arrive quand on reste cloîtré toute la journée ! »

La souris rangea et fit de l'ordre dans la maison pendant que le chat s'absentait et qu'il mangeait tout le reste du beurre. Lorsqu'il fut de retour à la maison, bien repu et bien dodu, la souris s'enquit auprès de lui du nom qu'avait reçu le troisième chaton. « Cela ne te plaira évidemment pas, dit le chat, il s'appelle Toutlereste. » « Toutlereste ! », s'écria la souris. « Mais qu'est ce que ça peut bien signifier ? » Elle hocha la tête, se mit en boule et s'endormit. À partir de ce moment, plus personne ne demanda au chat d'être témoin.

Lorsque l'hiver fut venu et qu'aucune nourriture ne put être trouvée à l'extérieur, la souris se souvint de leurs provisions et dit : « Viens, mon ami le chat. Allons au petit pot de beurre que nous avons eu la sagesse de mettre de côté ! Nous allons faire un festin. » « Certainement », répondit le chat.

Ils allèrent donc à l'église et quand ils arrivèrent, le petit pot de beurre était bel et bien encore là, mais il était complètement vide. « Ha ! ha ! », dit la

souris, maintenant je comprends ce qui s'est passé ! Maintenant tout s'éclaire. Tu étais pour moi un véritable ami ! Mais pendant que tu prétendais assister à des baptêmes, en cachette, tu mangeais le beurre : d'abord un peu, puis la moitié, et enfin... » « Veux-tu la fermer ! » cria le chat. « Encore un seul mot, et je te dévore ! » « ... et enfin, tout le reste », avait déjà dit la pauvre souris. À peine avait-elle prononcé ces mots, que le chat bondissait sur elle, en faisait une boule, et l'avalait goulûment.

## Chapitre

### **Le Clou**

Un marchand avait fait d'excellentes affaires à la foire : il avait vendu tout ce qu'il avait comme marchandises et gonflé sa bourse de pièces d'or et d'argent. Comme il voulait être rentré chez lui avant la tombée de la nuit, il décida de se mettre en route aussitôt, serra sa bourse dans sa sacoche de selle, monta à cheval et s'en fut. Vers midi, il fit étape dans une ville ; le palefrenier, quand il lui ramena son cheval pour repartir, lui fit remarquer :

– Il lui manque un clou au fer de son pied gauche, derrière, monsieur !

– Laisse courir, dit le marchand, pour les six lieues qu'il me reste à faire, le fer tiendra bien. Je suis pressé. Au milieu de l'après-midi, alors qu'il avait fait halte de nouveau et fait donner de l'avoine à sa monture, le valet de l'auberge vint lui dire :

– Monsieur, il manque un fer à votre cheval, au pied gauche de derrière. Faut-il que j'aie le faire chausser ?

– Laisse, dit le marchand, je suis pressé et la bête supportera bien les deux lieues qu'il me reste à faire. Il remonta en selle et continua sa route, mais peu après le cheval se mit à boiter ; et il ne boita pas longtemps avant de broncher ; et il ne broncha pas longtemps avant de faire une chute et de se casser la jambe. Aussi fallut-il que le marchand débouclât ses saches et, abandonnant là son cheval, les mît sur son épaule et rentrât à pied chez lui, où il n'arriva que tard dans la nuit.

– Tout cela, conclut-il c'est de la faute de ce maudit clou qui a fait tout le mal. Hâtez-vous lentement !

## Chapitre

### **Le Conte du genévrier**

Il y a de cela bien longtemps, au moins deux mille ans, vivait un homme riche qui avait une femme de grande beauté, honnête et pieuse ; ils s'aimaient tous les deux d'un grand amour, mais ils n'avaient pas d'enfant et ils en désiraient tellement, et la femme priait beaucoup, beaucoup, nuit et jour pour avoir un enfant ; mais elle n'arrivait pas, non, elle n'arrivait pas à en avoir.

Devant leur maison s'ouvrait une cour où se dressait un beau genévrier, et une fois, en hiver, la femme était sous le genévrier et se pelait une pomme ; son couteau glissa et elle se coupa le doigt assez profondément pour que le sang fît quelques taches dans la neige. La femme regarda le sang devant elle, dans la neige, et soupira très fort en se disant, dans sa tristesse : « Oh ! si j'avais un enfant, si seulement j'avais un enfant vermeil comme le sang et blanc comme la neige ! » Dès qu'elle eut dit ces mots, elle se sentit soudain toute légère et toute gaie avec le sentiment que son vœu serait réalisé. Elle rentra dans la maison et un mois passa : la neige disparut ; un deuxième mois, et tout avait reverdi ; un troisième mois, et la terre se couvrit de fleurs ; un quatrième mois, et dans la forêt, les arbres étaient tout épais et leurs branches vertes s'entrecroisaient sans presque laisser de jour : les oiseaux chantaient en foule et tout le bois retentissait de leur chant, les arbres perdaient leurs fleurs qui tombaient sur le sol ; le cinquième mois passé, elle était un jour sous le genévrier et cela sentait si bon que son cœur déborda de joie et qu'elle en tomba à genoux, tant elle se sentait heureuse ; puis le sixième mois s'écoula, et les fruits se gonflèrent, gros et forts, et la femme devint toute silencieuse ; le septième mois passé, elle cueillit les baies du genévrier et les mangea toutes avec avidité, et elle devint triste et malade ; au bout du huitième mois, elle appela son mari et lui dit en pleurant :

– Quand je mourrai, enterre-moi sous le genévrier.

Elle en éprouva une immense consolation, se sentit à nouveau pleine de confiance et heureuse jusqu'à la fin du neuvième mois. Alors elle mit au monde un garçon blanc comme la neige et vermeil comme le sang, et lorsqu'elle le vit, elle en fut tellement heureuse qu'elle en mourut.

Son mari l'enterra alors sous le genévrier et la pleura tant et tant : il ne faisait que la pleurer tout le temps. Mais un jour vint qu'il commença à la pleurer moins fort et moins souvent, puis il ne la pleura plus que quelquefois de temps à autre ; puis il cessa de la pleurer tout à fait. Un peu de temps passa encore, maintenant qu'il ne la pleurait plus, et ensuite il prit une autre femme.

De cette seconde épouse, il eut une fille ; et c'était un garçon qu'il avait de sa première femme : un garçon vermeil comme le sang et blanc comme la neige. La mère, chaque fois qu'elle regardait sa fille, l'aimait beaucoup, beaucoup ; mais si elle regardait le petit garçon, cela lui écorchait le cœur de le voir ; il lui semblait qu'il empêchait tout, qu'il était toujours là en travers, qu'elle l'avait dans les jambes continuellement ; et elle se demandait comment faire pour que toute la fortune revînt à sa fille, elle y réfléchissait, poussée par le Malin, et elle se prit à détester le petit garçon qu'elle n'arrêtait pas de chasser d'un coin à l'autre, le frappant ici, le pinçant là, le maltraitant sans cesse, de telle sorte que le pauvre petit ne vivait plus que dans la crainte. Quand il revenait de l'école, il n'avait plus un instant de tranquillité.

Un jour, la femme était dans la chambre du haut et la petite fille monta la rejoindre en lui disant :

– Mère, donne-moi une pomme !

– Oui, mon enfant ! lui dit sa mère, en lui choisissant dans le bahut la plus belle pomme qu'elle put trouver.

Ce bahut, où l'on mettait les pommes, avait un couvercle épais et pesant muni d'une serrure tranchante, en fer.

– Mère, dit la petite fille, est-ce que mon frère n'en aura pas une aussi ?

La femme en fut agacée, mais elle répondit quand même :

– Bien sûr, quand il rentrera de l'école.

Mais quand elle le vit qui revenait, en regardant par la fenêtre, ce fut vraiment comme si le Malin l'avait possédée : elle reprit la pomme qu'elle avait donnée à sa fille, en lui disant :

– Tu ne dois pas l'avoir avant ton frère.

Et elle la remit dans le bahut, dont elle referma le pesant couvercle.

Et lorsque le petit garçon fut arrivé en haut, le Malin lui inspira son accueil aimable et ses paroles gentilles :

– Veux-tu une pomme, mon fils ?

Mais ses regards démentaient ses paroles car elle fixait sur lui des yeux féroces, si féroces que le petit garçon lui dit :

– Mère, tu as l’air si terrible : tu me fais peur. Oui, je voudrais bien une pomme.

Sentant qu’il lui fallait insister, elle lui dit :

– Viens avec moi ! et, l’amenant devant le gros bahut, elle ouvrit le pesant couvercle et lui dit :

– Tiens ! prends toi-même la pomme que tu voudras !

Le petit garçon se pencha pour prendre la pomme, et alors le Diable la poussa et boum ! elle rabattit le lourd couvercle avec une telle force que la tête de l’enfant fut coupée et roula au milieu des pommes rouges.

Alors elle fut prise de terreur (mais alors seulement) et pensa :

« Ah ! si je pouvais éloigner de moi ce que j’ai fait ! »

Elle courut dans une autre pièce, ouvrit une commode pour y prendre un foulard blanc, puis elle revint au coffre, replaça la tête sur son cou, la serra dans le foulard pour qu’on ne puisse rien voir et assit le garçon sur une chaise, devant la porte, avec une pomme dans la main.

La petite Marlène, sa fille, vint la retrouver dans la cuisine et lui dit, tout en tournant une cuillère dans une casserole qu’elle tenait sur le feu :

– Oh ! mère, mon frère est assis devant la porte et il est tout blanc ; il tient une pomme dans sa main, et quand je lui ai demandé s’il voulait me la donner, il ne m’a pas répondu. J’ai peur !

– Retourne-y, dit la mère, et s’il ne te répond pas, flanque-lui une bonne claque !

La petite Marlène courut à la porte et demanda :

– Frère, donne-moi la pomme, tu veux ?

Mais il resta muet et elle lui donna une gifle bien sentie, en y mettant toutes ses petites forces. La tête roula par terre et la fillette eut tellement peur qu’elle se mit à hurler en pleurant, et elle courut, toute terrifiée, vers sa mère :

– Oh ! mère, j’ai arraché la tête de mon frère !

Elle sanglotait, sanglotait à n’en plus finir, la pauvre petite Marlène. Elle en était inconsolable.

– Marlène, ma petite fille, qu’as-tu fait ? dit la mère. Quel malheur ! Mais à présent tiens-toi tranquille et ne dis rien, que personne ne le sache, puisqu’il est trop tard pour y changer quelque chose et qu’on n’y peut rien. Nous allons le faire cuire en ragoût, à la sauce brune.

La mère alla chercher le corps du garçonnet et le coupa en menus morceaux pour le mettre à la sauce brune et le faire cuire en ragoût. Mais la petite Marlène ne voulait pas s’éloigner et pleurait, pleurait et pleurait, et ses larmes tombaient dans la marmite, tellement qu’il ne fallut pas y mettre de sel.

Le père rentra à la maison pour manger, se mit à table et demanda :

– Où est mon fils ?

La mère vint poser sur la table une pleine marmite de ragoût à la sauce brune et petite Marlène pleurait sans pouvoir s’en empêcher. Une seconde fois, le père demanda

– Mais où est donc mon fils ?

– Oh ! dit la mère, il est allé à la campagne chez sa grand-tante ; il y restera quelques jours.

– Mais que va-t-il faire là-bas ? demanda le père et il est parti sans seulement me dire au revoir !

– Il avait tellement envie d’y aller, répondit la femme ; il m’a demandé s’il pouvait y rester six semaines et je le lui ai permis. Il sera bien là-bas.

– Je me sens tout attristé, dit le père ; ce n’est pas bien qu’il soit parti sans rien me dire. Il aurait pu quand même me dire adieu !

Tout en parlant de la sorte, le père s’était mis à manger ; mais il se tourna vers l’enfant qui pleurait et lui demanda :

– Marlène, mon petit, pourquoi pleures-tu ? Ton frère va revenir bientôt.

Puis il se tourna vers sa femme :

– O femme, lui dit-il, quel bon plat tu as fait là ! Sers-m’en encore.

Elle le resservit, mais plus il en mangeait, et plus il en voulait.

– Donne-m’en, donne-m’en plus, je ne veux en laisser pour personne : il me semble que tout est à moi et doit me revenir.

Et il mangea, mangea jusqu’à ce qu’il ne restât plus rien, suçant tous les petits os, qu’il jetait à mesure sous la table. Mais la petite Marlène se leva et alla chercher dans le tiroir du bas de sa commode le plus joli foulard qu’elle avait, un beau foulard de soie, puis, quand son père eut quitté la table, elle revint ramasser tous les os et les osselets, qu’elle noua dans son foulard de soie pour les emporter dehors en pleurant à gros sanglots. Elle alla et

déposa son petit fardeau dans le gazon, sous le genévrier ; et quand elle l'eut mis là, soudain son cœur se sentit tout léger et elle ne pleura plus. Le genévrier se mit à bouger, écartant ses branches et les resserrant ensemble, puis les ouvrant de nouveau et les refermant comme quelqu'un qui manifeste sa joie à grands gestes des mains. Puis il y eut soudain comme un brouillard qui descendit de l'arbre jusqu'au sol, et au milieu de ce brouillard c'était comme du feu, et de ce feu sortit un oiseau splendide qui s'envola très haut dans les airs en chantant merveilleusement. Lorsque l'oiseau eut disparu dans le ciel, le genévrier redevint comme avant, mais le foulard avec les ossements n'était plus là. La petite Marlène se sentit alors toute légère et heureuse, comme si son frère était vivant ; alors elle rentra toute joyeuse à la maison, se mit à table et mangea.

L'oiseau qui s'était envolé si haut redescendit se poser sur la maison d'un orfèvre, et là il se mit à chanter :

*Ma mère m'a tué ;  
Mon père m'a mangé ;  
Ma sœur Marie  
A pris bien de la peine  
Pour recueillir mes os jetés  
Dessous la table, et les nouer  
Dans son foulard de soie  
Qu'elle a porté sous le genévrier.  
Kywitt, kywitt, bel oiseau que je suis !*

L'orfèvre était à son travail, dans son atelier, occupé à fabriquer une chaînette d'or ; mais lorsqu'il entendit l'oiseau qui chantait sur son toit, cela lui parut si beau, si beau qu'il se leva précipitamment, perdit une pantoufle sur son seuil et courut ainsi jusqu'au milieu de la rue, un pied chaussé, l'autre en chaussette, son grand tablier devant lui, tenant encore dans sa main droite ses pinces à sertir, et dans la gauche la chaînette d'or ; et le soleil brillait clair dans la rue. Alors il resta là et regarda le bel oiseau auquel il dit :

– Oiseau, que tu sais bien chanter ! Comme c'est beau ! Chante-le-moi encore une fois, ton morceau !

– Non, dit l'oiseau, je ne chante pas deux fois pour rien. Donne-moi la chaînette d'or, et je le chanterai encore.

– Tiens, prends la chaînette d'or, elle est à toi, dit l'orfèvre, et maintenant chante-moi encore une fois ton beau chant.

L'oiseau vint prendre la chaînette d'or avec sa patte droite, se mit en face de l'orfèvre et chanta :

*Ma mère m'a tué ;  
Mon père m'a mangé ;  
Ma sœur Marie  
A pris bien de la peine  
Pour recueillir mes os jetés  
Dessous la table, et les nouer  
Dans son foulard de soie  
Qu'elle a porté sous le genévrier.  
Kywitt, kywitt, bel oiseau que je suis !*

Et aussitôt il s'envola pour aller se poser sur le toit de la maison d'un cordonnier, où il chanta :

*Ma mère m'a tué ;  
Mon père m'a mangé ;  
Ma sœur Marie  
A pris bien de la peine  
Pour recueillir mes os jetés  
Dessous la table, et les nouer  
Dans son foulard de soie  
Qu'elle a porté sous le genévrier.  
Kywitt, kywitt, bel oiseau que je suis !*

Le cordonnier entendit ce chant et courut en bras de chemise devant sa porte pour regarder sur son toit, et il dut mettre la main devant ses yeux pour ne pas être aveuglé par le soleil qui brillait si fort.

– Oiseau, lui dit-il, comme tu sais bien chanter !

Il repassa sa porte et rentra chez lui pour appeler sa femme.

– Femme, lui cria-t-il, viens voir un peu dehors : il y a un oiseau, regarde-le, cet oiseau qui sait si bien chanter !

Il appela aussi sa fille et les autres enfants, et encore ses commis et la servante et le valet, qui vinrent tous dans la rue et regardèrent le bel oiseau qui chantait si bien et qui était si beau, avec des plumes rouges et vertes, et du jaune autour de son cou : on aurait dit de l'or pur ; et ses yeux scintillants on aurait dit qu'il avait deux étoiles dans sa tête !

– Oiseau, dit le cordonnier, maintenant chante encore une fois ton morceau.

– Non, dit l’oiseau, je ne chante pas deux fois pour rien ; il faut que tu me fasses un cadeau.

– Femme, dit le cordonnier, monte au grenier : sur l’étagère la plus haute, il y a une paire de chaussures rouges ; apporte-les-moi.

La femme monta et rapporta les chaussures.

– Tiens, c’est pour toi, l’oiseau ! dit le cordonnier. Et maintenant chante encore une fois.

L’oiseau descendit et prit les chaussures avec sa patte gauche, puis il s’envola sur le toit où il chanta :

*Ma mère m’a tué ;*

*Mon père m’a mangé ;*

*Ma sœur Marie*

*A pris bien de la peine*

*Pour recueillir mes os jetés*

*Dessous la table, et les nouer*

*Dans son foulard de soie*

*Qu’elle a porté sous le genévrier.*

*Kywitt, kywitt, bel oiseau que je suis !*

Et quand il eut chanté, il s’envola, serrant la chaîne d’or dans sa patte droite et les souliers dans sa gauche, et il vola loin, loin, jusqu’à un moulin qui tournait, tac-tac, tac-tac, tac-tac, tac-tac ; et devant la porte du moulin il y avait vingt garçons meuniers qui piquaient une meule au marteau, hic-hac, hic-hac, hic-hac, pendant que tournait le moulin, tac-tac, tac-tac, tac-tac. Alors l’oiseau alla se percher dans un tilleul et commença à chanter :

*Ma mère m’a tué.*

*Un premier s’arrêta et écouta :*

*Mon père m’a mangé.*

*Deux autres s’arrêtèrent et écoutèrent :*

*Ma sœur Marie*

*A pris bien de la peine.*

*Quatre autres s’arrêtèrent à leur tour :*

*Pour recueillir mes os jetés*

*Dessous la table, et les nouer*

*Dans son foulard de soie.*

A présent, ils n’étaient plus que huit à frapper encore :

*Qu’elle a porté*

*Cinq seulement frappaient encore :*

*sous le genévrier.*

Il n'en restait plus qu'un qui frappait du marteau :

*Kywitt, kywitt, bel oiseau que je suis !*

Le dernier, à son tour, s'est aussi arrêté et il a même encore entendu la fin.

– Oiseau, dit-il, ce que tu chantes bien ! Fais-moi entendre encore une fois ce que tu as chanté, je n'ai pas entendu.

– Non, dit l'oiseau, je ne chante pas deux fois pour rien. Donne-moi la meule et je chanterai encore une fois.

– Tu l'aurais, bien sûr, si elle était à moi tout seul, répondit le garçon meunier.

– S'il chante encore une fois, approuvèrent tous les autres, il est juste qu'il l'ait, et il n'a qu'à la prendre.

L'oiseau descendit de l'arbre et les vingt garçons meuniers, avec des leviers, soulevèrent la lourde meule, ho-hop ! ho-hop ! ho-hop ! ho-hop ! Et l'oiseau passa son cou par le trou du centre, prenant la meule comme un collier avec lequel il s'envola de nouveau sur son arbre pour chanter :

*Ma mère m'a tué ;*

*Mon père m'a mangé ;*

*Ma sœur Marie*

*A pris bien de la peine*

*Pour recueillir mes os jetés*

*Dessous la table, et les nouer*

*Dans son foulard de soie*

*Qu'elle a porté sous le genévrier.*

*Kywitt, kywitt, bel oiseau que je suis !*

Dès qu'il eut fini, il déploya ses ailes et s'envola, et il avait la chaînette d'or dans sa serre droite, et la paire de souliers dans sa serre gauche, et la meule était autour de son cou. Et il vola ainsi loin, très loin, jusqu'à la maison de son père.

Le père, la mère et petite Marie sont là, assis à table. Et le père dit :

– C'est drôle comme je me sens bien, tout rempli de lumière !

– Oh ! pas moi, dit la mère, je me sens accablée comme s'il allait éclater un gros orage.

Petite Marie est sur sa chaise, qui pleure et qui pleure sans rien dire. L'oiseau donne ses derniers coups d'ailes, et quand il se pose sur le toit de la maison, le père dit :

– Ah ! je me sens vraiment tout joyeux et le soleil est si beau : il me semble que je vais revoir une vieille connaissance.

– Oh ! pas moi, dit la mère, je me sens oppressée et tout apeurée, j’ai les dents qui claquent, et dans mes veines on dirait qu’il y a du feu !

Elle se sent si mal qu’elle déchire son corsage pour essayer de respirer et se donner de l’air. Et la petite Marlène, dans son coin, est là qui pleure, qui pleure, et qui se tient son tablier devant les yeux ; et elle pleure tellement qu’elle a complètement mouillé son assiette. L’oiseau est venu se percher sur le genévrier ; il se met à chanter :

*Ma mère m’a tué.*

Alors la mère se bouche les oreilles et ferme les yeux pour ne rien voir ni entendre ; mais ses oreilles bourdonnent et elle entend comme un terrible tonnerre dedans, ses yeux la brûlent et elle voit comme des éclairs dedans.

*Mon père m’a mangé.*

– Oh ! mère, dit le père, dehors il y a un splendide oiseau qui chante merveilleusement, le soleil brille et chauffe magnifiquement, on respire un parfum qui ressemble à de la cannelle.

*Ma sœur Marlène*

*A pris bien de la peine.*

La petite Marlène cache sa tête dans ses genoux et pleure de plus en plus.

– Je sors, dit le père, il faut que je voie cet oiseau de tout près.

– Oh non, n’y va pas ! proteste la mère. Il me semble que toute la maison tremble sur sa base et qu’elle s’effondre dans les flammes !

L’homme alla dehors néanmoins et regarda l’oiseau.

*Pour recueillir mes os jetés*

*Dessous la table, et les nouer*

*Dans son foulard de soie*

*Qu’elle a porté sous le genévrier.*

*Kywitt, kywitt, bel oiseau que je suis !*

Aux dernières notes, l’oiseau laissa tomber adroitement la chaîne d’or qui vint juste se mettre autour du cou de l’homme, exactement comme un collier qui lui allait très bien.

– Regardez ! dit l’homme en rentrant, voilà le cadeau que le bel oiseau m’a fait : cette magnifique chaîne d’or. Et voyez comme il est beau !

Mais la femme, dans son angoisse, s’écroula de tout son long dans la pièce et son bonnet lui tomba de la tête. L’oiseau, de nouveau, chantait :

*Ma mère m’a tué.*

– Ah ! s’écria la femme, si je pouvais être à mille pieds sous terre pour ne pas entendre cela !

*Mon père m’a mangé.*

La femme retomba sur le dos, blanche comme une morte.

*Ma sœur Marie Marlène*

chantait l’oiseau, et la petite Marlène s’exclama :

– Je vais sortir aussi et voir quel cadeau l’oiseau me fera !

Elle se leva et sortit.

*A pris bien de la peine*

*Pour recueillir mes os jetés*

*Dessous la table, et les nouer*

*Dans son foulard de soie.*

Avec ces mots, l’oiseau lui lança les souliers.

*Qu’elle a porté sous le genévrier.*

*Kywitt, kywitt, bel oiseau que je suis !*

La petite Marlène sentit que tout devenait lumineux et gai pour elle ; elle enfila les souliers rouges et neufs et se mit à danser et à sauter, tellement elle s’y trouvait bien, rentrant toute heureuse dans la maison.

– Oh ! dit-elle, moi qui me sentais si triste quand je suis venue dehors, et à présent tout est si clair ! C’est vraiment un merveilleux oiseau que celui-là, et il m’a fait cadeau de souliers rouges !

– Que non ! que non ! dit la femme en revenant à elle et en se relevant, et ses cheveux se dressaient sur sa tête comme des langues de feu. Pour moi, c’est comme si le monde entier s’anéantissait : il faut que je sorte aussi, peut-être que je me sentirai moins mal dehors !

Mais aussitôt qu’elle eut franchi la porte, badaboum ! l’oiseau laissa tomber la meule sur sa tête et la lui mit en bouillie. Le père et petite Marlène entendirent le fracas et sortirent pour voir. Mais que virent-ils ? De cet endroit s’élevait une vapeur qui s’enflamma et brûla en montant comme un jet de flammes, et quand ce fut parti, le petit frère était là, qui les prit tous les deux par la main. Et tous trois, pleins de joie, rentrèrent dans la maison, se mirent à table et mangèrent.

## Chapitre

### **Les Créatures de Dieu et les bêtes du Diable**

Le Seigneur Dieu avait créé tous les animaux et avait fait du loup son chien de garde. Seulement, voilà : Il avait oublié la chèvre. Alors le Diable se mit à l'œuvre pour créer, lui aussi, et il créa des chèvres avec de longues et fines queues. Mais quand elles étaient au pâturage, elles restaient le plus souvent accrochées aux buissons par leurs queues, et il fallait que le Diable y vînt et travaillât péniblement pour les désempêtrer. Il finit par en avoir assez et, dans sa colère, toc et toc, il leur coupa leurs queues d'un coup de dents, ne leur laissant que le petit moignon qu'on leur voit encore aujourd'hui. Et désormais, il les laissa pacager seules ; mais il se trouva que le Seigneur Dieu les vit faire et constata que queues écorçaient ici les jeunes arbres fruitiers, gâtaient là les nobles ceps, broutaient ailleurs les tendres pousses, bref, qu'elles saccageaient et détruisaient tout. Le Seigneur s'en désola et dans Sa grâce et Sa bonté y envoya ses loups, qui dévorèrent et déchiquetèrent en un rien de temps les chèvres qui se trouvaient là. Lorsque le Diable s'aperçut de la chose, il vint devant le Seigneur et protesta :

– Tes créatures ont déchiré les miennes ! – Pourquoi les as-tu créées pour la destruction ? dit le Seigneur.

– J'y étais bien forcé, dit le Diable, puisque toutes mes pensées ne vont qu'au dommage et à la destruction, ce que je crée ne peut pas non plus revêtir une autre nature. Il faut que tu me payes réparation !

– Je te paierai dès que les chênes auront perdu leurs feuilles, dit le Seigneur. Reviens alors, et tu seras réglé : le prix t'est déjà compté. Dès que le feuillage des chênes eut disparu, le Diable revint et réclama son dû. Mais le Seigneur lui répondit :

– Dans l'église de Constantinople, il y a un grand chêne qui porte encore toutes ses feuilles. Pestant et tempêtant, jurant et maudissant, le Diable s'en alla à la recherche du chêne et erra pendant six mois dans les déserts avant de le trouver. Et lorsqu'il revint, les autres chênes avaient déjà tous reverdi.

Il se trouva donc dans l'obligation de renoncer à son dû. Alors, dans sa rage furieuse, il creva les yeux de toutes les chèvres qui restaient et leur donna les siens à sa place. Voilà pourquoi toutes nos chèvres ont les yeux du diable et la queue coupée court ; et c'est pour cela aussi que le Diable aime bien prendre leur apparence.

## Chapitre

### **Dame Trude, la sorcière**

Il était une fois une petite fille extrêmement têtue et imprudente qui n'écoutait pas ses parents et qui n'obéissait pas quand ils lui avaient dit quelque chose. Pensez-vous que cela pouvait bien tourner ?

Un jour, la fillette dit à ses parents :

– J'ai tellement entendu parler de Dame Trude que je veux une fois aller chez elle : il paraît que c'est fantastique et qu'il y a tant de choses étranges dans sa maison, alors la curiosité me démange.

Les parents le lui défendirent rigoureusement et lui dirent :

– Écoute : Dame Trude est une mauvaise femme qui pratique toutes sortes de choses méchantes et impies ; si tu y vas, tu ne seras plus notre enfant !

La fillette se moqua de la défense de ses parents et alla quand même là-bas. Quand elle arriva chez Dame Trude, la vieille lui demanda :

– Pourquoi es-tu si pâle ?

– Oh ! dit-elle en tremblant de tout son corps, c'est que j'ai eu si peur de ce que j'ai vu.

– Et qu'est-ce que tu as vu ? demanda la vieille.

– J'ai vu sur votre seuil un homme noir, dit la fillette.

– C'était un charbonnier, dit la vieille.

– Après, j'ai vu un homme vert, dit la fillette.

– Un chasseur dans son uniforme, dit la vieille.

– Après, j'ai vu un homme tout rouge de sang.

– C'était un boucher, dit la vieille.

– Ah ! Dame Trude, dans mon épouvante, j'ai regardé par la fenêtre chez vous, mais je ne vous ai pas vue : j'ai vu le Diable en personne avec une tête de feu.

– Oh oh ! dit la vieille, ainsi tu as vu la sorcière dans toute sa splendeur ! Et cela, je l'attendais et je le désirais de toi depuis longtemps : maintenant

tu vas me réjouir.

Elle transforma la fillette en une grosse bûche qu'elle jeta au feu, et quand la bûche fut bien prise et en train de flamber, Dame Trude s'assit devant et s'y chauffa délicieusement en disant :

– Oh ! le bon feu, comme il flambe bien clair pour une fois !

## Chapitre

**La Demoiselle de Brakel**

Une demoiselle de Brakel alla un jour à la chapelle de Sainte- Anne, au-dessous d'Hunenbourg. Et comme elle désirait beaucoup trouver un mari, se croyant seule dans la chapelle, elle se mit à chanter :

*O sainte Anne bénie,*

*Trouvez-moi un mari !*

*Vous le connaissez, oui :*

*Il est blond, il habite*

*A Suttmer, près d'ici.*

*Vous le connaissez, oui !*

Le sacristain, qui se trouvait derrière l'autel, entendit cette chansonnette et se mit à crier, en se faisant une toute petite voix de tête très pointue :

« Tu l'auras pas ! Tu l'auras pas ! »

La demoiselle eut dans l'idée que c'était le petit Enfant Jésus, tout près d'elle dans les bras de la Sainte Vierge, qui lui avait crié cela, et elle lui rétorqua, furieuse :

« Taratata, petit benêt, tu ferais mieux de boucler ton museau et de laisser parler la mère ! »

## Chapitre

### **Les Deux frères**

Il y avait une fois deux frères, dont l'un était riche, et l'autre pauvre. Le riche était orfèvre, et il avait un mauvais cœur ; le pauvre gagnait sa misérable vie à nouer des balais ; il était bon et honnête. Il avait deux enfants ; c'étaient deux jumeaux qui se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. Ces deux enfants avaient coutume de parcourir en tous sens la maison du riche, où on les nourrissait quelquefois avec les restes. Il arriva que le frère pauvre, allant un jour dans la forêt pour y chercher du bouleau, aperçut un oiseau dont le plumage était entièrement couleur d'or, et si beau qu'il n'en avait jamais vu de pareil. Il ramassa aussitôt une petite pierre, la lança après l'oiseau, et réussit à l'atteindre ; mais il ne tomba de son corps qu'une plume d'or, et l'oiseau disparut en volant. Le pauvre homme prit la plume et la porta à son frère, qui l'examina et dit :

– C'est de l'or pur. Il lui donna en échange beaucoup d'argent.

Le lendemain, le pauvre homme monta au haut d'un bouleau et il allait en couper quelques rameaux, lorsque le même oiseau sortit des feuilles ; le pauvre homme fouilla dans le feuillage, et trouva un nid où il y avait un œuf d'or. Il emporta cet œuf avec lui au logis, et alla le montrer à son frère, qui dit de nouveau :

– C'est de l'or pur, et lui donna une bonne récompense. Puis l'orfèvre ajouta :

– Je voudrais bien avoir cet oiseau.

Le frère pauvre alla une troisième fois dans la forêt, et aperçut de nouveau l'oiseau d'or posé sur la cime de l'arbre ; il prit une pierre et visa si juste qu'il l'abattit du coup ; il le porta à son frère qui lui donna en retour un grands tas d'or. « Maintenant, pensa celui-ci, je pourrai me tirer d'affaire. » Et il revint tout joyeux à la maison. L'orfèvre, qui était habile et rusé, savait bien quel oiseau précieux était tombé entre ses mains. Il appela sa femme, et lui dit :

– Fais moi rôtir cet oiseau d’or, et aie bien soin qu’il n’en sorte pas le plus petit morceau ; je me fais une fête de le manger tout entier.

Cet oiseau était d’une si merveilleuse nature que celui qui en mangerait le cœur et le foie devait trouver tous les matins une pièce d’or sous son oreiller. La femme prépara l’oiseau, le mit à la broche, et le fit rôtir. Il advint que, tandis qu’il était devant le feu et que la femme s’occupait à d’autres ouvrages dans la cuisine, les deux enfants du pauvre faiseur de balais entrèrent, se placèrent en face de la broche, et la tournèrent deux fois ou trois fois ; et comme deux petits morceaux de l’oiseau venaient de tomber dans la lèchefrite, l’un des enfants dit à l’autre :

– Mangeons ces deux petits morceaux, je meurs de faim ; aussi bien personne ne pourra s’en apercevoir. Ce qui fut dit, fut fait.

La femme arriva sur l’entrefaite, et voyant leurs mâchoires en train de fonctionner, elle leur dit :

– Que mangez-vous donc là ?

– Deux petits morceaux qui sont tombés de l’oiseau, répondirent-ils.

– C’étaient le cœur et le foie, dit la femme saisie d’épouvante. Et pour que son mari ne s’aperçût de rien, elle tua aussitôt un coq, en prit le cœur et le foie, et les plaça dans l’oiseau d’or.

Quand celui-ci fut entièrement rôti, elle l’apporta à l’orfèvre, qui le dévora à lui seul, sans rien laisser. Mais, lorsque le lendemain matin il passa la main sous son oreiller, dans l’espoir d’y prendre un morceau d’or, il fut très étonné de n’y n’en trouver. Les deux enfants, au contraire, ne se doutaient pas du bonheur qui leur était arrivé. Le matin suivant, quand ils se levèrent, quelque chose tomba à terre avec un bruit clair, et quand ils le ramassèrent, ils virent que c’étaient deux pièces d’or. Ils les portèrent à leur père, qui fut au comble de la surprise, et leur dit :

– Comment cela a-t-il donc pu arriver ? Le même prodige s’étant encore renouvelé le matin suivant et les autres jours, le père des jumeaux alla trouver son frère, et lui raconta la singulière histoire.

L’orfèvre n’eut pas de peine à comprendre la cause de ce résultat merveilleux, et vit bien que les enfants avaient mangé le cœur et le foie de l’oiseau d’or ; et pour se venger d’eux en homme envieux et méchant qu’il était, il dit au père :

– Tes enfants sont en relation avec le malin esprit ; garde-toi bien de prendre cet or, et chasse ces enfants loin de ta maison, car désormais le diable a du pouvoir sur eux, et il pourrait te perdre toi-même.

Ces paroles consternèrent le pauvre père, et quoique ce fût pour lui une bien douloureuse nécessité, il emmena les deux jumeaux au milieu de la forêt, où il les abandonna, hélas ! avec un profond désespoir. Les deux malheureux enfants se mirent à parcourir en tous sens la forêt, cherchant à retrouver le chemin de la maison paternelle, mais au lieu de le trouver, ils s'égarèrent de plus en plus. Ils rencontrèrent enfin un chasseur qui leur demanda :

– À qui appartenez-vous, mes enfants ?

– Nous sommes les fils du pauvre faiseur de balais.

Et ils lui racontèrent que leur père les avait abandonnés parce que, tous les matins, une pièce d'or se trouvait sous leur oreiller. Le chasseur était un brave homme, et comme ces enfants lui plurent, et qu'il n'en avait pas lui-même, il les emmena chez lui, et leur dit :

– Je veux vous servir de père et avoir soin de vous jusqu'à ce que vous soyez devenus grands.

Ils apprirent auprès de lui l'art de la chasse, et le brave homme mit en réserve les pièces d'or qui se trouvaient chaque matin sous la tête des jumeaux, pour les leur rendre plus tard lorsqu'ils en auraient besoin. Quand ils furent devenus grands, leur père nourricier les emmena un jour avec lui dans la forêt, en leur disant :

– Vous devez montrer aujourd'hui ce que vous savez faire ; je veux voir si vous êtes en état de vous passer de moi, et de devenir des chasseurs.

Ils allèrent donc avec lui se poster à l'affût ; là, ils attendirent longtemps, et le gibier ne se montra pas. À la fin pourtant, le chasseur, levant les yeux, aperçut une troupe d'oies sauvages qui, dans leur vol, décrivaient un triangle, et il dit à l'un des jeunes gens :

– Dirige ton coup sur une des oies de ce côté-ci.

Le jeune homme obéit et tira juste. Bientôt après, apparut une seconde troupe d'oies, qui avaient dans leur vol la forme du chiffre 3 ; le chasseur dit encore à son second élève de viser une des oies de tel côté, ce que fit ce dernier avec autant de succès que son frère ; sur quoi, le père nourricier leur dit :

– Vous pouvez maintenant vous passer de moi, vous êtes des chasseurs consommés.

Là-dessus, les deux frères s'enfoncèrent ensemble dans la forêt, se concertèrent et formèrent un projet. Et le soir, lorsqu'ils prirent place au souper, ils dirent à leur père nourricier :

– Nous ne mangeons pas une miette que vous ne nous ayez accordé une grâce.

– Parlez, quelle est cette grâce ? leur dit-il. Ils répondirent :

– Maintenant que nous connaissons à fond notre métier, il serait bon que nous parcourussions un peu le monde ; trouvez donc bien que nous prenions congé de vous pour voyager. Le chasseur reprit avec joie :

– Vous parlez comme de braves chasseurs ; ce que vous me demandez, je le désirais déjà ; partez, il vous arrivera bonheur.

Cela dit, ils soupèrent joyeusement. Quand le jour fixé pour le départ fut arrivé, le père nourricier leur donna à chacun un fusil et un chien, en leur permettant de prendre sur leurs épargnes autant de pièces d'or qu'ils voulurent. Puis il les accompagna un bout de chemin, et lorsqu'ils furent sur le point de se quitter, il leur fit encore cadeau d'un couteau poli, en leur disant :

– Si vous vous séparez un jour, enfoncez ce couteau dans l'arbre le plus proche de l'endroit où vous vous quitterez ; par ce moyen, celui de vous deux qui viendra le premier pourra savoir ce qui est arrivé à son frère absent ; car, s'il meurt, la pointe sera rouillée ; tant qu'il vivra, au contraire, elle demeurera polie.

Les deux frères partirent, et arrivèrent bientôt dans une forêt, dans une forêt si profonde qu'il était impossible de la traverser en un jour. Ils y passèrent donc la nuit, et se nourrirent des provisions qui se trouvaient dans leur carnassière ; le jour suivant, ils eurent beau marcher sans relâche, ils ne purent pas encore atteindre l'extrémité de la forêt, et ils n'avaient plus rien à manger. L'un d'eux dit :

– Nous ferions bien de tirer quelque chose, sans quoi nous endurerons la faim.

En conséquence, il arma son fusil et se mit à regarder autour de lui. Un vieux lièvre ne tarda pas à paraître il le mit en joue, mais le lièvre lui cria :

« Bon chasseur, laisse-moi la vie,

Et je te donnerai deux petits en récompense ».

Cela dit, il sauta dans les broussailles, et apporta deux petits lièvres ; mais ces petits animaux jouaient avec tant de gentillesse, ils avaient tant de grâce, que les chasseurs n'eurent pas le courage de les tuer ; ils les gardèrent donc, et les petits lièvres marchaient derrière eux. Bientôt après, survint un renard ; ils se préparaient à le tirer, mais le renard leur cria :

« Bon chasseur, laisse-moi la vie,

Et je te donnerai deux petits en récompense. »

En effet, il ne tarda pas à leur apporter deux petits renards, que cette fois encore les chasseurs n'eurent pas le courage de tuer ; ils les donnèrent pour compagnons aux petits lièvres qui se mirent à suivre ces derniers. Peu de temps après, se présenta un loup qui, lui aussi, allait recevoir une balle, lorsqu'il se délivra, en criant :

« Bon chasseur, laisse-moi la vie,

Et je te donnerai deux petits en récompense. »

Les chasseurs réunirent les deux loups aux autres animaux, et augmentèrent ainsi leur escorte. Un ours arriva à son tour, et comme il n'était pas encore las de gambader, il cria :

« Bon chasseur, laisse-moi la vie,

Et je te donnerai deux petits en récompense. »

Et les chasseurs firent pour les deux petits ours ce qu'ils avaient déjà fait pour les autres animaux. Enfin, devinez qui vint encore ? Un lion. L'un des chasseurs le mit en joue, mais le lion cria aussitôt :

« Bon chasseur, laisse-moi la vie,

Et je te donnerai deux petits en récompense. »

Nos chasseurs avaient donc maintenant deux lions, deux ours, deux loups, deux renards et deux lièvres qui les suivaient et qui étaient prêts à les servir. Ils ne continuaient pas moins pour cela à avoir faim ; aussi dirent-ils aux renards :

– Ça, messieurs les sournois, procurez-nous quelque chose à manger, car vous êtes rusés et adroits. Ils répondirent :

– Non loin d'ici se trouve un village où nous avons déjà dérobé plus d'une poule ; nous voulons vous enseigner le chemin qui y conduit.

Ils allèrent de la sorte dans le village, achetèrent quelque nourriture, n'oublièrent pas de faire aussi rafraîchir leurs bêtes, et continuèrent leur route. Les renards étaient en outre parfaitement renseignés sur les endroits où se trouvaient les basses cours, et ne manquaient pas de donner aux chasseurs les meilleures indications. Ils circulèrent ainsi quelque temps, mais sans trouver un service où ils pussent entrer ensemble. En conséquence, ils se dirent :

– La nécessité l'exige, il faut nous séparer.

Après s'être partagé les animaux, de manière à avoir chacun un lion, un ours, un renard, et un lièvre, ils se quittèrent, en se promettant une amitié fraternelle jusqu'à leur mort ; mais ils ne se dirent point adieu sans avoir

d'abord enfoncé dans un arbre le couteau que leur père nourricier leur avait donné. Cela fait, ils se dirigèrent l'un vers l'orient, l'autre vers le couchant. Or, l'aînée des deux frères arriva bientôt dans une ville qui était toute couverte de crêpe noir. Il entra dans une auberge, et demanda à l'hôte de rafraîchir ses bêtes. L'aubergiste mit à sa disposition une écurie où on apercevait un trou dans le mur. Grâce à ce trou, le lièvre put aller chercher un chou, et le renard une poule, qu'ils mangèrent de bon appétit ; mais quant au loup, à l'ours et au lion, leur taille les empêcha de passer. Heureusement pour eux, que l'aubergiste les fit conduire dans une prairie où une génisse était étendue sur l'herbe : ce fut pour eux un bon régal. Après avoir ainsi pris soin de ses bêtes, le chasseur demanda à l'hôte pourquoi la ville était ainsi couverte d'un crêpe noir.

– Parce que, répondit celui-ci, la fille du roi doit mourir demain.

– Elle est donc bien gravement malade, reprit le chasseur.

– Non, répondit l'aubergiste, sa santé est excellente, mais elle n'en doit pas moins mourir.

– Expliquez-moi donc comment cela est possible, demanda le chasseur.

– À peu de distance de la ville, dit l'aubergiste, se dresse une montagne habitée par un dragon ; il faut tous les ans à ce dragon le tribut d'une vierge innocente, sinon il ravage, dans sa colère, tout le pays. Toutes les jeunes filles de la ville ont déjà eu leur tour, et il ne reste plus que la fille du roi ; il n'y a point de rémission : elle doit lui être livrée.

– Et c'est demain que ce sacrifice doit être consommé ? demanda le chasseur ; pourquoi donc ne tue t-on pas ce dragon ?

– Hélas répondit l'aubergiste, bien des cavaliers l'ont tenté, mais tous y ont perdu la vie ; le roi a donné sa parole que celui qui dompterait le dragon obtiendrait la main de sa fille, et hériterait de son royaume après sa mort.

Le chasseur n'ajouta pas un mot, mais le lendemain matin, accompagné de ces animaux, il gravit la montagne du dragon. Il y avait au sommet une petite église, et sur l'autel se trouvaient trois gobelets remplis, et au-dessous d'eux cette inscription : « Celui qui videra ces gobelets deviendra l'homme le plus fort de la terre, et pourra porter l'épée qui est enterrée devant le seuil de la porte. » Le chasseur ne voulut point boire, il sortit de l'église et chercha l'épée dans la terre, mais il n'eut point la force de la soulever. Il revint sur ses pas, vida les gobelets, et se sentit aussitôt assez fort pour saisir l'épée qui se porta dès lors très facilement. Quand vint l'heure où la jeune fille devait être livrée au dragon, le roi, le maréchal et les courtisans

l'accompagnèrent jusqu'à la sortie de la ville. Elle aperçut de loin le chasseur sur le sommet de la montagne, elle crut que c'était le dragon, et elle suspendit sa marche tant son épouvante était grande ; mais à la fin, la pensée qu'il y allait du salut de toute la ville lui donna le courage de poursuivre cet affreux voyage. Le roi et les courtisans retournèrent au palais, en proie à une grande douleur, mais le maréchal dut rester là pour assister de loin à cet horrible spectacle. Cependant, lorsque la princesse fut arrivée au haut de la montagne, elle trouva non pas le dragon, mais le jeune chasseur qui lui adressa des paroles de consolation, lui promit de la sauver, et la conduisit dans l'église où il l'enferma. À peine cela était-il fait que le dragon aux sept têtes arriva en poussant d'affreux hurlements. Lorsqu'il aperçut le chasseur, il parut étonné et dit :

– Que viens-tu faire sur cette montagne ? Le chasseur répondit :

– Je viens combattre contre toi. Le dragon répondit :

– De même que maint chevalier a déjà perdu la vie en ces lieux, ainsi serai-je bientôt débarrassé de toi.

Et en disant ces mots, ses sept gueules lancèrent des flammes. Ces flammes devaient allumer l'herbe sèche et le chasseur aurait été suffoqué par le feu et la fumée, mais ses animaux accoururent et éteignirent le feu sous leurs pattes. Alors le dragon s'élança contre le chasseur, qui brandissant son épée, fit siffler l'air et abattit trois têtes du monstre. Cette blessure rendit le dragon furieux il se dressa de toute sa hauteur, vomit des flots de flammes contre le chasseur et voulut se précipiter sur lui mais celui-ci fit de nouveau jouer son épée et lui coupa encore trois têtes. Le monstre était à bout de ses forces ; il tomba en faisant mine encore de vouloir s'élançer sur le chasseur mais le jeune homme, concentrant tout ce qui lui restait de force dans un dernier coup, lui coupa la queue, et comme il était désormais trop fatigué pour continuer le combat, il appela à lui ses bêtes, qui achevèrent de mettre le dragon en pièces. La lutte terminée, le chasseur ouvrit la porte de l'église, et il trouva la princesse étendue par terre, car elle s'était évanouie d'inquiétude et d'effroi pendant le combat. Le jeune homme la porta au grand air, et quand elle eut repris ses esprits et rouvert les yeux, il lui montra le dragon en lambeaux, il lui annonça que désormais elle était libre ; elle s'abandonna à sa joie et lui dit :

– Maintenant, tu vas devenir mon époux, car mon père m'a promise à celui qui tuerait le dragon.

Cela dit, elle détacha de son cou son collier de corail et le partagea entre les animaux, et le lion reçut pour sa part le fermoir d'or. Quant à son mouchoir, où son nom était brodé, elle en fit cadeau au chasseur, qui s'éloigna un moment, coupa les langues des sept têtes du dragon, les roula dans le mouchoir et les mit soigneusement dans sa poche. Cela fait, comme les flammes et le combat l'avaient excessivement fatigué, il dit à la jeune fille :

– Nous sommes tous deux si las que nous ferons bien de prendre un peu de repos. La princesse y consentit ; ils s'étendirent sur l'herbe, et le chasseur dit au lion :

– Tu vas veiller à ce que personne ne nous surprenne pendant notre sommeil.

Et ils s'endormirent. Le lion se plaça près d'eux pour faire sentinelle, mais lui aussi était fatigué du combat, de sorte qu'il appela l'ours et lui dit :

– Place-toi près de moi, j'ai besoin de faire un petit somme, et si quelque chose arrive, aie soin de m'éveiller. L'ours se plaça donc près de lui, mais lui aussi était fatigué il appela le loup et lui dit :

– Place-toi près de moi, j'ai besoin de faire un petit somme, et si quelque chose arrive, hâte-toi de m'éveiller. Le loup se plaça donc près de lui, mais lui aussi était fatigué ; il appela le renard et lui dit :

– Place-toi près de moi, j'ai besoin de faire un petit somme, et si quelque chose arrive, hâte-toi de m'éveiller. Le renard se plaça près de lui, mais lui aussi était fatigué ; il appela le lièvre et lui dit :

– Place-toi près de moi, j'ai besoin de faire un petit somme, et si quelque chose arrive, hâte-toi de me réveiller.

Le lièvre se plaça donc près de lui, mais le pauvre lièvre aussi était fatigué ; il n'avait personne qu'il pût charger de faire sentinelle, et il s'endormit. Ainsi dormaient donc la princesse, le chasseur, le lion, l'ours, le renard et le lièvre et tous dormaient d'un profond sommeil. Cependant le maréchal qui avait été chargé de regarder tout de loin, n'ayant point vu le dragon s'enfuir avec la jeune fille, et remarquant que tout était tranquille sur la montagne, s'enhardit et se mit à la gravir. Quand il fut arrivé au sommet, il aperçut le monstre dont les membres épars gisaient à terre, et non loin de là, la princesse et le chasseur avec ses bêtes, tous plongés dans un sommeil profond. Et comme il était méchant et cruel, il prit son épée, coupa la tête du chasseur, saisit la jeune fille dans ses bras et la porta au bas de la

montagne. Arrivés au pied, celle-ci s'éveilla et fut saisie d'effroi ; mais le maréchal lui dit :

– Tu es en mon pouvoir, il faut que tu dises que c'est moi qui ai tué le dragon.

– Je ne le puis, répondit-elle, car c'est un chasseur qui l'a fait avec le secours de ses bêtes.

– Alors le maréchal tira son épée et la menaça de l'en frapper si elle ne consentait pas à lui obéir.

La jeune fille céda à cette violence ; il la conduisit en présence du roi qui fut au comble de la joie, de revoir en vie sa chère enfant qu'il croyait devenue la proie du dragon. Le maréchal lui dit :

– J'ai tué le monstre et délivré ainsi la princesse et le pays tout entier ; en conséquence, je la réclame pour mon épouse, suivant votre parole royale. Le roi dit à la jeune fille :

– Est-ce la vérité que je viens d'entendre ?

– Hélas ! oui, répondit-elle, mais je mets pour condition que le mariage ne se célébrera qu'après un an et un jour.

Elle espérait que ce temps ne s'écoulerait pas sans lui apporter des nouvelles de son cher libérateur. Cependant, sur la montagne, les animaux continuaient de dormir auprès de leur maître mort. Un gros bourdon dirigea son vol de ce côté, et s'abattit sur le nez du lièvre, mais le lièvre le chassa avec sa patte et continua à dormir. Le bourdon vint une seconde fois, mais le lièvre le chassa de nouveau et continua de dormir. Le bourdon vint une troisième fois, lui enfonçant son dard dans le nez et le lièvre se réveilla. Aussitôt il réveilla le renard, qui s'empessa de réveiller le loup, qui réveilla l'ours, qui réveilla le lion. Lorsque le lion eut ouvert les yeux, et qu'il vit que la jeune fille avait disparu et que son maître était mort, il se mit à pousser des rugissements terribles et s'écria :

– Quel est l'auteur de ce meurtre ? Ours, pourquoi ne m'as-tu pas réveillé ? Et l'ours dit au loup :

– Pourquoi ne m'as-tu pas réveillé ? Et le loup au renard :

– Pourquoi ne m'as-tu pas réveillé ? Et le renard au lièvre :

– Pourquoi ne m'as-tu pas réveillé ?

Le pauvre lièvre ne savait seul que répondre, et toute la faute pesa sur lui. En conséquence, tous les animaux voulurent tomber sur lui, mais il demanda à être entendu et dit :

– Ne me tuez pas, je promets de rendre la vie à notre maître. Je connais une montagne sur laquelle croit une racine ; quiconque a cette racine dans la bouche est guéri aussitôt de toute maladie et de toute blessure. Mais la montagne dont je vous parle se trouve à deux cents lieues d’ici.

Le lion répondit :

– Il faut qu’en vingt-quatre heures tu sois de retour avec cette racine.

Le lièvre ne fit qu’un bond, et vingt-quatre heures après il était de retour avec la racine. Le lion replaça la tête sur les épaules du chasseur, et le lièvre lui mit la racine dans la bouche ; aussitôt tout reprit son cours naturel ; le cœur palpita de nouveau et la vie revint. En ce moment le chasseur se réveilla ; il fut saisi d’épouvante en n’apercevant plus la jeune fille, et il se dit :

– Elle s’est enfuie sans doute pendant mon sommeil, afin de se débarrasser de moi.

Dans l’excès de son empressement, le lion avait remis de travers la tête de son maître ; celui-ci n’y prit point garde, absorbé qu’il était dans ses tristes pensées. Ce ne fut qu’à midi, lorsqu’il voulut manger, qu’il remarqua qu’il avait le visage tourné du côté du dos ; ne pouvant s’expliquer ce prodige, il demanda aux animaux ce qu’il lui était arrivé pendant son sommeil. Le lion lui raconta alors qu’au lieu de faire sentinelle, ils s’étaient tous endormis de fatigue ; qu’à leur réveil, ils l’avaient trouvé mort, la tête séparée du tronc ; que le lièvre était allé chercher la racine de vie, mais que lui, dans son empressement, il lui avait mis la tête de travers ; il ajouta qu’il voulait réparer sa faute. Cela dit, il arracha de nouveau la tête du chasseur, la lui replaça dans l’autre sens, et la racine du lièvre aidant, tout fut réparé. Cependant le chasseur était triste ; il se mit à parcourir le monde et il gagnait sa vie en faisant danser ses bêtes devant les gens. Il arriva que juste un an après ce jour, il revint dans la même ville où il avait délivré la fille du roi, et cette fois la ville était entièrement décorée de tenture écarlate. Il dit à l’aubergiste :

– Que signifie cela ? Il y a un an à pareil jour, la ville était toute couverte de crêpe noir ; que veut dire aujourd’hui cette décoration écarlate ? L’aubergiste répondit :

– Il y a un an, la fille de notre roi devait être livrée au dragon, mais le maréchal a combattu contre le monstre et il l’a tué ; aussi ses noces se célèbrent-elles demain ; c’est pourquoi la ville qui était naguère tendue de

crêpe noir en signe de deuil, l'est aujourd'hui de rouge ardent en signe de joie. Le lendemain, le chasseur dit à son hôte vers l'heure du dîner :

– Croiriez-vous, monsieur l'aubergiste, que je veux aujourd'hui en votre compagnie manger du pain de la table du roi ?

– Oui, répondit l'hôte, et moi, je parierais volontiers cent pièces d'or que ce ne sera pas. Le chasseur accepta le pari et plaça sur la table une bourse avec le nombre de pièces d'or engagées par l'aubergiste. Cela fait, il appela le lièvre et lui dit :

– En route, mon cher sauteur, va me chercher du pain dont mange le roi.

« Eh ! pensa le lièvre, si je vais ainsi seul en sautant dans les rues, les chiens se mettront à mes trousses. » Il avait pensé juste ; les chiens lui firent la chasse et voulurent goûter de sa chair succulente. Aussi fallait-il voir les bonds qu'il faisait. Il se glissa dans une guérite sans être aperçu par le factionnaire ; les chiens arrivèrent pour le saisir, mais le soldat n'entendit pas la plaisanterie, et il les reçut avec des coups de crosse qui les firent fuir en poussant des cris. Lorsque le lièvre aperçut le champ libre, il s'élança dans le palais, entra dans la chambre de la princesse, se plaça sous son siège et lui gratta légèrement le pied. La princesse cria :

– Veux-tu bien partir ! Car elle pensait que s'était son chien.

Le lièvre gratta une seconde fois, et la princesse répéta les mêmes paroles, toujours dans la pensée que s'était son chien, mais le lièvre ne la laissa pas dans cette erreur ; il gratta une troisième fois ; la princesse baissa les yeux et reconnut le lièvre à son collier ; aussitôt elle le prit dans ses bras, le porta dans son cabinet et lui dit :

– Lièvre, mon ami, que veux-tu ? Il répondit :

– Mon maître, qui a tué le dragon, est ici, et il m'envoie pour que je demande un pain pareil à celui dont mange le roi.

À ces mots, la princesse ne se sentit pas de joie ; elle fit venir le boulanger, et lui ordonna d'apporter un pain pareil à ceux dont mangeait le roi. Le lièvre prenant la parole :

– Mais il faut, dit-il, que le boulanger me porte moi-même avec le pain, pour que les chiens ne me fassent pas de mal.

Le boulanger le prit donc dans ses bras et alla ainsi jusqu'à la porte de l'aubergiste ; là, le lièvre se posa sur ses pattes de devant et le porta à son maître. Le chasseur dit alors :

– Vous le voyez, monsieur l'hôte, les cent pièces d'or sont à moi. L'aubergiste était au comble de l'étonnement. Cependant le chasseur

ajouta :

– J’ai bien le pain, monsieur l’hôte, mais je veux encore de plus, maintenant, manger du rôti du roi. Le chasseur appela le renard et lui dit :

– Renard, mon ami, mets-toi en route et va me chercher du rôti pareil à celui que mange le roi.

Le renard connaissait mieux les détours que le lièvre ; il se glissa le long des coins et des angles obscurs des rues sans qu’un seul chien l’aperçût, alla se placer sous le siège de la princesse et lui gratta le pied. La princesse baissa les yeux, reconnut le renard à son collier, le prit dans ses bras, le porta dans son cabinet et lui dit :

– Renard, mon ami, que veux-tu ? Il répondit :

– Mon maître, qui a tué le dragon, est ici, et il m’envoie pour que je demande un rôti pareil à celui dont mange le roi. La princesse fit venir le cuisinier.

Celui-ci reçut l’ordre de préparer un rôti pareil à celui que mangeait le roi, de le porter pour le renard jusqu’à la porte de l’aubergiste. Quand ils y furent arrivés, le renard prit le plat et le porta à son maître.

– Vous voyez, monsieur l’hôte, dit le chasseur, nous avons déjà le pain et le rôti ; mais je veux encore avoir un plat de légumes comme ceux que mange le roi.

Cela dit, il appela le loup :

– Loup, mon ami, lui dit-il, mets-toi en route et apporte-moi des légumes pareils à ceux que mange le roi.

Le loup, qui n’avait peur de personne, se dirigea tout droit vers le palais, et quand il fut entré dans la chambre de la princesse, il tira cette dernière par le pan de sa robe, ce qui la fit se retourner. Elle reconnut le loup à son collier, et le conduisant dans son cabinet :

– Loup, mon ami, lui dit-elle, que veux-tu ? Il répondit :

– Mon maître, qui a tué le dragon, est ici, et il m’a envoyé demander un plat de légumes pareils à ceux que mange le roi.

La princesse fit venir le cuisinier, qui reçut l’ordre de préparer un plat de légumes pareils à ceux que mangeait le roi, et de le porter lui-même pour le loup jusqu’à la porte de l’aubergiste. Le loup prit le plat et le porta à son maître.

– Vous le voyez, dit le chasseur, voilà que j’ai maintenant du pain, du rôti et des légumes ; mais il me faut des sucreries semblables à celles que mange le roi.

Il appela l'ours et lui dit :

– Ours, mon ami, tu ne dédaignes pas de lécher quelque chose de doux ; va donc et rapporte-moi des sucreries semblables à celles que mange le roi.

L'ours se mit en route vers le palais, et chacun s'enfuit à son approche, et quand il arriva près du fonctionnaire, celui-ci lui présenta le bout de son fusil et ne voulut point le laisser pénétrer dans le palais du roi. Mais l'ours se dressa sur ses pattes de derrière et distribua à droite et à gauche quelques bons soufflets qui firent trébucher tout le poste après cet exploit, il continua son chemin, entra dans la chambre de la princesse, se plaça derrière elle et grogna légèrement. La princesse se retourna, et reconnut l'ours, l'emmena dans son cabinet et lui dit :

– Ours, mon ami, que veux-tu ? Il répondit :

– Mon maître, qui a tué le dragon, est ici ; je suis chargé de demander des sucreries semblables à celles que mange le roi.

La princesse fit venir le confiseur, qui reçut l'ordre de préparer des sucreries pareilles à celles que mangeait le roi, et de les porter lui-même pour l'ours jusqu'à la porte de l'aubergiste.

– Vous le voyez, monsieur l'hôte, dit le chasseur, voilà que j'ai maintenant du pain, du rôti, des légumes et des sucreries ; mais je veux aussi boire du vin pareil à celui que boit le roi. Il appela son lion et lui dit :

– Lion, mon ami, je sais que tu te grises volontiers, va donc et rapporte-moi du vin semblable à celui que boit le roi.

Le lion traversa les rues, et les gens fuyaient à son approche, et quand il arriva près du poste, le factionnaire voulut lui barrer le passage : mais il poussa un rugissement qui mit tous les soldats en fuite. Le lion pénétra jusqu'à la chambre de la princesse, et gratta légèrement avec sa queue à la porte. La princesse vint lui ouvrir, et peu s'en fallut que l'effroi ne s'emparât d'elle à la vue du lion ; mais elle le reconnut au fermoir d'or de son collier, et fit entrer avec elle dans son cabinet :

– Lion, mon ami, lui dit-elle, que veux-tu ? Il répondit :

– Mon maître, qui a tué le dragon, est ici ; je viens demander du vin pareil à celui que boit le roi.

La princesse fit venir le sommelier, et lui ordonna de donner au lion du vin semblable à celui que buvait le roi. Le lion prit le panier et le porta à son maître.

– Vous le voyez, monsieur l'hôte, dit le chasseur, j'ai maintenant du pain, du rôti, des légumes, des sucreries et du vin pareils à ceux qu'on sert au

roi ; maintenant, je veux donner un banquet à mes animaux.

Et il se mit à table, but et mangea, et donna aussi une bonne part de tout cela au lièvre, au renard, au loup, à l'ours et au lion car la certitude qu'il venait d'acquérir que la princesse l'aimait toujours lui donnait une humeur charmante. Quand le repas fut terminé, il dit à l'hôte :

– Maintenant que j'ai mangé et bu comme boit et mange le roi, je veux aller à la cour du roi, et épouser la fille du roi. L'aubergiste répondit :

– Comment cela pourra-t-il se faire, puisque la princesse a déjà un fiancé, et que ses noces doivent se célébrer aujourd'hui même ?

Le chasseur tira de sa poche le mouchoir que la princesse lui avait donné sur la montagne du dragon, et où il avait roulé les sept langues du monstre.

– Ce que j'ai là dans la main m'y aidera, dit-il. L'aubergiste examina le mouchoir et repartit :

– Si j'ai cru tout le reste, je ne puis pourtant pas croire cela, et je parie volontiers ma maison et ma cour.

Le chasseur tira de sa poche une bourse où se trouvaient mille pièces d'or ; il la plaça sur la table et dit :

– Voici mon enjeu. Lorsque le roi revit sa fille au dîner, il lui dit :

– Que te voulaient toutes ces bêtes qui sont venues te trouver et qui ont parcouru en tous sens mon palais ? Elle répondit :

– Je ne puis point le dire, mais dépêchez quelqu'un et faites chercher le maître de ces animaux ; si vous faites cela, vous ferez bien.

Le roi envoya un de ses gens à l'auberge avec mission d'inviter l'étranger ; le serviteur du roi arriva juste au moment où le chasseur venait de parier avec l'aubergiste.

– Vous le voyez, monsieur l'hôte, s'écria le chasseur, voilà que le roi m'envoie un ambassadeur afin de m'inviter.

Le chasseur se rendit auprès du roi. Celui-ci, le voyant venir, dit à sa fille :

– Comment dois-je le recevoir ?

Elle répondit :

– Allez à sa rencontre ; si vous faites cela, vous ferez bien.

Le roi alla donc à sa rencontre, le fit monter avec lui dans les appartements où les bêtes du chasseur le suivirent. Le roi lui indiqua une place entre lui et sa fille, le maréchal en sa qualité de fiancé prit place de l'autre côté. En ce moment, on apporta en face d'eux les sept têtes du dragon, et le roi dit :

– Ces sept têtes, c’est le maréchal qui les a coupées au monstre ; voilà pourquoi je lui donne aujourd’hui ma fille.

Alors le chasseur se leva, ouvrit les sept gueules et dit :

– Où sont les sept langues du dragon ?

À ces mots, le maréchal devint pâle il dit dans son trouble :

– Les dragons n’ont point de langue.

Le chasseur reprit :

– Les menteurs devraient n’en point avoir, mais les langues de dragon sont les vrais signes du vainqueur.

Et il ouvrit le mouchoir où se trouvaient les sept langues et il en mit une dans chacune des sept gueules. Cela fait, il prit le mouchoir sur lequel était brodé le nom de la princesse, et le montrant à la jeune fille, il lui demanda à qui elle l’avait donné. Elle répondit :

– Je l’ai donné à celui qui a tué le dragon.

Puis il appela ses animaux, leur enleva à chacun leur collier ainsi qu’au lion son fermoir d’or, et les montrant à la jeune fille, il lui demanda à qui cela appartenait. Elle répondit :

– Le collier et le fermoir d’or étaient à moi, je les ai partagés entre les animaux qui ont contribué à dompter le dragon.

Le chasseur dit alors :

– M’étant endormi de fatigue après le combat, le maréchal est arrivé, m’a coupé la tête, a enlevé la princesse et déclaré que c’était lui qui avait tué le dragon ; en quoi il a menti, comme le prouve par ces langues, par ce mouchoir et par ce collier.

Le roi s’adressant alors à sa fille :

– Est-il vrai, lui dit-il, que c’est lui qui a tué le dragon ?

Elle répondit :

– Oui, c’est vrai ; et maintenant il m’est permis de dévoiler toute l’infamie du maréchal qui m’avait fait donner ma parole que je garderais le silence. C’était aussi pour cela que j’avais exigé que les noces n’eussent lieu qu’après un an et un jour.

Après avoir entendu cette déposition, le roi fit appeler douze conseillers qu’il chargea de juger le maréchal. Ceux-ci le condamnèrent à avoir les membres déchirés par quatre bœufs. Ainsi fut puni le maréchal. Ensuite, le roi donna sa fille au chasseur qui fut de plus reconnu dans tout le pays pour son héritier. Le jeune roi et la jeune reine vécurent désormais heureux et contents. Le jeune roi allait souvent à la chasse qu’il aimait, et ses animaux

devaient l'accompagner. Or il y avait à peu de distance de là une forêt qui, d'après le bruit général, n'était pas sûre. Celui, disait-on, qui s'y risquait une fois, n'en revenait pas facilement. Depuis longtemps le jeune prince nourrissait un grand désir d'aller y chasser, et il ne laissa pas de repos au vieux roi qu'il lui en donna la permission. Il sortit donc un jour avec une nombreuse escorte, et quand il fut arrivé près de la forêt, il aperçut à travers les arbres une biche blanche comme de la neige, et il dit à ses gens :

– Attendez ici mon retour ; je veux poursuivre cette bête. Et il s'enfonça sur sa trace dans la forêt, où ses animaux seuls l'escortèrent.

Ses gens l'attendirent jusqu'au soir ; mais comme il ne revenait pas, ils retournèrent au palais et dirent à la jeune princesse :

– Le jeune prince s'est aventuré dans la forêt enchantée à la poursuite d'une blanche biche, et il n'est point revenu.

À ces mots, la princesse fut saisie d'une grande inquiétude ; quant au prince, il n'avait pas cessé de poursuivre la belle bête sans jamais pouvoir l'atteindre. A la fin, il s'aperçut qu'il s'était égaré bien avant dans la forêt ; il sonna du cor, mais il ne reçut aucune réponse, car ses gens ne pouvaient l'entendre. Et comme la nuit tombait, il vit bien qu'il ne pourrait revenir ce jour là au palais ; il descendit de cheval, alluma du feu au pied d'un arbre, et résolut d'y passer la nuit. Comme il était assis à côté du feu, et que ses animaux s'étaient étendus autour de lui, il crut entendre les sons d'une voix humaine et regarda autour de lui, mais il ne put rien apercevoir. Bientôt après, il lui sembla entendre comme une toux qui venait d'en haut ; il leva la tête et aperçut une vieille femme assise sur l'arbre, et qui se plaignait en criant :

– Hu ! hu ! hu ! que j'ai froid !

Le jeune prince lui dit :

– Descends et viens te chauffer, puisque tu as froid.

Mais elle répondit :

– Non, car tes animaux me mordraient.

Il reprit :

– Ils ne te feront rien, vieille mère, descends seulement.

Or cette vieille était une sorcière. Elle répondit :

– Je vais te jeter une verge du haut de cet arbre ; si tu leur en donnes un coup sur le dos, ils ne me feront pas de mal.

Elle lui jeta donc une verge, et il en frappa ses animaux. À peine l'eut-il fait qu'ils furent métamorphosés en pierres. Et quand la sorcière vit qu'elle

n'avait plus rien à craindre des animaux, elle se laissa couler en bas de l'arbre, et le toucha, lui aussi, avec une verge et lui aussi fut métamorphosé en pierre. Cela fait, la vieille se mit à rire et elle le cacha ainsi que les animaux dans une caverne où se trouvaient déjà beaucoup de pierres pareilles. Cependant, comme le jeune prince ne revenait pas, l'inquiétude de la princesse augmentait. Il se trouva qu'en ce même temps l'autre frère qui, lors de la séparation, s'était dirigé vers l'orient, arriva dans le royaume. Il avait cherché, mais en vain, un service ; ne sachant que faire, il s'était mis à courir le monde avec ses animaux qui dansaient devant les gens. L'idée lui vint d'aller consulter le couteau que son frère et lui avaient enfoncé dans l'arbre au moment de se quitter, afin de connaître le sort l'un de l'autre. Quand il arriva au pied de l'arbre, le côté du couteau qui concernait son frère avait une moitié déjà couverte de rouille ; mais l'autre était encore blanche. L'inquiétude s'empara de lui, et il se prit à penser : « Il faut qu'un grand malheur menace la vie de mon frère mais peut-être que je puis le sauver, car la moitié du couteau est encore blanche. » Cela dit, il se dirigea avec ses animaux vers le couchant. Quand il arriva à la porte de la ville, le factionnaire vint à sa rencontre et lui demanda s'il devait aller l'annoncer à son épouse : il ajouta que son absence plongeait depuis quelques jours la jeune princesse dans une profonde inquiétude, qu'elle craignait qu'il ne lui fût arrivé malheur dans la forêt enchantée. Le factionnaire lui parlait ainsi, parce qu'il le prenait pour le jeune prince, tant son frère lui ressemblait, et à cause des animaux qui le suivaient. Celui-ci, entendant parler de son frère, se dit en lui-même : « Il vaut mieux que je me laisse prendre pour lui ; il me sera plus facile ainsi de le sauver. » Il se laissa donc accompagner par le factionnaire jusque dans le palais, où il fut reçu avec de grandes démonstrations de joie. La jeune princesse ne douta pas un moment que ce fût son époux ; il lui raconta qu'il s'était égaré dans la forêt, et qu'il lui avait été impossible de retrouver plus tôt son chemin. Il demeura quelques jours au château, s'informant de tout ce qui se trouvait dans la forêt enchantée. À la fin, il dit :

– Il faut que j'aie chassé encore une fois.

Le roi et la princesse voulurent l'en détourner, mais il tint ferme et sortit avec une nombreuse escorte. Lorsqu'il arriva devant la forêt, il aperçut, comme avait fait son frère, une blanche biche, et il dit à ses gens :

– Attendez-moi jusqu'à ce que je revienne ; je veux courir cette belle bête.

Il entra donc dans la forêt, accompagné de ses fidèles animaux. Il lui arriva les mêmes aventures qu'à son frère ; il ne put atteindre la biche, et s'enfonça si avant dans la forêt, qu'il dut se résoudre à y passer la nuit. Et lorsqu'il eut allumé du feu, il entendit ces plaintes au-dessus de sa tête :

– Hu ! hu ! hu ! comme je gèle ! Il leva la tête, et il aperçut la même sorcière assise dans l'arbre. Il lui cria :

– Si tu gèles, descends, vieille mère, et viens te chauffer.

Elle répond :

– Non, car tes animaux me mordraient.

Il repartit :

– Ils ne te feront rien.

Elle lui cria :

– Je veux te jeter du haut de cet arbre une verge, et si tu les en frappes, ils ne me feront aucun mal.

Le chasseur ne se fia pas à ces paroles de la vieille ; il répondit :

– Je ne frapperai pas mes bêtes, mais descends, ou j'irai te chercher.

Elle lui cria :

– Que veux-tu me faire ? Tu ne pourras rien contre moi.

– Si tu ne descends pas, reprit-il, je t'envoie une balle.

Elle lui cria :

– Tu peux tirer, je n'ai pas peur de tes balles.

Le chasseur la mit en joue, mais la sorcière était invulnérable à toutes les balles de plomb ; elle se mettait à rire toutes les fois qu'il la touchait, et criait :

– Tu ne pourras pourtant pas me blesser.

Le chasseur était rusé, il arracha de sa veste trois boutons d'argent et les coula dans son fusil, car l'art de la sorcière ne pouvait rien contre ce métal ; et dès qu'il eut lâché la détente, elle tomba de l'arbre en poussant de grands cris. Il lui mit le pied sur la poitrine, et lui dit :

– Vieille sorcière, si tu ne m'avoues pas sur-le-champ où est mon frère, je te prends et je te jette dans le feu.

L'anxiété de la vieille était profonde, elle implora merci en disant :

– Transformé en pierre ainsi que ses animaux, il est avec eux dans une caverne.

Alors il la força de l'y conduire et lui dit :

– Vieille fée, tu vas sur-le-champ rendre la vie à mon frère et à toutes les autres créatures qui se trouvent ici, sinon je te jette dans le feu.

Elle prit une verge et frappa les pierres : aussitôt revinrent à la vie non seulement le frère et ses animaux, mais une foule d'autres personnes encore, tels que marchands, ouvriers, pâtres, qui lui rendirent grâce de leur délivrance et retournèrent chez eux. Quant aux frères jumeaux, dès qu'ils se revirent, ils se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre. Puis ils saisirent la sorcière, lui lièrent les membres et la jetèrent dans le feu : dès qu'elle fut consumée, la forêt sembla s'ouvrir d'elle-même ; elle devint claire et brillante, et on pouvait apercevoir le palais du roi à trois lieues de distance. Les deux frères reprirent ensemble la route du château, et tout en allant, ils se racontèrent chacun leur histoire. Et lorsque le plus jeune eut dit qu'il devait un jour remplacer le roi sur le trône, l'autre reprit :

– Je m'en suis bien aperçu, car lorsque j'arrivai dans la ville et qu'on m'eut prit pour toi, on me rendit tous les honneurs royaux, la jeune princesse me reçut comme son époux, et je dus m'asseoir à son côté à table et dormir dans ton lit.

Là-dessus, ils continuèrent leur route, et le jeune prince dit à son frère :

– Tu me ressembles de tout point, tu portes comme moi des vêtements royaux et tes bêtes te suivent ainsi que font les miennes. Entrons dans la ville par les deux portes opposées et arrivons de deux côtés différents et en même temps en présence du roi.

Ils se séparèrent donc et les factionnaires de l'une et de l'autre porte se présentèrent au même instant devant le vieux roi pour lui annoncer que le jeune prince arrivait de la chasse avec ses animaux. Le roi répondit :

– Cela n'est pas possible ; les deux portes sont à une lieue de distance.

En ce moment les deux frères entraient de deux côtés différents dans la cour du palais. Ils en montèrent les degrés ensemble. Le roi dit à sa fille :

– Indique-moi quel est ton époux ; ces deux princes se ressemblent tellement que je ne puis les reconnaître.

L'anxiété de la princesse était grande, et elle ne savait que répondre, lorsqu'elle aperçut le collier qu'elle avait donné aux animaux ainsi que le fermoir d'or que portait le lion de son époux. Alors elle s'écria avec joie :

– Celui-ci est mon véritable époux.

Le jeune prince se mit à rire et dit :

– Oui, c'est le véritable.

Et ils prirent tous place à table, et s'abandonnèrent à leur joie.

## Chapitre

### **Le Diable et sa grand-mère**

Il y avait une grande guerre en ces temps-là et le roi avait beaucoup de soldats à son service ; mais il leur versait une si maigre solde que les soldats arrivaient à peine à en vivre. Trois des soldats, qui en avaient assez, se concertèrent et décidèrent de désertir. Le premier dit aux autres : « Si l'on nous prend, nous finirons sur l'échafaud. Comment donc allons-nous faire ? » Le second répondit : « Voyez, là-bas, le champ de blé ! Si nous nous y cachons, personne ne nous trouvera. L'armée ne restera pas ici ; demain, les troupes doivent lever le camp. » Les trois soldats rampèrent dans le champ de blé et s'y cachèrent. Mais le lendemain, les troupes ne s'en allèrent pas et les trois soldats durent rester cachés durant deux jours et deux nuits. N'ayant rien à manger, étant presque morts de faim, ils se résolurent donc à sortir : « À quoi bon désertir, si c'est pour mourir misérablement ? », se dirent-ils.

À ce moment, un dragon flamboyant surgit des cieux et se posa juste devant eux. Il leur demanda alors pourquoi ils restaient terrés là. « Nous sommes trois soldats qui ont déserté parce que de notre solde nous ne vivons pas. Mais de faim nous allons mourir, si nous restons ici ; ou sur l'échafaud nous allons périr, si nous quittons notre nid. » « Si vous devenez mes serviteurs pendant sept années, dit le dragon, je vous transporterai au-delà des troupes, si bien que personne ne vous prendra ». « Nous n'avons pas le choix, et devons accepter », se dirent les soldats. Le dragon les prit alors dans ses griffes, les transporta loin des troupes, et les déposa sur le sol.

Il donna à chacun un petit fouet et leur dit : « Frappez et claquez avec ce fouet, et tout l'or que vous souhaitez vous apparaîtra. Vous pourrez mener la grande vie, posséder des chevaux et voyager en voiture. Mais lorsque les sept années seront écoulées, vous m'appartiendrez. » Le dragon n'était nul autre que le diable et il leur présenta un livre dans lequel tous trois durent apposer leur signature. Puis il ajouta : « Toutefois, avant de vous emmener

avec moi, je vous poserai une énigme ; si vous pouvez la résoudre, alors vous serez libres et je n'aurai plus aucun droit sur vous. » Sur ce, le dragon s'envola et s'éloigna.

Les soldats firent claquer leur fouet et obtinrent de l'or en abondance. Ils se firent confectionner de beaux habits et allèrent de par le monde. Partout où ils allaient, ils vivaient dans le bonheur et dans la somptuosité. Ils se promenaient à cheval et en voiture, ils mangeaient et buvaient comme des rois, mais jamais ils ne firent quelque chose de mal. Le temps passait vite et, comme les sept années étaient presque écoulées, les deux premiers soldats devinrent anxieux et apeurés. Mais le troisième leur dit : « Mes frères, ne vous effrayez pas. Je trouverai la solution de l'énigme. » Puis, ils retournèrent dans le champ de blé et s'y assirent. Les deux premiers soldats avaient toujours leur triste mine.

Une vieille femme, qui vint à passer, leur demanda ce qui les rendait si triste. « À ce qui nous arrive, vous ne pouvez rien y faire. » « Qui sait, répondit la vieille femme, confiez-moi toujours vos soucis. » Ils lui racontèrent alors que, presque sept ans plus tôt, le diable avait fait d'eux ses serviteurs, qu'il leur avait donné le pouvoir de créer autant d'or qu'ils le voulaient et que si, à la fin de la septième année, ils ne répondaient pas à l'énigme qui leur serait posée, le diable les emporterait avec lui en enfer. La vieille femme leur dit : « Si vous voulez obtenir de l'aide, alors l'un de vous devra aller dans la forêt. Là, il trouvera un amas de roches qui ressemble à une petite maison et il y entrera. »

Les deux soldats qui étaient tristes se dirent : « Cela ne nous sauvera pas ! » ; et ils restèrent assis. Mais le troisième, celui qui était gai, se leva et alla très loin dans la forêt, jusqu'à ce qu'il trouve la petite maison de pierres. Dans la maisonnette, une très vieille dame était assise : c'était la grand-mère du diable. Celle-ci demanda au soldat d'où il venait et ce qu'il voulait. Il lui raconta tout ce qui était arrivé, si bien que la vieille dame eut pitié et décida de l'aider. Elle souleva une grosse pierre qui bouchait l'entrée d'une cave, et dit : « Cache-toi là, et tu pourras entendre ce qui se dira. Reste assis, soit tranquille, et ne bouge pas ; lorsque le dragon viendra, je le ferai parler et il me donnera la solution de l'énigme : à moi, il me dit tout. Soit alerte, écoute bien tout ce qu'il racontera. »

À minuit, le dragon arriva et demanda son repas. Afin de le contenter, sa grand-mère dressa la table, apporta des victuailles et mangea en sa compagnie. Au cours de la conversation, elle lui demanda comment s'était

passée sa journée et de combien d'âmes il s'était emparé. « Aujourd'hui, je n'ai eu guère de succès, répondit-il, mais demain, je dois m'emparer de l'âme de trois soldats. » « Oui !, répondit-elle, trois soldats qui peuvent sans doute encore t'échapper. » Le diable s'exclama d'un rire moqueur : « Ils seront à moi ! Je leur ai proposé une énigme à laquelle ils ne pourront jamais répondre ! » « Et qu'elle est donc cette énigme ? », demanda la grand-mère. « Je vais te le dire : dans la grande Mer du Nord, se trouve un poisson mort dont sera fait leur repas ; dans une côte de baleine sera taillée leur cuillère ; et un sabot de vieux cheval leur servira en guise de coupe. »

Lorsque le diable fut au lit et qu'il se fut endormi, la grand-mère souleva la grosse roche et laissa sortir le soldat. « As-tu bien fait attention à tout ce qui s'est dit ? », demanda la vieille dame. « Oui, répondit le soldat, je sais ce qu'il faut savoir, et cela m'aidera beaucoup. » Là-dessus, il sortit par la fenêtre et s'empressa de retourner auprès de ses compagnons. Il leur expliqua comment le diable s'était laissé posséder par sa propre grand-mère, et comment il avait finalement obtenu la solution de l'énigme. Les soldats furent tellement transportés de joie, qu'ils prirent chacun leur fouet, frappèrent et claquèrent tant et si bien que le sol fut tout recouvert d'or.

Quand les sept années furent complètement écoulées, le diable se présenta avec son livre ; il leur montra les signatures et leur dit : « Je vais vous emmener en enfer, et là, un repas vous sera servi. Celui qui saura me dire ce que vous recevrez comme repas, celui-là sera libre ; il pourra partir et conserver son fouet. » Le premier soldat dit alors : « Dans la grande Mer du Nord, se trouve un poisson mort dont sera fait notre repas. » Voyant que le soldat avait su répondre, le diable se fâcha et grogna, puis il dit : « Celui qui saura me dire dans quoi seront taillées vos cuillères, celui-là sera libre ; il pourra partir et conserver son fouet. » Le second soldat répondit alors : « Dans une côte de baleine seront taillées nos cuillères. » Le diable grimaça, grogna de nouveau, puis demanda au troisième : « Et toi, sais-tu ce qui te servira en guise de coupe ? » Le troisième soldat répondit : « Un sabot de vieux cheval me servira en guise de coupe. » Le diable, qui n'avait désormais plus aucun pouvoir sur eux, s'envola en poussant un grand hurlement de colère.

Grâce à leur fouet, les trois soldats purent frapper et claquer, et obtenir tout l'or qu'ils désiraient Et c'est ainsi qu'ils vécurent heureux jusqu'à leur dernier jour.

## Chapitre

### **Les Douze frères**

Il y avait une fois un roi et une reine qui vivaient ensemble en bonne intelligence. Ils avaient douze enfants, mais c'étaient douze garçons. Un jour le roi dit à la reine :

– Si le treizième enfant que tu me promets est une fille, les douze garçons devront mourir, afin que l'héritage de leur sœur soit considérable, et que le royaume tout entier lui appartienne.

Il fit donc construire douze cercueils qu'on remplit de copeaux ; puis le roi les fit transporter dans un cabinet bien fermé, dont il donna la clef à la reine, en lui recommandant de n'en rien dire à personne.

Cependant, la mère était en proie à un violent chagrin. Le plus jeune de ses fils, à qui elle avait donné le nom de Benjamin, s'aperçut de sa peine et lui dit :

– Ma bonne mère, pourquoi es-tu si triste ?

– Cher enfant, lui répondit-elle, je ne dois pas te le dire.

Mais l'enfant ne lui laissa point de repos, qu'elle ne l'eût conduit au cabinet mystérieux, et qu'elle ne lui eût montré les douze cercueils remplis de copeaux :

– Mon bien-aimé Benjamin, lui dit-elle, ton père a fait construire ces cercueil pour tes onze frères et pour toi, car si je mets au monde une petite fille, vous devez tous mourir et être ensevelis là.

Et comme elle pleurait, l'enfant chercha à la consoler en lui disant :

– Ne pleure pas, nous saurons bien éviter la mort. La reine reprit :

– Va dans la forêt avec tes onze frères, et que l'un de vous se tienne sans cesse en sentinelle sur la cime de l'arbre le plus élevé, les yeux tournés vers la tour du château. J'aurai soin d'y arborer un drapeau blanc si je mets au monde un garçon, et alors vous pourrez revenir sans danger ; si au contraire je deviens mère d'une fille, j'y planterai un drapeau rouge comme du sang ; alors hâtez-vous de fuir bien loin, et que le bon Dieu vous protège.

Lorsque la reine eut donné sa bénédiction à ses fils, ceux-ci se rendirent dans la forêt. Chacun d'eux eut son tour de faire sentinelle pour la sûreté des autres, en grimpant au haut du chêne le plus élevé, et en tenant, de là, ses yeux fixés vers la tour. Quand onze jours furent passés, et que ce fut à Benjamin de veiller, il vit qu'un drapeau avait été arboré, mais c'était un drapeau rouge comme du sang, ce qui prouvait trop qu'ils devaient tous mourir. Lorsqu'il eut annoncé la nouvelle à ses frères, ceux-ci s'indignèrent et dirent :

– Sera-t-il dit que nous aurons dû subir la mort pour une fille ? Faisons serment de nous venger ! Partout où nous trouverons une jeune fille, son sang devra couler. Cela dit, ils allèrent tous ensemble au fond de la forêt, et à l'endroit le plus épais, ils trouvèrent une petite cabane misérable et déserte. Alors ils dirent :

– C'est ici que nous voulons fixer notre demeure et toi, Benjamin, comme tu es le plus jeune et le plus faible, tu resteras au logis et te chargeras du ménage nous autres, nous irons à la chasse afin de nous procurer de la nourriture.

Ils allèrent donc dans la forêt, et tuèrent des lièvres, des chevreuils sauvages, des oiseaux et des pigeons ; puis ils les rapportèrent à Benjamin qui dut les préparer et les faire cuire pour apaiser la faim commune. C'est ainsi qu'ils vécurent pendant dix années dans la forêt ; et ce temps leur parut court. Cependant la jeune fille que la mère avait mise au monde était devenue grande sa beauté était remarquable, et elle avait sur le front une étoile d'or. Un jour que se faisait la grande lessive, elle remarqua parmi le linge douze chemises d'homme, et demanda à sa mère :

– À qui appartiennent ces douze chemises, car elles sont beaucoup trop petites pour mon père ?

La reine lui répondit avec un soupir :

– Chère enfant, elles appartiennent à tes douze frères.

La jeune fille reprit :

– Où sont donc mes douze frères ? je n'en ai jamais entendu parler.

La reine répondit :

– Où ils sont ! Dieu le sait : ils sont errants par le monde.

Alors, entraînant avec elle la jeune fille, elle ouvrit la chambre mystérieuse, et lui montra les douze cercueils, avec leurs copeaux et leurs coussins funèbres.

– Ces cercueils, lui dit-elle, étaient destinés à tes frères ; mais ils se sont échappés de la maison avant ta naissance.

Et elle lui raconta tout ce qui s'était passé. Alors la jeune fille lui dit :

– Ne pleure pas, chère mère, je veux aller à la recherche de mes frères.

Elle prit donc les douze chemises, et se dirigea juste au milieu de la forêt. Elle marcha tout le jour, et arriva vers le soir à la pauvre cabane. Elle y entra et trouva un jeune garçon, qui lui dit :

– D'où venez-vous, et où allez-vous ?

À quoi elle répondit :

– Je suis la fille d'un roi, je cherche mes douze frères et je veux aller jusqu'à ce que je les trouve.

Et elle lui montra les douze chemises qui leur appartenaient. Benjamin vit bien alors que la jeune fille était sa sœur ; il lui dit :

– Je suis Benjamin, le plus jeune de tes frères.

Et elle se mit à pleurer de joie, et Benjamin aussi ; et ils s'embrassèrent avec une grande tendresse. Benjamin se prit à dire tout à coup :

– Chère sœur, je dois te prévenir que nous avons fait le serment de tuer toutes les jeunes filles que nous rencontrerions.

Elle répondit :

– Je mourrai volontiers, si ma mort peut rendre à mes frères ce qu'ils ont perdu.

– Non, reprit Benjamin, tu ne dois pas mourir ; place-toi derrière cette cuve jusqu'à l'arrivée de mes onze frères, et je les aurai bientôt mis d'accord avec moi.

Elle se plaça derrière la cuve ; et quand il fut nuit, les frères revinrent de la chasse, et le repas se trouva prêt... Et comme ils étaient en train de manger, ils demandèrent :

– Qu'y a-t-il de nouveau ?

Benjamin répondit :

– Ne savez-vous rien ?

– Non, reprirent-ils.

Benjamin ajouta :

– Vous êtes allés dans la forêt, moi je suis resté à la maison, et pourtant j'en sais plus long que vous.

– Raconte donc, s'écrièrent-ils.

Il répondit :

– Promettez-moi d’abord que la première jeune fille qui se présentera à nous ne devra pas mourir.

– Nous le promettons, s’écrièrent-ils tous, raconte-nous donc.

Alors Benjamin leur dit :

– Notre sœur est là. Et il poussa la cuve, et la fille du roi s’avança dans ses vêtements royaux, et l’étoile d’or sur le front, et elle brillait à la fois de beauté, de finesse et de grâce. Alors ils se réjouirent tous, et l’embrassèrent.

À partir de ce moment, la jeune fille garda la maison avec Benjamin, et l’aida dans son travail. Les onze frères allaient dans la forêt, poursuivaient les lièvres et les chevreuils, les oiseaux et les pigeons, et rapportaient au logis le produit de leur chasse, que Benjamin et sa sœur apprêtaient pour le repas. Elle ramassait le bois qui servait à faire cuire les provisions, cherchait les plantes qui devaient leur tenir lieu de légumes, et les plaçait sur le feu, si bien que le dîner était toujours prêt lorsque les onze frères revenaient à la maison. Elle entretenait aussi un ordre admirable dans la petite cabane, couvrait coquettement le lit avec des draps blancs, de sorte que les frères vivaient avec elle une union parfaite.

Un jour, Benjamin et sa sœur préparèrent un très joli dîner, et quand ils furent tous réunis, ils se mirent à table, mangèrent et burent, et furent tous très joyeux. Il y avait autour de la cabane un petit jardin où se trouvaient douze lis. La jeune fille, voulant faire une surprise agréable à ses frères, alla cueillir ces douze fleurs afin de les leur offrir. Mais à peine avait-elle cueilli les douze lis que ses douze frères furent changés en douze corbeaux qui s’envolèrent au-dessus de la forêt ; et la maison et le jardin s’évanouirent au même instant. La pauvre jeune fille se trouvait donc maintenant toute seule dans la forêt sauvage, et comme elle regardait autour d’elle avec effroi, elle aperçut à quelques pas une vieille femme qui lui dit :

– Qu’as-tu fait là, mon enfant ? Pourquoi n’avoir point laissé en paix ces douze blanches fleurs ? Ces fleurs étaient tes frères, qui se trouvent désormais transformés en corbeaux pour toujours.

La jeune fille dit en pleurant :

– N’existe-t-il donc pas un moyen de les délivrer ?

– Oui, répondit la vieille, mais il n’y en a dans le monde entier qu’un seul, et il est si difficile qu’il ne pourra te servir ; car tu devrais ne pas dire un seul mot, ni sourire une seule fois pendant sept années ; et si tu prononces une seule parole, s’il manque une seule heure à l’accomplissement des sept années, et la parole que tu auras prononcée

causera la mort de tes frères. Alors la jeune fille pensa dans son cœur : « je veux à toute force délivrer mes frères. »

Puis elle se mit en route cherchant un rocher élevé, et quand elle l'eut trouvé, elle y monta, et se mit à filer, ayant bien soin de ne point parler et de ne point rire. Il arriva qu'un roi chassait dans la forêt ; ce roi avait un grand lévrier qui, parvenu en courant jusqu'au pied du rocher au haut duquel la jeune fille était assise, se mit à bondir à l'entour et à aboyer fortement en dressant la tête vers elle. Le roi s'approcha, aperçut la belle princesse avec l'étoile d'or sur le front, et fut si ravi de sa beauté qu'il lui demanda si elle ne voulait point devenir son épouse. Elle ne répondit point, mais fit un petit signe avec la tête. Alors le roi monta lui-même sur le rocher, en redescendit avec elle, la plaça sur son cheval, et retourna ainsi dans son palais. Là furent célébrées les noces avec autant de pompe que de joie, quoique la jeune fiancée demeurât muette et sans sourire. Lorsqu'ils eurent vécu heureusement ensemble pendant un couple d'années, la mère du roi, qui était une méchante femme, se mit à calomnier la jeune reine, et à dire au roi :

– C'est une misérable mendiante que tu as amenée au palais ; qui sait quels desseins impies elle trame contre toi ! Si elle est vraiment muette elle pourrait du moins rire une fois ; celui qui ne rit jamais a une mauvaise conscience.

Le roi ne voulut point d'abord ajouter foi à ces insinuations perfides, mais sa mère les renouvela si souvent, en y ajoutant des inventions méchantes qu'il finit par se laisser persuader, et qu'il condamna sa femme à la peine de mort.

On alluma donc dans la cour un immense bûcher, où la malheureuse devait être brûlée vive ; le roi se tenait à sa fenêtre, les yeux tout en larmes, car il n'avait pas cessé de l'aimer. Et comme elle était déjà liée fortement contre un pilier, et que les rouges langues du feu dardaient vers ses vêtements, il se trouva qu'en ce moment même s'accomplissaient les sept années d'épreuve ; soudain on entendit dans l'air un battement d'ailes, et douze corbeaux, qui dirigeaient leur vol rapide de ce côté, s'abattirent autour de la jeune femme. À peine eurent-ils touché le bûcher qu'ils se changèrent en ses douze frères, qui lui devaient ainsi leur délivrance. Ils dissipèrent les brandons fumants, éteignirent les flammes, dénouèrent les liens qui garrotaient leur sœur, et la couvrirent de baisers. Maintenant

qu'elle ne craignait plus de parler, elle raconta au roi pourquoi elle avait été si longtemps muette, et pourquoi il ne l'avait jamais vue sourire.

Le roi se réjouit de la trouver innocente, et ils vécurent désormais tous ensemble heureux et unis jusqu'à la mort.

## Chapitre

### **Les Enfants Couleur d'Or**

Il y avait une fois un pauvre homme et une pauvre femme qui ne possédaient rien au monde qu'une petite cabane. Ils ne vivaient que du produit de leur pêche. Un jour que le pauvre homme assis au bord de l'eau tirait ses filets, il prit un poisson entièrement d'or. Tandis qu'il contemplait ce poisson avec des yeux étonnés, celui-ci prit la parole :

– Bon pêcheur, écoute-moi, lui dit-il, si tu consens à me rejeter dans l'eau, je changerai ta misérable cabane en un château magnifique.

– À quoi me servira un château, si je n'ai pas de quoi manger ?

– J'y aviserai aussi : il se trouvera dans le château une armoire, tu n'auras qu'à l'ouvrir pour y trouver à souhait des plats de toutes sortes.

– S'il en est ainsi, dit notre homme, je ne demande pas mieux que de faire ce que tu désires.

– Oui, reprit le poisson, mais j'y mets pour condition que tu ne diras à personne l'origine de ta fortune ; si tu souffles là-dessus le plus petit mot, tout s'écroulera.

Le pêcheur rejeta dans l'eau le poisson merveilleux, et prit le chemin de sa demeure ; mais à la place où se trouvait sa chétive cabane, s'élevait maintenant un château magnifique. Il ouvrit de grands yeux, franchit la porte et aperçut sa femme assise dans une chambre richement ornée, et vêtue d'habits précieux. Cette dernière était au comble de la joie. Elle s'écria :

– Cher homme, comment cela est-il arrivé tout d'un coup ? je m'en trouve fort bien.

– Et moi aussi, répondit l'homme, mais je meurs de faim ; commence par me donner quelque chose à manger.

– Je ne possède rien, et je ne sais où chercher dans ce château.

– Oh ! dit le pêcheur, je vois là une grande armoire ; si tu l'ouvrais ?

La femme tourna la clef aussitôt et aperçut, rangés avec ordre, des gâteaux, des viandes, des sucreries et des vins. Elle poussa un cri de joie, et tous deux se mirent à faire honneur au repas préparé. Quand ils eurent fini, la femme élevant la voix :

– Dis-moi donc un peu, cher homme, quelle est l’origine de toute cette richesse ?

– Ne m’interroge pas, répondit le pêcheur, je dois garder le silence sur ce point, la moindre indiscretion nous ferait retomber dans notre premier état.

– Il suffit ; puisque je ne dois pas le savoir, je ne te prierai plus de me le dire.

Cependant elle le tourmenta et le persécuta si bien, qu’il finit par lui avouer que toute leur fortune leur venait d’un poisson d’or qu’il avait capturé.

Il avait à peine fini ce récit, que le château disparut ainsi que l’armoire merveilleuse, et qu’ils se trouvèrent de nouveau assis dans leur ancienne cabane de pêcheur.

Notre homme fut donc forcé de reprendre son ancien métier.

Cependant le bonheur voulut qu’il attrapât une seconde fois le poisson d’or.

– Si tu me rends encore la liberté, dit le poisson, je te donnerai de nouveau le château et l’armoire ; mais pour le coup tiens-toi ferme et garde-toi bien de dire à qui que ce soit de qui tu tiens ces richesses sinon, tu les perdras de nouveau.

– J’y prendrai garde, répondit le pêcheur.

Et il rejeta le poisson dans l’eau.

Quand il revint chez lui, tout avait repris son éclat et sa femme était radieuse mais la curiosité ne la laissa pas longtemps en repos, et deux jours s’étaient à peine écoulés qu’elle recommença à questionner son mari. Celui-ci finit par céder.

Le château s’évanouit, et ils se trouvèrent dans leur ancienne cabane.

– Tu l’as voulu, dit le pêcheur : grâce à toi, nous allons recommencer notre vie misérable.

– Hélas ! répondit la femme, je préfère encore me passer de la richesse que de ne pas savoir d’où elle me vient.

Le pêcheur retourna à ses filets, et quelque temps après il attrapa pour la troisième fois le poisson d’or.

– Écoute, dit ce dernier ; je vois bien que je suis destiné à tomber entre tes mains ; emporte-moi avec toi au logis, et coupe-moi en six morceaux ; de ces morceaux, fais-en manger deux à ta femme, deux à ton cheval, et mets en terre les deux restants ; tu n’auras pas lieu de t’en repentir.

Le pêcheur revint chez lui avec le poisson, et fit tout ce que celui-ci avait recommandé.

Il arriva que deux lis d’or poussèrent à l’endroit où les deux morceaux avaient été enterrés, la jument eut deux poulains de couleur d’or, et la femme du pêcheur deux garçons également d’une couleur d’or.

Les enfants grandirent, ainsi que les lis et les jeunes poulains.

Il arriva qu’un jour les deux frères dirent au pêcheur :

– Cher père, permettez-nous de monter nos coursiers d’or et de nous mettre à courir le monde.

Le pêcheur répondit avec tristesse :

– Comment pourrai-je supporter votre absence ? Songez à l’incertitude cruelle dans laquelle je serai sur votre compte ; qui me dira ce qui vous arrive ?

Les frères répondirent :

– Les deux lis d’or vous donneront de nos nouvelles. Tant qu’ils brilleront d’un frais éclat, nous serons en bonne santé, si au contraire ils pâlissent, ce sera signe que nous sommes malades et leur mort annoncerait la nôtre.

Ils partirent donc, et arrivèrent bientôt dans une auberge pleine de monde. À la vue des deux frères couleur d’or, on se mit à rire et à se moquer. L’un d’eux ayant compris qu’il était l’objet de ces plaisanteries, regagna la maison paternelle.

Quant à l’autre, il poursuivit son voyage, et parvint au bord d’une grande forêt. Comme il se disposait à y pousser son cheval, des paysans lui dirent :

– Il ne sera pas prudent à vous de pénétrer dans cette forêt ; elle est pleine de voleurs ; et s’ils aperçoivent votre couleur d’or et celle de votre cheval, ils ne manqueront pas de vous donner la mort.

Mais le jeune homme ne se laissa pas effrayer ; il reprit :

– Il faut absolument que je traverse cette forêt.

Cela dit, il prit des peaux d’ours, s’en couvrit entièrement, ainsi que son cheval, si bien qu’on ne voyait plus luire la moindre petite place d’or, et il pénétra hardiment dans la forêt. Soudain, il entendit les broussailles s’agiter et des voix en sortirent et s’entretenaient tout bas. D’un côté on disait :

– En voici un !

Mais du côté opposé on répondait aussitôt :

– Qu'on le laisse courir, c'est un pauvre diable, gueux comme un rat d'église !

C'est ainsi que le jeune homme couleur d'or arriva heureusement à l'autre extrémité de la forêt. Il traversa bientôt un village où il remarqua une jeune fille si belle qu'il crut qu'aucune autre au monde ne pouvait la surpasser en beauté. Il se sentit si épris, qu'il s'approcha d'elle et lui dit :

– Je vous aime de tout mon cœur, consentez-vous à devenir ma femme ?

De son côté, la jeune fille le trouva si fort de son goût qu'elle répondit :

– Oui, je veux bien devenir votre femme et vous rester fidèle toute ma vie.

Ils célébrèrent donc le mariage, et ils étaient au moment le plus joyeux de la fête, lorsque arriva le père de la fiancée. Celui-ci se fit présenter le marié. On lui montra le jeune homme couleur d'or, lequel ne s'était pas encore débarrassé de sa peau d'ours. À cette vue, le père entra dans une grande colère et s'écria :

– Jamais ma fille ne sera la femme d'un tel homme.

Et il voulut le tuer. Cependant la fiancée se jeta aux genoux de son père qu'elle baigna de ses larmes en disant :

– Il est mon mari et je l'aime !

Le père se laissa fléchir ; toutefois l'idée ne lui sortit pas de la tête, que sa fille avait épousé un misérable gueux ; aussi dès le lendemain matin, s'empressa-t-il de se lever pour s'en convaincre de ses propres yeux. Quand il entra dans la chambre des époux, il vit dans le lit un bel homme de couleur d'or, et par terre étaient étendues les peaux d'ours qu'il avait dépouillées.

Aussitôt il revint sur ses pas en disant :

– Quel bonheur que j'aie pu contenir ma colère ! j'aurais commis une action bien déplorable.

Cependant le jeune homme couleur d'or avait rêvé qu'il était sorti pour chasser un cerf magnifique ; à son réveil, il dit à la jeune femme :

– Il faut que je sorte pour aller à la chasse.

Ces paroles inquiétèrent la jeune femme, et elle le supplia de rester, en disant :

– Il pourrait facilement t'arriver un grand malheur.

Il répondit :

– Il faut absolument que je sorte.

Il se rendit dans la forêt. Il ne tarda pas à voir paraître un beau cerf au port majestueux. Il le coucha en joue, mais le cerf disparut d'un seul bond. Il se mit à sa poursuite, à travers les ravins et les broussailles. Quand vint le soir, le cerf disparut complètement. Lorsque notre chasseur porta ses regards autour de lui, il vit qu'il était en face d'une petite maison dans laquelle était assise une sorcière, et il frappa à la porte ; une vieille femme vint lui ouvrir et lui dit :

– Qu'est-ce qui vous amène si tard dans cette immense forêt ?

– N'avez-vous pas vu un cerf ?

– Oui, reprit-elle, je connais ce cerf.

Et un petit chien qui était sorti avec elle de la maison se mit à aboyer fortement.

– Veux-tu bien te taire, maudit roquet, s'écria ce dernier, sinon je t'imposerai silence d'un coup de fusil.

La sorcière reparti d'un ton irrité :

– Comment ! tu parles de tuer mon chien ?

Et soudain elle le métamorphosa en pierre si bien que sa jeune épouse, ne le voyant point revenir, se prit à penser :

« Sans doute que ce qui me donnait tant d'inquiétude et qui me pesait comme un fardeau sur le cœur, lui sera arrivé. »

Cependant le second frère qui était retourné dans la maison paternelle, et qui se tenait en ce moment auprès des lis d'or, en vit un s'incliner tout à coup.

« Mon Dieu ! se dit-il, un grand malheur menace mon frère ; il faut que je parte sans retard, si je veux pouvoir lui porter secours. »

Son père lui dit alors :

– Ne t'en va pas, si je te perds aussi, que deviendrai-je ?

Mais le jeune homme répondit :

– Il faut à toute force que je parte.

Cela dit, il monta son cheval d'or, se mit en route et arriva dans la grande forêt.

La vieille sorcière sortit encore une fois de sa maisonnette, l'appela, et voulut l'attirer dans son piège ; mais il évita de s'approcher, et lui cria aussi :

– Si tu ne rends pas la vie à mon frère, je t'envoie une balle dans la tête.

La vieille fée fut donc forcée, bien à contrecœur, d'animer de nouveau la pierre et de lui rendre son état naturel.

Lorsque les deux frères couleur d'or se revirent, ils éprouvèrent une grande joie, s'embrassèrent tendrement et sortirent ensemble de la forêt ; l'un alla retrouver sa jeune épouse, et l'autre son père.

Dès que ce dernier aperçut son fils, il lui cria :

– Je savais bien que tu avais délivré ton frère car le lis d'or, qui s'était incliné, s'est relevé tout à coup et a refléuri de plus belle...

À partir de ce moment, rien ne manqua plus à leur bonheur.

## Chapitre

**L'Envie de voyager**

Il était une fois une femme pauvre, dont le fils avait grande envie de voyager. « Comment veux-tu partir en voyage ? lui dit sa mère. Nous n'avons pas un sou que tu puisses emporter ! » Mais le fils répondit. « Cela ne fait rien, mère, j'arriverai bien à me débrouiller ! Et d'abord, je n'arrêterai pas de répéter : Pas beaucoup ! Pas beaucoup ! » Il s'en alla et marcha un bon bout de temps en répétant sans cesse, « Pas beaucoup ! Pas beaucoup ! » Puis il arriva devant un groupe de pêcheurs. « Dieu vous aide ! leur dit-il en guise de salut, pas beaucoup, pas beaucoup ! – Comment dis-tu, gamin ? Pas beaucoup ? » Et quand ils ramenèrent leur filet, il n'y avait vraiment pas beaucoup de poissons dedans ; alors ils t'attrapent un gourdin et lui font dire ce qu'ils pensent sur le malheureux dos du garçon. – Qu'est-ce qu'il faut dire, alors ? leur demanda-t-il – Tu dois dire : Tout plein ! Tout plein ! » Très bien ! Il marche un bon bout de chemin, et tout au long il répète.- « Tout plein ! Tout plein ! » Puis il arrive devant une potence où l'on va pendre un malheureux coupable. « Bonjour ! dit le gars. Tout plein ! Tout plein ! – Qu'est-ce que tu nous dis là, mon gaillard ? Tout plein ? Est-ce que tu voudrais plus de malandrins sur la terre ? N'y en a-t-il pas déjà assez comme cela ? » Sur quoi le bâton entre en jeu et lui fait entrer la leçon par le bas du dos. « Mais qu'est-ce qu'il faut dire, alors ? – Que Dieu prenne pitié de la pauvre âme ! » Très bien ! « Que Dieu prenne pitié de la pauvre âme ! Que Dieu prenne pitié de la pauvre âme ! » Et avec ce refrain, il fait encore un grand bout de chemin, puis arrive devant l'équarrisseur qui vient d'abattre un vieux cheval. « Bonjour ! dit le jeune gars. Que Dieu prenne pitié de la pauvre âme ! – Que dis-tu là, mécréant ? s'indigne l'équarrisseur en attrapant son grand crochet pour lui frictionner les oreilles et lui apprendre un peu à vivre. – Mais que faut-il dire, alors ? – La charogne gît dans sa fosse ! » Très bien ! Alors, en répétant sans cesse « La charogne gît dans sa fosse ! », il continue sa route, quand, finalement,

il croise une voiture pleine de gens. « Bonjour ! dit-il. La charogne gît dans sa fosse ! » Mais la voiture, pour l'éviter, verse au fossé ; alors le cocher bondit avec son fouet et lui en administre une si bonne ration, que c'est en rampant qu'il rentre chez sa mère, le malheureux. Et de sa vie, il n'a plus eu envie de voyager.

## Chapitre

### **L'Épi de blé**

Quand Dieu, au temps jadis, se promenait encore en Personne sur la terre, le sol était beaucoup plus fertile que de nos jours et les épis portaient, non pas cinquante à soixante grains comme maintenant, mais de quatre à cinq cents grains qui venaient sur toute la hauteur de la tige, du ras du sol à son sommet, aussi longue avait-elle poussé, aussi long était l'épi. Seulement les hommes sont ainsi faits que, dans l'abondance, ils ne rendent plus grâce et ne reconnaissent plus la bénédiction que Dieu leur donne ; ils sont indifférents et pleins d'insouciance, ingrats et irrespectueux. Un jour, il y eut une femme qui longeait un champ de blé, quand son petit enfant, qui gambadait à côté d'elle, tomba dans une flaque et salit sa blouse. Sa mère, alors, arracha une pleine poignée de beaux épis pour en frotter les taches de boue. Voyant cela, le Seigneur, qui passait justement par là, entra en courroux et déclara : « A l'avenir, la paille ne portera plus d'épi du tout. Les hommes ne sont pas dignes de profiter plus longtemps de ce présent céleste ! » En entendant cette malédiction, l'assistance fut terrifiée et tomba à genoux, suppliant le Seigneur de laisser quand même venir quelque chose sur la tige, sinon pour eux-mêmes qui n'en étaient pas dignes, du moins pour les innocentes poules qui mourraient de faim, autrement. Le Seigneur, qui avait déjà devant les yeux leur détresse future, s'apitoya sur leur sort et exauça la prière. Et c'est ainsi qu'il reste, au bout de la tige, un épi comme vous pouvez le voir encore aujourd'hui.

## Chapitre

### **L'Esprit dans la bouteille**

Il était une fois un pauvre bûcheron qui travaillait du matin au soir. S'étant finalement mis quelque argent de côté, il dit à son fils :

– Tu es mon unique enfant. Je veux consacrer à ton instruction ce que j'ai durement gagné à la sueur de mon front. Apprends un métier honnête et tu pourras subvenir à mes besoins quand je serai vieux, que mes membres seront devenus raides et qu'il me faudra rester à la maison.

Le jeune homme fréquenta une haute école et apprit avec zèle. Ses maîtres le louaient fort et il y resta tout un temps. Après qu'il fut passé par plusieurs classes – mais il ne savait pas encore tout – le peu d'argent que son père avait économisé avait fondu et il lui fallut retourner chez lui.

– Ah ! dit le père, je ne puis plus rien te donner et, par ce temps de vie chère, je n'arrive pas à gagner un denier de plus qu'il n'en faut pour le pain quotidien.

– Cher père, répondit le fils, ne vous en faites pas ! Si telle est la volonté de Dieu, ce sera pour mon bien. Je m'en tirerai.

Quand le père partit pour la forêt avec l'intention d'y abattre du bois, pour en tirer un peu d'argent, le jeune homme lui dit :

– J'y vais avec vous. Je vous aiderai.

– Ce sera bien trop dur pour toi, répondit le père. Tu n'es pas habitué à ce genre de travail. Tu ne le supporterais pas. D'ailleurs, je n'ai qu'une seule hache et pas d'argent pour en acheter une seconde.

– Vous n'avez qu'à aller chez le voisin, rétorqua le garçon. Il vous en prêtera une jusqu'à ce que j'ai gagné assez d'argent moi-même pour en acheter une neuve.

Le père emprunta une hache au voisin et, le lendemain matin, au lever du jour, ils s'en furent ensemble dans la forêt. Le jeune homme aida son père. Il se sentait frais et dispos. Quand le soleil fut au zénith, le vieux dit :

– Nous allons nous reposer et manger un morceau. Ça ira encore mieux après.

Le fils prit son pain et répondit :

– Reposez-vous, père. Moi, je ne suis pas fatigué ; je vais aller me promener dans la forêt pour y chercher des nids.

– Petit vaniteux ! rétorqua le père ; pourquoi veux-tu te promener ? Tu vas te fatiguer et, après, tu ne pourras plus remuer les bras. Reste ici et assieds-toi près de moi.

Le fils, cependant, partit par la forêt, mangea son pain et, tout joyeux, il regardait à travers les branches pour voir s'il ne découvrirait pas un nid. Il alla ainsi, de-ci, de-là, jusqu'à ce qu'il arrivât à un grand chêne, vieux de plusieurs centaines d'années, et que cinq hommes se tenant par les bras n'auraient certainement pas pu enlacer. Il s'arrêta, regarda le géant et songea : « Il y a certainement plus d'un oiseau qui y a fait son nid. » Tout à coup, il lui sembla entendre une voix. Il écouta et comprit : « Fais-moi sortir de là ! Fais-moi sortir de là ! » Il regarda autour de lui, mais ne vit rien. Il lui parut que la voix sortait de terre. Il s'écria :

– Où es-tu ?

La voix répondit :

– Je suis là, en bas, près des racines du chêne. Fais-moi sortir ! Fais-moi sortir !

L'écolier commença par nettoyer le sol, au pied du chêne, et à chercher du côté des racines. Brusquement, il aperçut une bouteille de verre enfoncée dans une petite excavation. Il la saisit et la tint à la lumière. Il y vit alors une chose qui ressemblait à une grenouille ; elle sautait dans la bouteille.

– Fais-moi sortir ! Fais-moi sortir ! ne cessait-elle de crier.

Sans songer à mal, l'écolier enleva le bouchon. Aussitôt, un esprit sortit de la bouteille, et commença à grandir, à grandir tant et si vite qu'en un instant un personnage horrible, grand comme la moitié de l'arbre se dressa devant le garçon.

– Sais-tu quel sera ton salaire pour m'avoir libéré ? lui demanda-t-il d'une épouvantable voix.

– Non, répondit l'écolier qui ne ressentait aucune crainte. Comment le saurais-je ?

– Je vais te tuer ! hurla l'esprit. Je vais te casser la tête !

– Tu aurais dû me le dire plus tôt, dit le garçon. Je t'aurais laissé où tu étais. Mais tu ne me casseras pas la tête. Tu n'es pas seul à décider !

– Pas seul à décider ! Pas seul à décider ! cria l'esprit. Tu crois ça ! T'imagineras-tu que c'est pour ma bonté qu'on m'a tenu enfermé si longtemps ? Non ! c'est pour me punir ! je suis le puissant Mercure. Je dois rompre le col à qui me laisse échapper.

– Parbleu ! répondit l'écolier. Pas si vite ! Il faudrait d'abord que je sache si c'était bien toi qui étais dans la petite bouteille et si tu es le véritable esprit. Si tu peux y entrer à nouveau, je te croirai. Après, tu feras ce que tu veux.

Plein de vanité, l'esprit déclara :

– C'est la moindre des choses.

Il se retira en lui-même et se fit aussi mince et petit qu'il l'était au début. De sorte qu'il put passer par l'étroit orifice de la bouteille et s'y faufiler à nouveau.

À peine y fut-il entré que l'écolier remettait le bouchon et lançait la bouteille sous les racines du chêne, là où il l'avait trouvée. L'esprit avait été pris.

Le garçon s'apprêta à rejoindre son père. Mais l'esprit lui cria d'une voix plaintive :

– Fais-moi sortir ! Fais-moi sortir !

– Non ! répondit l'écolier. Pas une deuxième fois ! Quand on a menacé ma vie une fois, je ne libère pas mon ennemi après avoir réussi à le mettre hors d'état de nuire.

– Si tu me rends la liberté, dit l'esprit, je te donnerai tant de richesses que tu en auras assez pour toute ta vie.

– Non ! reprit le garçon. Tu me tromperais comme la première fois.

– Par légèreté, tu vas manquer ta chance, dit l'esprit. Je ne te ferai aucun mal et je te récompenserai richement.

L'écolier pensa : « Je vais essayer. Peut-être tiendra-t-il parole. » Il enleva le bouchon et, comme la fois précédente, l'esprit sortit de la bouteille, grandit et devint gigantesque.

– Je vais te donner ton salaire, dit-il. Il tendit au jeune homme un petit chiffon qui ressemblait à un pansement et dit :

– Si tu en frottes une blessure par un bout, elle guérira. Si, par l'autre bout, tu en frottes de l'acier ou du fer, ils se transformeront en argent.

– Il faut d'abord que j'essaie, dit l'écolier.

Il s'approcha d'un arbre, en fendit l'écorce avec sa hache et toucha la blessure avec un bout du chiffon. Elle se referma aussitôt.

– C’était donc bien vrai, dit-il à l’esprit. Nous pouvons nous séparer.

L’esprit le remercia de l’avoir libéré ; l’écolier le remercia pour son cadeau et partit rejoindre son père.

– Où étais-tu donc ? lui demanda celui-ci. Pourquoi as-tu oublié ton travail ? Je te l’avais bien dit que tu ne t’y ferais pas !

– Soyez tranquille, père, je vais me rattraper.

– Oui, te rattraper ! dit le père avec colère. Ce n’est pas une méthode !

– Regardez, père, je vais frapper cet arbre si fort qu’il en tombera.

Il prit son chiffon, en frotta sa hache et assena un coup formidable. Mais, comme le fer était devenu de l’argent, le fil de la hache s’écrasa.

– Eh ! père, regardez la mauvaise hache que vous m’avez donnée ! La voilà toute tordue.

Le père en fut bouleversé et dit :

– Qu’as-tu fait ! Il va me falloir payer cette hache. Et avec quoi ? Voilà ce que me rapporte ton travail !

– Ne vous fâchez pas, dit le fils ; je paierai la hache moi-même.

– Imbécile, cria le vieux, avec quoi la paieras-tu ? Tu ne possèdes rien d’autre que ce que je t’ai donné. Tu n’as en tête que des bêtises d’étudiant et tu ne comprends rien au travail du bois.

Un moment après, l’écolier dit :

– Père, puisque je ne puis plus travailler, arrêtons-nous.

– Quoi ! dit le vieux. T’imagines-tu que je vais me croiser les bras comme toi ? Il faut que je travaille. Toi, tu peux rentrer.

– Père, je suis ici pour la première fois. Je ne retrouverai jamais le chemin tout seul. Venez avec moi.

Le père, dont la colère s’était calmée, se laissa convaincre et partit avec son fils. il lui dit :

– Va et vends la hache endommagée. On verra bien ce que tu en tireras. Il faudra que je gagne la différence pour payer le voisin.

Le fils prit la hache et la porta à un bijoutier de la ville. Celui-ci la mit sur la balance et dit.

– Elle vaut quatre cents deniers. Mais je n’ai pas autant d’argent liquide ici.

– Donnez- moi ce que vous avez ; vous me devrez le reste, répondit le garçon.

Le bijoutier lui donna trois cents deniers et reconnut lui en devoir encore cent autres. L’écolier rentra à la maison et dit :

– Père, j’ai l’argent. Allez demander au voisin ce qu’il veut pour sa hache.

– Je le sais déjà, répondit le vieux : un denier et six sols.

– Eh bien ! donnez lui deux deniers et douze sols. Ça fait le double et c’est bien suffisant. Regardez, j’ai de l’argent de reste.

Il donna cent deniers à son père et reprit :

– Il ne vous en manquera jamais. Vivez à votre guise.

– Seigneur Dieu ! s’écria le vieux, comment as-tu acquis une telle richesse ?

L’écolier lui raconta ce qui s’était passé et comment, en comptant sur sa chance, il avait fait si bonne fortune. Avec l’argent qu’il avait en surplus, il repartit vers les hautes écoles et reprit ses études. Et comme, avec son chiffon, il pouvait guérir toutes les blessures, il devint le médecin le plus célèbre du monde entier.

## Chapitre

### **La Fiancée du petit lapin**

Il était une fois une femme avec sa fille qui avaient un beau jardin de choux. Un lapin y vint, à la saison d'hiver, et voilà qu'il leur mangeait tous les choux. Alors la femme dit à sa fille :

– Va au jardin et chasse-moi le lapin !

– Ouste ! ouste ! dit la fille. Petit lapin, tu nous boulottes tous les choux !

– Viens, fillette, dit le lapin, mets-toi sur ma queue de petit lapin et suis-moi dans ma chaumière de petit lapin.

La fille ne veut pas.

Le lendemain, revient le petit lapin qui mange encore les choux, et la femme dit à sa fille :

– Va au jardin et chasse-moi le lapin !

– Ouste ! ouste ! dit la fille. Petit lapin, encore tu nous boulottes nos choux !

– Viens, fillette, dit le lapin, mets-toi sur ma queue de petit lapin et suis-moi dans ma chaumière de petit lapin.

La fille ne veut pas.

Le surlendemain, voilà le petit lapin revenu, en train de boulotter les choux. Alors, la mère dit à sa fille :

– Va au jardin et chasse-moi le lapin !

– Viens, fillette, dit le lapin, mets-toi sur ma queue de petit lapin et suis-moi dans ma chaumière de petit lapin.

La fille s'assied sur le petit bout de queue du lapin, qui file au loin et la mène dans sa chaumière.

– Maintenant, fillette, fais bouillir le chou vert et le millet, je vais inviter les gens de la noce.

Et les invités de la noce arrivèrent tous ensemble. Mais qui étaient les gens de la noce ? Je peux te le dire parce que c'est ce qu'on m'a raconté : les invités, c'étaient tous les lapins, et le corbeau y était venu aussi comme

curé pour unir les époux, et le renard était le sacristain, et l'autel sous l'arc-en-ciel.

Mais la fillette se sentait triste : elle était toute seule.

Arrive le petit lapin, qui lui dit :

– Viens servir ! Viens servir ! Les invités sont gais !

La fiancée ne dit rien. Elle pleure. Petit lapin s'en va. Petit lapin revient.

– Sers-les donc ! lui dit-il. Sers-les donc ! Les invités sont affamés !

La fiancée ne dit rien. Elle pleure. Petit lapin s'en va. Petit lapin revient.

– Sers enfin ! lui dit-il. Sers enfin ! Les invités vont s'impatienter !

La fiancée ne dit toujours rien ; alors petit lapin s'en va. Elle fait une poupée de paille, qu'elle habille de ses vêtements, lui met une cuillère de bois dans la main, la pose devant la marmite au millet, puis s'en retourne chez sa mère.

Petit lapin revient encore une fois en criant :

– Vas-tu servir ? Vas-tu servir ?

Il se précipite sur la poupée de paille et lui frappe un coup sur la tête, qui lui fait tomber son bonnet.

Il s'aperçoit alors que ce n'est pas sa fiancée et s'éloigne ; et il est tout triste.

## Chapitre

### **La Fille du Roi et la grenouille**

Dans des temps très anciens, alors qu'il pouvait encore être utile de faire des vœux, vivait un roi dont toutes les filles étaient belles. La plus jeune était si belle que le soleil, qui en a cependant tant vu, s'étonnait chaque fois qu'il illuminait son visage. Non loin du château du roi, il y avait une grande et sombre forêt et, dans la forêt, sous un vieux tilleul, une fontaine. Un jour qu'il faisait très chaud, la royale enfant partit dans le bois, et s'assit au bord de la source fraîche. Et comme elle s'ennuyait, elle prit sa balle en or, la jeta en l'air et la rattrapa ; c'était son jeu favori. Il arriva que la balle d'or, au lieu de revenir dans sa main, tomba sur le sol et roula tout droit dans l'eau. La princesse la suivit des yeux, mais la balle disparut : la fontaine était si profonde qu'on n'en voyait pas le fond. La jeune fille se mit à pleurer, à pleurer de plus en plus fort ; elle était inconsolable. Comme elle gémissait ainsi, quelqu'un lui cria :

– Pourquoi pleures-tu, princesse, si fort qu'une pierre s'en laisserait attendrir ?

Elle regarda autour d'elle pour voir d'où venait la voix et aperçut une grenouille qui tendait hors de l'eau sa tête grosse et affreuse.

– Ah ! c'est toi, vieille barboteuse ! dit-elle ; je pleure ma balle d'or qui est tombée dans la fontaine.

– Tais-toi et ne pleure plus, dit la grenouille. Je vais t'aider. Mais que me donneras-tu si je te rapporte ton jouet ?

– Ce que tu voudras, chère grenouille, répondit-elle, mes habits, mes perles et mes diamants et même la couronne d'or que je porte sur la tête.

– Je ne veux ni de tes perles, ni de tes diamants, ni de ta couronne. Mais, si tu acceptes de m'aimer, si tu me prends comme compagne et camarade de jeux, si je peux m'asseoir à ta table à côté de toi, manger dans ton assiette, boire dans ton gobelet et dormir dans ton lit, si tu me promets tout cela, je plongerai au fond de la source et te rendrai ta balle.

– Mais oui, dit-elle je te promets tout ce que tu veux à condition que tu me retrouves ma balle.

Elle se disait : « Elle vit là, dans l'eau avec les siens et coasse. Comment serait-elle la compagne d'un être humain ? »

Quand la grenouille eut obtenu sa promesse, elle mit la tête sous l'eau, plongea et, peu après, réapparut en tenant la balle entre ses lèvres. Elle la jeta sur l'herbe. En retrouvant son beau jouet, la fille du roi fut folle de joie. Elle le ramassa et partit en courant.

– Attends ! Attends ! cria la grenouille. Emmène-moi ! je ne peux pas courir aussi vite que toi !

Mais il ne lui servit à rien de pousser ses « coâ ! coâ ! coâ ! » aussi fort qu'elle pouvait. La jeune fille ne l'écoutait pas. Elle se hâtait de rentrer à la maison et bientôt la pauvre grenouille fut oubliée. Il ne lui restait plus qu'à replonger dans la fontaine.

Le lendemain, comme la petite princesse était à table, mangeant dans sa jolie assiette d'or, avec le roi et tous les gens de la Cour, on entendit – plouf ! plouf ! plouf ! plouf ! – quelque chose qui montait l'escalier de marbre. Puis on frappa à la porte et une voix dit :

– Fille du roi, la plus jeune, ouvre moi !

Elle se leva de table pour voir qui était là. Quand elle ouvrit, elle aperçut la grenouille. Elle repoussa bien vite la porte et alla reprendre sa place. Elle avait très peur. Le roi vit que son cœur battait fort et dit :

– Que crains-tu, mon enfant ? Y aurait-il un géant derrière la porte, qui viendrait te chercher ?

– Oh ! non, répondit-elle, ce n'est pas un géant, mais une vilaine grenouille.

– Que te veut cette grenouille ?

– Ah ! cher père, hier, comme j'étais au bord de la fontaine et que je jouais avec ma balle d'or, celle-ci tomba dans l'eau. Parce que je pleurais bien fort, la grenouille me l'a rapportée. Et comme elle me le demandait avec insistance, je lui ai promis qu'elle deviendrait ma compagne. Mais je ne pensais pas qu'elle sortirait de son eau. Et voilà qu'elle est là dehors et veut venir auprès de moi.

Sur ces entrefaites, on frappa une seconde fois à la porte et une voix dit :

*Fille du roi, la plus jeune,*

*Ouvre-moi !*

*Ne sais-tu plus ce qu'hier*

*Au bord de la fontaine fraîche*

*Tu me promis ?*

*Fille du roi, la plus jeune,*

*Ouvre-moi !*

Le roi dit alors :

– Ce que tu as promis, il faut le faire. Va et ouvre !

Elle se leva et ouvrit la porte. La grenouille sautilla dans la salle, toujours sur ses talons, jusqu'à sa chaise. Là, elle s'arrêta et dit :

– Prends-moi auprès de toi !

La princesse hésita. Mais le roi lui donna l'ordre d'obéir. Quand la grenouille fut installée sur la chaise, elle demanda à monter sur la table. Et quand elle y fut, elle dit :

– Approche ta petite assiette d'or, nous allons y manger ensemble.

La princesse fit ce qu'on voulait, mais c'était malgré tout de mauvais cœur. La grenouille mangea de bon appétit ; quant à la princesse, chaque bouchée lui restait au travers de la gorge. À la fin, la grenouille dit :

– J'ai mangé à satiété ; maintenant, je suis fatiguée. Conduis-moi dans ta chambrette et prépare ton lit de soie ; nous allons dormir.

La fille du roi se mit à pleurer ; elle avait peur du contact glacé de la grenouille et n'osait pas la toucher. Et maintenant, elle allait dormir dans son joli lit bien propre ! Mais le roi se fâcha et dit :

– Tu n'as pas le droit de mépriser celle qui t'a aidée quand tu étais dans le chagrin.

La princesse saisit la grenouille entre deux doigts, la monta dans sa chambre et la déposa dans un coin. Quand elle fut couchée, la grenouille sauta près du lit et dit :

– Prends-moi, sinon je le dirai à ton père.

La princesse se mit en colère, saisit la grenouille et la projeta de toutes ses forces contre le mur :

– Comme ça tu dormiras, affreuse grenouille !

Mais quand l'animal retomba sur le sol, ce n'était plus une grenouille. Un prince aux beaux yeux pleins d'amitié la regardait. Il en fut fait selon la volonté du père de la princesse. Il devint son compagnon aimé et son époux. Il lui raconta qu'une méchante sorcière lui avait jeté un sort et la princesse seule pouvait l'en libérer. Le lendemain, ils partiraient tous deux pour son royaume. Ils s'endormirent et, au matin, quand le soleil se leva, on vit arriver une voiture attelée de huit chevaux blancs. Ils avaient de blancs

plumets sur la tête et leurs harnais étaient d'or. À l'arrière se tenait le valet du jeune roi. C'était le fidèle Henri. Il avait eu tant de chagrin quand il avait vu son seigneur transformé en grenouille qu'il s'était fait bander la poitrine de trois cercles de fer pour que son cœur n'éclatât pas de douleur. La voiture devait emmener le prince dans son royaume. Le fidèle Henri l'y fit monter avec la princesse, et s'installa de nouveau à l'arrière, tout heureux de voir son maître libéré du mauvais sort.

Quand ils eurent roulé pendant quelque temps, le prince entendit des craquements derrière lui, comme si quelque chose se brisait. Il tourna la tête et dit :

– Henri, est-ce l'attelage qui brise ses chaînes ?

– *Eh ! non, Seigneur, ce n'est pas la voiture,*

*Mais de mon cœur l'une des ceintures.*

*Car j'ai eu tant de peine*

*Quand vous étiez dans la fontaine,*

*Transformé en grenouille vilaine !*

Par deux fois encore, en cours de route, on entendit des craquements et le prince crut encore que la voiture se brisait. Mais ce n'était que les cercles de fer du fidèle Henri, heureux de voir son seigneur délivré.

## Chapitre

### Frérot et sœur

Frérot prit sa sœur par la main et dit :

– Depuis que notre mère est morte, nous ne connaissons plus que le malheur. Notre belle-mère nous bat tous les jours et quand nous voulons nous approcher d'elle, elle nous chasse à coups de pied. Pour nourriture, nous n'avons que de vieilles croûtes de pain, et le petit chien, sous la table, est plus gâté que nous ; de temps à autre, elle lui jette quelques bons morceaux. Que Dieu ait pitié de nous ! Si notre mère savait cela ! Viens, nous allons partir par le vaste monde !

Tout le jour ils marchèrent par les prés, les champs et les pierrailles et quand la pluie se mit à tomber, sœur dit :

– Dieu et nos cœurs pleurent ensemble !

Au soir, ils arrivèrent dans une grande forêt. Ils étaient si épuisés de douleur, de faim et d'avoir si longtemps marché qu'ils se blottirent au creux d'un arbre et s'endormirent.

Quand ils se réveillèrent le lendemain matin, le soleil était déjà haut dans le ciel et sa chaleur pénétrait la forêt. frérot dit à sa sœur :

– Sœur, j'ai soif. Si je savais où il y a une source, j'y courrais pour y boire ; il me semble entendre murmurer un ruisseau.

Il se leva, prit Sœur par la main et ils partirent tous deux à la recherche de la source. Leur méchante marâtre était en réalité une sorcière et elle avait vu partir les enfants. Elle les avait suivis en secret, sans bruit, à la manière des sorcières, et avait jeté un sort sur toutes les sources de la forêt. Quand les deux enfants en découvrirent une qui coulait comme du vif argent sur les pierres, Frérot voulut y boire. Mais Sœur entendit dans le murmure de l'eau une voix qui disait : « Qui me boit devient tigre. Qui me boit devient tigre. » Elle s'écria :

– Je t'en prie, Frérot, ne bois pas ; sinon tu deviendras une bête sauvage qui me dévorera. Frérot ne but pas, malgré sa grande soif, et dit :

– J’attendrai jusqu’à la prochaine source.

Quand ils arrivèrent à la deuxième source, Sœurette l’entendit qui disait : « Qui me boit devient loup. Qui me boit devient loup. » Elle s’écria :

– Frérot, je t’en prie, ne bois pas sinon tu deviendras loup et tu me mangeras.

Frérot ne but pas et dit :

– J’attendrai que nous arrivions à une troisième source, mais alors je boirai, quoi que tu dises, car ma soif est trop grande.

Quand ils arrivèrent à la troisième source, Sœurette entendit dans le murmure de l’eau : « Qui me boit devient chevreuil. Qui me boit devient chevreuil. » Elle dit :

– Ah ! Frérot, je t’en prie, ne bois pas, sinon tu deviendras chevreuil et tu partiras loin de moi.

Mais déjà Frérot s’était agenouillé au bord de la source, déjà il s’était penché sur l’eau et il buvait. Quand les premières gouttes touchèrent ses lèvres, il fut transformé en jeune chevreuil.

Sœurette pleura sur le sort de Frérot et le petit chevreuil pleura aussi et s’allongea tristement auprès d’elle. Finalement, la petite fille dit :

– Ne pleure pas cher petit chevreuil, je ne t’abandonnerai jamais.

Elle détacha sa jarretière d’or, la mit autour du cou du chevreuil, cueillit des joncs et en tressa une corde souple. Elle y attacha le petit animal et ils s’enfoncèrent toujours plus avant dans la forêt. Après avoir marché longtemps, longtemps, ils arrivèrent à une petite maison. La jeune fille regarda par la fenêtre et, voyant qu’elle était vide, elle se dit : « Nous pourrions y habiter. » Elle ramassa des feuilles et de la mousse et installa une couche bien douce pour le chevreuil. Chaque matin, elle faisait cueillette de racines, de baies et de noisettes pour elle et d’herbe tendre pour Frérot. Il la lui mangeait dans la main, était content et folâtrait autour d’elle. Le soir, quand Sœurette était fatiguée et avait dit sa prière, elle appuyait sa tête sur le dos du chevreuil -c’était un doux oreiller – et s’endormait. Leur existence eût été merveilleuse si Frérot avait eu son apparence humaine !

Pendant quelque temps, ils vécurent ainsi dans la solitude. Il arriva que le roi du pays donna une grande chasse dans la forêt. On entendit le son des trompes, la voix des chiens et les joyeux appels des chasseurs à travers les arbres. Le petit chevreuil, à ce bruit, aurait bien voulu être de la fête.

– Je t’en prie, Sœurette, laisse-moi aller à la chasse, dit-il ; je n’y tiens plus. Il insista tant qu’elle finit par accepter.

– Mais, lui dit-elle, reviens ce soir sans faute. Par crainte des sauvages chasseurs, je fermerai ma porte. À ton retour, pour que je te reconnaisse, frappe et dis « Sœurette, laisse-moi entrer. » Si tu n’agis pas ainsi, je n’ouvrirai pas.

Le petit chevreuil s’élança dehors, tout joyeux de se trouver en liberté. Le roi et ses chasseurs virent le joli petit animal, le poursuivirent, mais ne parvinrent pas à le rattraper. Chaque fois qu’ils croyaient le tenir, il sautait par-dessus les buissons et disparaissait. Quand vint le soir, il courut à la maison, frappa et dit :

– Sœurette, laisse-moi entrer !

La porte lui fut ouverte, il entra et se reposa toute la nuit sur sa couche moelleuse. Le lendemain matin, la chasse recommença et le petit chevreuil entendit le son des cors et les « Oh ! Oh ! » des chasseurs. Il ne put résister.

– Sœurette, ouvre, ouvre, il faut que je sorte ! dit-il.

Sœurette ouvrit et lui dit :

– Mais ce soir il faut que tu reviennes et que tu dises les mêmes mots qu’hier.

Quand le roi et ses chasseurs revirent le petit chevreuil au collier d’or, ils le poursuivirent à nouveau. Mais il était trop rapide, trop agile. Cela dura toute la journée. Vers le soir, les chasseurs finirent par le cerner et l’un d’eux le blessa légèrement au pied, si bien qu’il boitait et ne pouvait plus aller que lentement. Un chasseur le suivit jusqu’à la petite maison et l’entendit dire :

– Sœurette, laisse-moi entrer !

Il vit que l’on ouvrait la porte et qu’elle se refermait aussitôt. Il enregistra cette scène dans sa mémoire, alla chez le roi et lui raconta ce qu’il avait vu et entendu. Alors le roi dit :

– Demain nous chasserons encore !

Sœurette avait été fort affligée de voir que son petit chevreuil était blessé. Elle épongea le sang qui coulait, mit des herbes sur la blessure et dit :

– Va te coucher, cher petit chevreuil, pour que tu guérisses bien vite.

La blessure était si insignifiante qu’au matin il ne s’en ressentait plus du tout. Quand il entendit de nouveau la chasse il dit :

– Je n’y tiens plus ! Il faut que j’y sois ! Ils ne m’auront pas.

Sœurette pleura et dit :

– Ils vont te tuer et je serai seule dans la forêt, abandonnée de tous. Je ne te laisserai pas sortir !

– Alors je mourrai ici de tristesse, répondit le chevreuil. Quand j’entends le cor, j’ai l’impression que je vais bondir hors de mes sabots.

Sœurette n’y pouvait plus rien. Le cœur lourd, elle ouvrit la porte et le petit chevreuil partit joyeux dans la forêt. Quand le roi le vit, il dit à ses chasseurs :

– Poursuivez-le sans répit tout le jour, mais que personne ne lui fasse de mal !

Quand le soleil fut couché, il dit à l’un des chasseurs :

– Maintenant tu vas me montrer la petite maison !

Quand il fut devant la porte, il frappa et dit :

– Sœurette, laisse-moi entrer !

La porte s’ouvrit et le roi entra. Il aperçut une jeune fille si belle qu’il n’en avait jamais vu de pareille. Quand elle vit que ce n’était pas le chevreuil, mais un homme portant une couronne d’or sur la tête qui entrait, elle prit peur. Mais le roi la regardait avec amitié, lui tendit la main et dit :

– Veux-tu venir à mon château et devenir ma femme ?

– Oh ! oui, répondit la jeune fille, mais il faut que le chevreuil vienne avec moi, je ne l’abandonnerai pas.

Le roi dit :

– Il restera avec toi aussi longtemps que tu vivras et il ne manquera de rien.

Au même instant, le chevreuil arriva. Sœurette lui passa sa laisse et, la tenant elle-même à la main, quitta la petite maison.

Le roi prit la jeune fille sur son cheval et la conduisit dans son château où leurs noces furent célébrées en grande pompe. Sœurette devint donc altesse royale et ils vécurent ensemble et heureux de longues années durant. On était aux petits soins pour le chevreuil qui avait tout loisir de gambader dans le parc clôturé. Cependant, la marâtre méchante, à cause de qui les enfants étaient partis par le monde, s’imaginait que Sœurette avait été mangée par les bêtes sauvages de la forêt et que Frérot, transformé en chevreuil, avait été tué par les chasseurs. Quand elle apprit que tous deux vivaient heureux, l’envie et la jalousie remplirent son cœur et ne la laissèrent plus en repos. Elle n’avait d’autre idée en tête que de les rendre malgré tout malheureux. Et sa véritable fille, qui était laide comme la nuit et n’avait qu’un œil, lui faisait des reproches, disant :

– C’est moi qui aurais dû devenir reine !

– Sois tranquille ! disait la vieille. Lorsque le moment viendra, je m’en occuperai.

Le temps passa et la reine mit au monde un beau petit garçon. Le roi était justement à la chasse. La vieille sorcière prit l’apparence d’une camériste, pénétra dans la chambre où se trouvait la reine et lui dit :

– Venez, votre bain est prêt. Il vous fera du bien et vous donnera des forces nouvelles. Faites vite avant que l’eau ne refroidisse.

Sa fille était également dans la place. Elles portèrent la reine affaiblie dans la salle de bains et la déposèrent dans la baignoire. Puis elles fermèrent la porte à clef et s’en allèrent. Dans la salle de bains, elles avaient allumé un feu d’enfer, pensant que la reine étoufferait rapidement.

Ayant agi ainsi, la vieille coiffa sa fille d’un béguin et la fit coucher dans le lit, à la place de la reine dont elle lui avait donné la taille et l’apparence. Mais elle n’avait pu remplacer œil qui lui manquait. Pour que le roi ne s’en aperçût pas, elle lui ordonna de se coucher sur le côté où elle n’avait pas œil. Le soir, quand le roi revint et apprit qu’un fils lui était né, il se réjouit en son cœur et voulut se rendre auprès de sa chère épouse pour prendre de ses nouvelles. La vieille s’écria aussitôt :

– Prenez bien garde de laisser les rideaux tirés ; la reine ne doit voir aucune lumière elle doit se reposer !

Le roi se retira. Il ne vit pas qu’une fausse reine était couchée dans le lit.

Quand vint minuit et que tout fut endormi, la nourrice, qui se tenait auprès du berceau dans la chambre d’enfant et qui seule veillait encore, vit la porte s’ouvrir et la vraie reine entrer. Elle sortit l’enfant du berceau, le prit dans ses bras et lui donna à boire. Puis elle tapota son oreiller, le recoucha, le couvrit et étendit le couvre-pieds. Elle n’oublia pas non plus le petit chevreuil, s’approcha du coin où il dormait et le caressa. Puis, sans bruit, elle ressortit et, le lendemain matin, lorsque la nourrice demanda aux gardes s’ils n’avaient vu personne entrer au château durant la nuit, ceux-ci répondirent :

– Non, nous n’avons vu personne.

La reine vint ainsi chaque nuit, toujours silencieuse. La nourrice la voyait bien, mais elle n’osait en parler à personne. Au bout d’un certain temps, la reine commença à parler dans la nuit et dit :

– Que devient mon enfant ? Que devient mon chevreuil ?

Deux fois encore je reviendrai ; ensuite plus jamais.

La nourrice ne lui répondit pas. Mais quand elle eut disparu, elle alla trouver le roi et lui raconta tout. Le roi dit alors :

– Mon Dieu, que signifie cela ? Je veillerai la nuit prochaine auprès de l'enfant.

Le soir, il se rendit auprès du berceau et, à minuit, la reine parut et dit à nouveau :

– Que devient mon enfant ? Que devient mon chevreuil ?

Une fois encore je reviendrai ensuite plus jamais.

Elle s'occupa de l'enfant comme à l'ordinaire avant de disparaître. Le roi n'osa pas lui parler, mais il veilla encore la nuit suivante. De nouveau elle dit :

– Que devient mon enfant ? Que devient mon chevreuil ?

Cette fois suis revenue, jamais ne reviendrai.

Le roi ne put se contenir. Il s'élança vers elle et dit :

– Tu ne peux être une autre que ma femme bien-aimée !

Elle répondit :

– Oui, je suis ta femme chérie.

Et, en même temps, par la grâce de Dieu, la vie lui revint. Elle était fraîche, rose et en bonne santé. Elle raconta alors au roi le crime que la méchante sorcière et sa fille avaient perpétré contre elle. Le roi les fit comparaître toutes deux devant le tribunal où on les jugea. La fille fut conduite dans la forêt où les bêtes sauvages la déchirèrent. La sorcière fut jetée au feu et brûla atrocement. Quand il n'en resta plus que des cendres, le petit chevreuil se transforma et retrouva forme humaine. Sœurette et Frérot vécurent ensuite ensemble, heureux jusqu'à leur mort.

## Chapitre

### **La Gardeuse d'oies**

Il était une fois une vieille reine. Son mari était mort depuis longtemps et elle avait une fille fort jolie. Lorsque celle-ci fut devenue grande, elle fut promise au fils d'un roi. Quand vint le temps du mariage, et qu'elle fut prête à partir pour l'étranger, la reine prépara pour elle les objets les plus précieux : des bijoux, de l'or et de l'argent, des gobelets, des pierres précieuses, bref, tout ce qui convient à la dot d'une princesse, car elle aimait son enfant de tout son cœur. Elle la confia à une camériste qui devait voyager avec elle et la conduire à son fiancé. Un cheval fut remis à chacune des deux femmes. Celui de la princesse se nommait Falada et savait parler. Lorsque vint l'instant de la séparation, la reine se rendit dans sa chambre à coucher, y prit un petit couteau et s'entailla un doigt de façon à en faire jaillir le sang. Elle disposa un petit chiffon blanc sur lequel tombèrent trois gouttes de sang, le donna à sa fille et dit :

– Ma chère enfant, garde-le précieusement ; il te sera utile en cours de route.

Elles prirent tristement congé l'une de l'autre. La princesse serra le petit chiffon sur son sein, se mit en selle et partit rejoindre son fiancé. Après avoir chevauché pendant une heure, elle ressentit une soif ardente et dit à sa camériste :

– Descends de cheval et puise avec le gobelet que tu as apporté pour moi de l'eau de ce ruisseau ; j'ai envie de boire.

– Si vous avez soif, répondit la dame, descendez vous-même, allongez-vous au-dessus de l'eau et buvez. Je ne suis pas votre servante.

La princesse, qui avait très soif, descendit de cheval, se pencha sur l'eau du ruisseau et but. On ne lui avait pas permis de boire dans le gobelet d'or.

– Ah ! mon Dieu, émit-elle.

Les trois gouttes de sang lui parlèrent alors :

– Si ta mère savait cela, son cœur éclaterait dans sa poitrine.

Mais la fille du roi était courageuse. Elle ne dit rien et remonta à cheval. Elles chevauchèrent durant quelques lieues. Mais la journée était chaude et elle eut bientôt soif à nouveau. Arrivant auprès d'une rivière, elle dit à sa camériste :

– Descends de cheval et donne-moi à boire dans mon gobelet d'or.

Elle avait oublié depuis longtemps les méchantes paroles de celle qui l'accompagnait. Mais celle-ci répondit avec plus d'orgueil encore :

– Si vous avez soif, buvez toute seule, je ne suis pas votre servante !

La princesse, qui avait vraiment très soif, descendit de cheval, se pencha sur l'eau rapide, pleura et dit :

– Ah ! Seigneur !

Comme elle buvait en se penchant sur l'eau, le petit chiffon taché des trois gouttes de sang échappa de son corsage et partit au gré du courant sans qu'elle s'en aperçût, tant elle avait peur. La camériste, elle, avait tout vu et elle se réjouissait d'avoir dorénavant tout pouvoir sur la princesse car, à partir du moment où celle-ci avait perdu les gouttes de sang, elle était devenue faible et sans défense. Lorsqu'elle voulut remonter sur son cheval Falada, la dame de compagnie dit :

– C'est moi qui vais monter Falada et toi tu prendras mon canasson.

Et il fallut bien qu'elle en passât par là. Ensuite, la dame l'obligea à enlever ses habits royaux et à revêtir ses méchants oripeaux.

Et elle dut jurer devant Dieu qu'elle n'en dirait rien en arrivant à la cour du roi. Si elle n'y avait point consenti, elle eût été assassinée sur-le-champ. Mais Falada avait tout observé et tout enregistré.

La camériste enfourcha donc Falada et la princesse monta sur la rosse. Elles poursuivirent ainsi leur chemin jusqu'au château du roi. On s'y réjouit fort de leur arrivée et le prince vint à leur rencontre, aida la dame de compagnie à descendre de cheval croyant qu'elle était sa fiancée. Elle entra au château, tandis que la vraie princesse devait rester dans la cour. Le vieux roi, qui regardait par la fenêtre, la remarqua et vit qu'elle était fière et belle. Il se rendit aussitôt dans l'appartement royal et demanda à la soi-disant fiancée qui était la jeune fille dans la cour.

– Je l'ai rencontrée en cours de route et l'ai prise avec moi pour ne pas être seule. Donnez du travail à cette servante pour qu'elle ne reste pas sans rien faire.

Mais le vieux roi n'avait pas de besoin à lui confier. Alors il dit :

– J'ai là un garçon qui garde les oies, elle n'a qu'à l'aider.

Le garçon se nommait Kurt ; la vraie fiancée dut l'aider à garder les oies.  
Peu de temps après, la fausse fiancée dit au jeune roi :

– Cher époux, je vous en prie, faites-moi plaisir.

– Bien volontiers.

– Faites venir l'écorcheur pour qu'il abatte le cheval sur lequel je suis arrivée. Pendant le voyage, il m'a mise en colère.

En réalité, elle craignait que le cheval ne parlât de sa conduite à l'égard de la princesse. Quand vint le moment où devait mourir le fidèle Falada, la véritable fille du roi l'apprit. Elle promit à l'écorcheur, secrètement, de lui donner une pièce d'argent s'il lui rendait un petit service. Il y avait dans la ville une porte très grande et pleine d'ombre qu'elle devait franchir matin et soir avec ses oies. Elle pria l'écorcheur d'y clouer la tête de Falada afin qu'elle puisse le voir une fois encore. L'homme fit la promesse, emporta la tête et la cloua sous la sombre porte.

Au petit matin, passant par là avec Kurt, elle dit à la tête :

« Ô ! toi, Falada, qui es accroché là... ! »

La tête répondit :

« O ! toi, ma princesse, qui par là te rends,

Si ta mère savait cela

Son cœur volerait en éclats. »

Silencieusement, elle sortit de la ville et conduisit ses oies aux champs. Arrivée dans les prés, elle s'assit et défit ses cheveux. Ils étaient comme d'or pur et Kurt, en les voyant, se réjouit de les voir étinceler. Il voulut en arracher quelques-uns. Alors la princesse dit :

« Je pleure, je pleure, brise légère !

De Kurt bien vite emporte le bonnet

Et qu'il coure après sa coiffure chère

Jusqu'à ce que de nouveau mes cheveux soient nets. »

Le vent souffla alors et emporta le chapeau de Kurt qui partit à sa poursuite. Quand il revint, elle avait fini de se coiffer et il ne put plus lui prendre de cheveux. Il en fut fort marri et ne lui adressa plus la parole. Ils gardèrent ensuite les oies jusqu'au soir, puis rentèrent à la maison.

Le lendemain matin, poussant le troupeau sous la porte, la jeune fille dit :

« Ô ! toi, Falada, qui es accroché là... ! »

La tête de Falada répondit :

« Ô ! toi, ma princesse, qui par là te rends

Si ta ni mère savait cela

Son cœur volerait en éclats ! »

Parvenue hors de la ville, elle s'assit de nouveau dans le pré et commença à dérouler ses cheveux. Kurt voulut les prendre dans sa main. Elle dit à voix rapide :

Je pleure, je pleure, brise légère !

De Kurt bien vite prends le bonnet

Et qu'il coure après sa coiffure chère

Jusqu'à ce que de nouveau mes cheveux soient nets.

Le vent souffla, emporta le chapeau et Kurt dut le poursuivre. Quand il revint, elle avait depuis longtemps arrangé sa coiffure et il ne put y toucher. Et ainsi, ils gardèrent les oies jusqu'au soir.

Mais, ce soir-là après avoir regagné la maison, Kurt se rendit auprès du vieux roi et lui dit :

– Je ne veux garder plus longtemps les oies avec cette fille.

– Pourquoi donc ? demanda le roi.

– Eh ! elle me fâche toute la journée.

Le roi lui ordonna de raconter ce qui se passait. Kurt dit :

– Le matin, quand nous faisons passer le troupeau sous la porte sombre, il y a une tête de cheval contre le mur. Elle lui dit :

« Falada, qui es accroché là... ! »

La tête répond :

« Ô ! toi ma princesse, qui par là te rend

Si ta mère savait cela

Son cœur volerait en éclats ! »

Et Kurt raconta aussi ce qui se passait ensuite dans le pré aux oies et comment il était obligé de courir après son chapeau.

Le vieux roi lui donna ordre d'agir le lendemain comme de coutume et, au matin, il se tint lui-même sous la porte sombre et entendit comment la jeune fille parlait à la tête de Falada. Il les suivit ensuite dans les champs et se cacha dans un buisson. Bientôt, il vit de ses propres yeux comment le garçon et la gardeuse d'oies amenaient le troupeau et comment, après quelque temps, la jeune fille s'asseyait et laissait couler ses cheveux d'or. Et de nouveau elle dit :

« Je pleure, je pleure, brise légère !

De Kurt bien vite prend le bonnet

Et qu'il coure après sa coiffure chère

Jusqu'à ce que de nouveau mes cheveux soient nets. »

Le vent souffla et emporta le chapeau de Kurt qui dut le poursuivre au loin. La gardeuse d'oies peigna ses cheveux et enroula ses boucles. Le vieux roi vit tout cela. Sans qu'on l'eût aperçu, il quitta les lieux. Lorsque, le soir venu, la jeune fille fut rentrée, il la fit mander et lui demanda pourquoi elle agissait ainsi :

– Je ne puis vous le dire, répondit-elle. Et je ne peux dire mon malheur à personne au monde, je l'ai juré devant Dieu pour éviter que l'on ne me tue.

Le roi essaya de la contraindre à parler, mais il ne put rien en tirer. Alors il dit :

– Si tu ne veux rien me dire, raconte ta peine au fourneau.

Et il s'en alla. Elle s'accroupit près du poêle, gémit et pleura, vidant son cœur et disant :

– Me voilà ici, abandonnée du monde entier, quoique fille du roi. Une méchante camériste m'a obligée par la menace à lui donner mes habits royaux. Elle a pris ma place auprès de mon fiancé et je suis contrainte au travail vulgaire de gardeuse d'oies. Si ma mère le savait, de douleur, son cœur volerait en éclats.

Le vieux roi se tenait de l'autre côté du mur, l'oreille collée à la cheminée. Il avait entendu tout ce qu'elle avait dit. Il revint et la fit quitter le poêle.

On lui apporta des vêtements royaux et elle était si belle que c'était miracle. Le vieux roi appela son fils et lui expliqua qu'il avait choisi une fausse fiancée, qui était en réalité une camériste. La véritable fiancée se tenait devant lui ; c'était la gardeuse d'oies. Le prince fut rempli de joie en la voyant si belle et si vertueuse. On prépara un grand repas auquel furent invités tous les amis et connaissances. Au bout de la table se tenaient le fiancé et la princesse et, en face d'eux, la camériste. Celle-ci était éblouie et elle ne reconnaissait pas sa maîtresse dans cette jeune fille magnifiquement parée. Quand ils eurent mangé et bu et que tout le monde fut de bonne humeur, le vieux roi proposa une devinette à la camériste. Elle devait dire ce que valait une femme qui avait trompé son seigneur. Il lui raconta toute l'histoire et demanda :

– Quelle peine a-t-elle méritée ?

– Elle ne vaut pas plus que d'être enfouie toute nue dans un tonneau bardé de clous pointus à l'intérieur. Et il faut y atteler deux chevaux blancs qui la tireront de rue en rue j'usqu'à ce qu'elle meure.

– Cette femme, c’est toi, dit le vieux roi. Tu as prononcé ton propre verdict et tu seras traitée comme tu l’as dit.

Quand la peine fut exécutée, le prince épousa sa véritable fiancée et ils régnèrent sur le pays dans la paix et la félicité.

## Chapitre

### **Hansel et Gretel**

A l'orée d'une grande forêt vivaient un pauvre bûcheron, sa femme et ses deux enfants. Le garçon s'appelait Hansel et la fille Grethel. La famille ne mangeait guère. Une année que la famine régnait dans le pays et que le pain lui-même vint à manquer, le bûcheron ruminait des idées noires, une nuit, dans son lit et remâchait ses soucis. Il dit à sa femme

– Qu'allons-nous devenir ? Comment nourrir nos pauvres enfants, quand nous n'avons plus rien pour nous-mêmes ?

– Eh bien, mon homme, dit la femme, sais-tu ce que nous allons faire ? Dès l'aube, nous conduirons les enfants au plus profond de la forêt nous leur allumerons un feu et leur donnerons à chacun un petit morceau de pain. Puis nous irons à notre travail et les laisserons seuls. Ils ne retrouveront plus leur chemin et nous en serons débarrassés.

– Non, femme, dit le bûcheron. je ne ferai pas cela ! Comment pourrais-je me résoudre à laisser nos enfants tout seuls dans la forêt ! Les bêtes sauvages ne tarderaient pas à les dévorer.

– Oh ! fou, rétorqua-t-elle, tu préfères donc que nous mourions de faim tous les quatre ? Alors, il ne te reste qu'à raboter les planches de nos cercueils.

Elle n'eut de cesse qu'il n'acceptât ce qu'elle proposait.

– Mais j'ai quand même pitié de ces pauvres enfants, dit le bûcheron.

Les deux petits n'avaient pas pu s'endormir tant ils avaient faim. Ils avaient entendu ce que la marâtre disait à leur père. Grethel pleura des larmes amères et dit à son frère :

– C'en est fait de nous

– Du calme, Grethel, dit Hansel. Ne t'en fais pas ; Je trouverai un moyen de nous en tirer.

Quand les parents furent endormis, il se leva, enfila ses habits, ouvrit la chatière et se glissa dehors. La lune brillait dans le ciel et les graviers

blancs, devant la maison, étincelaient comme des diamants. Hansel se pencha et en mit dans ses poches autant qu'il put. Puis il rentra dans la maison et dit à Grethel :

– Aie confiance, chère petite sœur, et dors tranquille. Dieu ne nous abandonnera pas.

Et lui-même se recoucha.

Quand vint le jour, avant même que le soleil ne se levât, la femme réveilla les deux enfants :

– Debout, paresseux ! Nous allons aller dans la forêt pour y chercher du bois. Elle leur donna un morceau de pain à chacun et dit :

– Voici pour le repas de midi ; ne mangez pas tout avant, car vous n'aurez rien d'autre.

Comme les poches de Hansel étaient pleines de cailloux, Grethel mit le pain dans son tablier. Puis, ils se mirent tous en route pour la forêt. Au bout de quelque temps, Hansel s'arrêta et regarda en direction de la maison. Et sans cesse, il répétait ce geste. Le père dit :

– Que regardes-tu, Hansel, et pourquoi restes-tu toujours en arrière ? Fais attention à toi et n'oublie pas de marcher !

– Ah ! père dit Hansel, Je regarde mon petit chat blanc qui est perché là-haut sur le toit et je lui dis au revoir.

La femme dit :

– Fou que tu es ! ce n'est pas le chaton, c'est un reflet de soleil sur la cheminée. Hansel, en réalité, n'avait pas vu le chat. Mais, à chaque arrêt, il prenait un caillou blanc dans sa poche et le jetait sur le chemin.

Quand ils furent arrivés au milieu de la forêt, le père dit :

– Maintenant, les enfants, ramassez du bois ! je vais allumer un feu pour que vous n'ayez pas froid.

Hansel et Grethel amassèrent des brindilles au sommet d'une petite colline. Quand on y eut mit le feu et qu'il eut bien pris, la femme dit : – Couchez-vous auprès de lui, les enfants, et reposez-vous. Nous allons abattre du bois. Quand nous aurons fini, nous reviendrons vous chercher. Hansel et Grethel s'assirent auprès du feu et quand vint l'heure du déjeuner, ils mangèrent leur morceau de pain. Ils entendaient retentir des coups de hache et pensaient que leur père était tout proche. Mais ce n'était pas la hache. C'était une branche que le bûcheron avait attachée à un arbre mort et que le vent faisait battre de-ci, de-là. Comme ils étaient assis là depuis des

heures, les yeux finirent par leur tomber de fatigue et ils s'endormirent. Quand ils se réveillèrent, il faisait nuit noire. Grethel se mit à pleurer et dit :

– Comment ferons-nous pour sortir de la forêt ?

Hansel la consola

– Attends encore un peu, dit-il, jusqu'à ce que la lune soit levée. Alors, nous retrouverons notre chemin.

Quand la pleine lune brilla dans le ciel, il prit sa sœur par la main et suivit les petits cailloux blancs. Ils étincelaient comme des écus frais battus et indiquaient le chemin. Les enfants marchèrent toute la nuit et, quand le jour se leva, ils atteignirent la maison paternelle. Ils frappèrent à la porte. Lorsque la femme eut ouvert et quand elle vit que c'étaient Hansel et Grethel, elle dit :

– Méchants enfants ! pourquoi avez-vous dormi si longtemps dans la forêt ? Nous pensions que vous ne reviendriez jamais.

Leur père, lui, se réjouit, car il avait le cœur lourd de les avoir laissés seuls dans la forêt.

Peu de temps après, la misère régna de plus belle et les enfants entendirent ce que la marâtre disait, pendant la nuit, à son mari :

– Il ne nous reste plus rien à manger, une demi-miche seulement, et après, finie la chanson ! Il faut nous débarrasser des enfants ; nous les conduirons encore plus profond dans la forêt pour qu'ils ne puissent plus retrouver leur chemin ; il n'y a rien d'autre à faire.

Le père avait bien du chagrin. Il songeait – « Il vaudrait mieux partager la dernière bouchée avec les enfants. » Mais la femme ne voulut n'en entendre. Elle le gourmanda et lui fit mille reproches. Qui a dit « A » doit dire « B. » Comme il avait accepté une première fois, il dut consentir derechef.

Les enfants n'étaient pas encore endormis. Ils avaient tout entendu. Quand les parents furent plongés dans le sommeil, Hansel se leva avec l'intention d'aller ramasser des cailloux comme la fois précédente. Mais la marâtre avait verrouillé la porte et le garçon ne put sortir. Il consola cependant sa petite sœur :

– Ne pleure pas, Grethel, dors tranquille ; le bon Dieu nous aidera.

Tôt le matin, la marâtre fit lever les enfants. Elle leur donna un morceau de pain, plus petit encore que l'autre fois. Sur la route de la forêt, Hansel l'émietta dans sa poche ; il s'arrêtait souvent pour en jeter un peu sur le sol.

– Hansel, qu’as-tu à t’arrêter et à regarder autour de toi ? dit le père. Va ton chemin !

– Je regarde ma petite colombe, sur le toit, pour lui dire au revoir ! répondit Hansel.

– Fou ! dit la femme. Ce n’est pas la colombe, c’est le soleil qui se joue sur la cheminée.

Hansel, cependant, continuait à semer des miettes de pain le long du chemin.

La marâtre conduisit les enfants au fin fond de la forêt, plus loin qu’ils n’étaient jamais allés. On y refit un grand feu et la femme dit :

– Restez là, les enfants. Quand vous serez fatigués, vous pourrez dormir un peu nous allons couper du bois et, ce soir, quand nous aurons fini, nous viendrons vous chercher.

À midi, Grethel partagea son pain avec Hansel qui avait éparpillé le sien le long du chemin. Puis ils dormirent et la soirée passa sans que personne ne revînt auprès d’eux. Ils s’éveillèrent au milieu de la nuit, et Hansel consola sa petite sœur, disant :

– Attends que la lune se lève, Grethel, nous verrons les miettes de pain que j’ai jetées ; elles nous montreront le chemin de la maison.

Quand la lune se leva, ils se mirent en route. Mais de miettes, point. Les mille oiseaux des champs et des bois les avaient mangées. Les deux enfants marchèrent toute la nuit et le jour suivant, sans trouver à sortir de la forêt. Ils mouraient de faim, n’ayant à se mettre sous la dent que quelques baies sauvages. Ils étaient si fatigués que leurs jambes ne voulaient plus les porter. Ils se couchèrent au pied d’un arbre et s’endormirent. Trois jours s’étaient déjà passés depuis qu’ils avaient quitté la maison paternelle. Ils continuaient à marcher, s’enfonçant toujours plus avant dans la forêt. Si personne n’allait venir à leur aide, ils ne tarderaient pas à mourir. À midi, ils virent un joli oiseau sur une branche, blanc comme neige. Il chantait si bien que les enfants s’arrêtèrent pour l’écouter. Quand il eut fini, il déploya ses ailes et vola devant eux. Ils le suivirent jusqu’à une petite maison sur le toit de laquelle le bel oiseau blanc se percha. Quand ils s’en furent approchés tout près, ils virent qu’elle était faite de pain et recouverte de gâteaux. Les fenêtres étaient en sucre.

– Nous allons nous mettre au travail, dit Hansel, et faire un repas béni de Dieu. Je mangerai un morceau du toit ; ça a l’air d’être bon !

Hansel grimpa sur le toit et en arracha un petit morceau pour goûter. Grethel se mit à lécher les carreaux. On entendit alors une voix suave qui venait de la chambre

– *Langue, langue lèche !*

*Qui donc ma maison lèche ?*

Les enfants répondirent

– *C'est le vent, c'est le vent.*

*Ce céleste enfant.*

Et ils continuèrent à manger sans se laisser détourner de leur tâche. Hansel, qui trouvait le toit fort bon, en fit tomber un gros morceau par terre et Grethel découpa une vitre entière, s'assit sur le sol et se mit à manger. La porte, tout à coup, s'ouvrit et une femme, vieille comme les pierres, s'appuyant sur une canne, sortit de la maison. Hansel et Grethel eurent si peur qu'ils laissèrent tomber tout ce qu'ils tenaient dans leurs mains. La vieille secoua la tête et dit :

– Eh ! chers enfants, qui vous a conduits ici ? Entrez, venez chez moi ! Il ne vous sera fait aucun mal.

Elle les prit tous deux par la main et les fit entrer dans la maisonnette. Elle leur servit un bon repas, du lait et des beignets avec du sucre, des pommes et des noix. Elle prépara ensuite deux petits lits. Hansel et Grethel s'y couchèrent. Ils se croyaient au Paradis.

Mais l'amitié de la vieille n'était qu'apparente. En réalité, c'était une méchante sorcière à l'affût des enfants. Elle n'avait construit la maison de pain que pour les attirer. Quand elle en prenait un, elle le tuait, le faisait cuire et le mangeait. Pour elle, c'était alors jour de fête. La sorcière avait les yeux rouges et elle ne voyait pas très clair. Mais elle avait un instinct très sûr, comme les bêtes, et sentait venir de loin les êtres humains. Quand Hansel et Grethel s'étaient approchés de sa demeure, elle avait ri méchamment et dit d'une voix mielleuse :

– *Ceux-là, je les tiens ! Il ne faudra pas qu'ils m'échappent !*

À l'aube, avant que les enfants ne se soient éveillés, elle se leva. Quand elle les vit qui reposaient si gentiment, avec leurs bonnes joues toutes roses, elle murmura :

– *Quel bon repas je vais faire !*

Elle attrapa Hansel de sa main rêche, le conduisit dans une petite étable et l'y enferma au verrou. Il eut beau crier, cela ne lui servit à rien. La

sorcière s'approcha ensuite de Grethel, la secoua pour la réveiller et s'écria :

– Debout, paresseuse ! Va chercher de l'eau et prépare quelque chose de bon à manger pour ton frère. Il est enfermé à l'étable et il faut qu'il engraisse. Quand il sera à point, je le mangerai.

Grethel se mit à pleurer, mais cela ne lui servit à rien. Elle fut obligée de faire ce que lui demandait l'ogresse. On prépara pour le pauvre Hansel les plats les plus délicats. Grethel, elle, n'eut droit qu'à des carapaces de crabes. Tous les matins, la vieille se glissait jusqu'à l'écurie et disait : – Hansel, tends tes doigts, que je voie si tu es déjà assez gras.

Mais Hansel tendait un petit os et la sorcière, qui avait de mauvais yeux, ne s'en rendait pas compte. Elle croyait que c'était vraiment le doigt de Hansel et s'étonnait qu'il n'engraissât point. Quand quatre semaines furent passées, et que l'enfant était toujours aussi maigre, elle perdit patience et décida de ne pas attendre plus longtemps.

– Holà ! Grethel, cria-t-elle, dépêche-toi d'apporter de l'eau. Que Hansel soit gras ou maigre, c'est demain que je le tuerai et le mangerai.

Ah, comme elle pleurait, la pauvre petite, en charriant ses seaux d'eau, comme les larmes coulaient le long de ses joues !

– Dieu bon, aide-nous donc ! s'écria-t-elle. Si seulement les bêtes de la forêt nous avaient dévorés ! Au moins serions-nous morts ensemble !

– Cesse de te lamenter ! dit la vieille ; ça ne te servira à rien !

De bon matin, Grethel fut chargée de remplir la grande marmite d'eau et d'allumer le feu.

– Nous allons d'abord faire la pâte, dit la sorcière. J'ai déjà fait chauffer le four et préparé ce qu'il faut. Elle poussa la pauvre Grethel vers le four, d'où sortaient de grandes flammes.

– Faufile-toi dedans ! ordonna-t-elle, et vois s'il est assez chaud pour la cuisson. Elle avait l'intention de fermer le four quand la petite y serait pour la faire rôtir. Elle voulait la manger, elle aussi. Mais Grethel devina son projet et dit :

– Je ne sais comment faire, comment entre-t-on dans ce four ?

– Petite oie, dit la sorcière, l'ouverture est assez grande, vois, je pourrais y entrer moi-même.

Et elle y passa la tête. Alors Grethel la poussa vivement dans le four, claqua la porte et mit le verrou. La sorcière se mit à hurler

épouvantablement. Mais Grethel s'en alla et cette épouvantable sorcière n'eut plus qu'à rôtir.

Grethel, elle, courut aussi vite qu'elle le pouvait chez Hansel. Elle ouvrit la petite étable et dit :

– Hansel, nous sommes libres ! La vieille sorcière est morte !

Hansel bondit hors de sa prison, aussi rapide qu'un oiseau dont on vient d'ouvrir la cage. Comme ils étaient heureux ! Comme ils se prirent par le cou, dansèrent et s'embrassèrent ! N'ayant plus rien à craindre, ils pénétrèrent dans la maison de la sorcière. Dans tous les coins, il y avait des caisses pleines de perles et de diamants.

– C'est encore mieux que mes petits cailloux ! dit Hansel en remplissant ses poches.

Et Grethel ajouta

– Moi aussi, je veux en rapporter à la maison !

Et elle en mit tant qu'elle put dans son tablier.

– Maintenant, il nous faut partir, dit Hansel, si nous voulons fuir cette forêt ensorcelée.

Au bout de quelques heures, ils arrivèrent sur les bords d'une grande rivière.

– Nous ne pourrons pas la traverser, dit Hansel, je ne vois ni passerelle ni pont.

– On n'y voit aucune barque non plus, dit Grethel. Mais voici un canard blanc. Si Je lui demande, il nous aidera à traverser. Elle cria :

– *Petit canard, petit canard,*

*Nous sommes Hansel et Grethel.*

*Il n'y a ni barque, ni gué, ni pont,*

*Fais-nous passer avant qu'il ne soit tard.*

Le petit canard s'approcha et Hansel se mit à califourchon sur son dos. Il demanda à sa sœur de prendre place à côté de lui.

– Non, répondit-elle, ce serait trop lourd pour le canard. Nous traverserons l'un après l'autre.

La bonne petite bête les mena ainsi à bon port. Quand ils eurent donc passé l'eau sans dommage, ils s'aperçurent au bout de quelque temps que la forêt leur devenait de plus en plus familière. Finalement, ils virent au loin la maison de leur père. Ils se mirent à courir, se ruèrent dans la chambre de leurs parents et sautèrent au cou de leur père. L'homme n'avait plus eu une seule minute de bonheur depuis qu'il avait abandonné ses enfants dans la

forêt. Sa femme était morte. Grethel secoua son tablier et les perles et les diamants roulèrent à travers la chambre. Hansel en sortit d'autres de ses poches, par poignées. C'en était fini des soucis. Ils vécurent heureux tous ensemble.

## Chapitre

**Histoire de celui qui s'en alla apprendre la peur**

Un père avait deux fils. Le premier était réfléchi et intelligent. Il savait se tirer de toute aventure. Le cadet en revanche était sot, incapable de comprendre et d'apprendre. Quand les gens le voyaient, ils disaient : « Avec lui, son père n'a pas fini d'en voir. » Quand il y avait quelque chose à faire, c'était toujours à l'aîné que revenait la tâche, et si son père lui demandait d'aller chercher quelque chose, le soir ou même la nuit, et qu'il fallait passer par le cimetière ou quelque autre lieu terrifiant, il répondait : « Oh non ! père, je n'irai pas, j'ai peur. » Car il avait effectivement peur. Quand, à la veillée, on racontait des histoires à donner la chair de poule, ceux qui les entendaient disaient parfois : « Ça me donne le frisson ! » Le plus jeune des fils, lui, assis dans son coin, écoutait et n'arrivait pas à comprendre ce qu'ils voulaient dire. « Ils disent toujours : "ça me donne la chair de poule ! ça me fait frissonner !" Moi, jamais ! Voilà encore une chose à laquelle je ne comprends rien. » Il arriva qu'un jour son père lui dit :

– Écoute voir, toi, là dans ton coin ! Tu deviens grand et fort. Il est temps que tu apprennes à gagner ton pain. Tu vois comme ton frère se donne du mal.

– Eh ! père, répondit-il, j'apprendrais bien volontiers. Si c'était possible, je voudrais apprendre à frissonner. C'est une chose que j'ignore totalement.

Lorsqu'il entendit ces mots, l'aîné des fils songea : « Seigneur Dieu ! quel crétin que mon frère ! Il ne fera jamais rien de sa vie. » Le père réfléchit et dit :

– Tu apprendras bien un jour à avoir peur. Mais ce n'est pas comme ça que tu gagneras ton pain.

Peu de temps après, le bedeau vint en visite à la maison. Le père lui conta sa peine et lui expliqua combien son fils était peu doué en toutes choses.

– Pensez voir ! Quand je lui ai demandé comment il ferait pour gagner son pain, il a dit qu'il voulait apprendre à frissonner !

– Si ce n’est que ça, répondit le bedeau, je le lui apprendrai. Confiez-le-moi.

Le père était content ; il se disait : « On va le dégourdir un peu. » Le bedeau l’amena donc chez lui et lui confia la tâche de sonner les cloches. Au bout de quelque temps, son maître le réveilla à minuit et lui demanda de se lever et de monter au clocher pour carillonner. « Tu vas voir ce que c’est que d’avoir peur », songeait-il. Il quitta secrètement la maison et quand le garçon fut arrivé en haut du clocher, comme il s’apprêtait à saisir les cordes, il vit dans l’escalier, en dessous de lui, une forme toute blanche.

– Qui va là ? cria-t-il.

L’apparition ne répondit pas, ne bougea pas.

– Réponds ! cria le jeune homme. Ou bien décampe ! Tu n’as rien à faire ici !

Le bedeau ne bougeait toujours pas. Il voulait que le jeune homme le prit pour un fantôme. Pour la deuxième fois, celui-ci cria :

– Que viens-tu faire ici ? Parle si tu es honnête homme. Sinon je te jette au bas de l’escalier.

Le bedeau pensa : « Il n’en fera rien. » Il ne répondit pas et resta sans bouger. Comme s’il était de pierre. Alors le garçon l’avertit pour la troisième fois et comme le fantôme ne répondait toujours pas, il prit son élan et le précipita dans l’escalier. L’apparition dégringola d’une dizaine de marches et resta là allongée. Le garçon fit sonner les cloches, rentra à la maison, se coucha sans souffler mot et s’endormit.

La femme du bedeau attendit longtemps son mari. Mais il ne revenait pas. Finalement, elle prit peur, réveilla le jeune homme et lui demanda :

– Sais-tu où est resté mon mari ? Il est monté avant toi au clocher.

– Non, répondit-il, je ne sais pas. Mais il y avait quelqu’un dans l’escalier et comme cette personne ne répondait pas à mes questions et ne voulait pas s’en aller, je l’ai prise pour un coquin et l’ai jetée au bas du clocher. Allez-y, vous verrez bien si c’était votre mari. Je le regretterais.

La femme s’en fut en courant et découvrit son mari gémissant dans un coin, une jambe cassée. Elle le ramena à la maison, puis se rendit en poussant de grands cris chez le père du jeune homme :

– Votre garçon a fait des malheurs, lui dit-elle. Il a jeté mon mari au bas de l’escalier, où il s’est cassé une jambe. Débarrassez notre maison de ce vaurien !

Le père était bien inquiet. Il alla chercher son fils et lui dit :

– Quelles sont ces façons, mécréant ! C'est le diable qui te les inspire !

– Écoutez-moi, père, répondit-il. Je suis totalement innocent. Il se tenait là, dans la nuit, comme quelqu'un qui médite un mauvais coup. Je ne savais pas qui c'était et, par trois fois, je lui ai demandé de répondre ou de partir.

– Ah ! dit le père, tu ne me feras que des misères. Disparais !

– Volontiers, père. Attendez seulement qu'il fasse jour. Je voyagerai pour apprendre à frissonner. Comme ça, je saurai au moins faire quelque chose pour gagner mon pain.

– Apprends ce que tu veux, dit le père. Ça m'est égal ! Voici cinquante talents, va par le monde et surtout ne dis à personne d'où tu viens et qui est ton père.

– Qu'il en soit fait selon votre volonté, père. Si c'est là tout ce que vous exigez, je m'y tiendrai sans peine.

Quand vint le jour, le jeune homme empocha les cinquante talents et prit la route en se disant : « Si seulement j'avais peur ! si seulement je frissonnais ! » Arrive un homme qui entend les paroles que le garçon se disait à lui-même. Un peu plus loin, à un endroit d'où l'on apercevait des gibets, il lui dit :

– Tu vois cet arbre ? Il y en a sept qui s'y sont mariés avec la fille du cordier et qui maintenant prennent des leçons de vol. Assieds-toi là et attends que tombe la nuit. Tu sauras ce que c'est que de frissonner.

– Si c'est aussi facile que ça, répondit le garçon, c'est comme si c'était déjà fait. Si j'apprends si vite à frissonner, je te donnerai mes cinquante talents. Tu n'as qu'à revenir ici demain matin.

Le jeune homme s'installa sous la potence et attendit que vînt le soir. Et comme il avait froid, il alluma du feu. À minuit le vent était devenu si glacial que, malgré le feu, il ne parvenait pas à se réchauffer. Et les pendus s'entrechoquaient en s'agitant de-ci, de-là. Il pensa : « Moi, ici, près du feu, je gèle. Comme ils doivent avoir froid et frissonner, ceux qui sont là-haut ! » Et, comme il les prenait en pitié, il appliqua l'échelle contre le gibet, l'escalada, décrocha les pendus les uns après les autres et les descendit tous les sept. Il attisa le feu, souffla sur les braises et disposa les pendus tout autour pour les réchauffer. Comme ils ne bougeaient pas et que les flammes venaient lécher leurs vêtements, il dit :

– Faites donc attention ! Sinon je vais vous reprendre là-haut !

Les morts, cependant, n'entendaient rien, se tassaient et laissaient brûler leurs loques. Le garçon finit par se mettre en colère.

– Si vous ne faites pas attention, dit-il, je n’y puis rien ! je n’ai pas envie de brûler avec vous.

Et, l’un après l’autre, il les raccrocha au gibet. Il se coucha près du feu et s’endormit. Le lendemain, l’homme s’en vint et lui réclama les cinquante talents :

– Alors, sais-tu maintenant ce que c’est que d’avoir le frisson ? lui dit-il.

– Non, répondit le garçon. D’où le saurais-je ? Ceux qui sont là-haut n’ont pas ouvert la bouche, et ils sont si bêtes qu’ils ont laissé brûler les quelques hardes qu’ils ont sur le dos.

L’homme comprit qu’il n’obtiendrait pas les cinquante talents ce jour-là et s’en alla en disant : « Je n’ai jamais vu un être comme celui-là ! »

Le jeune homme reprit également sa route et se dit à nouveau, parlant à haute voix.

– Ah ! si seulement j’avais peur ! Si seulement je savais frissonner !

Un cocher qui marchait derrière lui l’entendit et demanda :

– Qui es-tu ?

– Je ne sais pas, répondit le garçon.

Le cocher reprit :

– D’où viens-tu ?

– Je ne sais pas, rétorqua le jeune homme.

– Qui est ton père ?

– Je n’ai pas le droit de le dire.

– Que marmonnes-tu sans cesse dans ta barbe ?

– Eh ! répondit le garçon, je voudrais frissonner. Mais personne ne peut me dire comment j’y arriverai.

– Cesse de dire des bêtises ! reprit le cocher. Viens avec moi !

Le jeune homme accompagna donc le cocher et, le soir, ils arrivèrent à une auberge avec l’intention d’y passer la nuit. En entrant dans sa chambre, le garçon répéta à haute et intelligible voix :

– Si seulement j’avais peur ! Si seulement je savais frissonner !

L’aubergiste l’entendit et dit en riant :

– Si vraiment ça te fait plaisir, tu en auras sûrement l’occasion chez moi.

– Tais-toi donc ! dit sa femme. À être curieux, plus d’un a déjà perdu la vie, et ce serait vraiment dommage pour ses jolis yeux s’ils ne devaient plus jamais voir la lumière du jour.

Mais le garçon répondit :

– Même s’il fallait en arriver là, je veux apprendre à frissonner. C’est d’ailleurs pour ça que je voyage.

Il ne laissa à l’aubergiste ni trêve ni repos jusqu’à ce qu’il lui dévoilât son secret. Non loin de là, se trouvait un château maudit, dans lequel il pourrait certainement apprendre ce que c’était que d’avoir peur, en y passant seulement trois nuits. Le roi avait promis sa fille en mariage à qui tenterait l’expérience et cette fille était la plus belle qu’on eût jamais vue sous le soleil. Il y avait aussi au château de grands trésors gardés par de mauvais génies dont la libération pourrait rendre un pauvre très riche. Bien des gens étaient déjà entrés au château, mais personne n’en était jamais ressorti. Le lendemain, le jeune homme se rendit auprès du roi :

– Si vous le permettez, je voudrais bien passer trois nuits dans le château.

Le roi l’examina, et comme il lui plaisait, il répondit :

– Tu peux me demander trois choses. Mais aucune d’elles ne saurait être animée et tu pourras les emporter avec toi au château.

Le garçon lui dit alors :

– Eh bien ! je vous demande du feu, un tour et un banc de ciseleur avec un couteau.

Le jour même, le roi fit porter tout cela au château. À la tombée de la nuit, le jeune homme s’y rendit, alluma un grand feu dans une chambre, installa le tabouret avec le couteau tout à côté et s’assit sur le tour.

– Ah ! si seulement je pouvais frissonner ! dit-il. Mais ce n’est pas encore ici que je saurai ce que c’est.

Vers minuit, il entreprit de ranimer son feu. Et comme il soufflait dessus, une voix retentit tout à coup dans un coin de la chambre :

– Hou, miaou, comme nous avons froid !

– Bande de fous ! s’écria-t-il. Pourquoi hurlez-vous comme ça ? Si vous avez froid, venez ici, asseyez-vous près du feu et réchauffez-vous !

À peine eut-il prononcé ces paroles que deux gros chats noirs, d’un bond formidable, sautèrent vers lui et s’installèrent de part et d’autre du garçon en le regardant d’un air sauvage avec leurs yeux de braise. Quelque temps après, s’étant réchauffés, ils dirent :

– Si nous jouions aux cartes, camarade ?

– Pourquoi pas ! répondit-il, mais montrez-moi d’abord vos pattes.

Les chats sortirent leurs griffes.

– Holà ! dit-il. Que vos ongles sont longs ! attendez ! il faut d’abord que je vous les coupe.

Il les prit par la peau du dos, les posa sur l'étau et leur y coinça les pattes.

– J'ai vu vos doigts, dit-il, j'en ai perdu l'envie de jouer aux cartes.

Il les tua et les jeta par la fenêtre dans l'eau d'un étang. À peine s'en était-il ainsi débarrassé que de tous les coins et recoins sortirent des chats et des chiens, tous noirs, tirant des chaînes rougies au feu. Il y en avait tant et tant qu'il ne pouvait leur échapper. Ils criaient affreusement, dispersaient les brandons du foyer, piétinaient le feu, essayaient de l'éteindre. Tranquillement, le garçon les regarda faire un moment. Quand il en eut assez, il prit le couteau de ciseleur et dit :

– Déguerpissez, canailles !

Et il se mit à leur taper dessus. Une partie des assaillants s'enfuit ; il tua les autres et les jeta dans l'étang. Puis il revint près du feu, le ranima en soufflant sur les braises et se réchauffa. Bientôt, il sentit ses yeux se fermer et eut envie de dormir. Il regarda autour de lui et vit un grand lit, dans un coin.

– Voilà ce qu'il me faut, dit-il.

Et il se coucha. Comme il allait s'endormir, le lit se mit de lui-même à se déplacer et à le promener par tout le château.

– Très bien ! dit-il. Plus vite !

Le lit partit derechef comme si une demi-douzaine de chevaux y étaient attelés, passant les portes, montant et descendant les escaliers. Et tout à coup, il versa sens dessus dessous hop ! et le garçon se retrouva par terre avec comme une montagne par-dessus lui. Il se débarrassa des couvertures et des oreillers, se faufila de dessous le lit et dit :

– Que ceux qui veulent se promener, se promènent.

Et il se coucha auprès du feu et dormit jusqu'au matin.

Le lendemain, le roi s'en vint au château. Quand il vit le garçon étendu sur le sol, il pensa que les fantômes l'avaient tué. Il murmura :

– Quel dommage pour un si bel homme !

Le garçon l'entendit, se leva, et dit :

– Je n'en suis pas encore là !

Le roi s'étonna, se réjouit et lui demanda comment les choses s'étaient passées.

– Très bien. Voilà une nuit d'écoulée, les autres se passeront bien aussi.

Quand il arriva chez l'aubergiste, celui-ci ouvrit de grands yeux.

– Je n'aurais jamais pensé, dit-il, que je te reverrais vivant. As-tu enfin appris à frissonner ?

– Non ! répondit-il ; tout reste sans effet. Si seulement quelqu'un pouvait me dire comment faire !

Pour la deuxième nuit, il se rendit à nouveau au château, s'assit auprès du feu et reprit sa vieille chanson : « Ah ! si seulement je pouvais frissonner. » À minuit on entendit des bruits étranges. D'abord doucement, puis toujours plus fort, puis après un court silence, un grand cri. Et la moitié d'un homme arrivant par la cheminée tomba devant lui.

– Holà ! cria-t-il. Il en manqua une moitié. Ça ne suffit pas comme ça !

Le vacarme reprit. On tempêtait, on criait. Et la seconde moitié tomba à son tour de la cheminée.

– Attends, dit le garçon ; je vais d'abord ranimer le feu pour toi.

Quand il l'eut fait, il regarda à nouveau autour de lui : les deux moitiés s'étaient rassemblées et un homme d'affreuse mine s'était assis à la place qu'occupait le jeune homme auparavant.

– Ce n'est pas ce que nous avons convenu, dit-il. Ce tour est à moi !

L'homme voulut l'empêcher de s'y asseoir mais il ne s'en laissa pas conter. Il le repoussa avec violence et reprit sa place. Beaucoup d'autres hommes se mirent alors à dégringoler de la cheminée les uns après les autres et ils apportaient neuf tibias et neuf têtes de mort avec lesquels ils se mirent à jouer aux quilles. Le garçon eut envie d'en faire autant.

– Dites, pourrais-je jouer aussi ?

– Oui, si tu as de l'argent.

– J'en ai bien assez, répondit-il ; mais vos boules ne sont pas rondes.

Il prit les têtes de mort, s'installa à son tour et en fit de vraies boules.

– Comme ça elles rouleront mieux, dit-il. En avant ! on va rire !

Il joua et perdit un peu de son argent. Quand sonna une heure, tout avait disparu. Au matin, le roi vint aux renseignements.

– Que t'est-il arrivé cette fois-ci ? demanda-t-il.

– J'ai joué aux quilles, répondit le garçon, et j'ai perdu quelques deniers.

– Tu n'as donc pas eu peur ?

– Eh ! non ! dit-il, je me suis amusé ! Si seulement je savais frissonner !

La troisième nuit, il s'assit à nouveau sur son tour et dit tristement :

– Si seulement je pouvais frissonner !

Quand il commença à se faire tard, six hommes immenses entrèrent dans la pièce portant un cercueil.

– Hi ! Hi ! Hi ! dit le garçon, voilà sûrement mon petit cousin qui est mort il y a quelques jours seulement.

Du doigt, il fit signe au cercueil et s'écria :

– Viens, petit cousin, viens !

Les hommes posèrent la bière sur le sol ; il s'en approcha et souleva le couvercle. Un mort y était allongé. Il lui toucha le visage. Il était froid comme de la glace.

– Attends, dit-il, je vais te réchauffer un peu. Il alla près du feu, s'y réchauffa la main et la posa sur la figure du mort. Mais celui-ci restait tout froid. Alors il le sortit du cercueil, s'assit près du feu et l'installa sur ses genoux en lui frictionnant les bras pour rétablir la circulation du sang. Comme cela ne servait à rien, il songea tout à coup qu'il suffit d'être deux dans un lit pour avoir chaud. Il porta le cadavre sur le lit, le recouvrit et s'allongea à ses côtés. Au bout d'un certain temps, le mort se réchauffa et commença à bouger.

– Tu vois, petit cousin, dit le jeune homme, ne t'ai-je pas bien réchauffé ?

Mais le mort, alors, se leva et s'écria :

– Maintenant, je vais t'étrangler !

– De quoi ! dit le garçon, c'est comme ça que tu me remercies ? retourne au cercueil !

Il le ceintura, et le jeta dans la bière en refermant le couvercle. Les six hommes arrivèrent alors et l'emportèrent.

– Je ne réussis pas à frissonner, dit-il. Ce n'est décidément pas ici que je l'apprendrai.

À ce moment précis entra un homme plus grand que tous les autres et qui avait une mine effrayante. Il était vieux et portait une longue barbe blanche.

– Pauvre diable, lui dit-il, tu ne tarderas pas à savoir ce que c'est que de frissonner : tu vas mourir !

– Pas si vite ! répondit le garçon. Pour que je meure, il faudrait d'abord que vous me teniez.

– Je finirai bien par t'avoir ! dit le monstrueux bonhomme.

– Tout doux, tout doux ! ne te gonfle pas comme ça ! je suis aussi fort que toi. Et même bien plus fort !

– C'est ce qu'on verra, dit le vieux. Si tu es plus fort que moi, je te laisserai partir. Viens, essayons !

Il le conduisit par un sombre passage dans une forge, prit une hache et d'un seul coup, enfonça une enclume dans le sol.

– Je ferai mieux, dit le jeune homme en s'approchant d'une autre enclume.

Le vieux se plaça à côté de lui, laissant pendre sa barbe blanche. Le garçon prit la hache, fendit l'enclume d'un seul coup et y coinça la barbe du vieux.

– Et voilà ! je te tiens ! dit-il, à toi de mourir maintenant !

Il saisit une barre de fer et se mit à rouer de coups le vieux jusqu'à ce que celui-ci éclatât en lamentations et le suppliât de s'arrêter en lui promettant mille trésors. Le jeune homme débloqua la hache et libéra le vieux qui le reconduisit au château et lui montra, dans une cave, trois caisses pleines d'or.

– Il y en a une pour les pauvres, une pour le roi et la troisième sera pour toi, lui dit-il.

Sur quoi, une heure sonna et le méchant esprit disparut. Le garçon se trouvait au milieu d'une profonde obscurité.

– Il faudra bien que je m'en sorte, dit-il. Il tâtonna autour de lui, retrouva le chemin de sa chambre et s'endormit auprès de son feu. Au matin, le roi arriva et dit :

– Alors, as-tu appris à frissonner ?

– Non, répondit le garçon, je ne sais toujours pas. J'ai vu mon cousin mort et un homme barbu est venu qui m'a montré beaucoup d'or. Mais personne ne m'a dit ce que signifie frissonner.

Le roi dit alors :

– Tu as libéré le château de ses fantômes et tu épouseras ma fille.

– Bonne chose ! répondit-il, mais je ne sais toujours pas frissonner.

On alla chercher l'or et les noces furent célébrées. Mais le jeune roi continuait à dire : « Si seulement j'avais peur, si seulement je pouvais frissonner ! » La reine finit par en être contrariée. Sa camériste dit :

– Je vais l'aider à frissonner.

Elle se rendit sur les bords du ruisseau qui coulait dans le jardin et se fit donner un plein seau de goujons. Durant la nuit, alors que son époux dormait, la princesse retira les couvertures et versa sur lui l'eau et les goujons, si bien que les petits poissons frétilaient tout autour de lui. Il s'éveilla et cria :

– Ah ! comme je frissonne, chère femme ! Ah ! Oui, maintenant je sais ce que c'est que de frissonner.

## **Tome II**

# Chapitre 1

## La Huppe et le butor

Où menez-vous de préférence pacager votre troupeau ? demanda quelqu'un à un vieux vacher.

– Par ici, monsieur, où l'herbe n'est ni trop grasse, ni trop maigre ; autrement, ce n'est pas bon pour elles.

– Et pourquoi pas ? s'étonna le monsieur. – Entendez-vous là-bas, dans les humides pâtures, ce cri comme un mugissement sourd ? commença le berger. C'est le butor, qui était un berger jadis, tout comme la huppe. Je vais vous raconter l'histoire. Le butor faisait pacager ses vaches dans de vertes et grasses prairies où les fleurs poussaient en abondance ; et ses vaches, par conséquent, se firent du sang fort, devinrent indépendantes et sauvages. La huppe, par contre, menait les siennes sur la montagne haute et sèche, où le vent joue avec le sable ; et ses vaches en devinrent maigres et débiles. Le soir, quand les bergers font rentrer leurs troupeaux, le butor n'arrivait plus à rassembler ses bêtes exubérantes qui sautaient, bondissaient, gambadaient de tous côtés et s'enfuyaient à mesure. Il avait beau les appeler et crier. « Groupez-vous, groupez-vous toutes ! », cela ne servait à rien, et elles ne voulaient pas l'entendre. La huppe, de son côté, n'arrivait pas à les mettre debout : ses vaches étaient trop faibles et trop découragées pour se lever. « Hop ! hop ! hop ! », leur criait-elle, « Hop ! hop ! hop ! », pour les faire lever, mais c'était en vain : les vaches restaient sur le sable et ne se levaient point. Voilà ce qu'il arrive quand on ne garde pas la juste mesure. Et même de nos jours, bien qu'ils ne gardent plus de troupeaux, vous pouvez entendre le butor qui appelle : « Groupez-vous ! Groupez-vous toutes ! », et la huppe lance toujours son cri. « Hop-hop-hop ! Hop-hop-hop ! Hop-hop-hop ! »

# Chapitre 2

## L'Intelligente fille du paysan

Il était une fois un pauvre paysan qui n'avait pas de terre, seulement une petite chaumière et une fille, enfant unique, qui lui dit un jour – « Nous devrions bien demander un bout de terre à cultiver, dans ses essarts, à notre seigneur le roi. » Sa Majesté, ayant appris quelle était leur pauvreté, leur fit don d'un coin de pré plutôt que d'une terre de friche, et tous deux, le père et sa fille, se mirent à labourer cette terre, afin d'y semer un peu de blé et d'autres choses. Ils allaient terminer ce labour, quand ils tombèrent sur un superbe mortier d'or pur qui était enfoui dans la terre.

– Écoute, dit le père à sa fille, puisque Sa Majesté le roi, dans sa grâce, nous a fait don de ce bout de terre, nous devrions, nous, lui porter le mortier. La fille s'y opposa et lui dit -

– Père, nous avons le mortier, c'est vrai, mais nous n'avons pas le pilon ; et comme on nous réclamera forcément le pilon avec le mortier, nous ferions beaucoup mieux de ne rien dire. Le père ne voulut rien entendre, prit le mortier et le porta à Sa Majesté le roi, en lui disant qu'il avait trouvé cet objet dans son bout de pré en le labourant, et qu'il voulait le lui offrir comme un respectueux témoignage de sa reconnaissance. Le roi prit le mortier, l'examine avec satisfaction, puis demanda au paysan s'il n'avait rien trouvé d'autre.

– Non, dit le paysan. Le roi lui dit qu'il lui fallait aussi apporter le pilon. Mais le paysan eut beau affirmer et soutenir qu'il ne l'avait pas trouvé, cela ne servit pas plus que s'il eût jeté ses paroles au vent ; et il fut arrêté et jeté en prison, où il devait rester tant que le pilon n'aurait pas été retrouvé. Il était au pain sec et à l'eau comme le sont les gens qu'on met au cachot, et les serviteurs qui apportaient chaque jour sa nourriture au prisonnier l'entendirent qui répétait sans cesse : « Ah ! si j'avais écouté ma fille ! Si seulement j'avais écouté ma fille ! » Ils s'en étonnèrent et allèrent rapporter au roi que le prisonnier n'arrêtait pas de se plaindre en disant. « Ah ! si

j'avais écouté ma fille ! », alors qu'il refusait de manger et même de boire. Les serviteurs reçurent l'ordre d'amener le prisonnier devant le roi, et Sa Majesté lui demanda pourquoi il criait sans cesse : « Ah ! si seulement j'avais écouté ma fille ! »

– Ta fille, qu'est-ce qu'elle t'avait dit ? voulut savoir le roi. – Eh bien oui, dit le paysan, ma fille me l'avait bien dit. « N'apporte pas le mortier, sinon on va te réclamer le pilon. » – Quelle fille intelligente tu as ! Il faut que je la voie une fois, dit le roi.

Elle dut donc comparaître devant Sa Majesté, qui lui demanda si elle était aussi intelligente que cela, et qui lui dit qu'il avait une énigme à lui proposer. si elle savait y répondre, il serait prêt à l'épouser. Elle répondit aussitôt que oui, qu'elle voulait deviner.

– Bien, dit le roi, je t'épouserai si tu peux venir vers moi ni habillée, ni nue, ni à cheval, ni en voiture, ni par la route, ni hors de la route. Elle s'en alla, et une fois chez elle, elle se mit nue comme un ver ; ainsi elle n'était donc pas habillée. Elle prit alors un filet de pêche, dans lequel elle se mit et s'enroula ; et ainsi elle n'était pas nue. Elle loua un âne pour un peu d'argent, puis suspendit son filet à la queue de l'âne pour se faire tirer ainsi ; donc elle n'était pas à cheval, ni non plus en voiture. Ensuite, elle fit cheminer l'âne dans l'ornière, de telle manière qu'elle ne touchait le sol que du bout de l'orteil ; et ainsi elle n'allait ni par la route, ni hors de la route. Lorsqu'elle fut arrivée de cette manière, le roi déclara qu'elle avait résolu l'énigme et qu'il n'avait qu'une parole. Il libéra son père de la prison et fit d'elle la reine en l'épousant ; et il laissa entre ses mains tout le bien du royaume. Des années plus tard, un jour que le roi allait passer ses troupes en revue, il se trouva que des paysans, en revenant de vendre leur bois, s'arrêtèrent avec leurs chariots et leurs charrettes devant l'entrée du château, sur la place. Les uns avaient des attelages de bœufs, les autres de chevaux ; et l'un d'eux avait attelé trois chevaux, dont un jument qui mit bas à ce moment-là ; et le petit poulain, en se débattant, finit par aller tomber sous le ventre de deux bœufs attelés à la charrette qui stationnait devant. Ce fut l'origine d'une querelle entre les deux paysans lorsqu'ils revinrent à leurs voitures : celui des bœufs prétendant garder le poulain qui était sous le ventre de ses bêtes, et celui des chevaux le réclamant comme mis bas par sa jument. Des cris aux invectives, des invectives aux coups, la dispute s'envenima et fit un tel tapage que le roi dut intervenir et déclara qu'où était le Poulain, là il devait rester, décidant ainsi que le paysan aux

bœufs aurait à lui ce poulain, qui pourtant n'était pas à lui. L'autre paysan, celui aux chevaux, s'en alla en pleurant et en se lamentant de la perte de son poulain ; et comme il avait entendu dire que la reine avait le cœur charitable, elle qui était d'origine paysanne au surplus, il alla la trouver pour lui demander son aide et la prier de faire qu'il pût rentrer en possession de son poulain.

– C'est possible, lui dit-elle, à la condition que tu ne ni trahisses point, et je vais te dire comment il faut faire. Demain matin de bonne heure, quand le roi sortira pour aller passe sa garde en revue, tu te tiendras sur son passage, en travers du chemin qu'il doit emprunter, et tu auras un grand filet de pêche que tu jetteras et retireras comme si tu pêchais dans l'eau faisant comme s'il était plein de poissons. Elle lui dit également ce qu'il lui faudrait répondre aux questions que le roi ne manquerait pas de lui faire poser. Le lendemain donc, quand passa le roi, le paysan était en train de pêcher sur le sec, lançant son filet et le ramassant pour secouer, avec tous les gestes du pêcheur heureux. Un messager fut dépêché vers ce fou pour lui demander, de la part du roi quelle était son idée.

– Je pêche, fut sa réponse. Le messager ne manqua pas de lui demander comment il pouvait pêcher, puisqu'il n'y avait pas d'eau.

– Aussi bien que deux bœufs peuvent avoir un poulain, répondit le paysan, aussi bien peut-on pêcher où il n'y a pas d'eau ; et c'est ce que je fais ! Le messager rapporta ces paroles au roi, qui fit venir le paysan, lui disant que cette réponse ne venait pas de lui et qu'il voulait savoir de qui il l'avait apprise. Le paysan ne voulut rien reconnaître et se borna à répéter. « Que Dieu vous garde ! La réponse vient de moi. » On le coucha sur une botte de paille et on le bâtonna si longtemps et si durement qu'il finit par admettre et par reconnaître que c'était Sa Majesté la reine qui l'avait conseillé. Le roi, dès qu'il fut de retour au château, alla trouver la reine et lui dit :

– Pourquoi cette conduite, d'une duplicité impardonnable ? Je ne veux plus de toi comme épouse ; tu as fini ton temps ici et tu vas retourner d'où tu viens, dans ta chaumière paysanne. Mais à titre de cadeau d'adieu, il lui permit d'emporter avec elle ce qu'elle choisirait comme la chose la plus précieuse et qu'elle aimait le mieux.

– Très bien, mon cher mari, lui dit-elle, puisque tels sont tes ordres, j'obéirai et je ferai ce que tu dis. Elle se jeta dans ses bras et l'embrassa, en lui disant qu'avant de partir elle viendrait encore prendre congé de lui. Elle

prépara bien vite une boisson fortement narcotique et la lui présenta comme le verre de l'adieu. Le roi en but une bonne dose, cependant qu'elle faisait mine d'y tremper les lèvres, et quand elle le vit succomber au sommeil, elle appela ses serviteurs et se fit apporter une belle et blanche toile de lin, dans laquelle elle l'enveloppa complètement ; puis elle leur fit porter ce lourd paquet jusqu'à sa voiture, devant la porte extérieure du palais. Elle emporta le dormeur jusque dans sa chaumière, où elle le coucha sur son petit lit de jeune fille, pour l'y laisser dormir jour et nuit aussi longtemps que se prolongea l'effet du narcotique. Lorsqu'il se réveilla, il regarda avec stupéfaction autour de lui, ne comprenant ni où il se trouvait, ni ce qu'il lui arrivait. Il appela ses serviteurs, après diverses exclamations de surprise, mais personne ne vint et nul ne répondit. Ce fut sa femme, pour finir, qui arriva devant son lit et qui lui dit : – Mon cher seigneur, vous m'avez commandé et permis d'emporter du château ce que j'aimais le plus et ce que je tenais comme le bien le plus précieux ; et comme je n'aime au monde rien plus que vous, comme je n'ai aucun bien qui me soit plus précieux, je vous ai pris avec moi pour vous garder dans ma chaumière ! Le roi en eut les larmes aux yeux. – Ma chère femme, lui dit-il, tu es mienne comme je suis tien ! Il la ramena dans le château royal pour y célébrer de nouvelles noces avec elle – et sans doute y vivent-ils encore à l'heure qu'il est.

# Chapitre 3

## Jean-le-Fidèle

Il était une fois un vieux roi malade qui, sentant la mort approcher fit appeler son plus dévoué serviteur. Il lui dit :

« Fidèle Jean, je vais bientôt quitter cette terre, et je n'emporte qu'un seul regret : laisser derrière moi un fils trop jeune pour savoir se conduire lui-même et gouverner son royaume. Si tu ne me promets pas de lui enseigner tout ce qu'il doit savoir et de lui servir de guide, je ne saurai mourir en paix. »

Le fidèle Jean était vieux, il répondit pourtant : « Je ne quitterai jamais le prince et je le servirai de toutes mes forces, même si je dois les épuiser à son service.

– Merci, fidèle Jean, dit le roi. Grâce à toi je mourrai en paix... Après ma mort, tu feras visiter à mon fils tout le château, depuis le sommet des tours jusqu'aux oubliettes les plus profondes ; tu lui montreras où sont les trésors et les réserves, mais tu ne le laisseras pas pénétrer dans la dernière chambre de la tour du nord. Là, se trouve le portrait de la princesse du Castel d'Or. S'il le voit, de grands malheurs en découleront et mieux vaut ignorer l'existence de cette princesse que de chercher à l'approcher. »

Le fidèle Jean s'engagea à respecter les volontés du roi mourant et peu après celui-ci rendit l'âme.

Quand le temps du deuil fut écoulé, le fidèle serviteur dit à son nouveau maître :

« Il est temps pour vous de connaître votre héritage. Venez avec moi, je vais vous faire visiter le château de vos pères. »

Il conduisit le jeune roi à travers les salles et les galeries, les escaliers et les tourelles, lui fit admirer bien des tapisseries et des meubles précieux, ouvrit de nombreux coffres pleins d'or ou de monnaies rares, mais laissa bien close la porte de la tour du nord, où se trouvait le portrait de la princesse du Castel d'Or.

Ce portrait se trouvait placé de telle sorte qu'on le voyait dès qu'on entra dans la pièce, et il était peint de si merveilleuse façon qu'on croyait voir la princesse sourire et respirer, comme si elle se tenait là, vivante.

Le jeune roi, cependant, remarqua que le fidèle Jean passait devant cette porte sans l'ouvrir et lui en demanda la raison.

« Parce que, répondit le fidèle Jean, il y a dans cette pièce quelque chose qui vous ferait peur.

« Je veux le voir », répéta le jeune roi, cherchant à ouvrir la porte, mais Jean le retint.

« Non, dit-il, j'ai promis au roi votre père que vous ne verriez pas ce que contient cette pièce. Si vous y jetez un seul coup d'œil, les plus grands malheurs pourraient en résulter et pour vous et pour votre royaume.

– Le plus grand malheur, dit le prince, serait plutôt que je ne puisse y entrer, car alors, de jour ni de nuit, je ne pourrai trouver le repos. Je ne bougerai pas d'ici tant que tu n'auras pas ouvert cette porte. » Le fidèle Jean comprit que le jeune roi ne changerait pas d'avis ; alors il prit son trousseau de clefs, en choisit une et, à regret, l'introduisit dans la serrure.

Il pénétra le premier dans la pièce, espérant avoir le temps de couvrir le tableau, mais il était déjà trop tard : le prince, entré sur ses talons, vit le portrait, son regard rencontra celui de la princesse et il tomba sur le plancher, évanoui.

« Le malheur est arrivé. Qu'allons-nous devenir, à présent ? » se dit le fidèle Jean avec angoisse.

Enfin le roi ouvrit les yeux. Ses premières paroles furent pour demander qui était cette ravissante princesse, et quand le fidèle serviteur eut répondu à sa question, il dit :

« Si toutes les feuilles de tous les arbres étaient des langues parlant nuit et jour, elles ne sauraient assez dire à quel point je l'aime. Ma vie dépend d'elle et je pars immédiatement à sa recherche. Toi, qui es mon fidèle Jean, tu m'accompagneras. »

Le fidèle serviteur essaya de raisonner son maître, mais ce fut bien inutile. Il comprit qu'il fallait lui céder et, après avoir longuement réfléchi, il mit au point un projet qui devait lui permettre d'arriver auprès de l'inaccessible princesse.

« Tout ce qui entoure le roi et sa fille est en or, dit-il enfin à son maître, et elle n'aime que ce qui est en or. Dans votre trésor il y a cinq tonnes de ce métal précieux, mettez-les à la disposition de vos orfèvres afin qu'ils les

transforment en objets de toutes sortes, qu'ils les décorent d'oiseaux et de bêtes sauvages ; je sais que cela lui plaira. Dès que tout sera prêt, nous embarquerons et tenterons notre chance. »

Tout fut fait comme Jean l'avait proposé.

Les orfèvres travaillèrent nuit et jour, ciselèrent des merveilles par centaines, un navire fut équipé, le fidèle Jean et le roi revêtirent des costumes de marchands, afin de n'être pas reconnus, puis les voiles furent hissées et le navire cingla vers le large, en direction du lointain point sur l'horizon où s'élevait le Castel d'Or.

Quand ils abordèrent cette île lointaine, le fidèle Jean recommanda au roi de rester à bord, tandis que lui-même chercherait à approcher la princesse. Il descendit à terre, emportant de précieuses coupes d'or, escalada une falaise et arriva près d'une rivière. Là, une jeune servante puisait de l'eau dans deux seaux d'or et, quand elle vit paraître cet étranger, elle lui demanda ce qu'il désirait.

« Je suis un marchand », lui répondit Jean, laissant entrevoir le contenu des ballots qu'il avait apportés.

« Oh ! s'écria la servante, si la fille du roi voyait ces merveilles, elle vous les achèterait certainement », et entraînant le faux marchand, elle le conduisit au château dont de hauts remparts et d'innombrables gardiens défendaient l'accès.

Quand la princesse eut aperçu les coupes d'or, elle les prit une à une, les admira et dit : « Je vous les achète. » Mais le fidèle Jean répondit : « Je ne suis que le serviteur d'un riche marchand. Ce que je vous montre ici n'est rien en comparaison de ce qu'il transporte à bord de son navire.

– Alors qu'il apporte ici toute sa cargaison, ordonna la princesse.

« Cela demanderait des jours et des jours, répondit Jean, et votre palais, si grand qu'il soit, ne l'est pas assez pour contenir tant de merveilles. »

Ces mots ne firent qu'exciter davantage la convoitise de la princesse qui demanda à Jean de la conduire jusqu'au bateau.

Il obéit avec la plus grande joie, et le roi, quand il vit paraître la princesse, reconnut que sa beauté était encore plus grande qu'il ne l'avait cru en voyant le tableau. Il la fit descendre dans les cales de son navire où, sur des brocarts tissés d'or, il avait disposé des coffres débordant de bijoux, de plats, de statuettes et de candélabres. Tout était de l'or le plus pur, et les fines ciselures brillaient au soleil ou luisaient dans les coins d'ombre, d'un insoutenable éclat.

Pendant ce temps, le fidèle Jean était resté sur le pont, auprès du timonier. Sur ses ordres, l'ancre fut levée sans bruit, les voiles hissées en silence et, seul, le léger clapotement des vagues contre la coque et la houle maintenant un peu plus forte trahirent le moment où le navire, tournant sur son erre, prit le large et alla vers d'autres cieux.

Mais la princesse était bien trop absorbée dans sa contemplation pour remarquer quoi que ce soit. Plusieurs heures s'écoulèrent avant qu'elle eût achevé de tout voir, de tout admirer, et lorsque, enfin, elle prit congé du marchand, la nuit était presque venue.

Elle remonta sur le pont, vit les matelots à la manœuvre, les voiles gonflées par le vent et, à l'horizon, la terre comme un mince et lointain fil, maintenant hors d'atteinte.

« Ah ! s'écria-t-elle, je suis trahie ! Un vil marchand m'a prise au piège et m'emporte loin de mon père.

– Rassurez-vous, lui dit le roi en la prenant par la main, il est vrai que je vous ai enlevée par ruse, mais je ne suis pas un vil marchand. Mon père était un roi aussi puissant que le vôtre et je suis votre égal par la naissance. J'ai agi par ruse, mais l'amour est mon excuse : je ne pense qu'à vous depuis ce jour où j'ai découvert votre portrait, et ne saurais plus vivre sans vous. »

Quand la princesse entendit ces mots, son cœur changea, elle regarda le roi avec plus de complaisance et accepta de devenir sa femme.

Le voyage se poursuivit dans le calme et le bonheur, mais un jour où le fidèle Jean, assis sur le pont, jouait de la flûte, il vit voler trois corbeaux. Il écouta ce qu'ils disaient, car il comprenait le langage des bêtes.

Le premier croassait : « Le roi croit avoir conquis la princesse du Castel d'Or.

– Il n'est pas au bout de ses peines, répondit le second.

– Hélas ! bien des épreuves l'attendent encore », fit le troisième.

Alors le premier reprit : « Quand il abordera dans son royaume, un cheval couleur de feu bondira vers lui. S'il l'enfourche, ce cheval l'emportera dans les airs, et jamais plus il ne verra celle qu'il aime.

– Il y a un moyen d'éviter ce malheur, dit le second corbeau.

– Oui, reprit le premier, il y en a un. Si quelqu'un prend le pistolet qui se trouve dans les étuis de la selle et abat la bête, le jeune roi sera sauvé. Mais qui peut savoir cela ? Et si quelqu'un le savait et le disait, il serait

immédiatement changé en pierre depuis la plante des pieds jusqu'aux genoux. »

Alors le second corbeau reprit la parole.

« Mais ce n'est pas tout, dit-il. Même si le jeune roi échappait à ce danger, il n'aurait pas encore conquis son épouse. Quand celle-ci entrera dans son palais, elle verra une robe de mariée, si belle qu'elle ne pourra résister au désir de l'essayer. Alors, elle sera perdue, car la robe est de soufre et de poix et la consumera jusqu'à la moelle des os.

– N'y a-t-il aucun moyen de la sauver ? demanda le troisième.

– Il n'en est qu'un seul. Mettre une paire de gants de cuir, lui enlever sa robe et la jeter au feu. Mais qui fera cela ? Personne ne le sait, personne ne le devinera et quiconque le saurait et le dirait serait changé en pierre depuis les genoux jusqu'au cœur. »

Le fidèle Jean ne disait rien, mais il écoutait toujours, l'angoisse au cœur.

Alors le troisième corbeau parla. « Je sais encore autre chose, dit-il. Même si la princesse n'était pas consumée par sa robe, les jeunes mariés ne seraient pas encore sauvés. Après le mariage il y aura un bal, la jeune reine s'évanouira et si personne ne lui prend trois gouttes de sang au poignet droit pour les jeter au loin, elle mourra... Mais quiconque sachant ceci le répéterait à haute voix, des pieds à la tête il serait immédiatement transformé en pierre. »

Après avoir dit cela les trois corbeaux s'envolèrent, et Jean demeura plongé dans ses tristes pensées, sachant cette fois qu'il ne pouvait sauver son maître sans lui-même perdre la vie.

Comme les corbeaux l'avaient dit, dès que le bateau eut accosté, un cheval à la robe de feu apparut sur la plage, et le roi enthousiasmé par son allure, s'apprêta à l'enfourcher. Le fidèle Jean n'eut que le temps de saisir le pistolet dans les fontes et d'abattre l'animal.

Alors les autres serviteurs, jaloux de Jean, s'écrièrent : « Quel massacre inutile ! Ce cheval aurait été le plus bel ornement des écuries royales. » Mais le roi les fit taire. « Il est mon fidèle Jean, dit-il, tout ce qu'il fait est bien fait. » Les jaloux se regardèrent, déçus, mais ne purent insister.

Avec des clameurs de joie, un cortège triomphal se forma qui accompagna le jeune monarque et la princesse jusqu'à leur château.

Là, dans la première salle, étalée sur un large fauteuil, se trouvait une robe de mariée, si belle qu'elle paraissait tissée d'or et d'argent.

En la voyant, le roi voulut la prendre et l'offrir à sa fiancée, mais Jean veillait. De ses mains gantées de cuir il se saisit de la robe et la jeta dans la cheminée où brûlait un grand feu. De hautes flammes bleues s'élevèrent, répandant une odeur épouvantable, mais les serviteurs du roi, saisissant cette nouvelle occasion de nuire à Jean et de le ruiner dans l'esprit de son maître, s'écrièrent : « Il est devenu fou. Il a brûlé la robe de la mariée !

« Laissez-le, leur dit le roi, il est mon fidèle Jean. Ce qu'il fait ne peut être que bien fait. » Et pourtant, il commençait à s'étonner de le voir agir de façon si étrange et le priver tour à tour d'un cheval tel qu'il ne pourrait jamais en avoir dans ses écuries et d'une robe telle qu'aucun tailleur de son royaume n'aurait pu l'imiter.

Quelques jours plus tard, le mariage royal fut célébré en grande pompe. Après la cérémonie, un fastueux bal fut donné et la mariée fut la première à danser. Le fidèle Jean ne la quittait pas des yeux et commençait à croire que les corbeaux s'étaient trompés, lorsque soudain, il la vit pâlir et s'affaïsser sur le sol, blanche comme morte. Tous les assistants crièrent et s'affolèrent, mais le fidèle Jean, les écartant, se précipita, releva le corps inanimé et, l'emportant dans la chambre royale, l'étendit sur le lit.

Puis saisissant son poignard, il fit jaillir trois gouttes de sang du poignet droit de la reine et les jeta au loin.

Cette fois, les serviteurs n'eurent même pas besoin de s'indigner. Le roi avait tout vu et se mit en colère. Il avait des médecins à sa cour, c'était à eux de soigner la reine, et non à ce vieux serviteur de lui ouvrir les veines avec son poignard sale et d'éparpiller au loin son sang. Peut-être même crut-il que Jean allait tuer la reine, comme il avait tué le cheval. On ne sait pas, mais sa colère fut terrible et, désignant le fidèle Jean à ses gardes : « Qu'on le jette en prison ! » ordonna-t-il.

Peu après, la reine reprenait connaissance, mais ne put faire fléchir la colère de son époux : le fidèle Jean fut jugé le lendemain et condamné à être pendu. Il ne s'insurgea pas et dit seulement : « Tout condamné à mort a le droit de parler. Me refuserez-vous ce droit ?

– Non, dit le roi. Nous t'écoutons.

– J'ai été injustement condamné, sire, dit Jean, car je n'ai jamais cessé de vous être fidèle. » Puis, il répéta la conversation des corbeaux, telle qu'il l'avait surprise à bord du navire, et expliqua comment, pour sauver son maître, il avait dû agir comme il l'avait fait.

« Qu'on lui rende la liberté ! s'écria alors le roi. Comment ai-je pu douter de toi, ô mon fidèle Jean ? Me le pardonneras-tu jamais ? »

Mais le fidèle Jean ne répondit pas car son corps changé en pierre ne pouvait plus bouger et, à la dernière de ses paroles, sa langue elle-même s'était pétrifiée.

Quand le roi comprit cela, il fut saisi d'un affreux chagrin. Il reconnut que son serviteur avait sauvé sa vie et celle de son épouse en sacrifiant la sienne et que rien désormais ne pourrait réparer l'affreuse injustice qu'il venait de commettre. La reine, informée de la chose, partagea ses regrets et ordonna que le corps du fidèle Jean, devenu statue de pierre, fût érigé sur la place d'honneur, dans la plus belle salle du palais.

La statue resta là dix ans. Dix ans pendant lesquels le roi et la reine eurent trois enfants et gouvernèrent sagement leur royaume, mais leur bonheur était entaché de l'incessant regret d'avoir méconnu la fidélité de leur serviteur.

Or, un soir, le roi, assis à sa fenêtre, vit voler trois corbeaux et, à sa grande surprise, entendit leur langage.

« Voilà dix ans aujourd'hui, disait le premier, que le fidèle Jean n'est plus que statue immobile et sans voix.

– Il est un moyen de lui rendre la parole, dit le second, mais le roi ni la reine ne s'y résigneront jamais.

– Hélas ! non, dit le troisième, car il leur faudrait sacrifier toutes leurs richesses et en faire don aux pauvres.

– À ce prix pourtant, le fidèle Jean recouvrerait la parole et la vue.

– Il est aussi, reprit le premier corbeau, un moyen de faire battre de nouveau son cœur, mais le roi ni la reine ne sauraient consentir.

– Hélas ! non, dit le troisième, car il leur faudrait alors perdre leur couronne et renoncer au trône.

– À ce prix, pourtant, le cœur du fidèle Jean se remettrait à battre.

– Et son corps tout entier pourrait reprendre vie, dit le troisième, si le roi et la reine abandonnaient leur royaume pour sauver celui qui les a sauvés trois fois.

– Hélas ! ils n'accepteront jamais de partir comme des mendiants, nus-pieds et la besace au dos, vêtus de guenilles, eux et leurs enfants.

– Hélas ! Hélas ! » croassèrent les corbeaux et ils s'en furent tous à tire-d'aile.

Le roi appela la reine, et une heure plus tard un héraut parcourait la ville invitant tous les pauvres à se rendre au château pour y recevoir une part du trésor royal. Quand la distribution fut faite, la statue de pierre tourna la tête, ses yeux s'ouvrirent et sa bouche prononça ces mots :

« Je n'ai fait que tenir la promesse faite au roi votre père. »

Le monarque fut si heureux d'entendre de nouveau la voix de son fidèle Jean que, poussant un cri de joie, il saisit un parchemin, et signa son acte d'abdication.

Alors, le cœur de la statue de pierre se mit à battre, et le fidèle Jean dit :

« Sire, ne vous dépouillez pas pour moi.

– Je ne puis faire moins pour toi que tu n'as fait pour moi », répondit le roi. Il ôta ses riches vêtements, se vêtit de guenilles et partit avec sa femme et ses enfants pieds nus et besace au dos. Le fidèle Jean tenta de le retenir, mais ses jambes de pierre le rivaient au sol, loin de son roi qui refusait de l'écouter et s'en allait.

Alors la force de son amour l'emporta sur la pesanteur de la matière et l'on vit Jean, marchant sur ses jambes pétrifiées, traverser le palais, descendre le perron et se jeter aux genoux de son maître pour le supplier de ne pas partir.

« Tu es mon fidèle Jean, lui dit alors le roi. Tout ce que tu veux, je le veux », et il remonta sur son trône.

Le trésor du roi demeura vide et Jean conserva ses jambes de pierre, mais à travers le temps et à travers l'espace jamais ne régna un monarque plus heureux que celui-là, qui avait appris qu'un serviteur fidèle vaut tous les trésors du monde.

# Chapitre 4

## Jorinde et Joringel

Il était une fois un vieux château au cœur d'une grande forêt épaisse où vivait toute seule une vieille femme qui était une très grande magicienne. Le jour, elle se transformait en chatte ou en chouette, mais le soir elle reprenait ordinairement forme humaine. Elle avait le pouvoir d'attirer les oiseaux et le gibier, et elle les tuait ensuite pour les faire cuire et rôtir. Si quelqu'un approchait du château à plus de cent pas, il était forcé de s'arrêter et ne pouvait plus bouger de là tant qu'elle ne l'avait pas délivré d'une formule magique : mais si une pure jeune fille entrait dans ce cercle de cent pas, elle la métamorphosait en oiseau, puis elle l'enfermait dans une corbeille qu'elle portait dans une chambre du château. Elle avait bien sept mille corbeilles de cette sorte dans le château avec un oiseau aussi rare dans chacune d'elle.

Or, il était une fois une jeune fille qui s'appelait Jorinde ; elle était plus belle que toutes les autres filles. Et puis il y avait un très beau jeune homme nommé Joringel : ils s'étaient promis l'un à l'autre. Ils étaient au temps de leurs fiançailles et leur plus grand plaisir était d'être ensemble.

Un jour, ils allèrent se promener dans la forêt afin de pouvoir parler en toute intimité.

– Garde-toi, dit Joringel, d'aller aussi près du château.

C'était une belle soirée, le soleil brillait entre les troncs d'arbres, clair sur le vert sombre de la forêt, et la tourterelle chantait plaintivement sur les vieux hêtres. Jorinde pleurait par moment, elle s'asseyait au soleil et gémissait ; Joringel gémissait lui aussi. Ils étaient aussi consternés que s'ils allaient mourir ; ils regardaient autour d'eux, ils étaient perdus et ne savaient pas quelle direction ils devaient prendre pour rentrer chez eux. Il y avait encore une moitié de soleil au-dessus de la montagne, l'autre était déjà derrière. Joringel regarda à travers les taillis et vit la vieille muraille du

château tout près de lui ; il fut pris d'épouvante et envahi par une angoisse mortelle. Jorinde se mit à chanter :

« Mon petit oiseau bagué du rouge anneau, Chante douleur, douleur :  
Te voilà chantant sa mort au tourtereau,  
Chante douleur, dou...tsitt, tsitt, tsitt. »

Joringel se tourna vers Jorinde. Elle était transformée en rossignol qui chantait « Tsitt, Tsitt ». Une chouette aux yeux de braise vola trois fois autour d'elle et par trois fois cria « hou, hou, hou ». Joringel ne pouvait plus bouger : il restait là comme une pierre, il ne pouvait ni pleurer, ni parler, ni remuer la main ou le pied. À présent, le soleil s'était couché : la chouette vola dans le buisson, et aussitôt après une vieille femme en sortit, jaune, maigre et voûtée avec de grands yeux rouges et un nez crochu dont le bout lui atteignait le menton. Elle marmonna, attrapa le rossignol et l'emporta sur son poing. Joringel ne put rien dire, ne put pas avancer : le rossignol était parti.

Enfin, la femme revint et dit d'une voix sourde :

« Je te salue, Zachiel, si la lune brille sur la corbeille, détache-le, Zachiel, au bon moment. »

Alors Joringel fut délivré. Il tomba à genoux devant la femme et la supplia de lui rendre sa Jorinde, mais elle déclara qu'il ne l'aurait plus jamais et s'en alla. Il appela, pleura et se lamenta, mais ce fut en vain.

Joringel s'en fut et finit par arriver dans un village inconnu où il resta longtemps à garder les moutons. Il allait souvent tourner autour du château, mais pas trop près. Enfin, une nuit, il rêva qu'il trouvait une fleur rouge sang avec une belle et grosse perle en son cœur. Il cueillait cette fleur et l'emportait pour aller au château : tout ce qu'il touchait avec la fleur était délivré de l'enchantement, et il rêva aussi qu'il avait trouvé Jorinde de cette manière.

En se réveillant le matin, il se mit en quête par monts et par vaux d'une fleur semblable : il chercha jusqu'au neuvième jour, et voilà qu'à l'aube il trouva la fleur rouge sang. En son cœur, il y avait une grosse goutte de rosée, aussi grosse que la perle la plus belle.

Il porta cette fleur jour et nuit jusqu'à ce qu'il arrivât au château. Quand il s'approcha à cent pas du château, il ne fut point cloué sur place, mais il continua à marcher jusqu'à la porte. Joringel s'en réjouit fort, il toucha la porte de sa fleur et elle s'ouvrit d'un coup. Il entra, traversa la cour, prêtant l'oreille pour savoir s'il n'entendrait pas les nombreux oiseaux : enfin, il les

entendit. Il alla dans cette direction et trouva la salle où la magicienne était en train de donner à manger aux oiseaux dans leurs sept mille corbeilles.

Quand elle aperçut Joringel, elle se fâcha : prise d'une grande fureur, elle l'injuria et vomit tout son fiel contre lui, mais elle ne put pas l'approcher à plus de deux pas. Il ne tint pas compte de la magicienne et alla examiner les corbeilles aux oiseaux ; mais c'est qu'il y avait là des centaines de rossignols. Comment allait-il retrouver sa Jorinde maintenant ?

Pendant qu'il regardait ainsi, il s'aperçut que la sorcière s'emparait à la dérobée d'une petite corbeille contenant un oiseau et gagnait la porte avec elle. Sur-le-champ il bondit sur elle, toucha la petite corbeille avec sa fleur et la vieille femme aussi : maintenant elle ne pouvait plus rien ensorceler, et Jorinde était là, le tenant embrassé, aussi belle qu'elle l'était auparavant. Alors Joringel refit aussi de tous les autres oiseaux des jeunes filles, puis il rentra avec sa Jorinde, et ils vécurent longtemps heureux.

# Chapitre 5

## La Lampe bleue

Pendant de longues années, un soldat avait servi le roi fidèlement. Mais lorsque la guerre vint à finir et que le soldat ne put plus servir à cause de ses nombreuses blessures, le Roi lui dit : « Tu peux t'en aller, je n'ai plus besoin de toi. Tu ne recevras plus d'argent : seuls ceux qui peuvent accomplir un travail se méritent un salaire. »

Le soldat, ne sachant pas comment il gagnerait sa vie, s'en alla, inquiet. Il marcha toute la journée et, le soir venu, il se retrouva dans une forêt. À la nuit tombante, il aperçut une lumière, s'en rapprocha, et arriva à une maison habitée par une sorcière. « Donne-moi un lit, de quoi manger et de quoi boire », lui dit le soldat, « je languis. » « Oh ! Oh ! », répondit la sorcière, « qui oserait donner quelque chose à un soldat égaré ? Allons, je serai miséricordieuse et je t'accueillerai, mais à condition que tu fasses ce que je demande. » « Et que veux-tu ? », demanda le soldat. « Je veux que demain tu bêches mon jardin. »

Le soldat consentit et, le jour suivant, il travailla avec la plus grande ardeur. Mais il ne put terminer le travail avant la nuit. « Je vois bien », dit la sorcière, « que tu n'en peux plus aujourd'hui ; je vais donc te garder une autre nuit. Mais pour cela, demain tu devras me fendre une corde de bois et en faire du petit bois. » Cela lui prit toute la journée. Au soir, la sorcière lui offrit de rester encore une nuit. « Demain, tu devras seulement accomplir un tout petit travail pour moi. Derrière ma maison, il y a vieux puits asséché, dans lequel est tombée ma lampe. Elle brille d'une lumière bleue et ne s'éteint jamais. Tu devras me la rapporter. »

Le jour suivant, la vieille sorcière le conduisit au puits. Elle le fit s'asseoir dans un panier et le descendit tout au fond. Il trouva la lampe, et fit un signe à la sorcière, lui signifiant qu'elle devait le remonter. Elle le tira vers là-haut, mais lorsque qu'il fut tout près du bord, elle tendit la main et tenta de lui prendre la lampe bleue. « Non », dit le soldat en devinant les

mauvaises intentions de la sorcière, « je ne te donnerai pas la lampe avant d'avoir remis les deux pieds sur la terre ferme. » Cela mit la sorcière en colère ; elle le laissa retomber au fond du puits, et elle s'éloigna.

Le pauvre soldat tomba sur le sol humide, sans se faire mal toutefois. La lampe bleue continuait à briller ; mais en quoi cela pourrait-il l'aider ? Il crut bien qu'il n'échapperait pas à la mort. Triste, il s'assied un moment, puis il fouilla dans sa poche et y trouva sa pipe encore à moitié pleine. « Ce sera mon dernier plaisir », se dit-il. Il prit la pipe, l'alluma à la flamme de la lampe bleue, et commença à fumer. Alors que les volutes s'élevaient dans le puits, un génie apparut devant le soldat et lui demanda : « Maître, qu'elles sont tes ordres ? ». « Que m'est-il possible de t'ordonner ? », répliqua le soldat avec étonnement. « Je dois faire tout ce que m'ordonneras », répondit le génie. « Hé bien ! », dit le soldat, « aide-moi d'abord à sortir de ce puits. »

Le génie le prit par la main et le conduisit au travers d'un passage secret. Il n'oublia pas d'emporter la lampe bleue. Il lui montra en chemin les trésors que la sorcière avait accumulés et cachés là. Le soldat ramassa autant d'or qu'il pouvait en emporter. Quand il arriva en haut, il dit au génie : « Maintenant va, capture la sorcière, et amène-la devant le tribunal. » Peu après, elle passa rapide comme le vent, un chat sauvage en guise de monture, en poussant des cris effroyables. Le génie ne tarda pas à revenir, et dit : « La cause a été entendue, et la sorcière sera bientôt sur le bûcher. Maître, que désires-tu encore. » « Pour l'instant, rien », répondit le soldat. « Tu peux retourner chez toi ; mais tiens-toi prêt à venir si je t'appelle. » « Ce ne sera pas nécessaire, dit le génie, puisque tu n'as qu'à allumer ta pipe avec la lampe bleue pour que j'apparaisse juste devant toi ». Là-dessus, il disparut.

Le soldat retourna dans la ville d'où il venait. Il descendit dans la meilleure auberge et se fit faire de beaux habits. Puis il demanda à l'aubergiste de lui aménager une chambre le plus magnifiquement possible. Lorsque cela fut fait, il appela le génie et lui dit : « J'ai servi le roi fidèlement, mais il m'a renvoyé et laissé affamé, sans gagne-pain. Pour cela, je me vengerai. » « Que puis-je faire ? », demanda le génie. « Cette nuit, lorsque la princesse sera au lit, amène-là ici encore endormie ; elle devra être ma servante. » Le génie répondit : « Pour moi c'est très facile, mais pour toi c'est plutôt dangereux. Si on venait à l'apprendre, ça irait très mal pour toi. »

Lorsque minuit sonna, la porte s'ouvrit, et le génie amena la princesse à l'intérieur. « Ah ! ah ! te voilà enfin ! », s'exclama le soldat. « Allez, prends le balai et nettoie la pièce. » Tandis que la princesse s'affairait, le soldat lui ordonna de venir près de son fauteuil. Il s'allongea les jambes et dit : « Enlève-moi mes bottes. » La princesse dut les lui enlever, les nettoyer et les faire briller. Elle fit tout ce qu'il lui ordonna, sans opposition, muette, et les yeux mi-clos. Au premier chant du coq, le génie ramena la princesse dans son lit, au château.

Le lendemain matin, lorsque la princesse se leva, elle alla voir son père et lui raconta qu'elle avait fait un rêve étrange : « Je défilais dans des rues à la vitesse de l'éclair et je me retrouvais dans la chambre d'un soldat. J'étais sa servante et devais faire toutes sortes de travaux ménagers : balayer la chambre, nettoyer les bottes... Ce n'était qu'un rêve, et pourtant je me sens si fatiguée, comme si j'avais vraiment fait tout cela ! » « Mais peut-être n'était-ce pas un rêve », dit le roi. « Je vais te donner un conseil : fais un petit trou au fond de tes poches, lesquelles tu rempliras de petits pois. Si on t'enlève encore, les pois tomberont et laisseront une piste dans les rues. »

Tandis que le roi parlait, le génie se tenait là, invisible, écoutant tout. La nuit, comme la princesse se faisait transporter dans les rues, tous les petits pois tombèrent de ses poches. Mais ils ne laissèrent pas de piste puisque le génie avait répandu des pois dans toutes les rues. La princesse dut encore faire la servante jusqu'au chant du coq.

Au matin, le roi envoya ses gardes pour qu'ils suivent les traces ; mais c'était peine perdue ! Dans toutes les rues, des enfants pauvres étaient assis et mangeaient les petits pois en disant : « Cette nuit, il a plu des petits pois ». « Nous devons trouver autre chose », se dit le roi. Il s'adressa à la princesse : « Garde tes souliers lorsque tu iras te coucher. Et avant que tu ne reviennes de là-bas, caches-en un ; j'arriverai bien à le retrouver. » Le génie découvrit le pot aux roses et le soir, lorsque le soldat lui ordonna d'aller chercher la princesse, il lui raconta tout. Il lui expliqua que contre une telle ruse, il ne connaissait pas de parade, et que si l'on retrouvait le soulier chez lui, cela pourrait tourner mal. « Fais ce que je t'ai dit », répliqua le soldat. La princesse dut encore faire la servante pour une troisième nuit. Mais avant qu'on la ramenât chez elle, elle cacha un soulier sous le lit.

Le lendemain matin, le roi fit rechercher le soulier de sa fille dans toute la ville ; il fut retrouvé chez le soldat. Celui-ci, avec l'aide des gens de la rue, avait déjà fui jusqu'aux portes de la ville. Il fut bientôt arrêté et jeté en

prison. Dans sa fuite, le soldat avait oublié d'emporter ce qu'il avait de plus précieux : la lampe bleue, et son or. Il ne lui restait qu'un écu dans sa poche.

Tandis qu'il se tenait à la fenêtre de sa prison, le soldat vit un de ses amis qui passait dehors. Il frappa à la fenêtre pour le faire s'approcher et lui dit : « Sois bon et rapporte-moi le balluchon que j'ai laissé à l'auberge ; pour cela, je te donnerai un écu. » L'ami partit, puis ramena ce que le soldat lui avait demandé. Aussitôt seul, le soldat alluma sa pipe et fit apparaître le génie. « Sois sans crainte. », dit le génie à son maître, « Vas là où ils t'emmèneront, laisse faire les choses. Et n'oublie pas d'apporter la lampe bleue. »

Le jour suivant, on tint un procès contre le soldat, et bien qu'il n'eût rien fait de bien méchant, le juge le condamna à mort. Alors qu'on l'amenait dehors, le soldat demanda au roi une dernière faveur. « Quelle est-elle ? », demanda le roi. « J'aimerais pouvoir fumer ma pipe sur le chemin de la potence ». « Tu peux la fumer », répondit le roi. » « Et trois fois plutôt qu'une. Mais ne va surtout pas croire que je te laisserai la vie sauve. »

Alors le soldat sortit sa pipe et l'alluma à l'aide de lampe bleue. Et à peine deux ronds de fumée s'étaient-ils envolés que, déjà, le génie se tenait là, un gourdin à la main. Il dit : « Que désires-tu, mon Maître ? » « Donne une bonne raclée au juge de mauvaise foi et à ses sbires. Et n'épargne pas le roi ; il m'a fait tellement de torts. » Le génie partit comme l'éclair, et pif, et paf, il frappa çà et là. Et tous ceux qu'il frappait de son gourdin, s'effondraient immédiatement sur le sol et n'osaient plus bouger. Le roi, tout effrayé, se mit à supplier qu'on l'épargnât. Pour qu'on lui laisse la vie sauve, il céda tout son royaume au soldat, et lui donna à marier sa fille, la princesse.

# Chapitre 6

## Le Loup et les sept chevreaux

Il était une fois une vieille chèvre qui avait sept chevreaux et les aimait comme chaque mère aime ses enfants. Un jour, elle voulut aller dans la forêt pour rapporter quelque chose à manger, elle les rassembla tous les sept et leur dit :

– Je dois aller dans la forêt, mes chers enfants. Faites attention au loup ! S’il arrivait à rentrer dans la maison, il vous mangerait tout crus. Ce bandit sait jouer la comédie, mais il a une voix rauque et des pattes noires, c’est ainsi que vous le reconnaîtrez.

– Ne t’inquiète pas, maman, répondirent les chevreaux, nous ferons attention. Tu peux t’en aller sans crainte.

La vieille chèvre bêla de satisfaction et s’en alla.

Peu de temps après, quelqu’un frappa à la porte en criant :

– Ouvrez la porte, mes chers enfants, votre mère est là et vous a apporté quelque chose.

Mais les chevreaux reconnurent le loup à sa voix rude.

– Nous ne t’ouvrirons pas, crièrent-ils. Tu n’es pas notre maman. Notre maman a une voix douce et agréable et ta voix est rauque. Tu es un loup !

Le loup partit chez le marchand et y acheta un grand morceau de craie. Il mangea la craie et sa voix devint plus douce. Il revint ensuite vers la petite maison, frappa et appela à nouveau :

– Ouvrez la porte, mes chers enfants, votre maman est de retour et vous a apporté pour chacun un petit quelque chose.

Mais tout en parlant, il posa sa patte noire sur la fenêtre ; les chevreaux l’aperçurent et crièrent :

– Nous ne t’ouvrirons pas ! Notre maman n’a pas les pattes noires comme toi. Tu es un loup !

Et le loup courut chez le boulanger et dit :

– Je me suis blessé à la patte, enduis-la-moi avec de la pâte.

Le boulanger lui enduisit la patte et le loup courut encore chez le meunier.

– Verse de la farine blanche sur ma patte ! commanda-t-il.

– Le loup veut duper quelqu'un, pensa le meunier, et il fit des manières. Mais le loup dit :

– Si tu ne le fais pas, je te mangerai.

Le meunier eut peur et blanchit sa patte. Eh oui, les gens sont ainsi !

Pour la troisième fois le loup arriva à la porte de la petite maison, frappa et cria :

– Ouvrez la porte, mes chers petits, maman est de retour de la forêt et vous a apporté quelque chose.

– Montre-nous ta patte d'abord, crièrent les chevreaux, que nous sachions si tu es vraiment notre maman.

Le loup posa sa patte sur le rebord de la fenêtre, et lorsque les chevreaux virent qu'elle était blanche, ils crurent tout ce qu'il avait dit et ouvrirent la porte. Mais c'est un loup qui entra.

Les chevreaux prirent peur et voulurent se cacher. L'un sauta sous la table, un autre dans le lit, le troisième dans le poêle, le quatrième dans la cuisine, le cinquième s'enferma dans l'armoire, le sixième se cacha sous le lavabo et le septième dans la pendule. Mais le loup les trouva et ne traîna pas : il avala les chevreaux, l'un après l'autre. Le seul qu'il ne trouva pas était celui caché dans la pendule.

Lorsque le loup fut rassasié, il se retira, se coucha sur le pré vert et s'endormit.

Peu de temps après, la vieille chèvre revint de la forêt. Ah, quel triste spectacle l'attendait à la maison ! La porte grande ouverte, la table, les chaises, les bancs renversés, le lavabo avait volé en éclats, la couverture et les oreillers du lit traînaient par terre. Elle chercha ses petits, mais en vain. Elle les appela par leur nom, l'un après l'autre, mais aucun ne répondit. C'est seulement lorsqu'elle prononça le nom du plus jeune qu'une petite voix fluette se fit entendre :

– Je suis là, maman, dans la pendule !

Elle l'aida à en sortir et le chevreau lui raconta que le loup était venu et qu'il avait mangé tous les autres chevreaux. Imaginez combien la vieille chèvre pleura ses petits !

Toute malheureuse, elle sortit de la petite maison et le chevreau courut derrière elle. Dans le pré, le loup était couché sous l'arbre et ronflait à en

faire trembler les branches. La chèvre le regarda de près et observa que quelque chose bougeait et grouillait dans son gros ventre.

– Mon Dieu, pensa-t-elle, et si mes pauvres petits que le loup a mangés au dîner, étaient encore en vie ?

Le chevreau dut repartir à la maison pour rapporter des ciseaux, une aiguille et du fil. La chèvre cisaila le ventre du monstre, et aussitôt le premier chevreau sortit la tête ; elle continua et les six chevreaux en sortirent, l'un après l'autre, tous sains et saufs, car, dans sa hâte, le loup glouton les avait avalés tout entiers. Quel bonheur ! Les chevreaux se blottirent contre leur chère maman, puis gambadèrent comme le tailleur à ses noces. Mais la vieille chèvre dit :

– Allez, les enfants, apportez des pierres, aussi grosses que possible, nous les fourrerons dans le ventre de cette vilaine bête tant qu'elle est encore couchée et endormie.

Et les sept chevreaux roulèrent les pierres et en farcirent le ventre du loup jusqu'à ce qu'il soit plein. La vieille chèvre le recousit vite, de sorte que le loup ne s'aperçut de rien et ne bougea même pas.

Quand il se réveilla enfin, il se leva, et comme les pierres lui pesaient dans l'estomac, il eut très soif. Il voulut aller au puits pour boire, mais comme il se balançait en marchant, les pierres dans son ventre grondaient.

Cela grogne, cela gronde, mon ventre tonne !

J'ai avalé sept chevreaux, n'était-ce rien qu'une illusion ?

Et de lourdes grosses pierres les remplacèrent.

Il alla jusqu'au puits, se pencha et but. Les lourdes pierres le tirèrent sous l'eau et le loup se noya lamentablement. Les sept chevreaux accoururent alors et se mirent à crier :

– Le loup est mort, c'en est fini de lui !

Et ils se mirent à danser autour du puits et la vieille chèvre dansa avec eux.

# Chapitre 7

## Les Lutins

C'était un cordonnier qui était devenu si pauvre, sans qu'il y eût de sa faute, qu'à la fin, il ne lui reste à plus de cuir que pour une seule et unique paire de chaussures. Le soir, donc, il le découpa, comptant se remettre au travail le lendemain matin et finir cette paire de chaussures ; et quand son cuir fût taillé, il alla se coucher, l'âme en paix et la conscience en repos ; il se recommanda au bon Dieu et s'endormit.

Au lieu du cuir le lendemain matin, après avoir fait sa prière, il voulait se remettre au travail quand il vit, sur son établi, les souliers tout faits et complètement finis. Il en fut tellement étonné qu'il ne savait plus que dire. Il prit les chaussures en main et les examina de près : le travail était impeccable et si finement fait qu'on eût dit un chef-d'œuvre : pas le moindre point qui ne fut parfait. Un acheteur arriva peu après, trouva les souliers fort à son goût et les paya plus cher que le prix habituel. Avec l'argent, le cordonnier put acheter assez de cuir pour faire deux paires de chaussures, qu'il tailla le soir même, pensant les achever le lendemain en s'y mettant de bonne heure. Mais le matin, quand il arriva au travail, les deux paires de souliers étaient faites, posées sur son établi, sans qu'il se fût donné la moindre peine ; au surplus, les acheteurs ne lui manquèrent point non plus : et c'étaient de vrais connaisseurs, car il lui laissèrent assez d'argent pour qu'il pût acheter de quoi faire quatre paires de chaussures. Et ces quatre paires-là aussi, il les trouva finies le matin quand il venait, plein de courage, pour se mettre au travail. Et comme par la suite, il en alla toujours de même et que ce qu'il avait coupé le soir se trouvait fait le lendemain matin, le cordonnier se trouva non seulement tiré de la misère, mais bientôt dans une confortable aisance qui touchait presque à la richesse.

Peu de temps avant la Noël, un soir, après avoir taillé et découpé son cuir, le cordonnier dit à sa femme au moment d'aller au lit :

– Dis donc, si nous restions éveillés cette nuit pour voir qui nous apporte ainsi son assistance généreuse ?

L'épouse en fut heureuse et alluma une chandelle neuve, puis ils allèrent se cacher, tous les deux, derrière les vêtements de la penderie et où ils restèrent à guetter. À minuit, arrivèrent deux mignons petits nains tout nus qui s'installèrent à l'établi et qui, tirant à eux les coupes de cuir, se mirent de leurs agiles petits doigts à monter et piquer, coudre et clouer les chaussures avec des gestes d'une prestesse et d'une perfection telles qu'on n'arrivait pas à les suivre, ni même à comprendre comment c'était possible. Ils ne s'arrêtèrent pas dans leur travail avant d'avoir tout achevé et aligné les chaussures sur l'établi ; puis ils disparurent tout aussi prestement.

Le lendemain matin, l'épouse dit au cordonnier :

– Ces petits hommes nous ont apporté la richesse, nous devrions leur montrer notre reconnaissance : ils sont tout nus et il doivent avoir froid à courir ainsi. Sais-tu quoi ? Je vais leur coudre de petits caleçons et de petites chemises, de petites culottes et de petites vestes et je tricoterai pour eux de petites chaussettes ; toi, tu leur feras à chacun une petite paire de souliers pour aller avec.

– Cela, dit le mari, je le ferai avec plaisir !

Et le soir, quand ils eurent tout fini, ils déposèrent leurs cadeaux sur l'établi, à la place du cuir découpé qui s'y entassait d'habitude, et ils allèrent se cacher de nouveaux pour voir comment ils recevraient leur présent. À minuit, les lutins arrivèrent en sautillant pour se mettre au travail ; quand ils trouvèrent sur l'établi, au lieu du cuir, les petits vêtements préparés pour eux, ils marquèrent de l'étonnement d'abord, puis une grande joie à voir les jolies petites choses, dont ils ne tardèrent pas à s'habiller des pieds à la tête en un clin d'œil, pour se mettre aussitôt à chanter :

– Maintenant nous voilà comme de vrais dandys !

Pourquoi jouer encor les cordonniers ici ?

Joyeux et bondissants, ils se mirent à danser dans l'atelier, à gambader comme de petits fous, sautant par-dessus chaises et bancs, pour gagner finalement la porte et s'en aller, toujours dansants. Depuis lors, on ne les a plus revus ; mais pour le cordonnier tout alla bien jusqu'à son dernier jour, et tout lui réussit dans ses activités comme dans ses entreprises.

Il y avait une fois une pauvre servante qui était travailleuse et propre, qui balayait soigneusement chaque jour la maison et portait les ordures sur un grand tas devant la porte. Un matin, de bonne heure, comme elle arrivait déjà pour se mettre au travail, elle y trouva une lettre ; mais comme elle ne savait pas lire, elle laissa son balai dans un coin, ce matin-là, et alla montrer la lettre à ses maîtres. C'était une invitation des lutins qui demandaient à la servante de servir de marraine à l'un de leurs enfants. Elle n'était pas décidée et ne savait que faire, mais à la fin, après beaucoup de paroles, ses maîtres réussirent à la convaincre qu'on ne pouvait pas refuser une invitation de cette sorte, et elle l'admit. Trois lutins vinrent la chercher pour la conduire dans une montagne creuse où vivaient les petits hommes. Tout y était petit, mais si délicat, si exquis qu'on ne peut pas le dire. L'accouchée reposait dans un lit noir d'ébène poli, à rosaces de perles, avec des couvertures brodées d'or ; le minuscule berceau était d'ivoire et la baignoire d'or massif.

La servante tint l'enfant sur les fonts baptismaux, puis voulut s'en retourner chez ses maîtres, mais les lutins la prièrent instamment de demeurer trois jours avec eux. Elle accepta et demeura ces trois jours, qu'elle passa en plaisir et en joie, car les petits hommes la comblèrent de tous ce qu'elle aimait. Quand enfin elle voulut prendre le chemin du retour, ils lui bourrèrent les poches d'or et l'accompagnèrent gentiment au bas de la montagne. Arrivée à la maison, comme elle pensait avoir perdu assez de temps, elle s'en alla tout droit chercher le balai qui était toujours dans son coin. Elle commençait à balayer, quand des gens qu'elle n'avait jamais vus descendirent et virent lui demander qui elle était et ce qu'elle désirait. Parce que ce n'étaient pas trois jours, mais bien sept ans qu'elle avait passés chez les petits hommes de la montagne ; et ses anciens patrons étaient morts dans l'intervalle.

Une mère avait eu son enfant enlevé du berceau par les lutins qui avaient mis à sa place un petit monstre à grosse tête avec le regard fixe, occupé seulement de boire et de manger. Dans sa détresse, elle alla demander conseil à sa voisine, qui lui dit de porter le petit monstre à la cuisine, de l'installer devant la cheminée et d'allumer le feu pour faire bouillir de l'eau dans deux coquilles d'œuf :

– Le monstre ne pourra pas s’empêcher de rire, lui dit-elle, et dès l’instant qu’il rit, c’en est fini de lui.

La femme fit tout ce que sa voisine lui avait dit de faire, et Grosse-Tête, en la voyant mettre l’eau à bouillir dans des coquilles d’œufs, parla :

– Moi qui suis vieux pourtant

Comme les bois de Prusse,

Je n’avais jamais vu cuisiner et dans un œuf !

Et le voilà qui éclate de rire, et il riait encore quand déjà surgissait toute une foule de lutins qui rapportèrent le véritable enfant, l’installèrent devant le feu et emportèrent avec eux le monstre à grosse tête.

# Chapitre 8

## La Maisonnée

– Toi, où tu vas ? – Moi ? Mais à Walpe. – Tu vas à Walpe, je vais à Walpe, alors ça va, on y va donc ensemble.

– Es-tu mariée aussi ? Comment s'appelle ton mari ? – Henri, c'est mon mari. – Ton mari c'est Henri, mon mari c'est Henri, tu vas à Walpe, je vais à Walpe, alors ça va, on y va donc ensemble.

– Et tu as un enfant aussi ? Comment s'appelle ton petit ? – Mon petit ? Bris. – Ton petit, Bris ; mon petit, Bris ; ton mari c'est Henri, mon mari c'est Henri ; tu vas à Walpe, je vais à Walpe, alors ça va, on y va donc ensemble.

– Un berceau, t'en as un ? Comment s'appelle ton berceau ? – Hippoleau. – Hippoleau ton berceau, Hippoleau mon berceau ; ton petit Bris, mon petit Bris, et ton mari Henri et mon mari Henri ; tu vas à Walpe, je vais à Walpe, alors ça va, on y va donc ensemble.

– Et un valet ? Comment s'appelle ton valet ? – Son nom c'est Bienlefait. – Bienlefait ton valet, Bienlefait mon valet ; Hippoleau ton berceau, mon berceau Hippoleau -, ton petit Bris, mon petit Bris, et ton mari Henri et Henri mon mari, tu vas à Walpe, je vais à Walpe, alors ça va, on y va donc ensemble, jusque-là.

# Chapitre 9

## La Mariée blanche et la mariée noire

Une pauvre paysanne s'en alla dans les champs pour couper le fourrage. Elle y alla avec ses filles – sa propre fille et sa belle-fille. Soudain, Dieu se présenta devant elles sous l'apparence d'un homme pauvre et demanda :

– Pouvez-vous m'indiquer le chemin pour aller au village ?

– Il faudra le trouver vous-même, rétorqua la mère.

Et la fille renchérit :

– Quand on a peur de s'égarer, on part accompagné.

Mais la belle-fille proposa :

– Venez, brave homme, je vous guiderai.

Dieu se fâcha contre la mère et la fille, se détourna d'elles, et les fit devenir noires comme la nuit et laides comme le péché. La belle-fille en revanche entra dans ses bonnes grâces ; il se laissa accompagner et lorsqu'ils s'approchèrent du village, il la bénit et dit :

– Prononce trois vœux, ils seront exaucés.

– Je désire être belle et pure comme le soleil, dit la jeune fille.

Et immédiatement, elle devint blanche et belle comme une journée de soleil.

– Ensuite, je voudrais une bourse pleine d'écus qui ne désemplirait jamais.

Dieu la lui donna mais il ajouta :

– N'oublie pas le meilleur.

La jeune fille dit alors :

– Mon troisième vœu est la joie éternelle après ma mort.

Dieu l'en assura et se sépara d'elle.

La mère et sa fille rentrèrent à la maison et constatèrent qu'elles étaient toutes les deux laides et noires comme le charbon, tandis que la belle-fille était belle et immaculée. Une plus grande cruauté s'empara alors de leurs cœurs et elles n'eurent plus qu'une idée en tête : lui faire du mal. Or,

l'orpheline avait un frère qui s'appelait Régis. Elle l'aimait par-dessus tout. Un jour, Régis lui dit :

– Ma petite sœur, j'ai envie de dessiner ton portrait pour t'avoir toujours à mes côtés. je t'aime tant que je voudrais pouvoir te contempler à tout instant.

– Ne montre surtout jamais mon portrait à personne, exigea sa sœur.

Le frère accrocha le tableau, très fidèle à l'original, dans la pièce qu'il habitait au château, car il était le cocher du roi. Tous les jours il regardait le portrait et remerciait Dieu du bonheur qu'il avait donné à sa sœur.

Le roi que Régis servait venait de perdre son épouse.

Les serviteurs à la cour avaient remarqué que le cocher s'arrêtait tous les jours devant le magnifique tableau et, jaloux et envieux, ils le rapportèrent au roi. Ce dernier ordonna alors qu'on lui apporte le tableau et, dès qu'il le vit, il put constater que la jeune fille du portrait ressemblait incroyablement à son épouse défunte, et qu'elle était même encore plus gracieuse ; il en tomba amoureux. Il fit appeler le cocher et lui demanda qui était la personne sur le tableau.

– C'est ma sœur, répondit Régis.

– C'est elle, la seule et unique que je veux épouser, décida le roi. Il donna au cocher une superbe robe brodée d'or, un cheval et un carrosse, et il lui demanda de lui ramener l'heureuse élue de son cœur.

Lorsque Régis arriva avec le carrosse, sa sœur écouta avec joie le message du roi. Mais sa belle-mère et sa belle-sœur furent terriblement jalouses du bonheur de l'orpheline et, de dépit, faillirent devenir encore plus noires.

– À quoi sert toute votre magie, reprocha la fille à sa mère, puisque vous êtes incapable de me procurer un tel bonheur !

– Attends un peu, la rassura sa mère, je tournerai ce bonheur en ta faveur.

Et elle se eut recours à la magie : elle voila les yeux du cocher de manière qu'il ne vît plus qu'à moitié ; quant à la mariée blanche, elle la rendit à moitié sourde. Tous ensemble montèrent ensuite dans le carrosse : d'abord la mariée dans sa belle robe royale, et derrière elle sa belle-mère et sa belle-sœur ; Régis monta sur le siège de cocher et ils se mirent en route.

Peu de temps après Régis appela :

– Voile ton beau visage, ma petite sœur, gare à tes jolies joues, car le ciel pleure : Empêche le vent fort de te décoiffer, que bientôt le roi admire ta grande beauté !

– Que dit-il, mon petit frère ? demanda la mariée.

– Il dit seulement que tu dois enlever ta robe dorée et la donner à ta sœur, répondit la marâtre.

La jeune fille ôta la robe, sa sœur noire se glissa à l'intérieur, et donna à la mariée sa chemise grise en toile grossière.

Ils poursuivirent leur route, puis le cocher appela à nouveau :

Voile ton beau visage, ma petite sœur, gare à tes jolies joues, car le ciel pleure ; empêche le vent fort de te décoiffer, que bientôt le roi admire ta grande beauté !

– Qu'est-ce qu'il dit, mon petit frère ? demanda la jeune fille.

– Il dit seulement que tu dois ôter ton chapeau doré de ta tête et le donner à ta sœur.

La jeune fille ôta son chapeau doré, en coiffa la tête de sa sœur et poursuivit le voyage tête nue. Peu de temps après, Régis appela de nouveau :

Voile ton beau visage, ma petite sœur, gare à tes jolies joues, car le ciel pleure ; empêche le vent fort de te décoiffer, que bientôt le roi admire ta grande beauté !

– Que dit-il, mon petit frère ? demanda la mariée pour la troisième fois.

– Il dit seulement que tu dois regarder un peu le paysage.

Ils étaient justement en train de passer sur un pont franchissant des eaux profondes. Et dès que la mariée se leva et se pencha par la fenêtre du carrosse, sa belle-mère et sa belle-fille la poussèrent si fort qu'elle tomba dans la rivière. L'eau se referma sur elle ; à cet instant apparut à la surface d'eau une petite cane d'une blancheur immaculée qui flottait en suivant le courant.

Le frère sur le siège du cocher n'avait rien remarqué ; il continuait à foncer avec le carrosse jusqu'à la cour du roi. Son regard était voilé, mais percevant l'éclat de la robe dorée il était de bonne foi lorsqu'il conduisit devant le roi la fille noire à la place de sa sœur. Lorsque le roi vit la prétendue mariée et son inénarrable laideur, il devint fou furieux et ordonna de jeter le cocher dans une fosse pleine de serpents.

Pendant ce temps, la vieille sorcière réussit à ensorceler le roi et à l'aveugler à tel point qu'il ne les chassa pas, ni elle, ni sa fille ; et mieux encore : elle l'envoûta si bien que le roi finit par trouver la mariée noire plutôt acceptable et il l'épousa.

Un soir, tandis que l'épouse noire était assise sur les genoux du roi, arriva dans les cuisines du château, par le conduit de l'évier une petite cane blanche qui parla ainsi au jeune marmiton :

Allume le feu, jeune apprenti,  
Un court instant, sans doute, suffit  
Pour faire sécher mes plumes flétries.

Le garçon obéit et alluma le feu ; la petite cane s'approcha, secoua ses plumes et les lissa avec son petit bec. Un peu ragillardie, elle demanda :

– Que fait mon frère Régis ?

Le marmiton répondit :

Parmi les serpents, dans une fosse,  
Sa prison semble plus qu'atroce.

Et la petite cane demanda :

Que fait la sorcière noire ?

Le garçon répondit :

Elle tremble de joie

Dans les bras du roi.

Et la petite cane soupira :

Mon Dieu, sois à mes côtés

Face à toute adversité !

et elle s'en alla par où elle était venue.

Le lendemain soir elle revint et elle rejeta les mêmes questions et le troisième soir également. Le jeune marmiton eut pitié d'elle et décida d'aller voir le roi pour tout lui raconter. Le roi, voulant voir de ses propres yeux ce qui se passait, se rendit le soir à la cuisine et dès que la petite cane sortit la tête de l'évier, il brandit son épée et lui transperça la gorge.

Et tout à coup, la petite cane se transforma – et devant le roi apparut une fille d'une beauté indescriptible ressemblant comme deux gouttes d'eau à la belle du tableau de Régis. Le visage du roi s'illumina de joie et comme la jeune fille était toute mouillée, il fit immédiatement apporter une robe magnifique et ordonna qu'on l'en vêtit.

La Jeune fille lui raconta ensuite comment elle se fit abuser par sa belle-mère et sa belle-sœur et comment celles-ci l'avaient poussée à l'eau. Mais en premier lieu elle pria le roi de faire sortir son frère de la fosse aux serpents. Le roi exauça son vœu et se dirigea ensuite vers la chambre de la vieille sorcière. Il lui raconta l'histoire telle qu'elle s'était passée et à la fin lui demanda :

– Que mérite la femme qui a commis de telles abominations ?

La sorcière, dans son aveuglement, n'avait pas compris de qui il était question et répondit :

– Elle mérite d'être enfermée toute nue dans un fût garni de clous pointus et que l'on attache ce fût à un attelage et que cet attelage soit lancé à toute allure.

Et c'est ainsi qu'on les traita, elle et sa fille noire.

Le roi épousa sa belle mariée blanche et récompensa le fidèle Régis : il en fit l'homme le plus riche et le plus estimé de son royaume.

## Chapitre

### **Les Miettes sur la table**

Le coq, une fois, avait dit, à sa dame poule : « Hardi ! Viens picorer les miettes sur la table de la cuisine ; la patronne est partie en visite ! »

Mais la poule refusa – « Non, non, pas moi !, Tu sais bien qu'elle ne le veut pas et qu'elle nous battra ! »

Alors, le coq reprit – « Mais viens donc, elle n'en saura rien ; elle ne peut pas nous voir puisqu'elle n'est pas là ! »

La poule ne voulait rien savoir : « Non et non ! répéta-t-elle, c'est pas permis et j'y vais pas : on ne doit pas entrer ! »

Mais le coq ne la laissa pas tranquille tant qu'ils n'y furent pas allés, se perchant sur la table et picorant consciencieusement toutes les miettes de pain qui s'y trouvaient. Et alors justement rentra la femme, qui attrapa prestement une baguette et leur distribua non moins prestement une solide et impitoyable correction.

Et lorsqu'ils se retrouvèrent dehors enfin, la poule dit à son coq : « T'a, t'a, t'a, t'a vu ? » Sur quoi le coq commença par glousser de rire, puis il dit : « Et co, co, co, comment que je le savais ! » Et après ils s'en sont allés.

## Chapitre

### **La Mort marraine**

Il était une fois un homme pauvre qui avait douze enfants. Pour les nourrir, il lui fallait travailler jour et nuit. Quand le treizième vint au monde, ne sachant plus comment faire, il partit sur la grand-route dans l'intention de demander au premier venu d'en être le parrain. Le premier qu'il rencontra fut le Bon Dieu. Celui-ci savait déjà ce que l'homme avait sur le cœur et il lui dit :

– Brave homme, j'ai pitié de toi ; je tiendrai ton fils sur les fonts baptismaux, m'occuperai de lui et le rendrai heureux durant sa vie terrestre.

L'homme demanda :

– Qui es-tu ?

– Je suis le Bon Dieu.

– Dans ce cas, je ne te demande pas d'être parrain de mon enfant, dit l'homme. Tu donnes aux riches et tu laisses les pauvres mourir de faim. (L'homme disait cela parce qu'il ne savait pas comment Dieu partage richesse et pauvreté.)

Il prit donc congé du Seigneur et poursuivit sa route. Le Diable vint à sa rencontre et dit :

– Que cherches-tu ? Si tu me prends pour parrain de ton fils, je lui donnerai de l'or en abondance et tous les plaisirs de la terre par-dessus le marché.

L'homme demanda :

– Qui es-tu ?

– Je suis le Diable.

– Alors, je ne te veux pas pour parrain. Tu trompes les hommes et tu les emportes.

Il continua son chemin. Le Grand Faucheur aux ossements desséchés venait vers lui et l'apostropha en ces termes :

– Prends-moi pour parrain.

L'homme demanda :

– Qui es-tu ?

– Je suis la Mort qui rend les uns égaux aux autres.

Alors l'homme dit :

– Tu es ce qu'il me faut. Sans faire de différence, tu prends le riche comme le pauvre. Tu seras le parrain.

Le Grand Faucheur répondit :

– Je ferai de ton fils un homme riche et illustre, car qui m'a pour ami ne peut manquer de rien.

L'homme ajouta :

– Le baptême aura lieu dimanche prochain ; sois à l'heure.

Le Grand Faucheur vint comme il avait promis et fut parrain.

Quand son filleul eut grandi, il appela un jour et lui demanda de le suivre. Il le conduisit dans la forêt et lui montra une herbe qui poussait en disant :

– Je vais maintenant te faire ton cadeau de baptême. Je vais faire de toi un médecin célèbre. Quand tu te rendras auprès d'un malade, je t'apparaîtrai. Si tu me vois du côté de sa tête, tu pourras dire sans hésiter que tu le guériras. Tu lui donneras de cette herbe et il retrouvera la santé. Mais si je suis du côté de ses pieds, c'est qu'il m'appartient ; tu diras qu'il n'y a rien à faire, qu'aucun médecin au monde ne pourra le sauver. Et garde-toi de donner l'herbe contre ma volonté, il t'en cuirait !

Il ne fallut pas longtemps pour que le jeune homme devint le médecin le plus illustre de la terre.

– Il lui suffit de regarder un malade pour savoir ce qu'il en est, s'il guérira ou s'il mourra, disait-on de lui.

On venait le chercher de loin pour le conduire auprès de malades et on lui donnait tant d'or qu'il devint bientôt très riche. Il arriva un jour que le roi tomba malade. On appela le médecin et on lui demanda si la guérison était possible. Quand il fut auprès du lit, la Mort se tenait aux pieds du malade, si bien que l'herbe ne pouvait plus rien pour lui.

– Et quand même, ne pourrais-je pas un jour gruger la Mort ? Elle le prendra certainement mal, mais comme je suis son filleul, elle ne manquera pas de fermer les yeux. Je vais essayer.

Il saisit le malade à bras le corps, et le retourna de façon que maintenant, la Mort se trouvait à sa tête. Il lui donna alors de son herbe, le roi guérit et retrouva toute sa santé. La Mort vint trouver le médecin et lui fit sombre figure ; elle le menaça du doigt et dit :

– Tu m’as trompée ! Pour cette fois, je ne t’en tiendrai pas rigueur parce que tu es mon filleul, mais si tu recommences, il t’en cuira et c’est toi que j’emporterai !

Peu de temps après, la fille du roi tomba gravement malade. Elle était le seul enfant du souverain et celui-ci pleurait jour et nuit, à en devenir aveugle. Il fit savoir que celui qui la sauverait deviendrait son époux et hériterait de la couronne. Quand le médecin arriva auprès de la patiente, il vit que la Mort était à ses pieds. Il aurait dû se souvenir de l’avertissement de son parrain, mais la grande beauté de la princesse et l’espoir de devenir son époux l’égarèrent tellement qu’il perdit toute raison. Il ne vit pas que la Mort le regardait avec des yeux pleins de colère et le menaçait de son poing squelettique. Il souleva la malade et lui mit la tête, où elle avait les pieds. Puis il lui fit avaler l’herbe et, aussitôt, elle retrouva ses couleurs et en même temps la vie.

Quand la Mort vit que, pour la seconde fois, on l’avait privée de son bien, elle marcha à grandes enjambées vers le médecin et lui dit :

– C’en est fini de toi ! Ton tour est venu !

Elle le saisit de sa main, froide comme de la glace, si fort qu’il ne put lui résister, et le conduisit dans une grotte souterraine. Il y vit, à l’infini, des milliers et des milliers de cierges qui brûlaient, les uns longs, les autres consumés à demi, les derniers tout petits. À chaque instant, il s’en éteignait et s’en rallumait, si bien que les petites flammes semblaient bondir de-ci de-là, en un perpétuel mouvement.

– Tu vois, dit la Mort, ce sont les cierges de la vie humaine. Les grands appartiennent aux enfants ; les moyens aux adultes dans leurs meilleures années, les troisièmes aux vieillards. Mais, souvent, des enfants et des jeunes gens n’ont également que de petits cierges.

– Montre-moi mon cierge, dit le médecin, s’imaginant qu’il était encore bien long.

La Mort lui indiqua un petit bout de bougie qui menaçait de s’éteindre et dit :

– Regarde, le voici !

– Ah ! Cher parrain, dit le médecin effrayé, allume-m’en un nouveau, fais-le par amour pour moi, pour que je puisse profiter de la vie, devenir roi et épouser la jolie princesse.

– Je ne le puis, répondit la Mort. Il faut d’abord qu’il s’en éteigne un pour que je puisse en allumer un nouveau.

– Dans ce cas, place mon vieux cierge sur un nouveau de sorte qu'il s'allume aussitôt, lorsque le premier s'arrêtera de brûler, supplia le médecin.

Le Grand Faucheur fit comme s'il voulait exaucer son vœu. Il prit un grand cierge, se méprit volontairement en procédant à l'installation demandée et le petit bout de bougie tomba et s'éteignit. Au même moment, le médecin s'effondra sur le sol et la Mort l'emporta.

## Chapitre

### **Les Musiciens de Brême**

Un meunier possédait un âne qui, durant de longues années, avait inlassablement porté des sacs au moulin, mais dont les forces commençaient à décliner. Il devenait de plus en plus inapte au travail. Son maître songea à s'en débarrasser. L'âne se rendit compte qu'un vent défavorable commençait à souffler pour lui et il s'enfuit. Il prit la route de Brême. Il pensait qu'il pourrait y devenir musicien au service de la municipalité. Sur son chemin, il rencontra un chien de chasse qui s'était couché là. Il gémissait comme quelqu'un qui a tant couru, que la mort le guette.

– Alors, Taïaut, pourquoi jappes-tu comme ça ? demanda l'âne.

– Ah ! dit le chien, parce que je suis vieux, parce que je m'alourdis chaque jour un peu plus, parce que je ne peux plus chasser, mon maître veut me tuer. Je me suis enfui. Mais comment gagner mon pain maintenant ?

– Sais-tu, dit l'âne, je vais à Brême pour y devenir musicien ; viens avec moi et fais-toi engager dans l'orchestre municipal. Je jouerai du luth et toi de la timbale.

Le chien accepta avec joie et ils repartirent de compagnie. Bientôt, ils virent un chat sur la route, qui était triste... comme trois jours de pluie.

– Eh bien ! qu'est-ce qui va de travers, vieux Raminagrobis ? demanda l'âne.

– Comment être joyeux quand il y va de sa vie ? répondit le chat. Parce que je deviens vieux, que mes dents s'usent et que je me tiens plus souvent à rêver derrière le poêle qu'à courir après les souris, ma maîtresse a voulu me noyer. J'ai bien réussi à me sauver, mais je ne sais que faire. Où aller ?

– Viens à Brême avec nous. Tu connais la musique, tu deviendras musicien.

Le chat accepta et les accompagna.

Les trois fugitifs arrivèrent à une ferme. Le coq de la maison était perché en haut du portail et criait de toutes ses forces.

– Tu cries à nous casser les oreilles, dit l’âne. Que t’arrive-t-il donc ?

– J’ai annoncé le beau temps, répondit le coq, parce que c’est le jour où la Sainte Vierge lave la chemise de L’Enfant Jésus et va la faire sécher. Mais, comme pour demain dimanche il doit venir des invités, la fermière a été sans pitié. Elle a dit à la cuisinière qu’elle voulait me manger demain et c’est ce soir qu’on doit me couper le cou. Alors, je crie à plein gosier pendant que je puis le faire encore.

– Eh ! quoi, Chanteclair, dit l’âne, viens donc avec nous. Nous allons à Brême ; tu trouveras n’importe où quelque chose de préférable à ta mort. Tu as une bonne voix et si nous faisons de la musique ensemble, ce sera magnifique.

Le coq accepta ce conseil et tous quatre se remirent en chemin.

Mais il ne leur était pas possible d’atteindre la ville de Brême en une seule journée. Le soir, ils arrivèrent près d’une forêt où ils se décidèrent à passer la nuit. L’âne et le chien se couchèrent au pied d’un gros arbre, le chat et le coq s’installèrent dans les branches. Le coq monta jusqu’à la cime. Il pensait s’y trouver en sécurité. Avant de s’endormir, il jeta un coup d’œil aux quatre coins de l’horizon. Il vit briller une petite lumière dans le lointain. Il appela ses compagnons et leur dit qu’il devait se trouver quelque maison par là, on y voyait de la lumière. L’âne dit :

– Levons-nous et allons-y ; ici, le gîte et le couvert ne sont pas bons.

Le chien songea que quelques os avec de la viande autour lui feraient du bien. Ils se mirent donc en route en direction de la lumière et la virent grandir au fur et à mesure qu’ils avançaient. Finalement, ils arrivèrent devant une maison brillamment éclairée, qui était le repaire d’une bande de voleurs.

L’âne, qui était le plus grand, s’approcha de la fenêtre et regarda à l’intérieur.

– Que vois-tu, Grison ? demanda le coq.

– Ce que je vois ? répondit l’âne : une table servie avec mets et boissons de bonne allure. Des voleurs y sont assis et sont en train de se régaler.

– Voilà ce qu’il nous faudrait, repartit le coq.

– Eh ! oui, dit l’âne, si seulement nous y étions !

Les quatre compagnons délibérèrent pour savoir comment ils s’y prendraient pour chasser les voleurs. Finalement, ils découvrirent le

moyen : l'âne appuierait ses pattes de devant sur le bord de la fenêtre, le chien sauterait sur son dos et le chat par-dessus. Le coq se perchait sur la tête du chat. Quand ils se furent ainsi installés, à un signal donné, ils commencèrent leur musique. L'âne brayait, le chien aboyait, le chat miaulait et le coq chantait. Sur quoi, ils bondirent par la fenêtre en faisant trembler les vitres. À ce concert inhabituel, les voleurs avaient sursauté. Ils crurent qu'un fantôme entrait dans la pièce et, pris de panique, ils s'enfuirent dans la forêt. Nos quatre compagnons se mirent à table, se servirent de ce qui restait et mangèrent comme s'ils allaient connaître un mois de famine. Quand les quatre musiciens eurent terminé, ils éteignirent la lumière et chacun se choisit un endroit à sa convenance et du meilleur confort pour dormir. L'âne se coucha sur le fumier, le chien derrière la porte, le chat près du poêle et le coq se percha au poulailler. Et comme ils étaient fatigués de leur long trajet, ils s'endormirent aussitôt.

Quand minuit fut passé, les voleurs virent de loin que la lumière avait été éteinte dans la maison et que tout y paraissait tranquille. Leur capitaine dit :

– Nous n'aurions pas dû nous laisser mettre à la porte comme ça.

Il ordonna à l'un de ses hommes d'aller inspecter la maison. L'éclaireur vit que tout était silencieux ; il entra à la cuisine pour allumer une lumière. Voyant les yeux du chat brillants comme des braises, il en approcha une allumette et voulut l'enflammer. Le chat ne comprit pas la plaisanterie et, crachant et griffant, lui sauta au visage. L'homme fut saisi de terreur. Il se sauva et voulut sortir par la porte de derrière. Le chien, qui était allongé là, bondit et lui mordit les jambes. Et quand le voleur se mit à courir à travers la cour, passant par-dessus le tas de fumier, l'âne lui expédia un magistral coup de sabot. Le coq, que ce vacarme avait réveillé et mis en alerte, cria du haut de son perchoir :

– Cocorico !

Le voleur s'enfuit aussi vite qu'il le pouvait vers ses camarades, et dit au capitaine :

– Il y a dans la maison une affreuse sorcière qui a soufflé sur moi et m'a griffé le visage de ses longs doigts. Devant la porte, il y avait un homme avec un couteau : il m'a blessé aux jambes. Dans la cour, il y a un monstre noir : il m'a frappé avec une massue de bois. Et sur le toit, il y avait un juge de paix qui criait : « Qu'on m'amène le coquin ! » J'ai fait ce que j'ai pu pour m'enfuir.

À partir de ce moment-là, les voleurs n'osèrent plus retourner à la maison. Quant aux quatre musiciens de Brême, ils s'y plurent tant qu'ils y restèrent. Le dernier qui me l'a raconté en fait encore des gorges chaudes.

## Chapitre

### **La Nixe ou la Dame des Eaux**

Un jeune garçon et sa petite sœur jouaient au bord d'une fontaine, et voilà qu'il tombèrent dedans. Au fond, il y avait une nixe. C'est le nom qu'on donne à ces dames des eaux.

– À présent, je vous tiens, leur dit-elle, et vous allez maintenant travailler dur pour moi !

Elle les entraîna avec elle. À la fillette, elle donna à filer de la vilaine filasse toute sale et toute emmêlée, et aussi à porter de l'eau dans un tonneau sans fond ; le garçonnet, lui, lui eut à couper un arbre avec une hache ; mais pour toute nourriture, ils n'avaient que des boulettes dures comme pierres. Ce régime et ses travaux exaspérèrent les enfants à tel point qu'ils attendirent le dimanche, quand la dame des eaux se rendait à la messe, et alors ils s'enfuirent.

À son retour de l'église, la nixe vit que les oiseaux n'étaient plus au nid et se lança à leur poursuite avec des bons énormes. Mais les enfants la virent venir de loin, et la fillette jeta une brosse derrière elle ; la brosse se multiplia et se dressa en une immense montagne de brosses avec une infinité de piquants, des milliers et des milliers de piquants pointus que la nixe dut escalader à grand-peine, mais qu'elle finit tout de même par escalader. Voyant qu'elle avait franchi ce Mont des Brosses, le garçonnet jeta derrière lui un peigne, qui devint un énorme Mont des Peignes avec des milliers de milliers de dents pointues dressées devant la nixe. Mais elle savait se tenir sur ces dents et elle finit par franchir le Mont des Peignes.

Alors, la fillette jeta derrière elle un miroir qui donna une montagne de miroirs, mais si brillants, si polis et si lisses que jamais elle ne put s'y tenir et monter dessus.

– Je vais vite rentrer à la maison prendre ma hache, pensa la nixe, et je briserai ce Mont des Glaces.

Mais, le temps qu'elle revienne, les enfants avaient pris le large et s'étaient enfuis bien plus loin, si bien que la dame n'eut plus qu'à s'en retourner vivre dans sa fontaine.

## Chapitre

### L'Oie d'or

Il était une fois un homme qui avait trois fils. Le plus jeune avait été surnommé le Bêta et était la risée de tout le monde. Ses frères le prenaient de haut et se moquaient de lui à chaque occasion. Un jour, le fils aîné s'apprêta à aller dans la forêt pour abattre des arbres. Avant qu'il ne parte, sa mère lui prépara une délicieuse galette aux œufs et ajouta une bouteille de vin pour qu'il ne souffre ni de faim ni de soif. Lorsqu'il arriva dans la forêt, il y rencontra un vieux gnome gris. Celui-ci le salua, lui souhaita une bonne journée et dit :

– Donne-moi un morceau de gâteau et donne-moi à boire de ton vin.

Mais le fils, qui était malin, lui répondit :

– Si je te donne de mon gâteau et te laisse boire de mon vin, il ne me restera plus rien. Passe ton chemin.

Il laissa le bonhomme là où il était, et il s'en alla. Il choisit un arbre et commença à couper ses branches, mais très vite il s'entailla le bras avec la hache. Il se dépêcha de rentrer à la maison pour se faire soigner. Ce qui était arrivé n'était pas le fait du hasard, c'était l'œuvre du petit homme.

Un autre jour, le deuxième fils partit dans la forêt. Lui aussi avait reçu de sa mère une galette et une bouteille de vin. Lui aussi rencontra le petit homme gris qui lui demanda un morceau de gâteau et une gorgée de vin. Mais le deuxième fils répondit d'une manière aussi désinvolte que son frère aîné :

– Si je t'en donne, j'en aurai moins. Passe ton chemin.

Il planta le petit homme là et s'en alla. La punition ne se fit pas attendre. Il brandit sa hache trois ou quatre fois et son tranchant le blessa à la jambe.

Peu de temps après, le Bêta dit :

– Papa, laisse-moi aller dans la forêt. Moi aussi je voudrais abattre des arbres.

– Pas question, répondit le père. Maladroit comme tu es, tu n’iras nulle part.

Mais le Bêta insista et son père finit par céder :

– Vas-y, mais s’il t’arrive quelque chose, tu recevras une belle correction.

Sa mère lui donna une galette faite d’une pâte préparée à l’eau et cuite dans les cendres et une bouteille de bière aigre. Le Bêta arriva dans la forêt et y rencontra le gnome vieux et gris, qui le salua et dit :

– Donne-moi un morceau de ton gâteau et laisse-moi boire de ton vin. J’ai faim et soif.

– Je n’ai qu’une galette sèche et de la bière aigre, répondit le Bêta, mais si cela te suffit, asseyons-nous et mangeons.

Ils s’assirent et le Bêta sortit sa galette qui soudain se transforma en un somptueux gâteau et trouva du bon vin à la place de la bière aigre. Ils mangèrent et burent, puis le vieux bonhomme dit :

– Tu as bon cœur et tu aimes partager avec les autres, c’est pourquoi je vais te faire un cadeau. Regarde le vieil arbre, là-bas. Si tu l’abats, tu trouveras quelque chose dans ses racines.

Le gnome le salua et disparut.

Le Bêta s’approcha de l’arbre et l’abattit. L’arbre tomba et le Bêta aperçut entre ses racines une oie aux plumes d’or. Il la sortit, la prit et alla dans une auberge pour y passer la nuit.

L’aubergiste avait trois filles. Celles-ci, en apercevant l’oie, furent intriguées par cet oiseau étrange. Elles auraient bien voulu avoir une des plumes d’or. « Je trouverai bien une occasion de lui en arracher une », pensa la fille aînée. Et lorsque le Bêta sortit, elle attrapa l’oie par une aile. Mais sa main resta collée à l’aile et il lui fut impossible de la détacher. La deuxième fille arriva, car elle aussi voulait avoir une plume d’or, mais dès qu’elle eut touché sa sœur, elle resta collée à elle. La troisième fille arriva avec la même idée en tête.

– Ne viens pas ici, que Dieu t’en garde ! Arrête-toi ! crièrent ses sœurs.

Mais la benjamine ne comprenait pas pourquoi elle ne devrait pas approcher, et elle se dit : « Si elles ont pu s’en approcher, pourquoi je ne pourrais pas en faire autant ? » Elle s’avança, et dès qu’elle eut touché sa sœur, elle resta collée à elle. Toutes les trois furent donc obligées de passer la nuit en compagnie de l’oie.

Le lendemain matin, le Bêta prit son oie dans les bras et s’en alla, sans se soucier des trois filles qui y étaient collées. Elles furent bien obligées de

courir derrière lui, de gauche à droite, et de droite à gauche, partout où il lui plaisait d'aller. Ils rencontrèrent un curé dans les champs qui, voyant ce défilé étrange, se mit à crier :

– Vous n'avez pas honte, impudentes, de courir ainsi derrière un garçon dans les champs ? Croyez-vous que c'est convenable ?

Et il attrapa la benjamine par la main voulant la séparer des autres, mais dès qu'il la toucha il se colla à son tour et fut obligé de galoper derrière les autres.

Peu de temps après, ils rencontrèrent le sacristain. Celui-ci fut surpris de voir le curé courir derrière les filles, et cria :

– Dites donc, Monsieur le curé, où courez-vous ainsi ? Nous avons encore un baptême aujourd'hui, ne l'oubliez pas !

Il s'approcha de lui et le prit par la manche et il ne put plus se détacher.

Tous les cinq couraient ainsi, les uns derrière les autres, lorsqu'ils rencontrèrent deux paysans avec des bêtes qui rentraient des champs. Le curé les appela au secours, leur demandant de les détacher, lui et le sacristain. Mais à peine eurent-ils touché le sacristain, que les deux paysans furent collés à leur tour. Ils étaient maintenant sept à courir derrière le Bêta avec son oie dans les bras.

Ils arrivèrent dans une ville où régnait un roi qui avait une fille si triste que personne n'avait jamais réussi à lui arracher un sourire. Le roi proclama donc qu'il donnerait sa fille à celui qui réussirait à la faire rire. Le Bêta l'apprit et aussitôt il se dirigea au palais, avec son oie et toute sa suite. Dès que la princesse aperçut ce défilé étrange, les uns courant derrière les autres, elle se mit à rire très fort.

Le Bêta réclama aussitôt le mariage, mais le roi n'avait pas envie d'un tel gendre. Il tergiversait et faisait des manières, pour déclarer finalement que le Bêta devait d'abord trouver un homme qui serait capable de boire une cave pleine de vin. Le Bêta pensa que le petit bonhomme gris serait certainement de bon conseil et consentirait peut-être à l'aider, et il partit dans la forêt. À l'endroit précis où se trouvait l'arbre abattu par le Bêta était assis un homme au visage triste. Le Bêta lui demanda ce qu'il avait.

– J'ai grand-soif, répondit l'homme, et je n'arrive pas à l'étancher. Je ne supporte pas l'eau. J'ai bu, il est vrai, un fût entier de vin, mais c'est comme si on faisait tomber une goutte sur une pierre chauffée à blanc.

– Je peux t'aider, dit le Bêta. Viens avec moi, tu verras, tu auras de quoi boire.

Il le conduisit dans la cave du roi. L'homme commença à boire le vin et il but et but jusqu'à en avoir mal au ventre. À la fin de la journée, il avait tout bu.

Le Bêta réclama de nouveau le mariage, mais le roi biaisait encore : un tel simplet, un tel dadais -comme d'ailleurs même son nom l'indiquait – pourrait-il devenir le gendre d'un roi ? Il inventa donc une nouvelle épreuve : le Bêta devrait d'abord lui amener un homme capable de manger une montagne de pain. Le Bêta n'hésita pas une seconde et partit dans la forêt. À l'endroit habituel était assis un homme, qui serrait sa ceinture avec un air très contrarié :

– J'ai mangé une charrette de pain, mais à quoi bon quand on a faim comme moi ? Mon estomac est toujours vide et je dois toujours serrer ma ceinture.

Le Bêta fut très heureux de l'apprendre et lui dit gaiement :

– Lève-toi et suis-moi ! Tu verras, tu mangeras à satiété.

Il emmena l'affamé dans la cour royale. Entre-temps, le roi fit apporter toute la farine du royaume et ordonna d'en faire une montagne de pain. L'homme de la forêt s'en approcha et se mit à manger. À la fin de la journée, il avait tout englouti. Et le Bêta, pour la troisième fois, demanda la main de la princesse. Mais le roi se déroba encore en demandant à son futur gendre de trouver un bateau qui saurait aussi bien se déplacer sur l'eau que sur la terre.

– Dès que tu me l'amèneras, le mariage aura lieu.

Le Bêta repartit dans la forêt et, là était assis le vieux gnome gris qui dit :

– J'ai bu pour toi, j'ai mangé pour toi. Et maintenant je vais te procurer ce bateau ; tout cela parce que tu as été charitable avec moi.

Et, en effet, il lui donna ce bateau qui naviguait aussi bien sur l'eau que sur la terre et le roi ne put plus lui refuser la main de sa fille.

## Chapitre

### **La Paille et la poutre du coq**

Il était une fois un sorcier entouré d'une grande foule, devant laquelle il exécutait ses tours et faisait ses prodiges. Entre autres choses, il fit avancer un coq, qui avait une énorme poutre sur le dos et qui la portait aussi facilement qu'un fétu de paille. Mais il y avait là une jeune fille qui venait de trouver un trèfle à quatre feuilles et qui, grâce à cela, possédait un esprit de sagesse et ne pouvait être suggestionnée, ni sujette aux fantasmagories. Voyant donc que la poutre n'était, en réalité, qu'un brin de paille, elle s'écria.- « Braves gens ! Ne voyez-vous pas que c'est un simple bout de paille et non pas une poutre que porte le coq ? » Le prestige s'évanouit aussitôt, et tous les gens virent effectivement les choses telles qu'elles étaient, de sorte que le sorcier fut couvert d'injures et chassé honteusement. « Attends un peu, se dit-il en contenant difficilement sa colère, je saurai bien me venger, et plus tôt que tu ne penses ! » À quelque temps de là, la jeune fille fêtait ses noces et s'acheminait vers l'église, en grande toilette, à la tête du cortège nuptial, coupant à travers champs. Tout à coup, le cortège fut arrêté par un ruisseau dont les eaux s'étaient gonflées et sur lequel il n'y avait ni pont, ni passerelle. La fiancée n'hésita pas et releva ses jupes d'un geste lesté, s'avançant pour traverser. Elle allait mettre le pied dans l'eau quand un grand rire éclata à côté d'elle, suivi d'une voix moqueuse qui lui disait : « Alors, tu ne vois donc pas clair ? Qu'as-tu fait de tes yeux pour voir de l'eau où il n'y en a pas ? » C'était le sorcier, dont les paroles eurent pour effet de dessiller les yeux de la mariée, qui se vit soudain les jupes haut levées, au beau milieu d'un champ de lin fleuri, d'un bleu tendre et beau. Toute la noce se moqua d'elle et la mit en fuite, à son tour, sous les quolibets et les sarcasmes.

## Chapitre

### **Le Pêcheur et sa femme**

Il y avait une fois un pêcheur et sa femme ; ils vivaient dans une misérable hutte près du bord de la mer. Le pêcheur, qui se nommait Pierre, allait tous les jours jeter son hameçon, mais il restait souvent bien des heures avant de prendre quelque poisson.

Un jour qu'il se tenait sur la plage, regardant sans cesse les mouvements du hameçon, voilà qu'il le voit disparaître et aller au fond ; il tire, et au bout de la ligne se montre un gros cabillaud.

– Je t'en supplie, dit l'animal, laisse-moi la vie, je ne suis pas un vrai poisson, mais bien un prince enchanté. Relâche-moi, je t'en prie ; rends-moi la liberté, le seul bien qui me reste.

– Pas besoin de tant de paroles, répondit le brave Pierre. Un poisson, qui sait parler, il mérite bien qu'on le laisse nager à son aise.

Et il détacha la bête, qui s'enfuit de nouveau au fond de l'eau, laissant derrière elle une traînée de sang. De retour dans sa cahute, il raconta à sa femme quel beau poisson il avait pris et comment il lui avait rendu la liberté.

– Et tu ne lui as rien demandé en retour ? dit la femme.

– Mais non, qu'aurais-je donc dû souhaiter ? répondit Pierre.

– Comment, n'est-ce pas un supplice, que de demeurer toujours dans cette vilaine cabane, sale et infecte ; tu aurais bien pu demander une gentille chaumière.

L'homme ne trouvait pas que le service qu'il avait rendu bien volontiers au pauvre prince valût une si belle récompense. Cependant, il alla sur la plage, et, arrivé au bord de la mer, qui était toute verte, il s'écria :

– Cabillaud, cher cabillaud, ma femme, mon Isabelle, malgré moi, elle veut absolument quelque chose.

Aussitôt apparut le poisson, et il dit :

– Eh bien, que lui faut-il ?

– Voilà, dit le pêcheur ; parce que je t’ai rendu la liberté, elle prétend que tu devrais m’accorder un souhait ; elle en a assez de notre hutte, elle voudrait habiter une gentille chaumière.

– Soit, répondit le cabillaud, retourne chez toi, et tu verras son vœu accompli.

En effet, Pierre aperçut sa femme sur la porte d’une chaumière coquette et propre.

– Viens donc vite, lui cria-t-elle, viens voir comme c’est charmant ici ; il y a deux belles chambres, et une cuisine, derrière nous avons une cour avec des poules et des canards, et un petit jardin avec des légumes et quelques fleurs.

– Oh ! quelle joyeuse existence nous allons mener maintenant, dit Pierre.

– Oui, dit-elle, je suis au comble de mes vœux !

Pendant une quinzaine de jours ce fut un enchantement continu ; puis tout à coup la femme dit :

– Écoute, Pierre, cette chaumière est par trop étroite et son jardin n’est pas plus grand que la main. je ne serai heureuse que dans un grand château en pierres de taille. Va trouver le cabillaud et fais-lui savoir que tel est mon désir.

– Mais, répondit le pêcheur, voilà quinze jours à peine que cet excellent prince nous a fait cadeau d’une si jolie chaumière, comme nous n’aurions jamais osé en rêver une pareille. Et tu veux que j’aie l’importuner de nouveau ! Il m’enverra promener, et il aura raison.

– Du tout, dit la femme ; je le sais mieux que toi, il ne demande pas mieux que de nous faire plaisir. Va le trouver, comme je te le dis.

Le brave homme s’en fut sur la plage ; la mer était bleu foncé, presque violette, mais calme. Le pêcheur s’écria :

– Cabillaud, mon cher cabillaud ! ma femme, mon Isabelle, malgré moi, elle veut absolument quelque chose.

– Que lui faut-il donc ? répondit le poisson, qui apparut sur-le-champ, la tête hors de l’eau.

– Imagine-toi, répondit Pierre tout confus, que la belle chaumière ne lui convient plus, et qu’elle désire un palais en pierres de taille !

– Retourne chez toi, dit le cabillaud, son souhait est déjà accompli.

En effet, le pêcheur trouva sa femme se promenant dans la vaste cour d’un splendide château.

– Oh ! ce gentil cabillaud, dit-elle ; regarde donc comme tout est magnifique !

Ils entrèrent à travers un vestibule en marbre ; une foule de domestiques galonnés d'or leur ouvrirent les portes des riches appartements, garnis de meubles dorés et recouverts des plus précieuses étoffes. Derrière le château s'étendait un immense jardin où poussaient les fleurs les plus rares puis, venait un grandissime parc, où folâtraient des cerfs, des daims et toute espèce d'oiseaux ; sur le côté se trouvaient de vastes écuries, avec des chevaux de luxe et une étable, qui contenait une quantité de belles vaches.

– Quel sort digne d'envie, que le nôtre, dit le brave pêcheur, écarquillant les yeux à l'aspect de ces merveilles ; j'espère que tes vœux les plus téméraires sont satisfaits.

– C'est ce que je me demande, répondit la femme ; mais j'y réfléchirai mieux demain.

Puis, après avoir goûté des mets délicieux qui leur furent servis pour le souper, ils allèrent se coucher.

Le lendemain matin, qu'il faisait à peine jour, la femme, éveillant son mari, en le poussant du coude, lui dit :

– Maintenant que nous avons ce palais, il faut que nous soyons maîtres et seigneurs de tout le pays à l'entour.

– Comment, répondit Pierre, tu voudrais porter une couronne ? quant à moi, je ne veux pas être roi.

– Eh bien, moi je tiens à être reine. Allons, habille-toi, et cours faire savoir mon désir à ce cher cabillaud.

Le pêcheur haussa les épaules, mais il n'en obéit pas moins. Arrivé sur la plage, il vit la mer couleur gris sombre, et assez houleuse ; il se mit à crier :

– Cabillaud, cher cabillaud ! Ma femme, mon Isabelle, malgré moi, elle veut absolument quelque chose.

– Que lui faut-il donc ? dit le poisson qui se présenta aussitôt, la tête hors de l'eau.

– Ne s'est-elle pas mise en tête de devenir reine !

– Rentre chez toi, la chose est déjà faite, dit la bête.

Et, en effet, Pierre trouva sa femme installée sur un trône en or, orné de gros diamants, une magnifique couronne sur la tête, entourée de demoiselles d'honneur, richement habillées de brocard, et l'une plus belle que l'autre ; à la porte du palais, qui était encore bien plus splendide que le château de la veille, se tenaient des gardes en uniformes brillants une

musique militaire jouait une joyeuse fanfare ; une nuée de laquais galonnés était répandue dans les vastes cours, où étaient rangés de magnifiques équipages.

– Eh bien, dit le pêcheur, j’espère que te voilà au comble de tes vœux ; naguère pauvre entre les plus pauvres, te voilà une puissante reine.

– Oui, répondit la femme, c’est un sort assez agréable, mais il y a mieux, et je ne comprends pas comment je n’y ai pas pensé ; je veux être impératrice, ou plutôt empereur ; oui, je veux être empereur !

– Mais, ma femme, tu perds le sens ; non, je n’irai pas demander une chose aussi folle à ce bon cabillaud ; il finira par m’envoyer promener, et il aura raison.

– Pas d’observations, répliqua-t-elle ; je suis la reine et tu n’es que le premier de mes sujets. Donc, obéis sur-le-champ.

Pierre s’en fut vers la mer, pensant qu’il faisait une course inutile. Arrivé sur la plage, il vit la mer noire, presque comme de l’encre ; le vent soufflait avec violence et soulevait d’énormes vagues.

– Cabillaud, cher cabillaud, s’écria-t-il, ma femme, mon Isabelle, malgré moi, elle veut encore quelque chose.

– Qu’est-ce encore ? dit le poisson qui se montra aussitôt.

– Les grandeurs lui tournent la tête, elle souhaite d’être empereur.

– Retourne chez toi, répondit le poisson ; la chose est faite.

Lorsque Pierre revint chez lui, il aperçut un immense palais, tout construit en marbre précieux ; le toit en était de lames d’or. Après avoir passé par une vaste cour, remplie de belles statues et de fontaines qui lançaient les plus délicieux parfums, il traversa une haie formée de gardes d’honneur, tous géants de plus de six pieds ; et, après avoir passé par une enfilade d’appartements décorés avec une richesse extrême, il atteignit une vaste salle où sur un trône d’or massif, haut de deux mètres, se tenait sa femme, revêtue d’une robe splendide, toute couverte de gros diamants et de rubis, et portant une couronne qui à elle seule valait plus que bien des royaumes ; elle était entourée d’une cour composée rien que de princes et de ducs ; les simples comtes étaient relégués dans l’antichambre.

Isabelle paraissait tout à fait à son aise au milieu de ces splendeurs.

– Eh bien, lui dit Pierre, j’espère que te voilà au comble de tes vœux ; il n’y a jamais eu de sort comparable au tien.

– Nous verrons cela demain, répondit-elle.

Après un festin magnifique, elle alla se coucher ; mais elle ne put dormir ; elle était tourmentée à l'idée qu'il y avait peut-être quelque chose de plus désirable encore que d'être empereur. Le matin, lorsqu'elle se leva, elle vit que le ciel était brumeux.

« Tiens, se dit-elle, je voudrais bien voir le soleil ; les nuages sombres m'attristent. Oui, mais, pour faire lever le soleil, il faudrait être le bon Dieu. C'est cela, je veux être aussi puissante que le bon Dieu. »

Toute ravie de son idée, elle s'écria :

– Pierre, habille-toi sur-le-champ, et va dire à ce brave cabillaud que je désire avoir la toute-puissance sur l'univers, comme le bon Dieu ; il ne peut pas te refuser cela.

Le brave pêcheur fut tellement saisi d'effroi, en entendant ces paroles impies, qu'il dut se tenir à un meuble pour ne pas tomber à la renverse.

– Mais, ma femme, dit-il, tu es tout à fait folle. Comment, il ne te suffit pas de régner sur un immense et riche empire ?

– Non, dit-elle, cela me vexa, de ne pas pouvoir faire se lever ou se coucher le soleil, la lune et les astres. Il me faut pouvoir leur commander comme le bon Dieu.

– Mais enfin, cela passe le pouvoir de ce bon cabillaud ; il se fâchera à la fin, si je viens l'importuner avec une demande aussi insensée.

– Un empereur n'admet pas d'observations, répliqua-t-elle avec colère ; fais ce que je t'ordonne, et cela, sur-le-champ.

Le brave Pierre, le cœur tout en émoi, se mit en route. Il s'était levé une affreuse tempête, qui courbait les arbres les plus forts des forêts, et faisait trembler les rochers ; au milieu du tonnerre et des éclairs, le pêcheur atteignit avec peine la plage. Les vagues de la mer étaient hautes comme des tours, et se poussaient les unes les autres avec un épouvantable fracas.

– Cabillaud, cher cabillaud, s'écria Pierre, ma femme, mon Isabelle, malgré moi, elle veut encore une dernière chose.

– Qu'est-ce donc ? dit le poisson, qui apparut aussitôt.

– J'ose à peine le dire, répondit Pierre ; elle veut être toute-puissante comme le bon Dieu.

– Retourne chez toi, dit le cabillaud, et tu la trouveras dans la pauvre cabane, d'où je l'avais tirée.

Et, en effet, palais et splendeurs avaient disparu ; l'insatiable Isabelle, vêtue de haillons, se tenait sur un escabeau dans son ancienne misérable

hutte. Pierre en prit vite son parti, et retourna à ses filets ; mais jamais plus sa femme n'eut un moment de bonheur.

## Chapitre

### **Le Petit Chaperon rouge**

Il était une fois une petite fille que tout le monde aimait bien, surtout sa grand-mère. Elle ne savait qu'entreprendre pour lui faire plaisir. Un jour, elle lui offrit un petit bonnet de velours rouge, qui lui allait si bien qu'elle ne voulut plus en porter d'autre. Du coup, on l'appela « Chaperon rouge ».

Un jour, sa mère lui dit :

– Viens voir, Chaperon rouge : voici un morceau de gâteau et une bouteille de vin. Porte-les à ta grand-mère ; elle est malade et faible ; elle s'en délectera ; fais vite, avant qu'il ne fasse trop chaud. Et quand tu seras en chemin, sois bien sage et ne t'écarte pas de ta route, sinon tu casserais la bouteille et ta grand-mère n'aurait plus rien. Et quand tu arriveras chez elle, n'oublie pas de dire « Bonjour » et ne va pas fureter dans tous les coins.

– Je ferai tout comme il faut, dit le Petit Chaperon rouge à sa mère.

La fillette lui dit au revoir. La grand-mère habitait loin, au milieu de la forêt, à une demi-heure du village. Lorsque le Petit Chaperon rouge arriva dans le bois, il rencontra le Loup. Mais il ne savait pas que c'était une vilaine bête et ne le craignait point.

– Bonjour, Chaperon rouge, dit le Loup.

– Bonjour, Loup, dit le Chaperon rouge.

– Où donc vas-tu si tôt, Chaperon rouge ?

– Chez ma grand-mère.

– Que portes-tu dans ton panier ?

– Du gâteau et du vin. Hier nous avons fait de la pâtisserie, et ça fera du bien à ma grand-mère. Ça la fortifiera.

– Où habite donc ta grand-mère, Chaperon rouge ?

– Oh ! à un bon quart d'heure d'ici, dans la forêt. Sa maison se trouve sous les trois gros chênes. En dessous, il y a une haie de noisetiers, tu sais bien ? dit le petit Chaperon rouge.

Le Loup se dit : « Voilà un mets bien jeune et bien tendre, un vrai régal ! Il sera encore bien meilleur que la vieille. Il faut que je m’y prenne adroitement pour les attraper toutes les eux ! »

Il l’accompagna un bout de chemin et dit :

– Chaperon rouge, vois ces belles fleurs autour de nous. Pourquoi ne les regardes-tu pas ? J’ai l’impression que tu n’écoutes même pas comme les oiseaux chantent joliment. Tu marches comme si tu allais à l’école, alors que tout est si beau, ici, dans la forêt !

Le Petit Chaperon rouge ouvrit les yeux et lorsqu’elle vit comment les rayons du soleil dansaient de-ci, de-là à travers les arbres, et combien tout était plein de fleurs, elle pensa : « Si j’apportais à ma grand-mère un beau bouquet de fleurs, ça lui ferait bien plaisir. Il est encore si tôt que j’arriverai bien à l’heure. »

Elle quitta le chemin, pénétra dans le bois et cueillit des fleurs. Et, chaque fois qu’elle en avait cueilli une, elle se disait : « Plus loin, j’en vois une plus belle » ; et elle y allait et s’enfonçait toujours plus profondément dans la forêt. Le Loup lui, courait tout droit vers la maison de la grand-mère. Il frappa à la porte.

– Qui est là ?

– C’est le Petit Chaperon rouge qui t’apporte du gâteau et du vin.

– Tire la chevillette, dit la grand-mère. Je suis trop faible et ne peux me lever.

Le Loup tire la chevillette, la porte s’ouvre et sans dire un mot, il s’approche du lit de la grand-mère et l’avale. Il enfile ses habits, met sa coiffe, se couche dans son lit et tire les rideaux.

Pendant ce temps, le petit Chaperon Rouge avait fait la chasse aux fleurs. Lorsque la fillette en eut tant qu’elle pouvait à peine les porter, elle se souvint soudain de sa grand-mère et reprit la route pour se rendre auprès d’elle. Elle fut très étonnée de voir la porte ouverte. Et lorsqu’elle entra dans la chambre, cela lui sembla si curieux qu’elle se dit : « Mon dieu, comme je suis craintive aujourd’hui. Et, cependant, d’habitude, je suis si contente d’être auprès de ma grand-mère ! » Elle s’écria :

– Bonjour !

Mais nulle réponse. Elle s’approcha du lit et tira les rideaux. La grand-mère y était couchée, sa coiffe tirée très bas sur son visage. Elle avait l’air bizarre.

– Oh, grand-mère, comme tu as de grandes oreilles.

- C’est pour mieux t’entendre...
- Oh ! grand-mère, comme tu as de grands yeux !
- C’est pour mieux te voir !
- Oh ! grand-mère, comme tu as de grandes mains !
- C’est pour mieux t’êtreindre...
- Mais, grand-mère, comme tu as une horrible et grande bouche !
- C’est pour mieux te manger !

À peine le Loup eut-il prononcé ces mots, qu’il bondit hors du lit et avala le pauvre Petit Chaperon rouge.

Lorsque le Loup eut apaisé sa faim, il se recoucha, s’endormit et commença à ronfler bruyamment. Un chasseur passait justement devant la maison. Il se dit : « Comme cette vieille femme ronfle ! Il faut que je voie si elle a besoin de quelque chose. » Il entre dans la chambre et quand il arrive devant le lit, il voit que c’est un Loup qui y est couché.

- Ah ! c’est toi, bandit ! dit-il. Voilà bien longtemps que je te cherche...

Il se prépare à faire feu lorsque tout à coup l’idée lui vient que le Loup pourrait bien avoir avalé la grand-mère et qu’il serait peut-être encore possible de la sauver. Il ne tire pas, mais prend des ciseaux et commence à ouvrir le ventre du Loup endormi. À peine avait-il donné quelques coups de ciseaux qu’il aperçoit le Chaperon rouge. Quelques coups encore et la voilà qui sort du Loup et dit :

– Ah ! comme j’ai eu peur ! Comme il faisait sombre dans le ventre du Loup !

Et voilà que la grand-mère sort à son tour, pouvant à peine respirer. Le Petit Chaperon rouge se hâte de chercher de grosses pierres. Ils en remplissent le ventre du Loup. Lorsque celui-ci se réveilla, il voulut s’enfuir. Mais les pierres étaient si lourdes qu’il s’écrasa par terre et mourut.

Ils étaient bien contents tous les trois : le chasseur dépouilla le Loup et l’emporta chez lui. La grand-mère mangea le gâteau et but le vin que le Petit Chaperon rouge avait apportés. Elle s’en trouva toute ragaillardie. Le Petit Chaperon rouge cependant pensait : « Je ne quitterai plus jamais mon chemin pour aller me promener dans la forêt, quand ma maman me l’aura interdit. »

## Chapitre

### **Le Petit pou et la petite puce**

Le petit pou et la petite puce vivaient ensemble, tenaient ensemble leur petite maison et brassaient leur bière dans une coquille d'œuf.

Un jour le petit pou tomba dans la bière et s'ébouillanta. La petite puce se mit à pleurer à chaudes larmes. La petite porte de la salle s'étonna :

- Pourquoi pleures-tu ainsi, petite puce ?
- Parce que le pou s'est ébouillanté.

La petite porte se mit à grincer et le petit balai dans le coin demanda :

- Pourquoi grinces-tu ainsi, petite porte ?
- Comment pourrais-je ne pas grincer !

Le petit pou s'est ébouillanté, la petite puce en perd la santé.

Le petit balai se mit à s'agiter de tous côtés. Une petite charrette qui passait par là, cria :

- Pourquoi t'agites-tu ainsi, petit balai ?
- Comment pourrais-je rester en place !

Le petit pou s'est ébouillanté, la petite puce en perd la santé, et la petite porte grince à qui mieux mieux.

Et la petite charrette dit :

– Moi, je vais rouler. Et elle se mit à rouler à toute vitesse. Elle passa par le dépotoir et les balayures lui demandèrent :

- Pourquoi fonces-tu ainsi, petite charrette ?
- Comment pourrais-je ne pas foncer !

Le petit pou s'est ébouillanté, la petite puce en perd la santé, la petite porte grince à qui mieux mieux, le balai s'agite, sauve-qui-peut !

Les balayures décidèrent alors :

- Nous allons brûler de toutes nos forces.

Et elles s'enflammèrent aussitôt. Le petit arbre à côté du dépotoir demanda :

- Allons, balayures, pourquoi brûlez-vous ainsi ?

– Comment pourrions-nous ne pas brûler !

Le petit pou s'est ébouillanté, la petite puce en perd la santé, la petite porte grince à qui mieux mieux, le balai s'agite, sauve-qui-peut ! La charrette fonce fendant les airs.

Et le petit arbre dit :

– Alors moi, je vais trembler.

Et il se mit à trembler à en perdre toutes ses feuilles. Une petite fille, qui passait par là avec une cruche d'eau à la main, s'étonna :

– Pourquoi trembles-tu ainsi, petit arbre ?

– Comment pourrais-je ne pas trembler !

Le petit pou s'est ébouillanté, la petite puce en perd la santé, la petite porte grince à qui mieux mieux, le balai s'agite, sauve-qui-peut ! la charrette fonce fendant les airs, les balayures brûlent en un feu d'enfer.

Et la petite fille dit :

– Alors moi, je vais casser ma cruche. Et elle la cassa.

La petite source d'où jaillissait l'eau, demanda :

– Pourquoi casses-tu ta cruche, petite fille ?

– Comment pourrais-je ne pas la casser !

Le petit pou s'est ébouillanté, la petite puce en perd la santé, la porte grince à qui mieux mieux, le balai s'agite, sauve-qui-peut ! la charrette fonce fendant les airs, les balayures brûlent en un feu d'enfer. Et le petit arbre, le pauvre, du pied à la tête il tremble.

– Ah bon, dit la petite source, alors moi, Je vais déborder.

Et elle se mit à déborder ; et l'eau inonda tout en noyant la petite fille, le petit arbre, les balayures, la charrette, le petit balai, la petite porte, la petite puce et le petit pou, tous autant qu'ils étaient.

## Chapitre

**Le Petit vieux rajeuni par le feu**

Du temps que le Seigneur cheminait encore sur la terre, Il entra un soir chez un forgeron, avec saint Pierre, demandant accueil pour la nuit. Le brave forgeron les reçut de bon cœur, et voilà qu'un peu plus tard un pauvre mendiant, tout rétréci par l'âge et courbé par les maux, frappa à la porte de la même maison et demanda l'aumône. Apitoyé, saint Pierre fit une prière : « Mon Seigneur et mon Maître, s'il vous plaît, guérissez-le de son tourment, afin qu'il soit capable de se gagner son pain ! »

– Forgeron, dit le Seigneur débonnaire, allume-moi ta forge et chauffe-la-moi à blanc : je vais y rajeunir tout de suite ce pauvre vieil homme souffrant. Le forgeron s'y prêta de bonne grâce et saint Pierre fit marcher le soufflet, poussant le feu au rouge-blanc. Quand le brasier fut bien ardent, le Seigneur saisit le petit vieux et le jeta dans la forge, au beau milieu du foyer incandescent, où il flamboya soudain comme un rosier flamboyant, tout en louant Dieu à haute et pleine voix. Ensuite, le Seigneur le tira du feu pour le précipiter dans le grand bac de forge, où le petit vieux tout incandescent s'éteignit en faisant siffler l'eau ; puis, quand il fut suffisamment rafraîchi et trempé convenablement, le Seigneur lui donna Sa bénédiction et le petit homme sortit de là d'un bond, tout gaillard, souple, droit, vif et alerte comme à vingt ans. Le forgeron, qui avait suivi toute l'opération avec une attention précise et soutenue, les invita tous à dîner. Or, il avait dans sa maison une vieille belle-mère toute tordue par l'âge et à demi aveugle, qui s'approcha du nouveau jeune homme pour s'informer gravement et apprendre si le feu l'avait douloureusement brûlé.

– Mais pas du tout ! répondit avec pétulance le nouveau jeune homme. Jamais je ne me suis senti aussi bien : j'y étais comme dans un bain de rosée. Ce que ce petit jeune homme lui avait dit résonna dans les oreilles de la vieille femme toute la nuit. Le lendemain matin, de bonne heure, dès que le Seigneur fut reparti sur son chemin, le forgeron se dit, après mûre

réflexion, qu'il pourrait aussi rajeunir sa belle-mère de la même façon, car il avait bien observé et attentivement suivi tous les détails de l'opération et, somme toute, cela relevait également de son art. Aussi, lorsqu'il lui demanda tout à trac si elle n'aimerait pas aller et venir dans la maison en sautant comme une fille de dix-huit ans, la vieille femme lui répondit-elle que ce serait avec plaisir, puisque la chose avait été si douce et délicieuse au jeune homme de la veille. Le forgeron activa donc le feu de sa forge et y jeta la vieille quand il fut bien ardent ; mais voilà qu'elle se tordit dans tous les sens en poussant des cris affreux. « Du calme ! lui cria-t-il. Qu'as-tu donc à t'agiter comme cela et à hurler comme une pendue ? Il faut d'abord que je te fasse un feu vigoureux ! » Il se mit au soufflet et activa le brasier de plus belle, si bien que tout brûla sur la pauvre vieille femme, qui hurlait à la mort sans discontinuer. « Mon métier n'est pas suffisant ! », pensa le forgeron en la retirant bien vite du foyer pour la plonger dans l'eau du bac à trempe, où la malheureuse se mit à hurler encore plus fort qu'avant, si fort et si désespérément que ses cris ameutèrent là-haut, à l'étage, la femme et la bru du forgeron. Toutes les deux descendent les marches quatre à quatre, et que voient-elles ? L'aïeule qui piaule et miaule lugubrement, plongée dans le bac de forge, le corps tout racorni, le visage atrocement déformé, tordu, ratatiné. Le spectacle était si horrible et les deux femmes, qui étaient enceintes l'une et l'autre, en reçurent un tel choc, qu'elles accouchèrent toutes les deux dans la nuit même, et que leurs deux enfants ne furent pas conformés comme des humains, mais comme de petits singes, qui s'en allèrent courir dans la forêt. Ce sont eux qui ont commencé la famille et donné origine à l'espèce des singes.

## Chapitre

### **La Petite table, l'âne et le bâton**

Il y a bien longtemps, il était un tailleur qui avait trois fils et une seule chèvre.

La chèvre devait les nourrir tous les trois avec son lait ; il fallait qu'elle mangeât bien et qu'on la menât tous les jours aux champs. Les fils s'en occupaient chacun à son tour.

Un jour, l'aîné la mena au cimetière, où l'herbe était la plus belle, la laissa là à manger et à gambader. Le soir, quand le moment fut venu de rentrer à la maison, il demanda :

– Alors, chèvre, es-tu repue ?

La chèvre répondit :

– J'ai tant mangé que je ne peux plus avaler – bê, bê, bê, bê !

– Eh bien ! viens à la maison, dit le garçon.

Il la prend par sa corde, la conduit à l'écurie et l'attache.

– Alors, demanda le vieux tailleur, la chèvre a-t-elle assez mangé ?

– Oh ! répondit le fils, elle a tant mangé qu'elle ne peut plus rien avaler.

Le père voulut s'en rendre compte par lui-même. Il alla à l'écurie, caressa la chère petite chèvre et demanda :

– Chèvre, es-tu repue ?

La chèvre répondit :

– De quoi devrais-je être repue ? Parmi les tombes j'ai couru pour me nourrir rien n'ai trouvé bê, bê, bê, bê !

– Qu'entends-je ! s'écria le tailleur. Il rentre à la maison et dit au garçon :

– Ah, menteur, tu dis que la chèvre est repue et tu l'as laissée sans nourriture ! Et, dans sa colère, il prend une canne et en bat son fils en le jetant dehors.

Le lendemain, c'était au tour du second fils. Il chercha dans le jardin un coin où poussaient de belles herbes et la chèvre s'en régala. Le soir, comme il voulait rentrer, il demanda :

– Chèvre, es-tu repue ?

La chèvre répondit :

– J’ai tant mangé que je ne peux plus avaler – bê, bê, bê, bê !

– Alors, rentre à la maison, dit le garçon.

Il la tira vers la maison, l’attacha dans l’écurie.

– Eh bien ? demanda le vieux tailleur, la chèvre a-t-elle assez mangé ?

– Oh ! répondit le fils, elle a tant mangé qu’elle ne peut plus rien avaler.

Le tailleur n’avait pas confiance. Il se rendit à l’écurie et demanda :

– Chèvre, es-tu repue ?

La chèvre répondit :

– De quoi devrais-je être repue ? Parmi les sillons j’ai couru pour me nourrir n’ai rien trouvé bê, bê, bê bê !

– L’impudent mécréant ! s’écria le tailleur. Laisser sans nourriture un animal si doux !

Il rentre à la maison et, à coups d’aune, met le garçon à la porte.

C’est maintenant au tour du troisième fils. il veut bien faire les choses, recherche les taillis les plus touffus et y fait brouter la chèvre. Le soir, comme il veut rentrer, il demande à la chèvre :

– Chèvre, es-tu repue ?

La chèvre répondit :

– J’ai tant mangé que je ne peux plus avaler – bê, bê, bê, bê !

– Alors viens à la maison, dit le garçon.

Et il la conduisit à l’écurie et l’attacha.

– Eh bien ? demanda le vieux tailleur, la chèvre a-t-elle assez mangé ?

– Oh ! répondit le fils, elle a tant mangé qu’elle ne peut plus rien avaler.

Le tailleur ne le croit pas.

Il sort et demande :

– Chèvre, es-tu repue ?

La méchante bête répondit :

– De quoi devrais-je être repue ? Parmi les sillons j’ai couru pour me nourrir n’ai rien trouvé – bê, bê, bê, bê !

– Ah ! le vilain menteur, s’écria le tailleur. Ils sont aussi fourbes et oublieux du devoir l’un que l’autre ! Vous ne me ferez pas plus longtemps tourner en bourrique !

Et, de colère hors de lui, il rentre à la maison, frappe le pauvre garçon avec l’aune, si fort qu’il le jette par la porte.

Et voilà le vieux tailleur seul avec sa chèvre. Le lendemain matin, il va à l'écurie, caresse la chèvre et dit :

– Viens, ma mignonne, je vais te conduire moi-même au champ.

Il la prend par sa longe et la mène là où se trouvent les baies que les chèvres mangent avec le plus de plaisir.

– Pour une fois, tu peux y aller de bon cœur, lui dit-il, et il la laissa brouter jusqu'au soir. Il demanda alors :

– Chèvre, es-tu repue ?

Elle répondit :

– J'ai tant mangé que je ne puis plus rien avaler, bê, bê, bê, bê !

– Alors viens à la maison ! dit le tailleur.

Il la conduisit à l'écurie et l'attacha. Avant de partir, il se retourna une dernière fois et dit :

– Alors te voilà donc repue pour une fois ?

Mais la chèvre ne fut pas meilleure avec lui qu'avec les autres. Elle s'écria :

– De quoi devrais- je être repue ? Parmi les sillons j'ai couru pour me nourrir n'ai rien trouvé – bê, bê, bê, bê !

Quand le tailleur entendit cela, il en resta tout interdit et vit bien qu'il avait chassé ses fils sans raison.

– Attends voir, s'écria-t-il, misérable créature ! Ce serait trop peu de te chasser ; je vais te marquer de telle sorte que tu n'oseras plus te montrer devant d'honnêtes tailleurs !

En toute hâte, il rentre à la maison, prend son rasoir, savonne la tête de la chèvre et la tond aussi ras qu'une pomme. Et, parce que l'aune eût été trop noble, il prend une cravache et lui en assène de tels coups qu'elle se sauve à toute allure.

Quand le tailleur se retrouva si seul dans sa maison, il fut saisi d'une grande tristesse. Il aurait bien voulu que ses fils fussent de nouveau là. Mais personne ne savait ce qu'ils étaient devenus.

L'aîné était entré en apprentissage chez un menuisier. Il travaillait avec zèle et constance. Lorsque son temps fut terminé et que vint le moment de partir en tournée, son patron lui offrit une petite table, qui n'avait rien de particulier, en bois très ordinaire. Mais elle avait une qualité : quand on la déposait quelque part et que l'on disait : « Petite table, mets le couvert ! » on la voyait tout à coup s'habiller d'une petite nappe bien propre. Et il y avait dessus une assiette, avec couteau et fourchette, et des plats avec

légumes et viandes, tant qu'il y avait la place. Et un grand verre plein de vin rouge étincelait que ça en mettait du baume au cœur. Le jeune compagnon pensa : en voilà assez jusqu'à la fin de tes jours ! Et, de joyeuse humeur, il alla de par le monde, sans se préoccuper de savoir si l'auberge serait bonne ou mauvaise et si l'on y trouvait quelque chose à manger ou non. Quand la fantaisie l'en prenait, il restait dans les champs, les prés ou les bois, où cela lui plaisait, décrochait la petite table de son dos, l'installait devant lui et disait : « Petite table, mets le couvert ! » Et tout de suite, tout ce que son cœur souhaitait était là. Finalement, il lui vint à l'esprit qu'il voudrait bien revoir son père. Sa colère avait dû s'apaiser et avec la « petite-table-mets-le-couvert », il l'accueillerait volontiers.

Il arriva que, sur le chemin de la maison, il entra un soir dans une auberge pleine de monde. On lui souhaita la bienvenue et on l'invita à prendre place parmi les hôtes et à manger avec eux car on trouverait difficilement quelque chose pour lui tout seul.

– Non, répondit le menuisier, je ne veux pas vous prendre le pain de la bouche. Il vaut mieux que vous soyez mes hôtes à moi.

Ils rirent et crurent qu'il plaisantait. Mais lui, pendant ce temps, avait installé sa table de bois au milieu de la salle et il dit :

– Petite table, mets le couvert !

Instantanément, elle se mit à porter des mets si délicats que l'aubergiste n'aurait pas pu en fournir de pareils. Et le fumet en chatouillait agréablement les narines des clients.

– Allez-y, chers amis, dit le menuisier.

Et quand les hôtes virent que c'était sérieux, ils ne se le firent pas dire deux fois. Ils approchèrent leurs chaises, sortirent leurs couteaux et y allèrent de bon cœur. Ce qui les étonnait le plus, c'était que, lorsqu'un plat était vide, un autre, bien rempli, prenait aussitôt sa place.

L'aubergiste, dans un coin, regardait la scène. Il ne savait que dire. Mais il pensait : « Voilà un cuisinier comme il m'en faudrait un ! »

Le menuisier et toute la compagnie festoyèrent gaiement jusque tard dans la nuit. Finalement, ils allèrent se coucher. Le jeune compagnon se mit également au lit et plaça sa table miraculeuse contre le mur. Mais des tas d'idées trottaient dans la tête de l'aubergiste. Il lui revint à l'esprit qu'il possédait dans un débarras une petite table qui ressemblait à celle du menuisier, comme une sœur. Il la chercha en secret et en fit l'échange. Le lendemain matin, le jeune homme paya sa chambre, installa la petite table

sur son dos, sans penser que ce n'était plus la bonne, et reprit son chemin. À midi, il arriva chez son père qui l'accueillit avec une grande joie.

– Alors, mon cher fils, qu'as-tu appris ? lui demanda-t-il.

– Père, je suis devenu menuisier.

– C'est un bon métier ! rétorqua le vieux.

– Mais que ramènes-tu de ton compagnonnage ?

– Père, le meilleur de ce que je ramène est une petite table.

Le père l'examina sur toutes ses faces et dit :

– Tu n'as pas fabriqué là un chef-d'œuvre. C'est une vieille et méchante petite table.

– Voire ! C'est une table mystérieuse, magique, répondit le fils. Lorsque je l'installe et lui dis de mettre le couvert, les plus beaux plats s'y trouvent instantanément, avec le vin qui met du baume au cœur. Tu n'as qu'à inviter tous tes parents et amis. Pour une fois, ils se délecteront et se régaleront car la petite table les rassasiera tous.

Quand tout le monde fut rassemblé, il installa la petite table au milieu de la pièce et dit :

– Petite table, mets le couvert !

Mais rien ne se produisit et la table resta aussi vide que n'importe quelle table qui n'entend pas la parole humaine. Alors le pauvre gars s'aperçut qu'on lui avait échangé sa table et il eut honte de passer pour un menteur. Les parents se moquaient de lui et il leur fallut repartir chez eux, affamés et assoiffés. Le père reprit ses chiffons et se remit à coudre. Le fils trouva du travail chez un patron.

Le deuxième fils était arrivé chez un meunier et il avait fait son apprentissage chez lui. Lorsque son temps fut passé, le patron lui dit :

– Puisque ta conduite a été bonne, je te fais cadeau d'un âne d'une espèce particulière. Il ne tire pas de voiture et ne porte pas de sacs.

– À quoi peut-il bien servir dans ce cas ? demanda le jeune compagnon.

– Il crache de l'or, répondit le meunier. Si tu le places sur un drap et que tu dis « BRICKLEBRIT », cette bonne bête crache des pièces d'or par devant et par derrière.

– Voilà une bonne chose, dit le jeune homme.

Il remercia le meunier et partit de par le monde. Quand il avait besoin d'argent, il n'avait qu'à dire « BRICKLEBRIT » à son âne et il pleuvait des pièces d'or. Il n'avait plus que le mal de les ramasser. Où qu'il arrivât, le meilleur n'était jamais trop bon pour lui et plus cela coûtait cher, mieux

c'était. Il avait toujours un sac plein de pièces à sa disposition. Après avoir visité le monde un bout de temps, il pensa : « Il te faut partir à la recherche de ton père ! Quand tu arriveras avec l'âne à or, il oubliera sa colère et te recevra bien ».

Par hasard, il descendit dans la même auberge que celle où la table de son frère avait été échangée. il conduisait son âne par la bride et l'aubergiste voulut le lui enlever pour l'attacher. Le jeune compagnon lui dit :

– Ne vous donnez pas ce mal ; je conduirai moi-même mon grison à l'écurie et je l'attacherai aussi moi-même. Il faut que je sache où il est.

L'aubergiste trouva cela curieux et pensa que quelqu'un qui devait s'occuper soi-même de son âne ne ferait pas un bon client. Mais quand l'étranger prit dans sa poche deux pièces d'or et lui dit d'acheter quelque chose de bon pour lui, il ouvrit de grands yeux, courut partout pour acheter le meilleur qu'il pût trouver.

Après le repas, l'hôte demanda ce qu'il devait. L'aubergiste voulait profiter de l'occasion et lui dit qu'il n'avait qu'à ajouter deux autres pièces d'or à celles qu'il lui avait déjà données. Le jeune compagnon plongea sa main dans sa poche, mais il n'avait plus d'argent.

– Attendez un instant, Monsieur l'aubergiste, dit-il, je vais aller chercher de l'or.

Il emmena la nappe.

L'aubergiste ne comprenait pas ce que cela signifiait. Curieux, il suivit son client et quand il le vit verrouiller la porte de l'écurie, il regarda par un trou du mur. L'étranger avait étendu la nappe autour de l'âne et criait : « BRICKLEBRIT ». Au même moment, l'animal se mit à cracher, par devant et par derrière, de l'or qui s'empilait régulièrement sur le sol.

– Quelle fortune ! dit l'aubergiste. Voilà des ducats qui sont vite frappés ! Un sac à sous comme cela, ce n'est pas inutile !

Le client paya son écot et alla se coucher. L'aubergiste, lui, se faufila pendant la nuit dans l'écurie, s'empara de l'âne à or et en mit un autre à la place.

De grand matin, le compagnon prit la route avec un âne, qu'il croyait être le sien. À midi, il arriva chez son père qui se réjouit en le voyant et l'accueillit volontiers.

– Qu'es-tu devenu, mon fils ? demanda le vieux.

– Un meunier, cher père, répondit-il.

– Qu'as-tu ramené de ton compagnonnage ?

– Rien en dehors d'un âne.

– Des ânes, il y en a bien assez, dit le père. J'aurais préféré une bonne chèvre !

– Oui, répondit le fils, mais ce n'est pas un âne ordinaire, c'est un âne à or. Quand je dis « BRICKLEBRIT », la bonne bête vous crache un drap plein de pièces d'or. Appelle tous les parents, je vais en faire des gens riches.

– Voilà, qui me plaît, dit le tailleur. Je n'aurai plus besoin de me faire de souci avec mon aiguille.

Il s'en fut lui-même à la recherche de ses parents, qu'il ramena. Dès qu'ils furent rassemblés, le meunier les pria de faire place, étendit son drap et amena l'âne dans la chambre.

– Maintenant, faites attention ! dit-il. Et il cria : « BRICKLEBRIT ».

Mais ce ne furent pas des pièces d'or qui tombèrent et il apparut que l'animal ne connaissait rien à cet art qui n'est pas donné à n'importe quel âne. Le pauvre meunier faisait triste figure ; il comprit qu'il avait été trompé et demanda pardon à ses parents qui s'en retournèrent chez eux aussi pauvres qu'ils étaient venus. Il ne restait plus rien d'autre à faire pour le père que de reprendre son aiguille et pour le fils, de s'engager chez un meunier.

Le troisième frère était entré chez un tourneur sur bois et comme il s'agissait d'un métier d'art, ce fut lui qui resta le plus longtemps en apprentissage. Ses frères lui firent savoir par une lettre comment tout avait mal tourné pour eux et comment, au dernier moment, l'aubergiste les avait dépouillés de leurs cadeaux magiques.

Lorsque le tourneur eut terminé ses études, son maître lui offrit, en récompense de sa bonne conduite, un sac et dit :

– Il y a un bâton dedans.

– Je peux prendre le sac et il peut me rendre service, mais pourquoi ce bâton ? il ne fait que l'alourdir.

– Je vais te dire ceci, répondit le patron. Si quelqu'un t'a causé du tort, tu n'auras qu'à dire : « Bâton, hors du sac ! » aussitôt, le bâton sautera dehors parmi les gens et il dansera sur leur dos une si joyeuse danse que, pendant huit jours, ils ne pourront plus faire un mouvement. Et il ne s'arrête pas avant que tu dises : « Bâton, dans le sac ! »

Le compagnon le remercia, mit le sac sur son dos et quand quelqu'un s'approchait de trop près pour l'attaquer il disait : « Bâton, hors du sac ! »

Aussitôt le bâton surgissait et se secouait sur les dos, manteaux et pourpoints jusqu'à ce que les malandrins en hurlassent de douleur. Et cela allait si vite que, avant que l'on s'en aperçût, son tour était déjà venu.

Le jeune tourneur arriva un soir à l'auberge où l'on avait dupé ses frères. Il déposa son havresac devant lui, sur la table, et commença à parler de tout ce qu'il avait vu de remarquable dans le monde.

– Oui, dit-il, on trouve bien une « petite-table-mets-le-couvert », un âne à or et d'autres choses semblables ; ce sont de bonnes choses que je ne mésestime pas ; mais cela n'est rien à comparer au trésor que je me suis procuré et qui se trouve dans mon sac.

L'aubergiste dressa l'oreille. « Qu'est-ce que ça peut bien être », pensait-il. « Le sac serait-il bourré de diamants ? Il faudrait que je l'obtienne à bon marché lui aussi ; jamais deux sans trois ».

Lorsque le moment d'aller dormir fut arrivé, l'hôte s'étendit sur le banc et disposa son sac en guise d'oreiller. Quand l'aubergiste crut qu'il était plongé dans un profond sommeil, il s'approcha de lui, poussa et tira doucement, précautionneusement le sac pour essayer de le prendre et d'en mettre un autre à la place. Le tourneur s'attendait à cela depuis longtemps. Lorsque l'aubergiste voulut donner la dernière poussée, il cria :

– Bâton, hors du sac !

Aussitôt, le bâton surgit, frotta les côtes de l'aubergiste à sa façon. L'aubergiste criait pitié. Mais plus fort il criait, plus vigoureusement le bâton lui tapait sur le dos jusqu'à ce qu'il tombât sans souffle sur le sol. Alors le tourneur dit :

– Si tu ne me rends pas la « petite-table-mets-le-couvert » et l'âne à or, la danse recommencera.

– Oh ! non, s'écria l'aubergiste d'une toute petite voix. Je rendrai volontiers le tout, mais fais rentrer ton esprit frappeur dans son sac.

Le jeune compagnon dit alors :

– Je veux bien que la grâce passe avant le droit, mais garde-toi de refaire le mal.

Et il cria :

– Bâton, dans le sac.

Et il le laissa tranquille.

Le tourneur partit le lendemain matin avec la « petite-table-mets-le-couvert » et l'âne à or vers la maison de son père. Le tailleur se réjouit

lorsqu'il le revit et lui demanda, à lui aussi, ce qu'il avait appris chez les autres.

– Cher père, répondit-il, je suis devenu tourneur sur bois.

– Un fameux métier, dit le père.

– Qu'as-tu ramené de ton compagnonnage ?

– Une pièce précieuse, cher père, répondit le fils, un bâton dans un sac.

– Quoi ? s'écria le père.

– Un bâton, ce n'était pas la peine, tu peux en cueillir à n'importe quel arbre !

– Mais pas un comme ça, cher père ; quand je dis « bâton, hors du sac », il en bondit et donne à celui qui m'a voulu du mal une fameuse danse jusqu'à ce qu'il tombe par terre et supplie qu'il s'arrête. Voyez-vous, c'est avec ce bâton que j'ai récupéré la « petite-table-mets-le-couvert » et l'âne à or que l'aubergiste voleur avait dérobés à mes frères. Maintenant, appelle mes frères, et invite tous les parents. Je veux qu'ils mangent et boivent et je remplirai leurs poches d'or.

Le vieux tailleur ne croyait pas trop à cette histoire, mais il invita quand même ses parents. Le tourneur étendit un drap dans la chambre, fit entrer l'âne à or et dit à son frère :

– Maintenant, cher frère, parle-lui.

Le meunier dit :

– BRICKLEBRIT

Et, à l'instant, des pièces d'or tombèrent sur le drap comme s'il en pleuvait à verse et l'âne n'arrêta que lorsque tous en eurent tant qu'ils ne pouvaient plus en porter. (Je vois à ta mine que tu aurais bien voulu y être !) Alors, le tourneur chercha la petite table et dit :

– Cher frère, parle-lui maintenant.

Et à peine le menuisier avait-il dit : « Petite table, mets le couvert » que déjà les plus beaux mets apparaissaient en abondance. Il y eut un repas comme jamais encore le bon tailleur n'en avait vu dans sa maison. Toute la famille resta rassemblée jusqu'au milieu de la nuit et tous étaient joyeux et comblés. Le tailleur enferma aiguilles, bobines, aune et fers à repasser dans une armoire et vécut avec ses fils dans la joie et la félicité.

Et la chèvre à cause de laquelle le tailleur jeta dehors ses trois fils, qu'est-elle devenue ?

Ne supportant pas d'avoir la tête tondue, elle alla se cacher dans le terrier d'un renard. Lorsque celui-ci revint et aperçut deux gros yeux briller au

fond de son terrier, il prit peur et se sauva à toute allure. Dans sa fuite, il rencontra un ours.

– Pourquoi as-tu l’air si affolé, frère renard ? lui demanda celui-ci. Que t’est-il donc arrivé ?

– Mon terrier est occupé par un épouvantable animal dont les yeux lancent des flammes expliqua le renard.

– Nous allons le chasser, s’exclama l’ours qui accompagna le renard jusqu’à son terrier.

Mais lorsque l’ours aperçut les yeux de braise, à son tour il prit peur et s’enfuit, renonçant à chasser l’intrus. Dans sa fuite, il rencontra une abeille.

– Pourquoi fais-tu cette tête, frère ours ? lui demanda-t-elle, toi qui d’ordinaire est si joyeux ?

– Un épouvantable animal aux yeux de braise occupe le terrier du renard et nous ne réussissons pas à l’en chasser, expliqua l’ours.

L’abeille fut saisie de pitié.

– Je ne suis qu’une pauvre et faible créature à laquelle vous ne prêtez d’ordinaire guère attention, dit-elle. Mais peut-être pourrais-je vous aider.

L’abeille entra dans le terrier du renard, se posa sur la tête de la chèvre et la piqua si violemment que celle-ci sauta en l’air. « Bê, Bê », hurla la chèvre en décampant à toute allure. Elle courut, courut si longtemps qu’encore aujourd’hui nul ne sait jusqu’où elle est allée.

## Chapitre

### **La Princesse de pierre**

Deux princes partirent un jour à l'aventure vers de lointaines contrées. Mais comme ils s'amusaient beaucoup à faire les quatre cents coups, ils décidèrent de ne plus revenir au château.

Leur petit frère, qui se faisait du souci, décida de partir à leur recherche. Lorsqu'il les trouva enfin, ils se moquèrent de lui : « Oh ! Une chance que tu sois venu, petit frère. Car nous n'aurions jamais pu nous débrouiller seuls ; tu es tellement plus intelligent que nous. » Mais ils acceptèrent quand même de l'emmener avec eux.

Ils reprirent donc la route tous ensemble et un jour, au détour d'un sentier, ils aperçurent une fourmilière. Le plus vieux voulu la fouiller et voir comment les petites fourmis apeurées se précipiteraient au-dehors, transportant leurs œufs pour les mettre en sûreté. Mais le plus jeune dit : « Laisse donc ces animaux en paix, je ne peux pas supporter qu'on les dérange ! »

Ils continuèrent et arrivèrent au bord d'un lac sur lequel barbotaient un très grand nombre de canards. Les deux plus vieux voulurent en attraper quelques-uns et les faire cuire, mais le plus jeune ne les laissa pas faire et leur dit : « Laissez donc les animaux en paix, je ne peux pas supporter qu'on les tue ! »

Plus tard, ils trouvèrent une ruche d'abeilles qui était tellement remplie de miel, qu'elle en débordait. Les deux frères voulurent faire un feu sous la ruche, afin d'enfumer les abeilles et leur voler leur miel. Mais le plus jeune les en empêcha encore et leur dit : « Laissez donc les animaux en paix, je ne peux pas supporter qu'on les brûle ! »

Finalement, les trois frères arrivèrent à un château ensorcelé. Une méchante sorcière avait transformé en pierre toutes les plantes, tous les animaux et tous les gens de ce château, à l'exception du roi. Elle avait

épargné le roi car elle voulait qu'il souffre de voir ses trois filles dormir d'un sommeil de pierre.

Les trois princes se dirigèrent vers la porte du château et regardèrent à l'intérieur par un petit trou. Là, ils virent un homme gris et triste comme la pierre assis à une table : c'était le roi. Ils l'appelèrent une fois, puis une seconde fois, mais le roi ne les entendit pas. Ils l'appelèrent de nouveau. Là, il se leva, ouvrit la porte et, sans prononcer un seul mot, les conduisit à une table couverte de victuailles. Lorsque les trois princes eurent mangé et bu, qu'ils furent rassasiés et repus, le roi leur montra leur chambre et ils allèrent dormir.

Le lendemain matin, le roi vint auprès du plus vieux des princes, lui fit signe de le suivre et le conduisit à une tablette de pierre. Sur cette tablette se trouvaient trois inscriptions, chacune décrivant une épreuve qui devait être accomplie pour que le château soit délivré de son mauvais sort.

La première disait : « Dans la forêt, sous la mousse, gisent les mille perles des princesses. Elles doivent toutes être retrouvées avant le coucher du soleil. S'il en manque ne serait-ce qu'une seule, celui qui les aura cherché sera changé en pierre. » Le prince partit donc dans la forêt et chercha durant toute la journée. Mais lorsque la nuit tomba, il en avait seulement trouvé une centaine. Il arriva ce qui était écrit sur la tablette : il fut changé en pierre.

Le jour suivant, le second prince entreprit à son tour de retrouver les perles. Mais il ne fit pas beaucoup mieux que son frère aîné : il ne trouva que deux cents perles et fut lui aussi changé en pierre.

Puis, ce fut au tour du plus jeune de chercher les perles. Mais c'était tellement difficile et cela prenait tellement de temps, qu'il se découragea. Il s'assoya sur une roche et se mit à pleurer. À ce moment, la reine des fourmis, à qui il avait un jour porté secours, surgit avec cinq mille autres fourmis. Les petites bêtes cherchèrent les perles et cela ne leur prit guère de temps pour qu'elles les retrouvent toutes et qu'elles les rassemblent en un petit tas.

Fort de son succès, le jeune prince s'attaqua à la seconde épreuve : « La clef de la chambre des princesses gît au fond du lac. Elle doit être retrouvée avant le coucher du soleil. Si ce n'est pas le cas, celui qui l'aura cherché sera changé en pierre. » Lorsqu'il arriva au bord du lac, les canards, qu'il avait un jour sauvés, barbotaient encore. Ceux-ci plongèrent dans les profondeurs du lac et rapportèrent la clef au prince.

La dernière épreuve était la plus difficile de toutes : « Parmi les trois filles du roi, il en est une qui est plus jeune et plus gentille que les autres. Elle doit être reconnue avant le coucher du soleil. Celui qui se trompera, celui-là sera changé en pierre. » Mais les trois princesses se ressemblaient toutes comme des gouttes d'eau. La seule chose qui permettait de les distinguer était qu'avant d'être changées en pierre elles avaient mangé chacune une sucrerie différente : l'aînée avait mangé un morceau de sucre ; la deuxième, un peu de sirop ; la plus jeune, une cuillerée de miel.

C'est alors qu'arriva la reine des abeilles dont la ruche avait un jour été sauvée par le jeune prince. Elle se posa sur les lèvres de chacune des princesses pour y goûter les cristaux de sucre qui s'y trouvaient collés. Finalement, elle s'arrêta sur les lèvres de la troisième, car elles avaient le goût du miel.

C'est ainsi que le jeune prince pu reconnaître la plus jeune des princesses. À ce moment, le sort fut levé : toutes les plantes, tous les animaux et tous ceux qui avaient été changé en pierre reprirent vie, et les trois princesses se réveillèrent.

Le jeune prince épousa la plus jeune et devint le roi après la mort de son père, tandis que ses frères marièrent chacun une des deux autres princesses.

## Chapitre

### **La Princesse Méline**

Il était une fois un roi. Il avait un fils qui avait demandé la main de la fille d'un roi puissant. Elle s'appelait Méline et était admirablement belle. Mais son père avait refusé la demande du prince, car il avait déjà décidé de donner la main de sa fille à un autre prince. Or, les deux jeunes gens s'aimaient d'un amour tendre.

– Je ne veux que lui, déclara Méline, et je n'en épouserai aucun autre.

Le père se fâcha et fit construire une tour à l'intérieur de laquelle pas un seul rayon de soleil ni la lueur de la lune ne pouvaient passer. Et il dit :

– Tu seras enfermée dans cette tour pendant sept ans ; ensuite, je viendrai, pour voir si ton obstination et ton entêtement ont été brisés.

On apporta dans la tour à manger et à boire pour sept ans et Méline et sa femme de chambre y furent emmenées et emmurées. Coupées de la terre et du ciel, elles devaient rester là, dans l'obscurité totale. Le prince venait souvent près de la tour et appelait Méline par son nom, mais le mur épais ne laissait pas passer sa voix.

Et le temps passa et selon la quantité de nourriture et d'eau qui restait, Méline et sa femme de chambre devinèrent que les sept années touchaient à leur fin. Elles pensaient que leur libération était déjà proche, mais aucun bruit de l'extérieur ne leur parvint. Elles n'entendirent pas des coups de marteau, pas la plus petite pierre du mur ne tomba. Elles n'avaient plus que très peu de nourriture et une mort atroce les attendait. Méline dit alors :

– Il n'y a pas d'autre moyen : nous devons tenter de percer le mur.

Elle prit le couteau à pain et commença à gratter et à fouiller le mortier pour essayer de dégager une pierre ; lorsqu'elle était fatiguée, sa femme de chambre la remplaçait. Elles travaillèrent ainsi longtemps, jusqu'à ce qu'elles arrivassent à détacher une pierre, puis une deuxième, puis une troisième et au bout de trois jours elles purent percevoir le premier rayon de soleil. Finalement, la brèche fut suffisamment grande pour qu'elles puissent

voir dehors. Le ciel était d'un bleu magnifique et une brise fraîche les salua. Mais quel spectacle s'offrait à leurs yeux ! Du palais lui-même il ne restait que des ruines, la ville et les villages à l'entour étaient brûlés et les champs étaient en friche. Et on ne voyait pas âme qui vive !

Lorsqu'elles eurent agrandi la brèche dans le mur, suffisamment pour pouvoir se glisser à travers, elles sautèrent à terre. Mais maintenant, que faire ? L'ennemi avait dévasté tout le royaume, et massacré toute la population. Elles se mirent à marcher, au hasard, pour trouver un autre pays. Mais elles ne trouvèrent ni un toit pour se réfugier, ni une seule personne qui leur tende un morceau de pain. Tout allait si mal qu'elles finirent par arracher des orties pour se nourrir. Après une longue marche, elles arrivèrent dans un autre royaume. Elles offraient leurs services partout mais où qu'elles frappaient, personne n'en voulait et personne n'eut pitié d'elles. Finalement, elles arrivèrent dans une grande ville et se dirigèrent vers le palais royal. Mais de là aussi, elles se firent chasser. Un jour, tout de même, un cuisinier eut pitié d'elles et leur permit de rester pour l'aider à la cuisine.

Il arriva que le fils du roi de ce royaume était justement le prince qui, autrefois, avait demandé la main de Méline. Son père lui avait choisi une fiancée laide et au cœur dur. Le mariage approchait inexorablement, la fiancée était déjà là, mais à cause de sa laideur elle ne s'était jamais montrée. Elle s'était enfermée dans sa chambre et Méline lui portait à manger directement de la cuisine.

Le jour des noces arriva et la mariée devait accompagner son futur époux à l'église. Consciente de sa laideur, elle avait honte de se montrer en public elle dit alors à Méline :

– C'est ton jour de chance ! je me suis tordu le pied et je ne peux pas bien marcher ; tu mettras ma robe et tu me remplaceras lors du mariage.

Mais Méline refusa :

– Je ne veux pas être honorée par ce qui ne m'est pas dû de bon droit.

La mariée lui offrit même de l'or, mais rien n'y fit. Voyant que la jeune fille ne céda pas, elle se mit à la menacer :

– Si tu ne m'obéis pas, tu le paieras de ta vie.

Méline fut forcée d'obéir. Elle dut se vêtir de la magnifique robe de mariée et se parer de ses bijoux. Lorsqu'elle entra dans la salle royale, tout le monde fut frappé par sa beauté. Le roi dit à son fils :

– C'est la mariée que je t'ai choisie et que tu conduiras à l'autel. Le marié fut frappé d'étonnement.

– C’est le portrait même de Méline, pensa-t-il. Si je ne savais pas que ma bien aimée est enfermée depuis des années dans sa tour et qu’elle est peut-être même déjà morte, je croirais, ma foi, que je l’ai devant moi.

Il offrit son bras à la mariée et la conduisit à l’église. Des orties poussaient près de la route et Méline leur dit :

Ortie, petite plante gracieuse, tu m’as l’air bien soucieuse !

Ne t’inquiète pas, je n’ai pas oublié le temps du chagrin refoulé,

Le temps où tu fus ma seule pitance, peu douce et crue, mais en abondance.

– Qu’est-ce que tu dis ? demanda le prince.

– Rien, rien, répondit-elle, je pensais seulement à la princesse Méline.

Le marié fut surpris que sa fiancée connût Méline, mais il se tut.

Ils passèrent près du cimetière et lorsqu’ils arrivèrent devant l’escalier de l’église, Méline dit :

Supportez-moi, les marches, souffrez que je vous emprunte,

De la mariée qui n’en est pas une, écoutez la plainte.

– Que disais-tu ? demanda le prince.

– Rien, je pensais seulement à la princesse Méline.

– La connais-tu ?

– Mais non, rétorqua-t-elle, comment pourrais-je la connaître ? Mais j’ai entendu parler d’elle.

Ils s’arrêtèrent devant la porte de l’église et Méline dit :

O toi, la grande porte ! Que je passe, supporte !

De la mariée qui n’en est pas une, écoute la demande infime.

– Et maintenant, qu’est-ce que tu viens de dire ? s’étonna le prince.

– Oh, Je pensais encore à la princesse Méline, répondit-elle.

Le marié prit un collier de très grande valeur et le lui passa au cou.

Ils entrèrent dans l’église et devant l’autel le prêtre lia leurs mains et les maria. Sur le chemin de retour, Méline ne prononça pas un mot. De retour au palais, elle courut aussitôt dans la chambre de la mariée, ôta la belle robe, rangea les bijoux et remit sa chemise grise. Elle ne garda que le collier que le marié lui avait passé autour du cou devant l’église.

La nuit tomba et la mariée devait être conduite dans la chambre du prince.

Elle voila son visage pour que le prince ne s’aperçût pas de la supercherie. Dès que tous furent partis, le prince demanda :

– Qu’as-tu dit aux orties près de la route ?

– À quelles orties ? s'étonna la mariée. je ne parle pas aux orties.  
– Si tu ne leur as pas parlé, tu n'es pas la vraie mariée, dit le prince.

Mais la mariée trouva la parade.

– Attends ! s'écria-t-elle :

Ma femme de chambre, j'appelle, car dans mes pensées lit-elle.

Elle sortit de la chambre et s'en prit à Méline :

– Servante ! Qu'as-tu dit aux orties près de la route ?

– je n'ai dit que cela :

Ortie, petite plante gracieuse, Tu m'as l'air bien soucieuse !

Ne t'inquiètes pas, je n'ai pas oublié Le temps du chagrin refoulé,

Le temps où tu fus ma seule pitance, Peu douce et crue, mais en abondance.

La mariée retourna dans la chambre du prince.

– Ça y est, cria-t-elle, je me rappelle maintenant de ce que j'ai dit aux orties. Et elle répéta les paroles qu'elle venait d'entendre.

– Et qu'as-tu dit aux marches de l'église lorsque nous les montions ? demanda à nouveau le prince.

– Aux marches de l'église ? s'étonna la mariée. je ne parle jamais aux marches.

– Tu n'es donc pas la vraie mariée.

Et la mariée dit promptement :

Ma femme de chambre, j'appelle, car dans mes pensées lit-elle.

Elle sortit par la porte en courant et s'en prit de nouveau à Méline :

– Servante ! Qu'as-tu dit aux marches devant l'église ?

– je leur ai dit simplement :

Supportez-moi, les marches, souffrez que je vous emprunte,

De la mariée qui n'en est pas une, écoutez la plainte.

– Cela te coûtera la vie, l'avertit la mariée, mais elle retourna vite auprès du prince pour lui expliquer :

– Ça y est, je sais ce que j'ai dit à l'escalier !

Et elle répéta ce que la jeune fille lui avait dit.

– Et qu'as-tu dit à la porte de l'église ?

– À la porte de l'église ? s'affola la mariée. je ne parle pas aux portes.

– Tu n'es donc pas la vraie mariée.

Elle sortit en courant et elle harcela Méline à nouveau :

– Servante ! Qu'avais-tu à raconter à la porte de l'église ?

– Je ne lui ai rien raconté, j'ai dit seulement :

Ô toi, la grande porte ! Que je passe, supporte !

De la mariée qui n'en est pas une, écoute la demande infime.

– Tu me le paieras, tu auras la tête coupée, dit la mariée, folle de rage ; mais elle se dépêcha de revenir auprès du prince pour lui dire :

– Je me souviens maintenant ce que j'avais dit à la porte.

Et elle répéta les paroles de Méline.

– Et où est le collier que je t'ai donné devant la porte de l'église ?

– Quel collier ? dit-elle. Tu ne m'as pas donné de collier.

– Je te l'ai moi-même passé autour du cou. Si tu ne le sais pas, tu n'es pas la vraie mariée.

Il lui arracha son voile et vit son visage incroyablement laid. Effrayé, il fit un bond en arrière.

– Comment es-tu arrivée là ? Qui es-tu ?

– Je suis ta fiancée promise, mais j'avais peur que les gens se moquent de moi en me voyant dans la rue. C'est pourquoi j'ai ordonné à la petite souillon de mettre ma robe et d'aller à l'église à ma place.

– Où est cette fille ? demanda le prince. Je veux la voir. Va la chercher !

La mariée sortit de la chambre et dit aux serviteurs que sa femme de chambre était une faussaire, et qu'il fallait sans tarder l'amener dans la cour et lui couper la tête. Les serviteurs attrapèrent Méline et voulurent l'emmener. Mais Méline se mit à crier et à appeler au secours si fort que le prince entendit sa voix et arriva en courant. Il ordonna qu'on relâche la jeune fille sur-le-champ. On apporta la lumière et le prince put voir que la Jeune fille avait autour du cou le collier en or qu'il lui avait donné.

– C'est toi la vraie mariée, dit-il, c'est toi que j'ai amenée à l'autel. Viens dans ma chambre.

Et une fois seuls, le prince demanda :

– Pendant le trajet vers l'église, tu as parlé de la princesse Méline à laquelle j'ai été fiancé. Si Je pouvais espérer que cela fût possible, je penserais qu'elle est devant moi ; tu lui ressembles tant !

Et la jeune fille répondit :

– Je suis Méline, celle qui, par amour pour toi, fut emprisonnée pendant sept ans dans un cachot obscur, celle qui a souffert de faim et de soif et qui a vécu si longtemps dans la misère et la détresse. Mais aujourd'hui enfin le soleil a de nouveau brillé pour moi. On nous a mariés à l'église et je suis ta femme légitime. Ils s'embrassèrent et vécurent heureux jusqu'à la fin de leurs jours.

## Chapitre

### **Le Puits enchanté**

Une veuve, qui s'était remariée, avait deux filles très belles dont l'une était travailleuse, et l'autre plutôt paresseuse. Elle avait pour préférée cette dernière parce que c'était sa propre fille. Quant à l'autre fillette, elle n'était pas beaucoup appréciée : on la faisait travailler dur toute la journée et on la traitait comme une servante.

La pauvre fillette devait chaque jour se rendre au bord du puits et filer jusqu'à ce qu'elle en ait le bout des doigts en sang. Un jour, alors que la bobine était toute tachée, la fillette se pencha au-dessus du puits pour la nettoyer. Mais la bobine lui glissa des mains et tomba tout au fond. Elle courut en pleurant chez sa belle-mère et lui raconta son malheur, mais la marâtre, impitoyable, la réprimanda violemment et lui dit : « Tu as laissé tomber la bobine au fond du puits, alors tu devras aller la reprendre ! » La fillette, bouleversée, retourna au puits sans savoir comment elle allait s'y prendre. Son cœur en détresse lui commanda de sauter ; ce qu'elle fit. En atteignant le fond du puits, elle perdit connaissance.

Lorsqu'elle reprit ses esprits, un soleil radieux brillait au-dessus d'elle, et un champ merveilleux rempli de millier de fleurs l'entourait. La fillette se mit à marcher et arriva près d'un four dans lequel beaucoup de pains cuisaient. Les pains lui crièrent : « Hé, sors-nous du four, sors-nous du four, nous allons brûler ! Nous cuisons depuis bien trop longtemps déjà. » La fillette s'approcha du four, et en sortit toutes les miches les unes après les autres. Elle poursuivit sa route et arriva près d'un pommier qui ployait sous le poids de ses fruits. L'arbre lui cria : « Hé ! Secoue-moi, secoue-moi, mes pommes vont se gâter ! Elles sont mûres depuis bien trop longtemps déjà. » La fillette secoua le pommier et les pommes tombèrent sur le sol comme une pluie. Lorsqu'elle les eut rassemblées en un tas, elle reprit son chemin.

Finalement, elle parvint à une petite maison et y aperçut une vieille femme. Quand elle vit que la vieille avait de très longues dents, elle

s'effraya et voulut s'enfuir à toutes jambes, mais la vieille femme lui dit : « N'aie pas peur chère enfant, reste avec moi. Si tu tiens ma maison en ordre, alors tu ne manqueras de rien. Tu dois seulement t'assurer de bien faire mon lit et de secouer assidûment mon oreiller à la fenêtre, de sorte que les plumes s'en échappent et qu'ainsi il puisse neiger sur la Terre. Car c'est moi qui fait la neige : je suis la Dame Neige. » Elle la persuada si bien que la fillette se calma, consentit et se rendit à son service. Jour après jour, la jeune fille secoua fidèlement l'oreiller pour que des flocons de neige s'en échappent et elle fit tout ce qu'il fallait pour satisfaire la vieille dame. La vie était douce auprès d'elle : jamais de réprimandes et chaque jour de bons repas.

Alors qu'elle servait la Dame Neige depuis un bon moment déjà, la fillette en vint à se sentir triste. Au début, elle ne sut pas exactement ce qui pouvait la rendre ainsi, mais elle finit par comprendre qu'elle avait le mal du pays : bien qu'ici elle fut traitée mille fois mieux qu'à la maison, son chez-soi lui manquait. Un jour, elle alla voir la vieille dame et lui dit : « J'ai le mal du pays, et même si tout va très bien ici, je ne peux rester plus longtemps. Je dois retourner parmi les miens. » La Dame Neige répondit : « Je suis heureuse que tu veuilles retourner chez-toi. Et comme tu m'as servie si fidèlement, je vais te raccompagner. » Elle prit la fillette par la main et la conduisit devant un grand portail. Au moment même où la fillette franchissait le seuil, une pluie d'or s'abattit sur elle ; tout cet or se fixa sur ses vêtements et il en tomba tant qu'elle en fut complètement recouverte. Puis, le portail se referma, et la fillette se retrouva sur la Terre, non loin de sa demeure.

Quand elle entra dans la court, le coq, qui se tenait sur le rebord du puits, se mit à crier : « Cocorico ! Notre précieuse jeune fille est de retour ! » La fillette entra dans la maison et, parce qu'elle était toute recouverte d'or, fut bien accueillie par sa mère et sa sœur. Elle leur raconta alors tout ce qu'elle avait vécu. Lorsque la mère entendit comment elle avait reçu tant de richesse, elle voulut que sa première fille, celle qui était paresseuse, aille se procurer le même bonheur. Celle-ci dut s'asseoir auprès du puits et se mettre à filer. Trop paresseuse, elle ne fila pas : pour qu'il y ait du sang sur la bobine, elle se mit plutôt les mains dans les églantiers et se piqua les doigts. Elle lança ensuite la bobine au fond du puits et s'y jeta elle-même.

Elle se réveilla elle aussi au milieu du magnifique champ fleuri. Elle emprunta le même chemin que sa sœur, et lorsqu'elle arriva près du four,

les pains lui crièrent : « Hé, sors-nous du four, sors-nous du four, nous allons brûler ! Nous cuisons depuis bien trop longtemps déjà. » Mais la paresseuse leur répondit : « Je n'ai pas envie de me salir ! » Et elle passa son chemin. Elle arriva bientôt près du pommier qui lui cria : « Hé ! Secoue-moi, secoue-moi, mes pommes vont se gâter ! Elles sont mûres depuis bien trop longtemps déjà. » Mais elle lui répondit : « Pas question ! Je pourrais en recevoir une sur la tête. » Et elle passa son chemin.

Lorsqu'elle parvint à la maison de Dame Neige, elle ne s'effraya pas, sachant déjà que la vieille dame avait de très longues dents, et elle se fit aussitôt engager. Le premier jour, elle accomplit toutes les tâches qui lui étaient assignées, car elle pensait à sa récompense. Mais le deuxième jour, elle recommença à être un peu paresseuse, et un peu plus le troisième. Finalement, elle ne voulut même plus se lever le matin et ne secoua plus l'oreiller comme elle avait convenu de le faire.

Dame Neige en eut bientôt assez et décida de la congédier. La paresseuse s'en réjouit, songeant à la pluie d'or qui l'attendait. Mais lorsqu'elle traversa le seuil du grand portail, ce ne fut point de l'or qu'elle reçut, mais plutôt un plein chaudron de poix gluante et collante. « Voilà ta récompense pour ta paresse et tes mauvais services ! », lui dit la vieille dame en claquant la porte.

La paresseuse se retrouva chez-elle, toute couverte de cette poix, et quand le coq l'aperçut, il se mit à crier : « Cocorico ! Notre poisseuse jeune fille est de retour ! » La fillette eut beau se laver et se laver encore, la poix resta coller sur elle jusqu'à la fin de ses jours.

## Chapitre

### **Raiponce**

Il était une fois un mari et sa femme qui avaient depuis longtemps désiré avoir un enfant, quand enfin la femme fut dans l'espérance et pensa que le Bon Dieu avait bien voulu accomplir son vœu le plus cher. Sur le derrière de leur maison, ils avaient une petite fenêtre qui donnait sur un magnifique jardin où poussaient les plantes et les fleurs les plus belles ; mais il était entouré d'un haut mur, et nul n'osait s'aventurer à l'intérieur parce qu'il appartenait à une sorcière douée d'un grand pouvoir et que tout le monde craignait. Un jour donc que la femme se tenait à cette fenêtre et admirait le jardin en dessous, elle vit un parterre planté de superbes raiponces avec des rosettes de feuilles si vertes et si luisantes, si fraîches et si appétissantes, que l'eau lui en vint à la bouche et qu'elle rêva d'en manger une bonne salade. Cette envie qu'elle en avait ne faisait que croître et grandir de jour en jour ; mais comme elle savait aussi qu'elle ne pourrait pas en avoir, elle tomba en mélancolie et commença à dépérir, maigrissant et pâlisant toujours plus. En la voyant si bas, son mari s'inquiéta et lui demanda : « Mais que t'arrive-t-il donc, ma chère femme ?

– Ah ! lui répondit-elle, je vais mourir si je ne peux pas manger des raiponces du jardin de derrière chez nous ! »

Le mari aimait fort sa femme et pensa : « plutôt que de la laisser mourir, je lui apporterai de ces raiponces, quoi qu'il puisse m'en coûter ! » Le jour même, après le crépuscule, il escalada le mur du jardin de la sorcière, y prit en toute hâte une, pleine main de raiponces qu'il rapporta à son épouse. La femme s'en prépara immédiatement une salade, qu'elle mangea avec une grande avidité. Mais c'était si bon et cela lui avait tellement plu que le lendemain, au lieu que son envie fût satisfaite, elle avait triplé. Et pour la calmer, il fallut absolument que son mari retournât encore une fois dans le jardin. Au crépuscule, donc, il fit comme la veille, mais quand il sauta du mur dans le jardin, il se figea d'effroi car la sorcière était devant lui !

– Quelle audace de t’introduire dans mon jardin comme un voleur, lui dit-elle avec un regard furibond, et de venir me voler mes raiponces ! Tu vas voir ce qu’il va t’en coûter !

– Oh ! supplia-t-il, ne voulez-vous pas user de clémence et préférer miséricorde à justice ? Si Je l’ai fait, si je me suis décidé à le faire, c’est que j’étais forcé : ma femme a vu vos raiponces par notre petite fenêtre, et elle a été prise d’une telle envie d’en manger qu’elle serait morte si elle n’en avait pas eu.

La sorcière fit taire sa fureur et lui dit : « Si c’est comme tu le prétends, je veux bien te permettre d’emporter autant de raiponces que tu voudras, mais à une condition : c’est que tu me donnes l’enfant que ta femme va mettre au monde. Tout ira bien pour lui et j’en prendrai soin comme une mère. »

Le mari, dans sa terreur, accepta tout sans discuter. Et quelques semaines plus tard, quand sa femme accoucha, la sorcière arriva aussitôt, donna à l’enfant le nom de Raiponce et l’emporta avec elle.

Raiponce était une fillette, et la plus belle qui fut sous le soleil. Lorsqu’elle eut ses douze ans, la sorcière l’enferma dans une tour qui se dressait, sans escalier ni porte, au milieu d’une forêt. Et comme la tour n’avait pas d’autre ouverture qu’une minuscule fenêtre tout en haut, quand la sorcière voulait y entrer, elle appelait sous la fenêtre et criait :

Raiponce, Raiponce,  
Descends-moi tes cheveux.

Raiponce avait de longs et merveilleux cheveux qu’on eût dits de fils d’or. En entendant la voix de la sorcière, elle défaisait sa coiffure, attachait le haut de ses nattes à un crochet de la fenêtre et les laissait se dérouler jusqu’en bas, à vingt aunes au-dessous, si bien que la sorcière pouvait se hisser et entrer.

Quelques années plus tard, il advint qu’un fils de roi qui chevauchait dans la forêt passa près de la tour et entendit un chant si adorable qu’il s’arrêta pour écouter. C’était Raiponce qui se distrait de sa solitude en laissant filer sa délicieuse voix. Le fils de roi, qui voulait monter vers elle, chercha la porte de la tour et n’en trouva point. Il tourna bride et rentra chez lui ; mais le chant l’avait si fort bouleversé et ému dans son cœur, qu’il ne pouvait plus laisser passer un jour sans chevaucher dans la forêt pour revenir à la tour et écouter. Il était là, un jour, caché derrière un arbre, quand il vit arriver une sorcière qu’il entendit appeler sous la fenêtre :

Raiponce, Raiponce,  
Descends-moi tes cheveux.

Alors Raiponce laissa se dérouler ses nattes et la sorcière grimpa. « Si c'est là l'escalier par lequel on monte, je veux aussi tenter ma chance », se dit-il ; et le lendemain, quand il commença à faire sombre, il alla au pied de la tour et appela :

Raiponce, Raiponce,  
Descends-moi tes cheveux.

Les nattes se déroulèrent aussitôt et le fils de roi monta. Sur le premier moment, Raiponce fut très épouvantée en voyant qu'un homme était entré chez elle, un homme comme elle n'en avait jamais vu ; mais il se mit à lui parler gentiment et à lui raconter combien son cœur avait été touché quand il l'avait entendue chanter, et qu'il n'avait plus eu de repos tant qu'il ne l'eût vue en personne. Alors Raiponce perdit son effroi, et quand il lui demanda si elle voulait de lui comme mari, voyant qu'il était jeune et beau, elle pensa : « Celui-ci m'aimera sûrement mieux que ma vieille mère-marraine, la Taufpatin », et elle répondit qu'elle le voulait bien, en mettant sa main dans la sienne. Elle ajouta aussitôt :

– Je voudrais bien partir avec toi, mais je ne saurais pas comment descendre. Si tu viens, alors apporte-moi chaque fois un cordon de soie : j'en ferai une échelle, et quand elle sera finie, je descendrai et tu m'emporteras sur ton cheval.

Ils convinrent que d'ici là il viendrait la voir tous les soirs, puisque pendant la journée venait la vieille. De tout cela, la sorcière n'eût rien deviné si, un jour, Raiponce ne lui avait dit : « Dites-moi, mère-marraine, comment se fait-il que vous soyez si lourde à monter, alors que le fils du roi, lui, est en haut en un clin d'œil ?

– Ah ! scélérate ! Qu'est-ce que j'entends ? s'exclama la sorcière. Moi qui croyais t'avoir isolée du monde entier, et tu m'as pourtant flouée ! »

Dans la fureur de sa colère, elle empoigna les beaux cheveux de Raiponce et les serra dans sa main gauche en les tournant une fois ou deux, attrapa des ciseaux de sa main droite et cric-crac, les belles nattes tombaient par terre. Mais si impitoyable était sa cruauté, qu'elle s'en alla déposer Raiponce dans une solitude désertique, où elle l'abandonna à une existence misérable et pleine de détresse.

Ce même jour encore, elle revint attacher solidement les nattes au crochet de la fenêtre, et vers le soir, quand le fils de roi arriva et appela :

Raiponce, Raiponce,  
Descends-moi tes cheveux.

La sorcière laissa se dérouler les nattes jusqu'en bas. Le fils de roi y monta, mais ce ne fut pas sa bien-aimée Raiponce qu'il trouva en haut, c'était la vieille sorcière qui le fixait d'un regard féroce et empoisonné.

– Ha, ha ! ricana-t-elle, tu viens chercher la dame de ton cœur, mais le bel oiseau n'est plus au nid et il ne chante plus : le chat l'a emporté, comme il va maintenant te crever les yeux. Pour toi, Raiponce est perdue tu ne la verras jamais plus !

Déchiré de douleur et affolé de désespoir, le fils de roi sauta par la fenêtre du haut de la tour : il ne se tua pas ; mais s'il sauva sa vie, il perdit les yeux en tombant au milieu des épines ; et il erra, désormais aveugle, dans la forêt, se nourrissant de fruits sauvages et de racines, pleurant et se lamentant sans cesse sur la perte de sa femme bien-aimée. Le malheureux erra ainsi pendant quelques années, aveugle et misérable, jusqu'au jour que ses pas tâtonnants l'amènèrent dans la solitude où Raiponce vivait elle-même misérablement avec les deux jumeaux qu'elle avait mis au monde : un garçon et une fille. Il avait entendu une voix qu'il lui sembla connaître, et tout en tâtonnant, il s'avança vers elle. Raiponce le reconnut alors et lui sauta au cou en pleurant. Deux de ses larmes ayant touché ses yeux, le fils de roi recouvra complètement la vue, et il ramena sa bien-aimée dans son royaume, où ils furent accueillis avec des transports de joie et vécurent heureux désormais pendant de longues, longues années de bonheur.

## Chapitre

### **Le Renard et le chat**

Le hasard fit un jour que le chat, dans un bois, rencontra le seigneur renard. « Il est habile est plein d'expérience, pensa le chat en le voyant, c'est un grand personnage dans le monde, respecté à cause de sa sagesse. » Aussi l'aborda-t-il avec beaucoup d'amabilité.

– Bonjour, cher Monsieur Renard, comment allez-vous ? La santé est bonne, j'espère. Et par ces temps de vie chère, comment vous débrouiller vous ?

Le renard, tout gonflé d'une morgue hautaine, considéra le chat des pieds à la tête et de la tête aux pieds, se demandant pendant un bon moment s'il allait ou non donner une réponse à cet insolent animal.

– Dis donc, toi, misérable Lèche-Moustaches, espèce de drôle, espèce d'Arlequin grotesquement taché, espèce de crève-la-faim de chasseur de souris, qu'est-ce qu'il te prend ? Et d'où te permets-tu de venir me demander aussi familièrement de mes nouvelles ? Qui te crois-tu donc, malheureux ? Que sais-tu ? Combien d'arts connais-tu ? Quelles sont les ressources ?

– Je n'en ai qu'une seule, répondit modestement le chat.

– Ah oui ? Et quoi ? fit le renard.

– Quand les chiens se mettent à mes trousses, dit le chat, je peux grimper à un arbre et me sauver.

– Et c'est tout ? laissa tomber le renard avec dédain. Sache ce que moi, je suis le maître des ruses par centaines et que j'ai, par-dessus, tout un sac à malices ! Tu me fais pitié, tiens ! Viens avec moi et je te montrerai comment on se défait des chiens.

Au beau milieu de ce discours arriva un chasseur qui avait quatre chiens avec lui. Le chat bondit vivement sur un arbre et se réfugia tout au sommet, dans les dernières branches, où il se tint caché dans le feuillage.

– Ouvre ton sac, seigneur renard ! Ouvre ton sac, c'est le moment ! cria le chat du haut de son arbre.

Mais les chiens l'avaient pris déjà et le tenaient ferme.

– Holà, seigneur renard ! cria encore le chat, vous vous êtes empêtré dans vos centaines de ruses ; mais si vous n'aviez su que grimper comme moi, votre vie vous serait restée !

## Chapitre

### **Rumpelstiltskin**

Il était une fois un pauvre meunier qui avait une fille d'une grande beauté. Un roi s'arrêta un jour pour bavarder un peu et le meunier, pour se rendre intéressant, vanta les qualités de sa fille :

– Ma fille sait filer de l'or avec de la paille.

– Ça alors ! dit le roi, je saurais apprécier un tel talent. Si ta fille est vraiment aussi habile que tu le dis, amène-la demain au château. Nous la mettrons à l'épreuve.

Le lendemain, la jeune fille se présenta au château. Le roi la conduisit dans une pièce où il y avait de la paille jusqu'au plafond. Puis il lui remit une quenouille et lui désigna un rouet.

– Mets-toi au travail, ordonna-t-il. Si avant l'aube tu n'arrives pas à transformer cette paille en or, tu n'échapperas pas à la mort.

La pauvre jeune fille s'assit, ne sachant quoi faire. Sa vie était menacée, mais elle n'avait pas la moindre idée de la façon dont on pouvait transformer de la paille en or. Elle avait le cœur serré et, ayant de plus en plus peur, elle se mit à pleurer.

Soudain, la porte s'ouvrit et un petit lutin entra dans la pièce.

– Bonjour, jeune fille, la salua-t-il. Pourquoi pleures-tu à chaudes larmes ?

– Ah ! soupira la jeune fille, je dois filer de la paille pour en faire de l'or et je ne sais pas le faire.

– Que me donnerais-tu si je le faisais à ta place ? demanda le petit homme.

– Le collier que je porte au cou, proposa la fille.

Le lutin prit son collier, puis il s'assit au rouet et le fit tourner – vrrr-vrrr-vrrr -, il tira trois fois et une quenouille fut pleine. Il en mit une autre et – vrrr-vrrr-vrrr – une deuxième fut remplie. Et ainsi de suite jusqu'au petit

matin. À l'aube, toute la paille était filée et de l'or brillait sur toutes les bobines.

Le soleil était à peine levé que le roi était déjà là, et il n'en revenait pas. Seulement, voyant tout cet or, il se frotta les mains, car comme il était très avare, il en voulait plus encore. Il fit amener la fille du meunier dans une autre pièce remplie de paille, beaucoup plus grande encore que la précédente, et il ordonna qu'elle la filât en une nuit si elle voulait avoir la vie sauve.

La jeune fille ne sut quoi faire et se mit à pleurer. Mais la porte s'ouvrit à nouveau et notre petit homme entra et dit :

– Que me donneras-tu si je transforme cette paille en or ?

– Ma bague, répondit la jeune fille, et elle enleva la bague de son doigt.

Le lutin prit la bague et se mit au travail. Le rouet commença à tourner et il tourna et tourna, jusqu'à l'aube. Et comme la veille, la paille avait disparu et le fil d'or brillait sur les bobines.

Le roi fut fou de joie, mais il estima qu'il n'en avait pas assez ; il en voulait toujours plus, encore et encore. Et il fit donc amener la fille du meunier dans une troisième pièce, plus grande encore que la précédente et ordonna :

– Tu fileras cette paille cette nuit. Et si tu réussis, je t'épouserai.

À peine la jeune fille fut-elle seule, que le petit homme se montra pour la troisième fois et demanda à nouveau :

– Que me donneras-tu cette fois-ci, si je file ta paille ?

– Que pourrais-je te donner ? répondit la jeune fille, je n'ai plus rien.

– Promets-moi donc de me donner ton premier enfant quand tu seras reine.

« Qui sait comment les choses vont se passer ? » se dit la fille du meunier. Et comme, de toute façon, elle n'avait pas d'autre solution, elle promit au petit homme ce qu'il souhaitait. Et ce dernier transforma donc, une fois encore, la paille en or.

À l'aube, ayant tout trouvé comme il l'espérait, le roi fit préparer un grand banquet de noces et la belle meunière devint reine.

Une année passa et la reine donna naissance à un ravissant petit garçon. Et soudain, le petit homme, entra dans sa chambre et dit :

– Donne-moi ce que tu m'avais promis.

La reine fut horrifiée. Elle proposa au petit homme toute la richesse du royaume, pourvu qu'il lui laissât son enfant. Mais le lutin ne voulut rien

savoir.

– Non, non, dit-il, je préfère quelque chose de vivant à tous les trésors.

La reine se mit à pleurer et son chagrin finit par émouvoir le petit homme.

– J’attendrai trois jours, consentit-il, et si, d’ici là, tu as trouvé comment je m’appelle, tu pourras garder ton enfant.

La reine réfléchit toute la nuit, se rappelant tous les noms qu’elle avait entendus. Elle dépêcha un messenger pour qu’il questionne les gens dans tout le pays afin qu’elle apprenne tous les noms qui existent.

Lorsque le lendemain matin le lutin arriva, elle cita tous les noms qu’elle connaissait, mais chaque fois le petit homme hochait la tête :

– Ce n’est pas mon nom. Le lendemain, la reine envoya un émissaire jusque dans le pays voisin afin de connaître les noms de ce pays. Elle cita ensuite au petit homme tous ces noms étranges et inhabituels :

– Ne t’appelles-tu pas Moustache-de-souris ? Ou Gigot-d’Agneau ? Ou peut-être Tranche-de-Bœuf ?

– Ce n’est pas ça, répondit le lutin à chaque fois.

Le troisième jour, le messenger de la reine revint du voyage et claironna d’entrée :

– On ne peut plus trouver d’autres noms, pas un seul. Mais, lorsque je passais près d’une montagne à l’entrée d’une étrange forêt où les lapins et les renards se saluent avec courtoisie, j’aperçus une petite maison. Et devant elle, un drôle de petit homme, un vrai lutin, sautillait à cloche-pied autour d’un feu en vociférant :

Par temps froid et par temps chaud,

Rumpelstiltskin n’est pas manchot,

Je sais tout faire, même la cuisine,

Et un petit prince j’aurai en prime.

Vous comprenez aisément que la reine se réjouit en apprenant ce nom.

Peu de temps après, le petit homme arriva au château. Et il attaqua d’entrée :

– Alors, ma reine : quel est mon nom ?

– Et si tu t’appelais Rumpelstiltskin ? dit alors la reine.

– Quel diable te l’a soufflé ? Quel diable te l’a soufflé ? brailla le petit homme.

Et il frappa le sol de son pied droit avec tant d’énergie qu’il s’enfonça tout entier dans la terre. Puis, fou de rage, il attrapa son pied gauche avec

ses deux mains et – crac ! – il se déchira en deux.

## Chapitre

### **Les Sept corbeaux**

Un homme avait sept garçons mais désirait vivement avoir une fille. Quand sa femme fut de nouveau enceinte et que l'enfant naquit, ce fut une fille.

Ses parents furent au comble de la joie, mais le bébé leur parut si petit et si faible qu'ils décidèrent de le baptiser aussitôt.

En toute hâte le père envoya un des ses garçons à la fontaine puiser de l'eau pour le baptême ; les six autres suivirent en courant. Mais devant le puits, chacun voulut être le premier à remplir la cruche et, en se disputant, ils laissèrent tomber la cruche au fond de l'eau.

Atterrés, les sept garçons restèrent plantés là, n'osant plus rentrer chez eux.

Le père, ne les voyant pas revenir, s'impatientait :

« Ils sont sûrement en train de s'amuser et ont oublié la pauvre petite ! »

Il craignait tellement que le bébé mourût sans baptême qu'il s'est mit en colère :

– Je voudrais les voir transformer en corbeau !

Or à peine eut-il prononcé ces mots qu'il entendit au-dessus de lui des battements d'ailes. Il leva la tête et aperçut alors sept corbeaux noirs en plein ciel.

Les parents ne pouvaient hélas pas annuler le sort. Bien que profondément chagrinés d'avoir perdu leurs sept fils, ils se consolèrent un peu en voyant leur petite fille échapper à la mort et gagner chaque jour en force et en beauté.

Pendant des années, la petite fille ignora qu'elle avait des frères, car ses parents gardaient prudemment le secret. Mais un jour, par hasard, elle entendit de mauvaises gens dire qu'elle était certes très jolie, mais qu'elle avait pourtant fait le malheur de ses frères. Bouleversée, elle alla trouver son père et sa mère et leur demanda s'il était vrai quelle avait eu des frères, et se qu'il était advenu. Les parents lui révélèrent alors la vérité en lui

assurant que ce n'était pas de sa faute si ses frères avaient disparu à sa naissance, mais que le ciel en avait décidé ainsi.

Cependant, jour après jour, la fillette se sentait coupable de cette terrible malédiction et elle se mit en tête de retrouver ses frères à tout prix. Elle décida de partir en cachette pour parcourir le monde et délivrer ses frères où qu'ils fussent. Pour tout bagage, elle emporta une petite bague en souvenir de ses parents, une miche de pain pour ne pas mourir de faim, une cruche d'eau pour se désaltérer et une petite chaise pour se reposer.

Et elle marcha, marcha droit devant elle jusqu'au bout du monde. Elle arriva près du soleil, mais sa chaleur était terrible et il dévorait les petits enfants.

Elle s'enfuit précipitamment et courut jusqu'à la lune. Mais celle-ci était très froide et très méchante. Quand elle vit la fillette, la lune dit :

– Je sens, je sens la chair humaine...

La petite fille s'éloigna en toute hâte et se dirigea vers les étoiles ; chacune d'elles était assise sur une petite chaise ; elles la reçurent gentiment. L'étoile du matin se leva, lui donna un osselet en disant :

– C'est avec cet osselet seul que tu pourras ouvrir la porte de la Montagne de Glace ; c'est là que se trouvent tes frères.

La fillette enveloppa soigneusement l'osselet dans son mouchoir et se remit en route. Elle marcha et marcha jusqu'à ce qu'elle arrivât enfin à la montagne de glace.

La porte étant fermée, la petite sortit son mouchoir pour prendre les précieux osselets. Mais quand elle déplia le mouchoir, il était vide ; elle avait perdu le cadeau des étoiles !

Sans osselets, elle ne pouvait plus ouvrir la porte de la Montagne de Glace. Comment faire pour sauver ses frères ? Alors, très courageusement, elle prit son couteau et se coupa un doigt. Elle le mit dans la serrure et la porte s'ouvrit.

À l'intérieur, un nain vint à sa rencontre et lui demanda :

– Que cherches-tu mon enfant ?

– Messieurs les Corbeaux ne sont pas encore revenus, mais tu peux les attendre ici, si tu veux.

Pendant qu'elle attendait, le nain apporta le repas des corbeaux dans sept petites assiettes et sept petits verres ; la fillette mangea une bouchée dans chaque assiette et but une gorgée dans chaque verre ; dans le dernier verre elle laissa tomber sa petite bague.

Soudain, on entendit des battements d'ailes et des croassements.

– Messieurs les corbeaux sont de retour, déclara le nain.

Dès qu'ils se furent posés, ils s'approchèrent de leur repas pour manger et boire. L'un après l'autre, ils s'écrièrent :

– Qui a mangé dans mon assiette ? Qui a bu dans mon verre ? Il y a des traces de bouche humaine ici !

Mais au moment où le septième corbeau vidait son verre, la petite bague tomba.

Il reconnut aussitôt la bague de son père et de sa mère.

– Si seulement c'était notre petite sœur, nous serions sauvé ! s'exclama-t-il.

En entendant ces paroles, la petite fille qui s'était cachée derrière la porte s'avança vers ses frères. Les sept corbeaux reprirent instantanément forme humaine.

Ils embrassèrent leur sœur chacun à leur tour, lui faisant mille caresses puis ils rentrèrent joyeusement à la maison.

## Chapitre

### **Le Serpent blanc**

Il y a maintenant fort longtemps que vivait un roi dont la sagesse était connue dans tout son royaume. On ne pouvait rien lui cacher, il semblait capter dans les airs des nouvelles sur les choses les plus secrètes. Ce roi avait une étrange habitude : tous les midis, alors que la grande table était desservie et qu'il n'y avait plus personne dans la salle, son serviteur fidèle lui apportait un certain plat. Or, ce plat était recouvert, et le valet lui-même ignorait ce qu'il contenait ; personne d'ailleurs ne le savait, car le roi ne soulevait le couvercle et ne commençait à manger que lorsqu'il était seul. Pendant longtemps cela se passa ainsi. Mais un jour, le valet, ne sachant plus résister à sa curiosité, emporta le plat dans sa chambrette et referma soigneusement la porte derrière lui. Il souleva le couvercle et vit un serpent blanc au fond du plat. Cela sentait bon et il eut envie d'y goûter. N'y tenant plus, il en coupa un morceau et le porta à sa bouche. Mais à peine sentit-il le morceau sur sa langue qu'il entendit gazouiller sous la fenêtre. Il s'approcha, écouta et se rendit compte qu'il s'agissait de moineaux qui se racontaient ce qu'ils avaient vu dans les champs et dans les forêts. Le fait d'avoir goûté au serpent lui avait donné la faculté de comprendre le langage des animaux.

Ce jour-là, justement, la reine perdit sa plus belle bague, et les soupçons se portèrent sur le valet qui avait la confiance du roi et avait donc accès partout. Le roi le fit appeler, le rudoya et menaça de le condamner s'il ne démasquait pas le coupable avant le lendemain matin. Le jeune homme jura qu'il était innocent mais le roi ne voulut rien entendre et le renvoya.

Le valet, effrayé et inquiet, descendit dans la cour où il commença à se demander comment il pourrait bien faire pour s'en tirer. Il y avait là, sur le bord du ruisseau, des canards qui se reposaient en discutant à voix basse tout en lissant leurs plumes avec leur bec. Le valet s'arrêta pour écouter.

Les canards se racontaient où ils avaient pataugé ce matin-là et quelles bonnes choses ils avaient trouvées à manger puis l'un d'eux se plaignit :

– J'ai l'estomac lourd car j'ai avalé par mégarde une bague qui était sous la fenêtre de la reine.

Le valet l'attrapa aussitôt, le porta dans la cuisine et dit au cuisinier :

– Saigne ce canard, il est déjà bien assez gras.

– D'accord, répondit le cuisinier en le soupesant. Il n'a pas été fainéant et il s'est bien nourri ; il devait depuis longtemps s'attendre à ce qu'on le mette dans le four.

Il le saigna et trouva, en le vidant, la bague de la reine.

Le valet put ainsi facilement prouver son innocence au roi. Celui-ci se rendit compte qu'il avait blessé son valet fidèle et voulut réparer son injustice ; il promit donc au jeune homme de lui accorder une faveur et la plus haute fonction honorifique à la cour, que le valet choisirait.

Le valet refusa tout et demanda seulement un cheval et de l'argent pour la route, car il avait envie de partir à la découverte du monde. Aussi se mit-il en route dès qu'il eut reçu ce qu'il avait demandé.

Un jour, il passa près d'un étang où trois poissons, qui s'étaient pris dans les roseaux, étaient en train de suffoquer. On dit que les poissons sont muets, et pourtant le valet entendit leur plainte qui disait qu'ils ne voulaient pas mourir si misérablement. Le jeune homme eut pitié d'eux ; il descendit de son cheval et rejeta les trois poissons prisonniers dans l'eau. Ceux-ci recommencèrent à frétiller gaiement, puis ils sortirent la tête de l'eau et crièrent :

– Nous n'oublierons pas que tu nous as sauvés et te revaudrons cela un jour.

Le valet continua à galoper et eut soudain l'impression d'entendre une voix venant du sable foulé par son cheval. Il tendit l'oreille et entendit le roi des fourmis se lamenter :

– Oh, si les gens voulaient faire un peu plus attention et tenaient leurs animaux maladroits à l'écart ! Ce cheval stupide piétine avec ses lourds sabots mes pauvres serviteurs !

Le jeune homme s'écarta aussitôt et le roi des fourmis cria :

– Nous n'oublierons pas et te revaudrons cela un jour !

Le chemin mena le valet dans la forêt où il vit un père corbeau et une mère corbeau en train de jeter tous leurs petits du nid.

– Allez-vous-en, sacripants, croassèrent-ils, nous n’arrivons plus à vous nourrir vous êtes déjà assez grands pour vous trouver à manger tout seuls !

Les pauvres petits, qui s’agitaient par terre en battant des ailes, piaillèrent :

– Comment pourrions-nous, pauvres petits que nous sommes, subvenir à nos besoins alors que nous ne savons même pas voler ! Nous allons mourir de faim !

Le jeune homme descendit aussitôt de son cheval, le transperça de son épée et l’abandonna aux jeunes corbeaux pour qu’ils aient de quoi se nourrir. Les petits s’approchèrent et, après s’être rassasiés, crièrent :

– Nous ne t’oublierons pas et te revaudrons cela un jour !

Le valet fut désormais obligé de continuer sa route à pied. Il marcha et marcha et, après une longue marche, il arriva dans une grande ville dont les rues étaient très peuplées et très animées. Soudain, un homme arriva à cheval et annonça que l’on cherchait un époux pour la princesse royale, mais que celui qui voudrait l’épouser devrait passer une épreuve difficile et, s’il échouait, il devrait payer de sa vie. De nombreux prétendants s’y étaient déjà essayés et tous y avaient péri.

Mais le jeune homme, lorsqu’il eut l’occasion de voir la princesse, fut si ébloui de sa beauté qu’il en oublia tous les dangers. Il se présenta donc comme prétendant devant le roi.

On l’emmena immédiatement au bord de la mer et on jeta sous ses yeux un anneau d’or dans les vagues. Puis, le roi lui ordonna de ramener l’anneau du fond de la mer, et ajouta :

– Si tu émerges de l’eau sans l’anneau, les vagues te rejeteront sans cesse jusqu’à ce que tu périsses.

Tous plaignirent le jeune homme et s’en allèrent. Seul, debout sur la plage, le valet se demanda ce qu’il allait bien pouvoir faire, lorsqu’il vit soudain trois poissons s’approcher de lui. C’étaient les poissons auxquels il avait sauvé la vie. Le poisson du milieu portait dans sa gueule un coquillage qu’il déposa aux pieds du jeune homme. Celui-ci le prit, l’ouvrit et y trouva l’anneau d’or.

Heureux, il le porta au roi, se réjouissant d’avance de la récompense. Or, la fille du roi était très orgueilleuse et, dès qu’elle eut appris que son prétendant n’était pas de son rang, elle le méprisa et exigea qu’il subît une nouvelle épreuve. Elle descendit dans le jardin et, de ses propres mains, elle répandit dans l’herbe dix sacs de millet.

– Tu devras ramasser ce millet ! ordonna-t-elle. Que ces sacs soient remplis avant le lever du soleil ! Et pas un seul grain ne doit manquer !

Le jeune homme s’assit dans l’herbe et se demanda comment il allait pouvoir s’acquitter de cette nouvelle tâche. Ne trouvant pas de solution, il resta assis en attendant tristement l’aube et la mort.

Or, dès que les premiers rayons de soleil éclairèrent le jardin, il vit devant lui les dix sacs de millet remplis à ras. Ils étaient rangés les uns à côté des autres et pas un grain ne manquait. Le roi des fourmis était venu la nuit avec des milliers de ses serviteurs et les fourmis reconnaissantes avaient rassemblé tout le millet avec infiniment de soin et en avaient rempli les sacs.

La princesse descendit elle-même dans le jardin et constata avec stupéfaction que son prétendant avait rempli sa tâche. Ne sachant pourtant toujours pas maîtriser son cœur plein d’orgueil, elle déclara :

– Il a su passer les deux épreuves, mais je ne serai pas sa femme tant qu’il ne m’aura pas apporté une pomme de l’Arbre de Vie.

Le jeune homme ignorait où poussait un tel arbre, mais il décida de marcher là où ses jambes voudraient bien le porter, sans trop d’espoir de trouver l’arbre en question. Il traversa trois royaumes et il arriva un soir dans une forêt. Il s’assit au pied d’un arbre pour se reposer un peu lorsqu’il entendit un bruissement dans les branches au-dessus de sa tête et une pomme d’or tomba dans sa main. Au même moment, trois corbeaux se posèrent sur ses genoux et dirent :

– Nous sommes les trois jeunes corbeaux que tu as sauvés de la famine. Nous avons appris que tu étais en quête de la pomme d’or et c’est pourquoi nous avons traversé la mer et sommes allés jusqu’au bout du monde où se trouve l’Arbre de Vie pour t’apporter cette pomme.

Le jeune homme, le cœur joyeux, prit le chemin du retour et remit la pomme d’or à la belle princesse qui ne pouvait plus se dérober. Ils coupèrent la pomme de Vie en deux, la mangèrent ensemble et, à cet instant, le cœur de la princesse s’enflamma d’amour pour le jeune homme. Ils s’aimèrent et vécurent heureux jusqu’à un âge très avancé.

## Chapitre

### **Les Six frères cygnes**

Un jour, un roi chassait dans une grande forêt. Et il y mettait tant de cœur que personne, parmi ses gens, n'arrivait à le suivre. Quand le soir arriva, il s'arrêta et regarda autour de lui. Il s'aperçut qu'il avait perdu son chemin. Il chercha à sortir du bois, mais ne put y parvenir. Il vit alors une vieille femme au chef branlant qui s'approchait de lui. C'était une sorcière.

– Chère dame, lui dit-il, ne pourriez-vous pas m'indiquer le chemin qui sort du bois ?

– Oh ! si, monsieur le roi, répondit-elle. je le puis. Mais à une condition. Si vous ne la remplissez pas, vous ne sortirez jamais de la forêt et vous y mourrez de faim.

– Quelle est cette condition ? demanda le roi.

– J'ai une fille, dit la vieille, qui est si belle qu'elle n'a pas sa pareille au monde. Elle mérite de devenir votre femme. Si vous en faites une reine, je vous montrerai le chemin.

Le roi avait si peur qu'il accepta et la vieille le conduisit vers sa petite maison où sa fille était assise au coin du feu. Elle accueillit le roi comme si elle l'avait attendu et il vit qu'elle était vraiment très belle. Malgré tout, elle ne lui plut pas et ce n'est pas sans une épouvante secrète qu'il la regardait. Après avoir fait monter la jeune fille auprès de lui sur son cheval, la vieille lui indiqua le chemin et le roi parvint à son palais où les noces furent célébrées.

Le roi avait déjà été marié et il avait eu de sa première femme sept enfants, six garçons et une fille, qu'il aimait plus que tout au monde. Comme il craignait que leur belle-mère ne les traitât pas bien, il les conduisit dans un château isolé situé au milieu d'une forêt. Il était si bien caché et le chemin qui y conduisait était si difficile à découvrir qu'il ne l'aurait pas trouvé lui-même si une fée ne lui avait offert une pelote de fil aux propriétés merveilleuses. Lorsqu'il la lançait devant lui, elle se

déroulait d'elle-même et lui montrait le chemin. Le roi allait cependant si souvent auprès de ses chers enfants que la reine finit par remarquer ses absences. Curieuse, elle voulut savoir ce qu'il allait faire tout seul dans la forêt. Elle donna beaucoup d'argent à ses serviteurs. Ils lui révélèrent le secret et lui parlèrent de la pelote qui savait d'elle-même indiquer le chemin. Elle n'eut de cesse jusqu'à ce qu'elle eût découvert où le roi serrait la pelote. Elle confectionna alors des petites chemises de soie blanche et, comme sa mère lui avait appris l'art de la sorcellerie, elle y jeta un sort. Un jour que le roi était parti à la chasse, elle s'en fut dans la forêt avec les petites chemises. La pelote lui montrait le chemin. Les enfants, voyant quelqu'un arriver de loin, crurent que c'était leur cher père qui venait vers eux et ils coururent pleins de joie à sa rencontre. Elle jeta sur chacun d'eux l'une des petites chemises et, aussitôt que celles-ci eurent touché leur corps, ils se transformèrent en cygnes et s'envolèrent par-dessus la forêt. La reine, très contente, repartit vers son château, persuadée qu'elle était débarrassée des enfants. Mais la fille n'était pas partie avec ses frères et ne savait pas ce qu'ils étaient devenus.

Le lendemain, le roi vint rendre visite à ses enfants. Il ne trouva que sa fille.

– Où sont tes frères ? demanda-t-il.

– Ah ! cher père, répondit-elle, ils sont partis et m'ont laissée toute seule.

Elle lui raconta qu'elle avait vu de sa fenêtre comment ses frères transformés en cygnes étaient partis en volant au-dessus de la forêt et lui montra les plumes qu'ils avaient laissé tomber dans la cour. Le roi s'affligea, mais il ne pensa pas que c'était la reine qui avait commis cette mauvaise action. Et comme il craignait que sa fille ne lui fût également ravie, il voulut l'emmener avec lui. Mais elle avait peur de sa belle-mère et pria le roi de la laisser une nuit encore dans le château de la forêt.

La pauvre jeune fille pensait : « je ne resterai pas longtemps ici, je vais aller à la recherche de mes frères. » Et lorsque la nuit vint, elle s'enfuit et s'enfonça tout droit dans la forêt. Elle marcha toute la nuit et encore le jour suivant jusqu'à ce que la fatigue l'empêchât d'avancer. Elle vit alors une hutte dans laquelle elle entra ; elle y trouva six petits lits. Mais elle n'osa pas s'y coucher. Elle se faufila sous l'un deux, s'allongea sur le sol dur et se prépara au sommeil. Mais, comme le soleil allait se coucher, elle entendit un bruissement et vit six cygnes entrer par la fenêtre. Ils se posèrent sur le sol, soufflèrent l'un sur l'autre et toutes leurs plumes s'envolèrent. Leur

peau apparut sous la forme d'une petite chemise. La jeune fille les regarda bien et reconnut ses frères. Elle se réjouit et sortit de dessous le lit. Ses frères ne furent pas moins heureux qu'elle lorsqu'ils la virent. Mais leur joie fut de courte durée.

– Tu ne peux pas rester ici, lui dirent-ils, nous sommes dans une maison de voleurs. S'ils te trouvent ici quand ils arriveront, ils te tueront.

– Vous ne pouvez donc pas me protéger ? demanda la petite fille.

– Non ! répondirent-ils, car nous ne pouvons quitter notre peau de cygne que durant un quart d'heure chaque soir et, pendant ce temps, nous reprenons notre apparence humaine. Mais ensuite, nous redevenons des cygnes.

La petite fille pleura et dit :

– Ne pouvez-vous donc pas être sauvés ?

– Ah, non, répondirent-ils, les conditions en sont trop difficiles. Il faudrait que pendant six ans tu ne parles ni ne rires et que pendant ce temps tu nous confectionnes six petites chemises faites de fleurs. Si un seul mot sortait de ta bouche, toute ta peine aurait été inutile.

Et comme ses frères disaient cela, le quart d'heure s'était écoulé et, redevenus cygnes, ils s'en allèrent par la fenêtre.

La jeune fille résolut cependant de sauver ses frères, même si cela devait lui coûter la vie. Elle quitta la hutte, gagna le centre de la forêt, grimpa sur un arbre et y passa la nuit. Le lendemain, elle rassembla des fleurs et commença à coudre. Elle n'avait personne à qui parler et n'avait aucune envie de rire. Elle restait assise où elle était et ne regardait que son travail. Il en était ainsi depuis longtemps déjà, lorsqu'il advint que le roi du pays chassa dans la forêt et que ses gens s'approchèrent de l'arbre sur lequel elle se tenait. Ils l'appelèrent et lui dirent :

– Qui es-tu ?

Elle ne répondit pas.

– Viens, lui dirent-ils, nous ne te ferons aucun mal.

Elle secoua seulement la tête. Comme ils continuaient à la presser de questions, elle leur lança son collier d'or, espérant les satisfaire. Mais ils n'en démordaient pas. Elle leur lança alors sa ceinture ; mais cela ne leur suffisait pas non plus. Puis sa jarrettière et, petit à petit, tout ce qu'elle avait sur elle et dont elle pouvait se passer, si bien qu'il ne lui resta que sa petite chemise. Mais les chasseurs ne s'en contentèrent pas. Ils grimpèrent sur l'arbre, se saisirent d'elle et la conduisirent au roi. Le roi demanda :

– Qui es-tu ? Que fais-tu sur cet arbre ?

Elle ne répondit pas. Il lui posa des questions dans toutes les langues qu’il connaissait, mais elle resta muette comme une carpe. Comme elle était très belle, le roi en fut ému et il s’éprit d’un grand amour pour elle. Il l’enveloppa de son manteau, la mit devant lui sur son cheval et l’emmena dans son château. Il lui fit donner de riches vêtements et elle resplendissait de beauté comme un soleil. Mais il était impossible de lui arracher une parole. À table, il la plaça à ses côtés et sa modestie comme sa réserve lui plurent si fort qu’il dit :

– Je veux l’épouser, elle et personne d’autre au monde.

Au bout de quelques jours, il se maria avec elle. Mais le roi avait une mère méchante, à laquelle ce mariage ne plaisait pas. Elle disait du mal de la jeune reine. « Qui sait d’où vient cette folle, disait-elle. Elle ne sait pas parler et ne vaut rien pour un roi. » Au bout d’un an, quand la reine eut un premier enfant, la vieille le lui enleva et, pendant qu’elle dormait, elle lui barbouilla les lèvres de sang. Puis elle se rendit auprès du roi et accusa sa femme d’être une mangeuse d’hommes. Le roi ne voulut pas la croire et n’accepta pas qu’on lui fit du mal. Elle, cependant, restait là, cousant ses chemises et ne prêtant attention à rien d’autre. Lorsqu’elle eut son second enfant, un beau garçon, la méchante belle-mère recommença, mais le roi n’arrivait pas à la croire. Il dit :

– Elle est trop pieuse et trop bonne pour faire pareille chose. Si elle n’était pas muette et pouvait se défendre, son innocence éclaterait.

Mais lorsque la vieille lui enleva une troisième fois son enfant nouveau-né et accusa la reine qui ne disait pas un mot pour sa défense, le roi ne put rien faire d’autre que de la traduire en justice et elle fut condamnée à être brûlée vive.

Quand vint le jour où le verdict devait être exécuté, c’était également le dernier des six années au cours desquelles elle n’avait le droit ni de parler ni de rire et où elle pourrait libérer ses frères chéris du mauvais sort. Les six chemises étaient achevées. Il ne manquait que la manche gauche de la sixième. Quand on la conduisit à la mort, elle plaça les six chemises sur son bras et quand elle fut en haut du bûcher, au moment où le feu allait être allumé, elle regarda autour d’elle et vit que les six cygnes arrivaient en volant. Elle comprit que leur délivrance approchait et son cœur se remplit de joie. Les cygnes s’approchèrent et se posèrent auprès d’elle de sorte qu’elle put leur lancer les chemises. Dès qu’elles les atteignirent, les plumes

de cygnes tombèrent et ses frères se tinrent devant elle en chair et en os, frais et beaux. Il ne manquait au plus jeune que le bras gauche. À la place, il avait une aile de cygne dans le dos. Ils s'embrassèrent et la reine s'approcha du roi complètement bouleversé, commença à parler et dit :

– Mon cher époux, maintenant j'ai le droit de parler et de te dire que je suis innocente et que l'on m'a fausement accusée.

Et elle lui dit la tromperie de la vieille qui lui avait enlevé ses trois enfants et les avait cachés. Pour la plus grande joie du roi, ils lui furent ramenés et, en punition, la méchante belle-mère fut attachée au bûcher et réduite en cendres. Pendant de nombreuses années, le roi, la reine et ses six frères vécurent dans le bonheur et la paix.

## Chapitre

### **Du Souriceau, de l'oiselet et de la saucisse**

Il était une fois un souriceau, un oiselet est une petite saucisse qui s'étaient pris d'amitié, avaient mis en commun les soucis du ménage et vivaient fort heureux, tranquilles et contents depuis un bon bout de temps. L'oiselet avait pour tâche d'aller chaque jour d'un coup d'ailes jusque dans la forêt pour ramasser le bois ; le souriceau s'occupait de puiser l'eau, d'allumer le feu et de mettre la table ; la saucisse faisait la cuisine.

On n'est jamais content quand les choses vont bien. Et c'est ainsi que l'oiselet, un jour, rencontra en chemin un autre oiseau devant lequel il se félicite de l'excellence de son état. L'autre le rabroua et le traita de tous les noms, ce pauvre idiot qui faisait tout le gros travail pendant que les autres avaient la belle vie dans la maison : « Quand le souriceau a apporté son eau et allumé le feu, disait-il, il n'a plus qu'à aller se coucher dans la chambre, paresser et se reposer jusqu'à ce qu'on l'appelle pour se mettre à table. La petite saucisse, elle, n'a rien à faire qu'à rester douillettement devant le feu en surveillant la marmite, et quand approche l'heure du repas, tout ce qu'elle a à faire, c'est de plonger une fois ou deux dans le bouillon ou dans le plat, et c'est fini : tout est graissé, parfumé et salé !

Ils n'attendent que toi et ton retour avec ta lourde charge, mais lorsque tu reviens ils n'ont qu'à passer à table, et après qu'ils se sont gavés ils n'ont plus qu'à aller dormir à poings fermés, le ventre bien garni, jusqu'au lendemain matin. Voilà ce qui peut s'appeler une belle vie ! »

Le jour suivant, l'oiselet, sensible à la provocation, se refusa à aller chercher le bois, affirmant aux deux autres qu'il était leur esclave depuis assez longtemps dans sa stupidité et qu'il fallait que ça change ! Le souriceau et la saucisse eurent beau le supplier de toutes les manières, il ne voulut rien savoir et ce fut lui qui resta le maître, imposant ses conditions : ils n'avaient qu'à tirer au sort les différentes tâches. Ils tirèrent et le sort

désigna la saucisse pour aller au bois, le souriceau pour la cuisine et l'oiselet pour puiser l'eau.

Qu'arrivera-t-il ? La petite saucisse s'en alla de bon matin dans la forêt pour ramasser le bois, l'oiselet alluma le feu à la maison, et le souriceau prépara la marmite et surveilla la cuisson ; puis tous deux attendirent le retour de leur compagne. Mais elle resta si longtemps en route qu'ils finirent par s'inquiéter vraiment, trouvant que cela ne présageait rien de bon. L'oiselet s'envola pour aller un peu à sa rencontre, et voilà que, sans aller bien loin, il rencontra un chien qui avait trouvé la saucisse à son goût et, la voyant en liberté, l'avait croquée d'un coup. L'oiselet pouvait bien s'en prendre au chien, l'accuser de vol et d'assassinat, qu'est-ce que cela changeait ? Le chien, lui, se contenta d'affirmer qu'il avait trouvé des messages compromettants sur la saucisse, et qu'à cause de cela il avait bien fallu qu'il lui ôtât la vie.

Affligé de ce deuil et tout triste dans son cœur, l'oiselet ramassa le bois et rapporta la charge à la maison, où il fait le récit de ce qu'il avait vu et entendu. Le souriceau et l'oiselet étaient en grand chagrin, mais ils finirent par décider de faire contre mauvaise fortune bon cœur et de rester ensemble. L'oiselet, donc, dressa la table et le souriceau prépara la cuisine ; au moment de servir et voulant imiter la saucisse et faire pour le mieux, il se plongea dans la marmite afin de parfumer le plat et relever son goût ; mais, hélas ! il n'alla pas bien loin : à peine entré, il était cuit et devait laisser là son poil, et sa peau, et ses os et sa vie, s'il faut tout dire.

Quand l'oiselet s'en vint pour chercher la marmite, il n'y avait plus trace de cuisinière dans la maison ! Il chercha, fouilla, alla jusqu'à retourner tout le bois, mais il n'y avait plus de cuisinière dans la cuisine. Et voilà que, dans son émoi, il ne vit pas que le feu avait pris dans le bois qu'il venait de retourner ; quand il s'en aperçut, c'était déjà un commencement d'incendie. Et il mit tant de hâte à courir puiser de l'eau pour l'éteindre, qu'il laissa échapper le seau et fut entraîné derrière lui au fond du puits, d'où il lui fût impossible de ressortir, et dans lequel il finit par se noyer.

## Chapitre

### **Le Sou volé**

Père, mère et enfants étaient tous à table, un jour, avec un ami qui était venu leur faire visite et qui partageait leur repas. Midi sonna pendant qu'ils étaient en train de manger, et au douzième coup, la porte s'ouvrit, à la grande surprise de l'invité, qui vit entrer un enfant d'une étrange pâleur et tout de blanc vêtu. Sans prononcer une parole, sans seulement détourner les yeux, il alla droit dans la chambre à côté, d'où il ressortit au bout d'un petit moment pour gagner la porte et s'en aller comme il était venu, silencieusement et sans tourner la tête. Comme cela se reproduisit exactement le lendemain et le surlendemain, l'ami finit par demander au père qui était ce bel enfant qui venait tous les jours et entrait dans la chambre.

– Je n'ai jamais rien vu, répondit le père, et je n'ai pas la moindre idée de l'identité possible de cet enfant. Le jour suivant, quand l'enfant entra de nouveau, l'ami le désigna au père qui regarda bien, mais ne put le voir, pas plus, d'ailleurs, que la mère ni les autres enfants. Alors l'ami se leva et alla sur la pointe des pieds entrouvrir la porte de la chambre pour voir ce qu'il s'y passait. L'enfant blanc était à genoux par terre, grattant et fouillant fiévreusement avec ses petits doigts dans les raies entre les lames du parquet ; mais dès qu'il aperçut l'étranger, il disparut. L'ami revint alors à table et raconta ce qu'il avait vu, décrivant si bien l'enfant que la mère, tout à coup, le reconnut. « Mon Dieu ! s'écria-t-elle, c'est lui, c'est le cher petit que nous avons perdu il y a quatre semaines. » Ils allèrent alors arracher le parquet dans la chambre et trouvèrent deux petits sous. Ces deux piécettes, c'était la mère qui les avait données, un jour, à son petit garçon pour qu'il en fît la charité à un pauvre ; mais le garçonnet s'était dit qu'avec ces sous, il pourrait s'acheter quelque sucrerie ; et il les avait gardés en les cachant dans une rainure du parquet. À présent, dans sa tombe, il ne connaissait pas le repos et il revenait tous les jours sur le coup de midi pour chercher les

sous. Mais après que les parents les eurent vraiment donnés à un pauvre, jamais plus l'enfant n'est revenu.

## Chapitre

### **Tom Pouce**

Un pauvre laboureur assis un soir au coin de son feu dit à sa femme, qui filait à côté de lui :

– Quel grand chagrin pour nous de ne pas avoir d’enfants. Notre maison est si triste tandis que la gaieté et le bruit animent celle de nos voisins.

– Hélas ! dit la femme, en poussant un soupir quand nous n’en aurions qu’un gros comme le pouce, je m’en contenterais, et nous l’aimerions de tout notre cœur.

Sur ces entrefaites, la femme devint souffrante et mit au monde au bout de sept mois un enfant bien conformé dans tous ses membres mais n’ayant qu’un pouce de haut.

Ils dirent :

– Il est tel que nous l’avons souhaité et nous ne l’en aimerons pas moins de, tout notre cœur.

Ils l’appelèrent Tom Pouce à cause de sa taille... Ils ne le laissaient manquer de rien ; cependant l’enfant ne grandit pas et conserva toujours sa petite taille. Il avait les yeux vifs, la physionomie intelligente et se montra bientôt avisé et adroit, de sorte que tout ce qu’il entreprit lui réussit.

Le paysan s’apprêtait un jour à aller abattre du bois dans la forêt et il se disait à lui-même :

– Ah ! si j’avais quelqu’un qui voulût conduire ma charrette !

– Père, s’écria Tom Pouce, je la conduirai bien, vous pouvez vous reposer sur moi, elle arrivera dans le bois à temps.

L’homme se mit à rire.

– Comment cela est-il possible, dit-il, tu es beaucoup trop petit pour conduire, le cheval par la bride.

– Ça ne fait rien, si maman veut atteler je m’installerai dans l’oreille du cheval et je lui crierai où il faudra qu’il aille.

– Eh bien, dit le père, nous allons essayer.

La mère attela et installa Tom Pouce dans l'oreille du cheval. Le petit homme lui cria le chemin qu'il fallait prendre. « Hue ! dia ! Rue ! dia ! » et le cheval marcha ainsi, comme, s'il eût été guidé, par un véritable charretier ; la charrette arriva dans le bois par la bonne route.

Au moment où la voiture tournait au coin d'une haie, tandis que, le petit criait : Dia, Dia ! deux étrangers vinrent à passer.

– Voilà, s'écria l'un d'eux, une charrette qui marche sans que l'on voie le charretier et cependant on entend sa voix.

– C'est étrange, en effet, dit l'autre, suivons-la et voyons où elle s'arrêtera.

Elle poursuivit sa route et s'arrêta juste à l'endroit où se trouvait le bois abattu.

Quand Tom Pouce, aperçut son père, il lui cria :

– Vois-tu, père, me voilà avec la voiture, maintenant viens me faire descendre.

Le père saisit la bride du cheval de la main gauche et de la main droite retira de l'oreille son fils et le déposa à terre. Celui-ci s'assit joyeusement sur un fétu. En voyant Tom Pouce les deux étrangers ne surent que dire dans leur étonnement.

L'un d'eux prit l'autre à part et lui dit :

– Écoute, ce petit être ferait notre fortune si nous l'exhibions pour de l'argent dans une grande ville. Achetons-le.

Ils s'adressèrent au paysan et lui dirent :

– Vendez-nous ce petit bonhomme, nous en aurons bien soin.

– Non, répond le père, c'est mon enfant et il n'est pas à vendre pour tout l'or du monde.

Cependant, en entendant cette proposition, Tom Pouce avait grimpé le long des plis des vêtements de son Père. Il se posa sur son épaule et de là lui souffla dans l'oreille :

– Livrez-moi toujours, père, je saurai bien revenir.

Son père le donna donc aux deux hommes pour une belle pièce d'or.

– Où veux-tu te, mettre lui demandèrent-ils.

– Posez-moi sur le bord de votre chapeau, je pourrai m'y promener et voir le paysage ; je ne tomberai pas.

Ils firent comme il le demanda et quand Tom Pouce eut fait ses adieux à son père ils l'emmenèrent avec eux. Ils marchèrent ainsi jusqu'au soir. À ce moment le petit homme leur dit :

– Posez-moi un peu par terre, j’ai besoin de descendre.

L’homme ôta son chapeau et en retira Tom Pouce qu’il déposa dans un champ près de la route. Aussitôt il s’enfuit parmi les mottes de terre, puis il se glissa dans un trou de souris qu’il avait cherché exprès.

– Bonsoir, mes amis, rentrez sans moi, leur cria-t-il d’un ton moqueur.

Ils voulurent le rattraper et fourragèrent avec des baguettes le trou de souris, peine perdue. Tom Pouce s’y enfonça toujours plus avant, et, comme la nuit était venue tout à fait, ils durent rentrer chez eux en colère et les mains vides.

Quand ils furent partis, Tom Pouce sortit de sa cachette souterraine. Il est dangereux de s’aventurer de nuit dans les champs, on a vite fait de se casser une jambe. Il rencontra par bonheur une coque vide d’escargot.

– Je pourrai passer ici la nuit en sûreté ; et il s’y installa. Sur le point de s’endormir, il entendit passer deux hommes dont l’un dit :

– Comment s’y prendre pour dérober son or et son argent à ce richard de curé ?

– Je vais vous le dire, interrompit Tom Pouce.

– Que veut dire ceci s’écria l’un des voleurs effrayés ; j’ai entendu quelqu’un parler.

Ils s’arrêtèrent et prêtèrent l’oreille. Tom Pouce répéta :

– Emmenez-moi, je vous aiderai.

– Mais où es-tu ?

– Cherchez par terre, répondit-il, et du côté d’où vient la voix.

Les voleurs finirent par le trouver.

– Comment peux-tu avoir la prétention de nous être utile, petit drôle ? lui demandèrent-ils.

– Je me glisserai à travers les barreaux dans la fenêtre du curé, et vous passerai tout ce que vous voudrez.

– C’est bien, répondirent-ils, nous allons voir ce que tu sais faire.

Quand ils furent arrivés au presbytère, Tom Pouce se coula dans la chambre du curé, puis il se mit à crier de toutes ses forces :

– Voulez-vous tout ce qu’il y a ici ?

Les voleurs furent effrayés et ils lui dirent :

– Parle plus bas, tu vas éveiller tout le monde.

Mais Tom Pouce feignit de ne pas avoir entendu et cria de nouveau :

– Qu’est-ce que vous désirez ? Voulez-vous tout ce qu’il y a ici ?

La servante qui reposait dans la chambre contiguë entendit ces mots, elle se leva sur son séant et prêta l'oreille. Les voleurs avaient commencé à battre en retraite, mais ils reprirent courage, et, pensant que le petit drôle voulait s'amuser à leurs dépens, ils revinrent sur leurs pas et lui dirent tout bas :

– Allons, sois sérieux et passe-nous quelque chose.

Alors Tom Pouce cria encore une fois, le plus fort qu'il put :

– Je vous passerai tout ; tendez-moi les mains.

Cette fois, la servante entendit bien nettement, elle sauta à bas de son lit et se précipita vers la porte. Les voleurs s'enfuirent comme si le diable eût été à leurs trousses, mais n'ayant rien remarqué, la servante alla allumer une chandelle. Quand elle revint, Tom Pouce alla se cacher dans le foin, et la servante, ayant fouillé, partout sans avoir rien pu découvrir, crut avoir rêvé les yeux ouverts et alla se recoucher.

Tom Pouce s'était blotti dans le foin et s'y était arrangé une bonne, place, pour dormir ; il comptait s'y reposer jusqu'au jour et puis retourner chez ses parents. Mais il dut en voir bien d'autres, car ce monde est plein de peines et de, misères. La servante se leva dès l'aurore, pour donner à manger aux bestiaux. Sa première visite fut pour la grange où elle prit une brassée du foin là où se trouvait précisément endormi le pauvre Tom. Mais il dormait d'un sommeil si profond qu'il ne s'aperçut de rien et ne s'éveilla que quand il fut dans la bouche d'une vache qui l'avait pris avec son foin.

– Mon Dieu ! s'écria-t-il, me voilà dans le moulin à foulon.

Mais il se rendit bientôt compte où il se, trouvait réellement. Il prit garde, de ne pas se laisser broyer entre les dents, et finalement glissa dans la gorge et dans la panse. « Les fenêtres ont été oubliées dans cet appartement, se dit-il, et l'on n'y voit ni le soleil, ni chandelle. » Ce, séjour lui déplut beaucoup et, ce qui aggravait encore la situation, c'est qu'il arrivait toujours du nouveau foin et que l'espace qu'il occupait devenait de plus en plus, étroit. Il se mit à crier le plus haut qu'il put :

– Ne m'envoyez plus de fourrage, ne m'envoyez plus de fourrage !

La servante à ce moment était justement en train de traire la vache. En entendant parler sans voir personne, et, reconnaissant la même voix que celle qui l'avait déjà éveillée la nuit, elle fut prise d'une telle frayeur qu'elle tomba de son tabouret et répandit son lait.

Elle alla en toute hâte trouver son maître et lui cria :

– Ah ! grand Dieu, monsieur le curé, la vache parle.

– Tu es folle, répondit le prêtre.

Il se rendit cependant à l'étable afin de s'assurer de ce, qui se passait.

À peine y eut-il mis le pied que Tom Pouce s'écria de nouveau :

– Ne m'envoyez plus de fourrage, ne m'envoyez plus, de fourrage.

La frayeur gagna le curé lui-même et, s'imaginant qu'il y avait un diable dans le corps de la vache, il dû qu'il fallait la tuer. Ainsi fut fait, et l'on jeta au fumier la panse, où se trouvait le pauvre Tom Pouce.

Il eut beaucoup de mal à se démêler de là et il commençait à passer sa tête quand survint un nouveau malheur. Un loup affamé qui passait par là avala la panse de la vache avec le petit bonhomme d'une seule bouchée. Tom Pouce ne perdit pas courage. « Peut-être, se dit-il, ce loup sera-t-il traitable. » Et de son ventre où il était enfermé il lui cria :

– Cher loup, je, vais t'indiquer un bon repas à faire.

– Et où cela ? dit le loup.

Dans telle et telle maison ; tu n'auras qu'à te glisser par le soupirail de la cuisine, et tu trouveras des gâteaux, du lard, des saucisses à bouche que veux-tu.

Et il lui indiqua exactement la maison de son père.

Le loup ne se le fit pas dire deux fois. Il s'introduisit de nuit dans le soupirail et s'en donna à cœur joie dans le buffet aux provisions. Quand il fut repu et qu'il voulut sortir il s'était tellement gonflé de nourriture qu'il ne put venir à bout de repasser par la même voie. C'est là-dessus que Tom Pouce avait compté. Aussi commença-t-il à faire dans le ventre du loup un vacarme effroyable, hurlant et gambadant tant qu'il put.

– Veux-tu te tenir en repos, dit le loup ; tu vas éveiller le monde.

– Eh quoi ! répondit le petit homme, tu t'es régalé, je veux m'amuser aussi moi.

Et il recommença son tapage.

Il finit par éveiller son père et sa mère qui se mirent à regarder dans la cuisine par la serrure. Quand ils virent le loup, ils coururent s'armer, l'homme d'une hache, la femme d'une faux.

– Reste derrière, dit l'homme, à la femme au moment d'entrer, je vais lui asséner un coup avec ma hache, et s'il n'en meurt pas du coup, tu lui couperas le ventre.

Tom Pouce qui entendit la voix de son père lui cria :

– Cher père, c'est moi, je suis dans le ventre du loup.

– Notre cher enfant nous est rendu ! s'écria le père plein de joie.

Et il ordonna à sa femme de mettre la faux de côté afin de ne pas blesser Tom Pouce. Puis il leva sa hache et en porta au loup un coup qui l'étendit mort. Il lui ouvrit ensuite le ventre avec des ciseaux et un couteau et en tira le petit Tom.

– Ah ! dit le père, que nous avons été inquiets sur ton sort !

– Oui, père, j'ai beaucoup couru le monde, heureusement que je puis enfin reprendre l'air frais.

– Où as-tu donc été ?

– Ah ! père, j'ai été dans un trou de souris, dans la panse d'une vache et dans le ventre d'un loup. Mais maintenant je veux rester avec vous.

– Nous ne te vendrons plus pour tout l'or du monde, dirent les parents en l'embrassant et le serrant contre leur cœur.

Ils lui donnèrent à manger et à boire, et lui firent confectionner d'autres vêtements, car les siens avaient été gâtés pendant le voyage.

## Chapitre

**Les Trois cheveux d'or du Diable**

Il était une fois une pauvre femme qui mit au monde un fils, et, comme il était coiffé quand il naquit, on lui prédit que dans sa quatorzième année, il épouserait la fille du roi.

Sur ces entrefaites, le roi passa par le village, sans que personne le reconnût ; et comme il demandait ce qu'il y avait de nouveau, on lui répondit qu'il venait de naître un enfant coiffé, que tout ce qu'il entreprendrait lui réussirait, et qu'on lui avait prédit que, lorsqu'il aurait quatorze ans, il épouserait la fille du roi.

Le roi avait un mauvais cœur et cette prédiction le fâcha. Il alla trouver les parents du nouveau-né, et leur dit d'un air tout amical : « Vous êtes de pauvres gens, donnez-moi votre enfant, j'en aurai bien soin. » Ils refusèrent d'abord ; mais l'étranger leur offrit de l'or, et ils se dirent : « Puisque l'enfant est né coiffé, ce qui arrive est pour son bien. » Ils finirent par consentir et par livrer leur fils.

Le roi le mit dans une boîte, et chevaucha avec ce fardeau jusqu'au bord d'une rivière profonde où il le jeta, en pensant qu'il délivrait sa fille d'un galant sur lequel elle ne comptait guère. Mais la boîte, loin de couler à fond, se mit à flotter comme un petit batelet, sans qu'il entrât dedans une seule goutte d'eau ; elle alla ainsi à la dérive jusqu'à deux lieues de la capitale, et s'arrêta contre l'écluse d'un moulin.

Un garçon meunier qui se trouvait là par bonheur l'aperçut et l'attira avec un croc ; il s'attendait en l'ouvrant à y trouver de grands trésors : mais c'était un joli petit garçon, frais et éveillé. Il le porta au moulin ; le meunier et sa femme, qui n'avaient pas d'enfants, reçurent celui-là comme Si Dieu le leur eût envoyé. Ils traitèrent de leur mieux le petit orphelin, qui grandit chez eux en forces et en bonnes qualités.

Un jour le roi, surpris par la pluie, entra dans le moulin et demanda au meunier Si ce grand jeune homme était son fils. « Non, sire », répondit-il,

« c'est un enfant trouvé qui est venu dans une boîte échouer contre notre écluse, il y a quatorze ans ; notre garçon meunier l'a tiré de l'eau. »

Le roi reconnut alors que c'était l'enfant né coiffé qu'il avait jeté à la rivière. « Bonnes gens », dit-il, « ce jeune homme ne pourrait-il pas porter une lettre de ma part à la reine ? Je lui donnerais deux pièces d'or pour sa peine. »

« Comme Votre Majesté l'ordonnera », répondirent-ils ; et ils dirent au jeune homme de se tenir prêt. Le roi écrivit à la reine une lettre où il lui mandait de se saisir du messenger, de le mettre à mort et de l'enterrer, de façon à ce qu'il trouvât la chose faite à son retour.

Le garçon se mit en route avec la lettre, mais il s'égara et arriva le soir dans une grande forêt. Au milieu des ténèbres il aperçut de loin une faible lumière, et se dirigeant de ce côté il atteignit une petite maisonnette, où il trouva une vieille femme assise près du feu. Elle parut toute surprise de voir le jeune homme et lui dit : « D'où viens-tu et que veux-tu ? »

« Je viens du moulin », répondit-il, « je porte une lettre à la reine ; j'ai perdu mon chemin et je voudrais passer la nuit ici. »

« Malheureux enfant », répliqua la femme, « tu es tombé dans une maison de voleurs, et, s'ils te trouvent ici, c'en est fait de toi. »

« À la grâce de Dieu », dit le jeune homme, « je n'ai pas peur ; et d'ailleurs, je suis si fatigué qu'il m'est impossible d'aller plus loin. »

Il se coucha sur un banc et s'endormit. Les voleurs rentrèrent bientôt après, et ils demandèrent avec colère pourquoi cet étranger était là. « Ah ! » dit la vieille, « c'est un pauvre enfant qui s'est égaré dans le bois ; je l'ai reçu par compassion. Il porte une lettre à la reine. »

Les voleurs prirent la lettre pour la lire, et virent qu'elle enjoignait de mettre à mort le messenger. Malgré la dureté de leur cœur, ils eurent pitié du pauvre diable ; leur capitaine déchira la lettre, et en mit une autre à la place, qui enjoignait qu'aussitôt que le jeune homme arriverait on lui fit immédiatement épouser la fille du roi. Puis les voleurs le laissèrent dormir sur son banc jusqu'au matin, et, quand il fut éveillé, ils lui remirent la lettre et lui montrèrent son chemin.

La reine, ayant reçu la lettre, exécuta ce qu'elle contenait ; on fit des noces splendides ; la fille du roi épousa l'enfant né coiffé, et comme il était beau et aimable, elle fut enchantée de vivre avec lui.

Quelques temps après, le roi revint dans son palais, et trouva que la prédiction était accomplie, et que l'enfant né coiffé avait épousé sa

fille. « Comment cela s'est-il fait ? » dit-il, « j'avais donné dans ma lettre un ordre tout différent. » La reine lui montra la lettre, et lui dit qu'il pouvait voir ce qu'elle contenait. Il la lut et vit bien qu'on avait changé la sienne.

Il demanda au jeune homme ce qu'était devenue la lettre qu'il lui avait confiée, et pourquoi il en avait remis une autre. « Je n'en sais rien », répliqua celui-ci, « il faut qu'on l'ait changée la nuit, quand j'ai couché dans la forêt. »

Le roi en colère lui dit : « Cela ne se passera pas ainsi. Celui qui prétend à ma fille doit me rapporter de l'enfer trois cheveux d'or de la tête du diable. Rapporte-les moi, et ma fille t'appartiendra. » Le roi espérait bien qu'il ne reviendrait jamais d'une telle commission.

Le jeune homme répondit : « Le diable ne me fait pas peur ; j'irai chercher les trois cheveux d'or. » Et il prit congé du roi et se mit en route.

Il arriva devant une grande ville. À la porte, la sentinelle lui demanda quel était son état et ce qu'il savait.

« Tout », répondit-il.

« Alors », dit la sentinelle, « rends-nous le service de nous apprendre pourquoi la fontaine de notre marché, qui nous donnait toujours du vin, s'est desséchée et ne fournit même plus d'eau. »

« Attendez », répondit-il, « je vous le dirai à mon retour. »

Plus loin il arriva devant une autre ville. La sentinelle de la porte lui demanda son état et ce qu'il savait.

« Tout », répondit-il.

« Rends-nous alors le service de nous apprendre pourquoi le grand arbre de notre ville, qui nous rapportait des pommes d'or, n'a plus de feuilles »

« Attendez », répondit-il, « je vous le dirai à mon retour. »

Plus loin encore il arriva devant une grande rivière qu'il s'agissait de passer. Le passeur lui demanda son état et ce qu'il savait.

« Tout », répondit-il.

« Alors », dit le passeur « rends-moi le service de m'apprendre Si je dois toujours rester à ce poste, sans jamais être relevé. »

« Attends », répondit-il, « je te le dirai à mon retour. »

De l'autre côté de l'eau il trouva la bouche de l'enfer. Elle était noire et enfumée. Le diable n'était pas chez lui ; il n'y avait que son hôtesse, assise dans un large fauteuil. « Que demandes-tu ? » lui dit-elle d'un ton assez doux.

« Il me faut trois cheveux d'or de la tête du diable, sans quoi je n'obtiens pas ma femme. »

« C'est beaucoup demander » dit-elle, « et, Si le diable t'aperçoit quand il rentrera, tu passeras un mauvais quart d'heure. Cependant tu m'intéresses, et je vais tâcher de te venir en aide. »

Elle le changea en fourmi et lui dit : « Monte dans les plis de ma robe ; là tu seras en sûreté. »

« Merci », répondit-il, « voilà qui va bien ; mais j'aurais besoin en outre de savoir trois choses : pourquoi une fontaine qui versait toujours du vin ne fournit plus même d'eau ; pourquoi un arbre qui portait des pommes d'or n'a plus même de feuilles ; et Si un certain passeur doit toujours rester à son poste sans jamais être relevé. »

« Ce sont trois questions difficiles », dit-elle, « mais tiens-toi bien tranquille, et sois attentif à ce que le Diable dira quand je lui arracherai les trois cheveux d'or. »

Quand le soir arriva, le diable rentra chez lui. À peine était-il entré qu'il remarqua une odeur extraordinaire. « Je sens, je sens, la chair humaine ». Et il alla fureter dans tous les coins, mais sans rien trouver. L'hôtesse lui chercha querelle : « Je viens de balayer et de ranger », dit-elle, « et tu vas tout bouleverser ici ; tu crois toujours sentir la chair humaine. Assieds-toi et mange ton souper. »

Quand il eut soupé, il était fatigué ; il posa sa tête sur les genoux de son hôtesse, et lui dit de lui chercher un peu les poux ; mais il ne tarda pas à s'endormir et à ronfler. La vieille saisit un cheveu d'or, l'arracha et le mit de côté. « Hé ! » s'écria le diable, « qu'as-tu donc fait ? »

« J'ai eu un mauvais rêve », dit l'hôtesse. « et je t'ai pris par les cheveux. »

« Qu'as-tu donc rêvé ? » demanda le diable.

« J'ai rêvé que la fontaine d'un marché, qui versait toujours du vin, s'était arrêtée et qu'elle ne donnait plus même d'eau : quelle en peut être la cause ? »

« Ah, Si on le savait ! » répliqua le diable, « il y a un crapaud sous une pierre dans la fontaine ; on n'aurait qu'à le tuer, le vin recommencerait à couler. »

L'hôtesse se remit à lui chercher les poux ; il se rendormit et ronfla de façon à ébranler les vitres.

Alors elle lui arracha le second cheveu. « Heu, que fais-tu ? » s'écria le diable en colère.

« Ne t'inquiète pas », répondit-elle, « c'est un rêve que j'ai fait. »

« Qu'as-tu rêvé encore ? » demanda-t-il.

« J'ai rêvé que dans un pays il y a un arbre qui portait toujours des pommes d'or, et qui n'a plus même de feuilles : quelle en pourrait être la cause ? »

« Ah, Si on le savait ! » répliqua le diable, « il y a une souris qui ronge la racine ; on n'aurait qu'à la tuer, il reviendrait des pommes d'or sur l'arbre ; mais si elle continue à le ronger, l'arbre mourra tout à fait. Maintenant laisse-moi en repos avec tes rêves. Si tu me réveilles encore, je te donnerai un soufflet. »

L'hôtesse l'apaisa et se remit à lui chercher ses poux jusqu'à ce qu'il fût rendormi et ronfla. Alors elle saisit le troisième cheveu d'or et l'arracha. Le diable se leva en criant et voulait la battre ; elle le radoucit encore en disant : « Qui peut se garder d'un mauvais rêve ? »

« Qu'as-tu donc rêvé encore ? » demanda-t-il avec curiosité.

« J'ai rêvé d'un passeur qui se plaignait de toujours passer l'eau avec sa barque, sans que personne le remplaçât Jamais. »

« Hé, le sot ! », répondit le diable, « le premier qui viendra pour passer la rivière, il n'a qu'à lui mettre sa rame à la main, il sera libre et l'autre sera obligé de faire le passeur à son tour. »

Comme l'hôtesse lui avait arraché les trois cheveux d'or, et qu'elle avait tiré de lui les trois réponses, elle le laissa en repos, et il dormit jusqu'au matin.

Quand le diable eut quitté la maison, la vieille prit la fourmi dans les plis de sa robe et rendit au jeune homme sa figure humaine. « Voilà les trois cheveux », lui dit-elle, « mais as-tu bien entendu les réponses du diable à tes questions ? »

« Très bien », répondit-il « et je m'en souviendrai. »

« Te voilà donc hors d'embarras », dit-elle, « et tu peux reprendre ta route. »

Il remercia la vieille qui l'avait si bien aidé, et sortit de l'enfer, fort joyeux d'avoir si heureusement réussi.

Quand il arriva au passeur, avant de lui donner la réponse promise, il se fit d'abord passer de l'autre côté, et alors il lui fit part du conseil donné par

le diable : « Le premier qui viendra pour passer la rivière, tu n'as qu'à lui mettre ta rame à la main. »

Plus loin il retrouva la ville à l'arbre stérile ; la sentinelle attendait aussi sa réponse : « Tuez la souris qui ronge les racines », dit-il, « et les pommes d'or reviendront. » La sentinelle, pour le remercier, lui donna deux ânes chargés d'or.

Enfin il parvint à la ville dont la fontaine était à sec. Il dit à la sentinelle : « Il y a un crapaud sous une pierre dans la fontaine ; cherchez-le et tuez-le, et le vin recommencera à couler en abondance. » La sentinelle le remercia et lui donna encore deux ânes chargés d'or.

Enfin l'enfant né coiffé revint près de sa femme, qui se réjouit dans son cœur en le voyant de retour et en apprenant que tout s'était bien passé. Il remit au roi les trois cheveux d'or du diable. Celui-ci, en apercevant les quatre ânes chargés d'or, fut grandement satisfait et lui dit : « Maintenant toutes les conditions sont remplies et ma fille est à toi. Mais, mon cher gendre, dis-moi d'où te vient tant d'or ? car c'est un trésor énorme que tu rapportes. »

« Je l'ai pris », dit-il, « de l'autre côté d'une rivière que j'ai traversée ; c'est le sable du rivage. »

« Pourrais-je m'en procurer autant ? » lui demanda le roi, qui était un avare.

« Tant que vous voudrez », répondit-il, « vous trouverez un passeur, adressez-vous à lui pour passer l'eau, et vous pourrez remplir vos sacs. »

L'avidé monarque se mit aussitôt en route, et, arrivé au bord de l'eau, il fit signe au passeur de lui amener sa barque. Le passeur le fit entrer, et, quand ils furent sur l'autre bord, il lui mit la rame à la main et sauta dehors. Le roi devint ainsi passeur en punition de ses péchés.

« L'est-il encore ? »

« Eh ! sans doute, puisque personne ne lui a repris la rame. »

## Chapitre

### **Les Trois enfants gâtés de la fortune**

Un père appela un jour ses trois fils. Au premier il donna un coq, au deuxième une faux et au troisième un chat.

– Je me fais vieux, dit-il, le moment approche et avant de mourir je voudrais bien m’occuper de votre avenir. Je n’ai pas d’argent et ce que je vous donne là n’a, à première vue, qu’une faible valeur. Mais parfois on ne doit pas se fier aux apparences. Ce qui est important est la manière dont vous saurez vous en servir. Trouvez un pays où l’on ne connaît pas encore ces serviteurs et vous serez heureux.

Après la mort du père, l’aîné prit le coq et s’en alla dans le monde, mais partout où il allait les gens connaissaient les coqs. D’ailleurs, dans les villes, il les voyait de loin sur la pointe des clochers, tournant au vent. Et dans les villages, il en entendit chanter un grand nombre. Personne ne s’extasiait devant son coq et rien ne faisait penser qu’il puisse lui porter bonheur. Un jour, néanmoins, il finit par trouver sur une île des gens qui n’avaient jamais vu de coq de leur vie. Ils n’avaient aucune notion du temps et ne savaient pas le compter. Ils distinguaient le matin du soir, mais la nuit tombée, s’ils ne dormaient pas, aucun d’eux ne savait dans combien de temps le jour allait se lever.

Le garçon se mit à les interpeller :

– Approchez, approchez ! Regardez cet animal fier ! Il a une couronne de rubis sur la tête et des éperons comme un chevalier. Trois fois dans la nuit il vous annoncera la progression du temps, et quand il appellera pour la troisième fois, le soleil se lèvera aussitôt. S’il chante dans la journée, vous pourrez être sûrs et certains que le temps va changer et vous pourrez prendre vos précautions.

Les gens étaient en extase devant le coq ; ils restèrent éveillés toute la nuit pour écouter avec ravissement, à deux heures, puis à quatre heures et enfin à six heures le coq chanter à tue-tête pour leur annoncer l’heure. Le

lendemain matin, ils demandèrent au garçon de leur vendre le coq et de leur dire son prix.

– Autant d’or qu’un âne puisse porter, répondit-il.

– Si peu ? Pour un tel animal ? crièrent les habitants de l’île plus fort les uns que les autres. Et ils lui donnèrent volontiers ce qu’il avait demandé.

Le garçon rentra à la maison avec l’âne et toute sa richesse et ses frères en furent époustouflés. Le deuxième décida :

– J’irai, moi aussi, dans le monde ! On verra si j’ai autant de chance.

Il marcha et marcha, et rien n’indiquait qu’il aurait autant de réussite avec sa faux ; partout il rencontrait des paysans avec une faux sur l’épaule. Un jour, enfin, le destin le dirigea sur une île dont les habitants n’avaient jamais vu de faux de leur vie. Lorsque le seigle était mûr, les villageois amenaient des canons sur les champs et tiraient sur le blé. C’était, tout compte fait, pur hasard : un coup ils tiraient trop haut, un coup ils touchaient les épis à la place des tiges, et beaucoup de graines étaient ainsi perdues sans parler du fracas pendant la moisson. Insoutenable !

Le garçon s’en alla dans le champ et commença à faucher. Il fauchait sans faire de bruit et si vite que les gens le regardaient bouche bée, retenant leur souffle. Ils s’empressèrent de lui donner ce qu’il voulait en échange de la faux et lui amenèrent un cheval avec un chargement d’or aussi lourd qu’il pouvait porter.

Le troisième frère décida de tenter sa chance avec son chat. Tant qu’il restait sur la terre ferme, il n’avait pas plus de succès que ses frères ; il ne trouvait pas son bonheur. Mais un jour il arriva en bateau sur une île, et la chance lui sourit enfin. Les habitants n’avaient jamais vu de chat auparavant, alors que les souris sur l’île ne manquaient pas. Elles dansaient sur les tables et les bancs, régnaient en maîtres partout, en dehors comme au-dedans. Les habitants de l’île s’en plaignaient énormément, le roi lui-même était impuissant devant ce fléau.

Quelle aubaine pour le chat ! Il se mit à chasser les souris et bientôt il en débarrassa plusieurs salles du palais. Les sujets de tout le royaume prièrent le roi d’acheter cet animal extraordinaire et le roi donna volontiers au garçon ce qu’il en demandait : un mulet chargé d’or. C’est ainsi que le plus jeune des trois frères rentra à la maison très riche et devint un homme très opulent.

Et dans le palais royal, le chat s’en donnait à cœur joie. Il se régala d’un nombre incalculable de souris. Il chassa tant et si bien qu’il finit par avoir

chaud et soif. Il s'arrêta, renversa la tête en arrière et miaula :

– Miaou, miaou !

Quand le roi et ses sujets entendirent ce cri étrange, ils prirent peur, et les yeux exorbités, ils s'enfuirent du palais. Dehors, le roi appela ses conseillers pour décider de la marche à suivre. Que faire de ce chat ? Finalement, ils envoyèrent un messenger pour qu'il lui propose un marché : soit il quittait le palais de lui-même, soit on l'expulsait de force.

L'un des pages partit avec le message et demanda au chat de quitter le palais de son plein gré. Mais le chat, terriblement assoiffé, miaula de plus belle :

– Miaou, miaou, miaou-miaou-miaou !

Le page comprit : Non, non, pas question ! et alla transmettre la réponse au roi.

– Eh bien, décidèrent les conseillers, nous le chasserons par la force.

On fit venir un canon devant le palais, et les soldats le tirèrent jusqu'à ce qu'il s'enflammât. Lorsque le feu se propagea jusqu'à la salle où le chat était assis, le vaillant chasseur sauta par la fenêtre et se sauva. Mais l'armée continua son siège tant que le palais ne fut pas entièrement rasé.

## Chapitre

### **Les Trois fileuses**

Il était une fois une fille paresseuse qui ne voulait pas filer le lin. Un jour, sa mère se mit si fort en colère qu'elle la battit et la fille pleura avec de gros sanglots. Justement la reine passait par là. Elle fit arrêter son carrosse, entra dans la maison et demanda à la mère pourquoi elle battait ainsi sa fille. La femme eut honte pour sa fille et dit :

– Je ne peux pas lui ôter son fuseau et elle accapare tout le lin. La reine lui répondit :

– Donnez-moi votre fille, je l'emmènerai au château ; elle filera autant qu'elle voudra.

Elle la conduisit dans trois chambres qui étaient pleines de lin magnifique.

– Maintenant file cela, dit-elle, et quand tu en auras terminé, tu épouseras mon fils aîné.

La jeune fille eut peur : elle ne savait pas filer le lin. Et lorsqu'elle fut seule, elle se mit à pleurer et resta là trois jours durant à se tourner les pouces. Le troisième jour, la reine vint la voir. La jeune fille prit pour excuse sa tristesse qui l'avait empêchée de commencer. La reine la crut, mais lui dit :

– Demain il faut que tu te mettes à travailler !

Lorsque la jeune fille fut seule, elle ne sut de nouveau plus ce qu'elle allait faire et, toute désolée, elle se mit à la fenêtre. Elle vit trois femmes qui s'approchaient. La première avait un pied difforme, la deuxième une lèvre inférieure qui lui couvrait le menton et la troisième un pouce extraordinairement large. Elle restèrent plantées sous la fenêtre, regardèrent en l'air et demandèrent à la jeune fille ce qui lui manquait. Elle leur expliqua ce qu'elle voulait. Les trois dirent alors : – Si tu nous invites au mariage, si tu n'as pas honte de nous, si tu nous dis tantes et si tu nous faire prendre place à ta table, alors, très vite, nous filerons le lin.

– De tout cœur, bien volontiers, dit-elle. Venez ici et mettez-vous tout de suite au travail.

Elle fit entrer les trois femmes étranges et leur installa un coin dans la première chambre, où elles se mirent à filer. L'une tirait le fil et faisait tourner le rouet, la deuxième mouillait le fil, la troisième frappait sur la table avec son doigt et une mesure de lin tombait par terre à chaque coup de pouce.

La jeune fille cacha les trois fileuses à la reine et, chaque fois qu'elle venait, elle lui montrait l'énorme quantité de lin déjà traitée. La reine ne tarissait pas d'éloges. Lorsque la première chambre fut débarrassée, ce fut au tour de la deuxième et, finalement, de la troisième. Alors, les trois femmes prirent congé de la jeune fille en lui disant :

– N'oublie pas ce que tu nous a promis, ce sera pour ton bonheur !

Lorsque la Jeune fille montra à la reine les trois chambres vides et le lin filé, celle-ci prépara les noces et le fiancé se réjouit de prendre pour épouse une femme aussi adroite et il la loua fort.

– J'ai trois tantes, dit-elle, et comme elles ont été très bonnes pour moi, je voudrais bien ne pas les oublier dans mon bonheur. Permettez que je les invite à ma table.

La reine et le fiancé répondirent :

– Pourquoi ne les inviterions-nous pas ?

Lorsque la fête commença, les trois femmes arrivèrent magnifiquement vêtues et la fiancée dit :

– Soyez les bienvenues, chères tantes.

– Oh ! dit le fiancé, comment se fait-il que tu aies de l'amitié pour d'aussi vilaines personnes ?

Il s'approcha de celle qui avait un pied difforme et lui dit

– D'où vous vient ce pied si large ?

– D'avoir pédalé au rouet, répondit-elle.

Il vint à la deuxième et dit :

– D'où vous vient cette lèvre pendante ?

– D'avoir léché le fil, répondit-elle.

Il demanda à la troisième :

– D'où vous vient ce pouce si large ?

– D'avoir tordu le fil, dit-elle.

Alors le fils du roi dit :

– Que plus jamais ma jolie fiancée ne touche à un rouet.

Et c'est ainsi que la jeune fille n'eut plus jamais à faire ce qu'elle détestait.

## Chapitre

### **Les Trois paresseux**

Un roi avait trois fils qu'il aimait tous les trois d'un même amour, si bien qu'il ne savait pas lequel désigner pour être le roi après sa mort. Lorsque arriva son heure, le mourant appela ses fils à son chevet et leur dit :

– Mes chers enfants, il m'est venu une idée, et je vais vous la faire connaître : c'est à celui de vous trois qui est le plus paresseux que reviendra le royaume.

– Père, dit l'aîné, le royaume me revient donc, car je suis tellement paresseux que si j'ai une goutte dans l'œil quand je me couche pour dormir, je n'arrive pas à dormir faute de pouvoir fermer les yeux.

– Père, le royaume me revient, dit le second fils, car je suis si paresseux qu'en me mettant trop près du feu pour me réchauffer, mes vêtements brûlent avant que j'aie eu le courage de reculer mes jambes.

– Père, dit le troisième, le royaume me revient parce que je suis si paresseux qu'à l'instant d'être pendu, si quelqu'un me tendait un couteau pour couper la corde, je me laisserais mourir plutôt que d'élever la main jusqu'au chanvre.

– C'est toi qui seras le roi, déclara le père, car c'est toi qui es allé le plus loin.

## Chapitre

### Les Trois plumes

Il était une fois un roi qui avait trois fils : deux qui étaient intelligents et avisés, tandis que le troisième ne parlait guère et était sot, si bien qu'on l'appelait le Bêta. Lorsque le roi devint vieux et qu'il sentit ses forces décliner, il se mit à songer à sa fin prochaine et ne sut pas auquel de ses fils il devait laisser le royaume en héritage. Alors il leur dit :

– Partez, et celui qui me rapportera le tapis le plus beau sera roi après ma mort.

Afin qu'il n'y ait pas de dispute entre eux, il les conduisit devant son château et souffla trois plumes en l'air en disant :

– Là où elles voleront, telle sera votre direction.

L'une des plumes s'envola vers l'ouest, l'autre vers l'est, quant à la troisième elle voltigea tout droit à faible distance, puis retomba bientôt par terre. Alors, l'un des frères partit à droite, l'autre à gauche, tout en se moquant du Bêta qui dut rester près de la troisième plume qui était tombée tout près de lui.

Le Bêta s'assit par terre et il était bien triste. C'est alors qu'il remarqua tout à coup qu'une trappe se trouvait à côté de la plume. Il leva la trappe et aperçut un escalier qu'il se mit à descendre. Il arriva devant une porte, frappa et entendit crier à l'intérieur :

« Petite demoiselle verte,  
Cuisse tendue,  
Et patte de lièvre,  
Bondis et rebondis,  
Va vite voir qui est dehors. »

La porte s'ouvrit et il vit une grosse grenouille grasse assise là, entourée d'une foule de petites grenouilles. La grosse grenouille lui demanda quel était son désir.

– J'aimerais avoir le plus beau et le plus ouvragé des tapis, répondit-il.

Alors elle appela une jeune grenouille à qui elle dit :

« Petite demoiselle verte,  
Cuisse tendue,  
Et patte de lièvre,  
Bondis et rebondis,  
Va vite voir qui est dehors. »

La jeune grenouille alla chercher la boîte et la grosse grenouille l'ouvrit, y prit un tapis qu'elle donna au Bêta, et ce tapis était si beau, si ouvragé qu'on n'en pouvait tisser de pareil sur la terre, là-haut. Alors il remercia la grenouille et remonta l'escalier.

Cependant les deux autres frères estimaient leur cadet tellement sot qu'ils crurent qu'il ne trouverait absolument rien à rapporter. « Pourquoi nous fatiguer à chercher ? », se dirent-ils et la première bergère qu'ils rencontrèrent fit l'affaire : ils lui ôtèrent son châle de toile grossière et revinrent le porter au roi. Au même moment le Bêta rentra lui aussi, apportant son tapis magnifique. En le voyant, le roi fut étonné et dit :

– S'il faut s'en remettre à la justice, le royaume appartient au cadet.

Mais les deux autres ne laissèrent point de repos à leur père, lui disant qu'il était impossible que le Bêta, à qui la raison faisait défaut dans tous les domaines, devînt le roi ; ils le prièrent donc de bien vouloir fixer une autre condition. Alors le roi déclara :

– Celui qui me rapportera la plus belle bague héritera du royaume.

Il sortit avec ses trois fils et souffla les trois plumes qui devaient leur indiquer la route à suivre. Comme la première fois, les deux aînés partirent l'un vers l'est et l'autre vers l'ouest, mais la plume du Bêta s'envola tout droit et tomba à côté de la trappe. Alors, il descendit de nouveau voir la grosse grenouille et lui dit qu'il avait besoin d'une très belle bague. La grenouille se fit aussitôt apporter la grande boîte, y prit une bague qu'elle donna au Bêta, et cette bague, toute étincelante de pierres précieuses, était si belle que nul orfèvre sur la terre n'en aurait pu faire de pareille.

Les deux aînés, se moquant du Bêta qui allait sans doute chercher un anneau d'or, ne se donnèrent aucune peine, ils dévissèrent les crochets d'une vieille roue de charrette et chacun apporta le sien au roi. Aussi, lorsque le Bêta montra sa bague d'or, le père déclara de nouveau :

– C'est à lui que revient le royaume.

Les deux aînés ne cessèrent de harceler leur père pour qu'il posât encore une troisième condition : celui-ci décida donc que celui qui ramènerait la

plus belle femme aurait le royaume. Il souffla une fois encore sur les trois plumes qui s'envolèrent comme les fois précédentes.

Alors, sans plus se soucier, le Bêta alla trouver la grosse grenouille et lui dit :

– Il me faut ramener au château la plus belle femme.

– Hé, la plus belle femme ! répondit la grenouille. Voilà une chose qu'on n'a pas immédiatement à sa portée mais tu l'auras tout de même.

Elle lui donna une carotte évidée et creuse à laquelle six petites souris étaient attelées.

– Que dois-je faire de cela ? dit le Bêta tout triste.

– Tu n'as qu'à y installer une de mes petites grenouilles, répondit-elle.

Il en attrapa une au hasard dans le cercle de celles qui entouraient la grosse grenouille, la mit dans la carotte, et voilà qu'à peine assise à l'intérieur, la petite grenouille devint une demoiselle merveilleusement belle, la carotte un vrai carrosse et les six petites souris des chevaux. Alors le Bêta embrasse la jeune fille, se fit emporter au galop de ses six chevaux et amena la belle chez le roi. Ses frères arrivèrent ensuite : ils ne s'étaient donné aucune peine pour chercher une belle femme et ramenèrent les deux premières paysannes venues. Lorsqu'il les vit le roi déclara :

– C'est au cadet que le royaume appartiendra après ma mort.

Alors les deux aînés se mirent de nouveau à rebattre les oreilles du roi de la même protestation : « Nous ne pouvons pas admettre que le Bêta devienne roi », et ils demandèrent à ce que ce privilège revienne à celui dont la femme arriverait à sauter à travers un anneau qui était suspendu au milieu de la grande salle. « Nos paysannes en seront bien capables, se dirent-ils, elles sont assez fortes, par contre la délicate demoiselle va se tuer en sautant. »

Le vieux roi céda encore une fois à leur prière. Les deux paysannes prirent leur élan et certes elles sautèrent à travers l'anneau, mais elles étaient si lourdes qu'en retombant elles se brisèrent bras et jambes. Ce fut alors le tour de la belle demoiselle que le Bêta avait ramenée, et elle traversa l'anneau d'un bond aussi légèrement qu'une biche : cela fit définitivement cesser toute opposition. C'est ainsi que le Bêta reçut la couronne et que longtemps il régna en sage.

## Chapitre

### **Le Vaillant petit tailleur**

Par un beau matin d'été, un petit tailleur assis sur sa table et de fort bonne humeur, cousait de tout son cœur. Arrive dans la rue une paysanne qui crie :

– Bonne confiture à vendre ! Bonne confiture à vendre !

Le petit tailleur entendit ces paroles avec plaisir. Il passa sa tête délicate par la fenêtre et dit :

– Venez ici, chère Madame ! C'est ici qu'on vous débarrassera de votre marchandise.

La femme grimpa les trois marches avec son lourd panier et le tailleur lui fit déballer tous ses pots. Il les examina, les tint en l'air, les renifla et finalement déclara :

– Cette confiture me semble bonne. Pesez-m'en donc une demi-once, chère Madame. Même s'il y en a un quart de livre, ça ne fera rien.

La femme, qui avait espéré trouver un bon client, lui donna ce qu'il demandait, mais s'en alla bien fâchée et en grognant.

– Et maintenant, dit le petit tailleur, que Dieu bénisse cette confiture et qu'elle me donne de la force !

Il prit une miche dans le buffet, s'en coupa un grand morceau par le travers et le couvrit de confiture.

– Ça ne sera pas mauvais, dit-il. Mais avant d'y mettre les dents, il faut que je termine ce pourpoint.

Il posa la tartine à côté de lui et continua à coudre et, de joie, faisait des points de plus en plus grands. Pendant ce temps, l'odeur de la confiture parvenait jusqu'aux murs de la chambre qui étaient recouverts d'un grand nombre de mouches, si bien qu'elles furent attirées et se jetèrent sur la tartine.

– Eh ! dit le petit tailleur. Qui vous a invitées ?

Et il chassa ces hôtes indésirables. Mais les mouches, qui ne comprenaient pas la langue humaine, ne se laissèrent pas intimider. Elles

revinrent plus nombreuses encore. Alors, comme on dit, le petit tailleur sentit la moutarde lui monter au nez. Il attrapa un torchon et « je vais vous en donner, moi, de la confiture ! » leur en donna un grand coup. Lorsqu'il retira le torchon et compta ses victimes, il n'y avait pas moins de sept mouches raides mortes. « Tu es un fameux gaillard », se dit-il en admirant sa vaillance. « Il faut que toute la ville le sache. »

Et, en toute hâte, il se tailla une ceinture, la cousit et broda dessus en grandes lettres – « Sept d'un coup ». « Eh ! quoi, la ville... c'est le monde entier qui doit savoir ça ! » Et son cœur battait de joie comme une queue d'agneau.

Le tailleur s'attacha la ceinture autour du corps et s'apprêta à partir dans le monde, pensant que son atelier était trop petit pour son courage. Avant de quitter la maison, il chercha autour de lui ce qu'il pourrait emporter. Il ne trouva qu'un fromage et le mit dans sa poche. Devant la porte, il remarqua un oiseau qui s'était pris dans les broussailles ; il lui fit rejoindre le fromage. Après quoi, il partit vaillamment et comme il était léger et agile, il ne ressentit aucune fatigue. Le chemin le conduisit sur une montagne et lorsqu'il en eut escaladé le plus haut sommet, il y vit un géant qui regardait tranquillement le paysage.

Le petit tailleur s'approcha bravement de lui et l'apostropha :

– Bonjour, camarade ! Alors, tu es assis là et tu admires le vaste monde ? C'est justement là que je vais pour y faire mes preuves. Ça te dirait de venir avec moi ?

Le géant examina le tailleur d'un air méprisant et dit :

– Gredin, triste individu !

– Tu crois ça, répondit le tailleur en dégrafant son manteau et en montrant sa ceinture au géant.

– Regarde là quel homme je suis !

Le géant lut : « Sept d'un coup », s'imagina qu'il s'agissait là d'hommes que le tailleur avait tués et commença à avoir un peu de respect pour le petit homme. Mais il voulait d'abord l'éprouver. Il prit une pierre dans sa main et la serra si fort qu'il en coula de l'eau.

– Fais-en autant, dit-il, si tu as de la force.

– C'est tout ? demanda le petit tailleur. Un jeu d'enfant !

Il plongea la main dans sa poche, en sortit le fromage et le pressa si fort qu'il en coula du jus.

– Hein, dit-il, c'était un peu mieux !

Le géant ne savait que dire. Il n'arrivait pas à croire le petit homme. Il prit une pierre et la lança si haut qu'on ne pouvait presque plus la voir.

– Alors, avorton, fais-en autant !

– Bien lancé, dit le tailleur ; mais la pierre est retombée par terre. Je vais t'en lancer une qui ne reviendra pas.

Il prit l'oiseau dans sa poche et le lança en l'air. Heureux d'être libre, l'oiseau monta vers le ciel et ne revint pas.

– Que dis-tu de ça, camarade ? demanda le tailleur.

– Tu sais lancer, dit le géant, mais on va voir maintenant si tu es capable de porter une charge normale.

Il conduisit le petit tailleur auprès d'un énorme chêne qui était tombé par terre et dit :

– Si tu es assez fort, aide-moi à sortir cet arbre de la forêt.

– Volontiers, répondit le petit homme, prends le tronc sur ton épaule ; je porterai les branches et la ramure, c'est ça le plus lourd.

Le géant prit le tronc sur son épaule ; le tailleur s'assit sur une branche et le géant, qui ne pouvait se retourner, dut porter l'arbre entier avec le tailleur pardessus le marché. Celui-ci était tout joyeux et d'excellente humeur. Il sifflait la chanson « Trois tailleurs chevauchaient hors de la ville » comme si le fait de porter cet arbre eût été un jeu d'enfant. Lorsque le géant eut porté l'arbre pendant quelque temps, il n'en pouvait plus et il s'écria :

– Écoute, il faut que je le laisse tomber.

Le tailleur sauta en vitesse au bas de sa branche et dit au géant :

– Tu es si grand et tu ne peux même pas porter l'arbre !

Ensemble, ils poursuivirent leur chemin. Comme ils passaient sous un cerisier, le géant attrapa le faîte de l'arbre d'où pendaient les fruits les plus mûrs, le mit dans la main du tailleur et l'invita à manger. Le tailleur était bien trop faible pour retenir l'arbre et lorsque le géant le lâcha, il se détendit et le petit homme fut expédié dans les airs. Quand il fut retombé sur terre, sans dommage, le géant lui dit :

– Que signifie cela ? tu n'as même pas la force de retenir ce petit bâton ?

– Ce n'est pas la force qui me manque, répondit le tailleur. Tu t'imagines que c'est ça qui ferait peur à celui qui en a tué sept d'un coup ? J'ai sauté par-dessus l'arbre parce qu'il y a des chasseurs qui tirent dans les taillis. Saute, toi aussi, si tu le peux !

Le géant essaya, n'y parvint pas et resta pendu dans les branches de sorte que, cette fois encore, ce fut le tailleur qui gagna.

Le géant lui dit :

– Si tu es si vaillant, viens dans notre caverne pour y passer la nuit avec nous. Le petit tailleur accepta et l’accompagna. Lorsqu’ils arrivèrent dans la grotte, les autres géants étaient assis autour du feu et chacun d’entre eux tenait à la main un monstrueux rôti auquel ils mordaient. Le petit tailleur regarda autour de lui et pensa : « C’est bien plus grand ici que dans mon atelier. »

Le géant lui indiqua un lit et lui dit de s’y coucher et d’y dormir.

Mais le lit était trop grand pour le petit tailleur. Il ne s’y coucha pas, mais s’allongea dans un coin. Quand il fut minuit et que le géant pensa que le tailleur dormait profondément, il prit une barre de fer et, d’un seul coup, brisa le lit, croyant avoir donné le coup de grâce au rase-mottes. Au matin, les géants s’en allèrent dans la forêt. Ils avaient complètement oublié le tailleur. Et le voilà qui s’avançait tout joyeux et plein de témérité ! Les géants prirent peur, craignirent qu’il ne les tuât tous et s’enfuirent en toute hâte.

Le petit tailleur poursuivit son chemin au hasard. Après avoir longtemps voyagé, il arriva dans la cour d’un palais royal et, comme il était fatigué, il se coucha et s’endormit. Pendant qu’il était là, des gens s’approchèrent, qui lurent sur sa ceinture : « Sept d’un coup ».

– Eh ! dirent-ils, que vient faire ce foudre de guerre dans notre paix ? Ce doit être un puissant seigneur !

Ils allèrent le dire au roi, pensant que si la guerre éclatait ce serait là un homme utile et important, qu’il ne fallait laisser repartir à aucun prix. Ce conseil plut au roi et il envoya l’un de ses courtisans auprès du petit tailleur avec pour mission de lui offrir une fonction militaire quand il s’éveillerait. Le messager resta planté près du dormeur, attendit qu’il remuât les membres et ouvrit les yeux et lui présenta sa requête.

– C’est justement pour cela que je suis venu ici, répondit-il. je suis prêt à entrer au service du roi.

Il fut reçu avec tous les honneurs et on mit à sa disposition une demeure particulière.

Les gens de guerre ne voyaient cependant pas le petit tailleur d’un bon œil. Ils le souhaitaient à mille lieues.

– Qu’est-ce que ça va donner, disaient-ils entre eux, si nous nous prenons de querelle avec lui et qu’il frappe ? Il y en aura sept à chaque fois qui tomberont. Aucun de nous ne se tirera d’affaire.

Ils décidèrent donc de se rendre tous auprès du roi et demandèrent à quitter son service.

– Nous ne sommes pas faits, dirent-ils, pour rester à côté d'un homme qui en abat sept d'un coup.

Le roi était triste de perdre, à cause d'un seul, ses meilleurs serviteurs. Il aurait souhaité ne l'avoir jamais vu et aurait bien voulu qu'il repartît. Mais il n'osait pas lui donner son congé parce qu'il aurait pu le tuer lui et tout son monde et prendre sa place sur le trône. Il hésita longtemps. Finalement, il eut une idée. Il fit dire au petit tailleur que, parce qu'il était un grand foudre de guerre, il voulait bien lui faire une proposition. Dans une forêt de son pays habitaient deux géants qui causaient de gros ravages, pillaient, tuaient, mettaient tout à feu et à sang. Personne ne pouvait les approcher sans mettre sa vie en péril. S'il les vainquait et qu'il les tuât, il lui donnerait sa fille unique en mariage et la moitié de son royaume en dot. Cent cavaliers l'accompagneraient et lui prêteraient secours. « Voilà qui convient à un homme comme un moi », songea le petit tailleur. « Une jolie princesse et la moitié d'un royaume, ça ne se trouve pas tous les jours ».

– Oui, fut donc sa réponse. Je viendrai bien à bout des géants et je n'ai pas besoin de cent cavaliers. Celui qui en tue sept d'un coup n'a rien à craindre quand il n'y en a que deux.

Le petit tailleur prit la route et les cent cavaliers le suivaient. Quand il arriva à l'orée de la forêt, il dit à ses compagnons :

– Restez ici, je viendrai bien tout seul à bout des géants.

Il s'enfonça dans la forêt en regardant à droite et à gauche. Au bout d'un moment, il aperçut les deux géants. Ils étaient couchés sous un arbre et dormaient en ronflant si fort que les branches en bougeaient. Pas paresseux, le petit tailleur remplit ses poches de cailloux et grimpa dans l'arbre. Quand il fut à mi-hauteur, il se glissa le long d'une branche jusqu'à se trouver exactement au-dessus des dormeurs et fit tomber sur la poitrine de l'un des géants une pierre après l'autre. Longtemps, le géant ne sentit rien. Finalement, il se réveilla, secoua son compagnon et lui dit :

– Pourquoi me frappes-tu ?

– Tu rêves, répondit l'autre. Je ne te frappe pas.

Ils se remirent à dormir. Alors le petit tailleur jeta un caillou sur le second des géants.

– Qu'est-ce que c'est ? cria-t-il. Pourquoi me frappes-tu ?

– Je ne te frappe pas, répondit le premier en grognant.

Ils se querellèrent un instant mais, comme ils étaient fatigués, ils cessèrent et se rendormirent. Le petit tailleur recommença son jeu, choisit une grosse pierre et la lança avec force sur la poitrine du premier géant.

– C'est trop fort ! s'écria celui-ci.

Il bondit comme un fou et jeta son compagnon contre l'arbre, si fort que celui-ci en fut ébranlé. Le second lui rendit la monnaie de sa pièce et ils entrèrent dans une telle colère qu'ils arrachaient des arbres pour s'en frapper l'un l'autre. À la fin, ils tombèrent tous deux morts sur le sol. Le petit tailleur regagna alors la terre ferme. « Une chance qu'ils n'aient pas arraché l'arbre sur lequel j'étais perché. Il aurait fallu que je saute sur un autre comme un écureuil. Heureusement que l'on est agile, nous autres ! » Il tira son épée et en donna quelques bons coups à chacun dans la poitrine puis il rejoignit les cavaliers et leur dit :-

Le travail est fait, je leur ai donné le coup de grâce à tous les deux. Ça a été dur. Ils avaient dû arracher des arbres pour se défendre. Mais ça ne sert à rien quand on a affaire à quelqu'un qui en tue sept, comme moi, d'un seul coup.

– N'êtes-vous pas blessé ? demandèrent les cavaliers.

– Ils ne m'ont même pas défrisé un cheveu, répondit le tailleur. Les cavaliers ne voulurent pas le croire sur parole et ils entrèrent dans le bois. Ils y trouvèrent les géants nageant dans leur sang et, tout autour, il y avait des arbres arrachés.

Le petit tailleur réclama le salaire promis par le roi. Mais celui-ci se déroba et chercha comment il pourrait se débarrasser du héros.

– Avant que tu n'obtiennes ma fille et la moitié du royaume, lui dit-il, il faut encore que tu accomplisses un exploit. Dans la forêt il y a une licorne qui cause de gros ravages. Il faut que tu l'attrapes.

– J'ai encore moins peur d'une licorne que de deux géants. Sept d'un coup, voilà ma devise, répondit le petit tailleur.

Il prit une corde et une hache, partit dans la forêt et ordonna une fois de plus à ceux qu'on avait mis sous ses ordres de rester à la lisière. Il n'eut pas à attendre longtemps. La licorne arriva bientôt, fonça sur lui comme si elle avait voulu l'embrocher sans plus attendre.

– Tout doux ! tout doux ! dit-il. Ça n'ira pas si vite que ça.

Il attendit que l'animal soit tout proche. Alors, il bondit brusquement derrière un arbre. La licorne courut à toute vitesse contre l'arbre et enfonça

sa corne si profondément dans le tronc qu'elle fut incapable de l'en retirer. Elle était prise !

– Je tiens le petit oiseau, dit le tailleur.

Il sortit de derrière l'arbre, passa la corde au cou de la licorne, dégagea la corne du tronc à coups de hache et, quand tout fut fait, emmena la bête au roi.

Le roi ne voulut pas lui payer le salaire promis et posa une troisième condition. Avant le mariage, le tailleur devait capturer un sanglier qui causait de grands ravages dans la forêt. Les chasseurs l'aideraient.

– Volontiers, dit le tailleur, c'est un jeu d'enfant.

Il n'emmena pas les chasseurs avec lui, ce dont ils furent bien contents car le sanglier les avait maintes fois reçus de telle façon qu'ils n'avaient aucune envie de l'affronter.

Lorsque le sanglier vit le tailleur, il marcha sur lui l'écume aux lèvres, les défenses menaçantes, et voulut le jeter à terre. Mais l'agile héros bondit dans une chapelle qui se trouvait dans le voisinage et d'un saut en ressortit aussitôt par une fenêtre. Le sanglier l'avait suivi. Le tailleur revint derrière lui et poussa la porte. La bête furieuse était captive. Il lui était bien trop difficile et incommode de sauter par une fenêtre. Le petit tailleur appela les chasseurs. Ils virent le prisonnier de leurs propres yeux. Le héros cependant se rendit chez le roi qui dut tenir sa promesse, bon gré mal gré ! Il lui donna sa fille et la moitié de son royaume. S'il avait su qu'il avait devant lui, non un foudre de guerre, mais un petit tailleur, l'affaire lui serait restée encore bien plus sur le cœur. La noce se déroula donc avec grand éclat, mais avec peu de joie, et le tailleur devint roi. Au bout de quelque temps, la jeune reine entendit une nuit son mari qui rêvait.

– Garçon, disait-il, fais-moi un pourpoint et raccommode mon pantalon, sinon je te casserai l'aune sur les oreilles !

Elle comprit alors dans quelle ruelle était né le jeune roi et au matin, elle dit son chagrin à son père et lui demanda de la protéger contre cet homme qui n'était rien d'autre qu'un tailleur. Le roi la consola et lui dit :

– La nuit prochaine, laisse ouverte ta chambre à coucher. Quand il sera endormi, mes serviteurs qui se trouveront dehors entreront, le ligoteront et le porteront sur un bateau qui l'emmènera dans le vaste monde.

Cela plut à la fille. Mais l'écuyer du roi, qui avait tout entendu, était dévoué au jeune seigneur et il alla lui conter toute l'affaire.

– Je vais leur couper l'herbe sous les pieds, dit le petit tailleur.

Le soir, il se coucha avec sa femme à l'heure habituelle. Quand elle le crut endormi, elle se leva, ouvrit la porte et se recoucha. Le petit tailleur, qui faisait semblant de dormir, se mit à crier très fort :

– Garçon, fais-moi un pourpoint et raccommode mon pantalon, sinon je te casse l'aune sur les oreilles, j'en ai abattu sept d'un coup, j'ai tué deux géants, capturé une licorne et pris un sanglier et je devrais avoir peur de ceux qui se trouvent dehors, devant la chambre ?

Lorsque ceux-ci entendirent ces paroles, ils furent saisis d'une grande peur. Ils s'enfuirent comme s'ils avaient eu le diable aux trousses et personne ne voulut plus se mesurer à lui. Et c'est ainsi que le petit tailleur resta roi, le reste de sa vie durant.

## Chapitre

### **La Vieille dans la forêt**

Il était une fois une pauvre servante qui voyageait avec ses maîtres, et comme ils traversaient une grande forêt, leur voiture fut attaquée par des bandits qui surgirent des fourrés et qui tuèrent tout ce qui se présentait. Il n'y eut pas un survivant, hormis la jeune servante qui s'était jetée de la voiture dans sa peur, et qui s'était cachée derrière un arbre. Lorsque les bandits se furent éloignés avec leur butin, timidement elle approcha, et ne put que constater le malheur sans remède. « Pauvre de moi, gémit-elle, que vais-je devenir ? Jamais je ne serai capable de sortir de cette immense forêt où ne demeure âme qui vive, et je vais y mourir de faim ! » En larmes, elle se mit à errer à la recherche de quelque chemin, mais ne put en trouver aucun. De plus en plus malheureuse, quand le soir arriva, elle se laissa tomber au pied d'un arbre, se recommanda à la grâce de Dieu et décida de ne plus bouger de là, quoi qu'il pût arriver. Il n'y avait pas bien longtemps qu'elle y était, et l'obscurité n'était pas encore venue quand elle vit arriver une blanche colombe qui volait vers elle, tenant une petite clef d'or dans son bec. La colombe lui posa la petite clef dans la main et lui dit :

– Tu vois ce grand arbre là-bas ? il y a dans son tronc une petite serrure ; si tu l'ouvres avec cette petite clef, tu trouveras de la nourriture en suffisance pour ne plus souffrir de la faim. Elle alla jusqu'à l'arbre, ouvrit sa serrure et trouva à l'intérieur du lait dans une petite jatte et du pain blanc pour tremper dans le lait ; ainsi put-elle manger son content. Sa faim passée, elle songea. « Voici l'heure où les poules rentrent se coucher, et je me sens si fatiguée, si fatiguée... Comme je voudrais pouvoir me mettre dans mon lit ! » Elle vit alors la colombe blanche revenir vers elle, tenant une autre petite clef d'or dans son bec.

– Ouvre l'arbre que tu vois là-bas, dit la colombe en lui donnant la petite clef d'or. Tu y trouveras un lit. Elle ouvrit l'arbre et y trouva un beau lit bien doux ; elle demanda dans sa prière au bon Dieu de la garder pendant la

nuit, se coucha et s'endormit aussitôt. Au matin, la colombe revint pour la troisième fois lui apporter une petite clef. Si tu ouvres cet arbre là-bas, tu y trouveras des robes, dit la colombe. Et quand elle l'eut ouvert, elle trouva dedans des robes brodées d'or et de pierres précieuses, des vêtements d'une telle magnificence que même les princesses n'en possèdent pas d'aussi beaux. Alors elle vécut là pendant un temps, et la colombe revenait tous les jours et s'occupait de tout ce dont elle pouvait avoir besoin, ne lui laissant aucun souci ; et c'était une existence calme, silencieuse et bonne. Puis un jour, la colombe vint et lui demanda :

– Voudrais-tu me rendre un service ?- De tout cœur ! répondit la jeune fille

– Je vais te conduire à une petite maison, dit alors la colombe ; tu entreras et il y aura là, devant la cheminée, une vieille femme qui te dira bonjour ; mais tu ne dois à aucun prix lui répondre un seul mot. Pas un mot, quoi qu'elle dise ou fasse ; et tu iras sur ta droite où tu verras une porte, que tu ouvriras pour entrer dans une petite chambre, où il y a un tas de bagues de toutes sortes sur une table : une énorme quantité de bagues parmi lesquelles tu en verras de très précieuses, de merveilleux bijoux montés de pierres fines, de brillants extraordinaires, de pierres les plus rares et les plus éclatantes ; mais tu les laisseras de côté et tu en chercheras une toute simple, un anneau ordinaire qui doit se trouver dans le tas, Alors tu me l'apporteras, en faisant aussi vite qu'il te sera possible. La jeune fille arriva devant la petite maison, poussa la porte et entra ; il y avait une vieille femme assise, qui ouvrit de grands yeux en la voyant et qui lui dit : « Bonjour, mon enfant ! » Sans lui répondre, la jeune fille alla droit à la petite porte. « Où vas-tu ? » lui cria la vieille femme en essayant de la retenir par le pan de sa robe. « Tu es chez moi ici ! C'est ma maison, et nul n'y doit entrer sans mon consentement. Tu m'entends ? » Toujours sans souffler mot, la jeune fille se dégagea d'un coup de reins et pénétra dans la petite chambre. -Mon Dieu ! quelle fantastique quantité de bagues s'entassait donc sur l'unique table, jetant mille feux, étalant mille splendeurs sous ses yeux ! Mais elle les dédaigna et se mit à fouiller pour chercher l'anneau tout simple, tournant et retournant tout le tas sans le trouver. Elle le cherchait toujours quand elle vit, du coin de l'œil, la vieille femme se glisser vers la porte en tenant dans ses mains une cage d'oiseau qu'elle voulait emporter dehors. D'un bond, elle fut sur elle et lui enleva des mains cette cage, dans laquelle elle vit qu'il y avait un oiseau ; et cet

oiseau avait la bague dans son bec ! Elle s'empara de l'anneau qu'elle emporta, tout heureuse, en courant hors de la maison, s'attendant à voir la colombe arriver pour le recevoir. Mais la colombe n'était pas là et ne vint point. Alors elle se laissa tomber au pied d'un arbre, un peu déçue, mais décidée en tout cas à l'attendre ; et alors il lui sembla que l'arbre se penchait sur elle et la serrait tendrement dans ses branches. L'étreinte se fit insistante et elle se rendit compte, soudain, que c'étaient bien deux bras qui la serraient ; elle tourna un peu la tête et s'aperçut que l'arbre n'était plus un arbre, mais un bel homme qui l'enlaçait avec amour et l'embrassait de tout son cœur avant de lui dire avec émotion. :

– Tu m'as délivré du pouvoir de la vieille, qui est une méchante sorcière. C'est elle qui m'avait changé en arbre, et pendant quelques heures, chaque jour, j'étais une colombe blanche ; mais tant qu'elle gardait l'anneau en sa possession, je ne pouvais pas reprendre ma forme humaine. Le sort avait également frappé les serviteurs et les chevaux du jeune seigneur, qui furent délivrés en même temps que lui, après avoir été, tout comme lui, changés en arbre à ses côtés. Ils reprirent leur voyage avec la jeune fille et chevauchèrent jusque dans leur royaume, car le jeune seigneur était le fils d'un roi. Alors, ils se marièrent et ils vécurent heureux.

## Chapitre

**La Vieille mendiante**

Il était une fois une vieille femme comme tu en as certainement vu déjà. une vieille femme qui mendiait. Celle-là mendiait donc, et à chaque fois qu'on lui donnait quelque chose, elle disait : « Dieu vous le rende ! » Mais elle vint un jour sur le seuil d'un gai luron qui se réchauffait au coin du feu et qui lui dit gentiment, en la voyant trembler à la porte : « Mais entrez donc, grand-mère, et réchauffez-vous ! » La pauvre vieille s'avança et s'approcha si près du feu que ses loques s'enflammèrent et commencèrent à brûler, sans qu'elle s'en aperçût. Le jeune et gai luron s'en aperçut fort bien, lui qui se trouvait là, au coin du feu. Il aurait dû éteindre. N'est-ce pas qu'il aurait dû éteindre ? Et s'il n'avait pas d'eau sous la main, il pouvait pleurer toutes les larmes de son cœur et éteindre le feu avec les deux rigoles ruisselant de ses yeux.

## Chapitre

### **Le Renard et le cheval**

Un paysan avait un vieux cheval fidèle, mais si vieux qu'il n'était plus bon à rien ; alors son maître, qui ne voulait plus nourrir cette bouche inutile, lui parla comme ceci :

– Il est clair que je ne peux plus me servir de toi, et bien que j'aie pour toi les meilleurs sentiments, je ne pourrai te garder et continuer à te nourrir que si tu te montres assez fort pour m'amener un lion ici. En attendant, tu vas sortir immédiatement de l'écurie ! Le pauvre cheval s'en alla tristement à travers les prés, se dirigeant vers la forêt, où il pourrait au moins trouver un abri contre le mauvais temps. Sur son chemin, il rencontra le renard qui lui demanda pourquoi il avait ainsi la tête basse, le pas lent et l'air si abandonné.

– Hélas ! dit le cheval, lésine et loyauté ne sauraient partager le même toit ! Mon maître a vite oublié les nombreuses années pendant lesquelles j'ai trimé pour lui, et parce que je ne puis plus guère labourer, maintenant que j'ai vieilli, il me chasse et ne veut plus me nourrir.

– Comme cela, sans la moindre consolation ? s'informa le renard.

– Piètre consolation que la sienne ! Il m'a dit que si je me montrais assez fort pour lui amener un lion, il me garderait ; mais il sait fort bien que j'en suis incapable.

– Attends, dit le renard, je vais te prêter assistance. Couche-toi là par terre et fais le mort. Ne bouge plus. Le cheval se soumit au désir du renard, qui trottina jusqu'à la tanière du lion, qu'il connaissait et savait toute proche.

– il y a là-bas un cheval mort, annonça-t-il au lion. Viens, sors avec moi, je vais t'y conduire et tu pourras faire bombance ! Le lion suivit le renard, et lorsqu'ils furent près du cheval mort, le renard lui dit :

– Écoute, tu ne seras jamais assez tranquille par ici pour prendre tout ton temps. Tu ne sais pas ce que nous allons faire ? En me servant des crins de

sa queue, je vais l'attacher solidement derrière toi et tu n'auras plus qu'à le traîner dans ta tanière, où tu pourras le dévorer tout à loisir. Le lion trouva l'idée excellente et se prêta de bon gré à la manœuvre, se tenant bien tranquille pour que le renard pût l'attacher au cheval en serrant solidement ses nœuds. Mais le renard, pendant ce temps, se servait de la queue du cheval pour lier étroitement les pattes du lion, bouclant, serrant et resserrant ses liens les uns sur les autres, de telle manière qu'il ne pût ni les rompre, ni les défaire en y mettant toute sa force. L'opération terminée, il se pencha vers le cheval et lui frappa sur l'épaule en lui disant – « Hue, mon Bijou ! Hue, tire-le ! » Le vieux cheval se redressa brusquement et traîna derrière lui le lion rugissant, rugissant si fort que tous les oiseaux de la forêt s'envolèrent à la fois, complètement terrorisés. Le cheval, lui, laissa le lion rugir autant qu'il le voulait, sans cesser pour autant de le tirer à travers champs jusqu'à la porte de la maison de son maître. Revenant à de meilleurs sentiments en voyant la chose, son maître lui dit alors : « Je te garde et tu auras la belle vie. » Et depuis ce jour-là jusqu'à sa mort, il eut toujours son content à manger, et le meilleur fourrage.

## Chapitre

**Le Vieux grand-père et son petit-fils**

Il était une fois un très, très vieil homme, si vieux que ses yeux n’y voyaient plus guère tant ils étaient troubles, que ses oreilles n’entendaient plus du tout et que ses pauvres vieux genoux tremblaient sous lui. Ses mains aussi tremblaient, et il tenait si mal sa cuillère quand il était à table, qu’il renversait souvent de la soupe devant lui, et même parfois manquait sa bouche. Son fils et la femme de celui-ci en étaient dégoûtés, qu’ils finirent par obliger le vieux grand-père à manger dans un coin, derrière le poêle, où ils le servirent dans une grossière écuelle de terre, ne lui donnant que tout juste de quoi ne pas mourir de faim. Jamais il ne mangeait à sa faim. Et puis un jour, ses pauvres vieilles mains tremblantes laissèrent échapper la malheureuse écuelle qui se cassa. La jeune femme le gronda, mais il ne répondit rien : il soupira seulement. Elle alla lui acheter une écuelle de quatre sous, en bois, dans laquelle il dut manger désormais.

Devant le vieux grand-père assis, comme toujours, dans son coin à l’écart, son petit-fils âgé de quatre ans se mit à assembler quelques planchettes de bois qu’il s’efforçait de faire tenir ensemble.

– Que fais-tu là ? lui demanda son père.

– C’est une petite auge que je fabrique, répondit l’enfant, pour faire manger papa et maman quand je serai grand.

Le mari et la femme échangèrent un long regard, puis commencèrent à pleurer. Ils firent revenir le vieux grand-père à leur table et mangèrent toujours avec lui depuis lors, sans gronder jamais, quand il lui arrivait de se tacher ou de répandre un peu de soupe sur la table.

## Chapitre

### **Le Vieux Sultan**

Un paysan possédait un chien fidèle, nommé Sultan. Or le pauvre Sultan était devenu si vieux qu'il avait perdu toutes ses dents, si bien qu'il lui était désormais impossible de mordre. Il arriva qu'un jour, comme ils étaient assis devant leur porte, le paysan dit à sa femme :

– Demain un coup de fusil me débarrassera de Sultan, car la pauvre bête n'est plus capable de me rendre le plus petit service.

La paysanne eut pitié du malheureux animal :

– Il me semble qu'après nous avoir été utile pendant tant d'années et s'être conduit toujours en bon chien fidèle, il a bien mérité pour ses vieux jours de trouver chez nous le pain des invalides.

– Je ne te comprends pas, répliqua le paysan, et tu calcules bien mal : ne sais-tu donc pas qu'il n'a plus de dents dans la gueule, et que, par conséquent, il a cessé d'être pour les voleurs un objet de crainte ? Il est donc temps de nous en défaire. Il me semble que s'il nous a rendu de bons services, il a, en revanche, été toujours bien nourri. Partant quitte.

Le pauvre animal, qui se chauffait au soleil à peu de distance de là, entendit cette conversation qui le touchait de si près, et je vous laisse à penser s'il en fut effrayé. Le lendemain devait donc être son dernier jour ! Il avait un ami dévoué, sa seigneurie le loup, auquel il s'empessa d'aller, dès la nuit suivante, raconter le triste sort dont il était menacé.

– Écoute, compère, lui dit le loup, ne te désespère pas ainsi ; je te promets de te tirer d'embarras. Il me vient une excellente idée. Demain matin à la première heure, ton maître et sa femme iront retourner leur foin ; comme ils n'ont personne au logis, ils emmèneront avec eux leur petit garçon. J'ai remarqué que chaque fois qu'ils vont au champ, ils déposent l'enfant à l'ombre derrière une haie. Voici ce que tu auras à faire. Tu te coucheras dans l'herbe auprès du petit, comme pour veiller sur lui. Quand ils seront occupés à leur foin, je sortirai du bois et je viendrai à pas de loup

dérober l'enfant ; alors tu t'élanceras de toute ta vitesse à ma poursuite, comme pour m'arracher ma proie ; et, avant que tu aies trop longtemps couru pour un chien de ton âge, je lâcherai mon butin, que tu rapporteras aux parents effrayés. Ils verront en toi le sauveur de leur enfant, et la reconnaissance leur défendra de te maltraiter ; à partir de ce moment, au contraire, tu entreras en faveur, et désormais tu ne manqueras plus de rien.

L'invention plut au chien, et tout se passa suivant ce qui avait été convenu. Qu'on juge des cris d'effroi que poussa le pauvre père quand il vit le loup s'enfuir avec son petit garçon dans la gueule ! qu'on juge aussi de sa joie quand le fidèle Sultan lui rapporta son fils !

Il caressa son dos pelé, il baisa son front galeux, et dans l'effusion de sa reconnaissance, il s'écria :

– Malheur à qui s'aviserait jamais d'arracher le plus petit poil à mon bon Sultan ! J'entends que, tant qu'il vivra, il trouve chez moi le pain des invalides, qu'il a si bravement gagné !

Puis, s'adressant à sa femme :

– Grétel, dit-il, cours bien vite à la maison, et prépare à ce fidèle animal une excellente pâtée ; puisqu'il n'a plus de dents, il faut lui épargner les croûtes ; aie soin d'ôter du lit mon oreiller ; j'entends qu'à l'avenir mon bon Sultan n'aie plus d'autre couchette.

Avec un tel régime, comment s'étonner que Sultan soit devenu le doyen des chiens.



**[www.feedbooks.com](http://www.feedbooks.com)**

Food for the mind